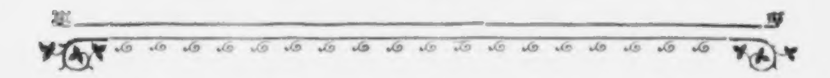
Vie de Saint François Solano

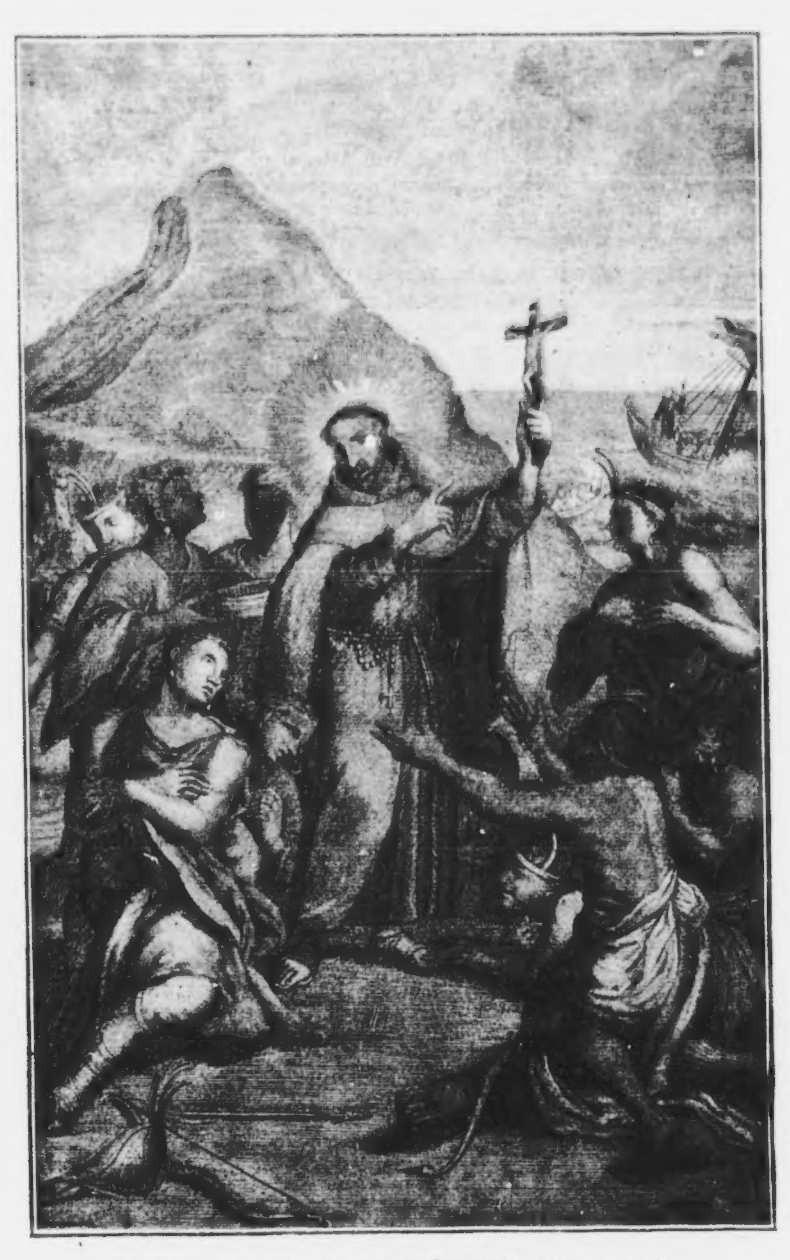
112



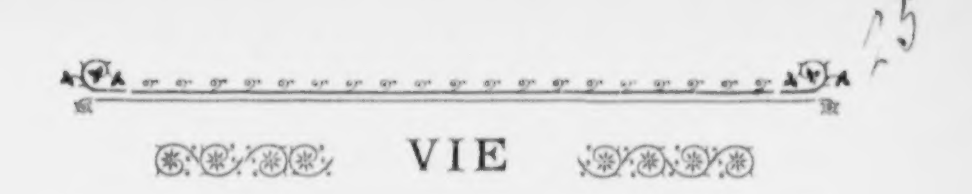


SAINT FRANÇOIS SOLANO





SAINT FRANÇOIS SOLANO PRÊCHANT AUX INDIENS.



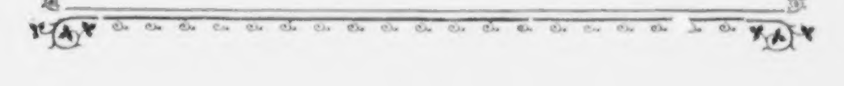
VIE
DE
SAINT FRANÇOIS SOLANO

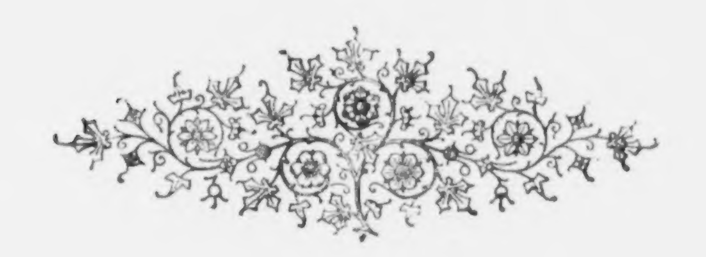
DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

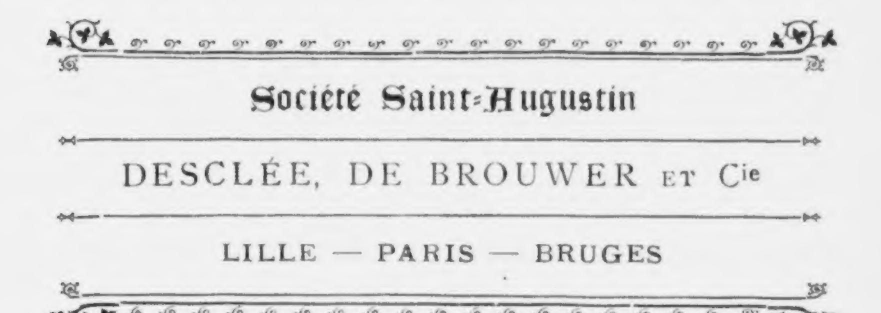
APÔTRE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

1549-1610

PAR LE PÈRE ANGE-MARIE HIRAL, O. F. M.







Société Saint-Augustin

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

LILLE — PARIS — BRUGES

IMPRIMATUR

Brugis, 30 aprilis 1906

P. H. LAHOUSSE, can.
Lib. cens.

IMPRIMATUR

FR. COLOMBAN-MARIE DREYER, O. F. M.
Min. Prov.



Dédicace

A SA GRANDEUR
MONSEIGNEUR LOUIS-NAZAIRE BÉGIN,
ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Monseigneur,

LA reconnaissance me fait un devoir bien doux de vous offrir l'humble hommage de la Vie de saint François Solano, de l'Ordre des Frères Mineurs. *Composée au milieu des travaux d'une fondation dont vous avez béni les modestes débuts, les développements et tout dernièrement encore le couronnement, cette œuvre vous appartient comme tout ce que nous avons fait jusqu'ici sous votre bienveillante protection. La bonté paternelle que vous m'avez toujours manifestée me donne la douce confiance que vous accepterez ces modestes pages comme un témoignage de filial amour et de profonde vénération.*

De Votre Grandeur le plus humble fils,
Fr. ANGE-MARIE Hiral
O. F. M.

Notre-Dame de Québec,
Couvent des Sacrés Stigmates
24 avril 1906.



Archevêché
de
Québec.

4 mai 1906.

R. P. ANGE-MARIE, O. F. M.

GARDIEN DU COUVENT DES SS. STIGMATES,

QUÉBEC.

Mon bien cher Père,

VOUS avez eu la bienveillance de me faire hommage de la Vie de Saint François Solano *que vous venez de publier ; je vous remercie de cette délicate attention.*

J'ai lu cette vie avec un très vif intérêt et avec grande édification ; il me paraît évident que vous l'avez écrite autant avec votre cœur qu'avez votre plume pourtant si exercée. On est entraîné d'un chapitre à l'autre et l'on ne laisse le volume que lorsqu'on l'a tout parcouru.

Véritable homme de Dieu, l'une des gloires les plus pures de la famille franciscaine, François Solano fut un religieux d'une vertu extraordinaire ; son humilité profonde, sa vie austère, son amour de Dieu, son zèle pour le salut des mes, son courage au milieu des épreuves le distinguent encore plus que le don des miracles et des prophéties dont Notre-Seigneur se plut à l'enrichir. Sa réputation de sainteté grandit tous les jours ; elle franchit les murs de son couvent et s'étend au loin ; elle lui gagne la confiance et la vénération des grands de ce monde, comme celle du clergé et du peuple. Votre livre nous le fait bien voir croissant tous les jours en perfection et conquérant la juste admiration de ses contemporains.

Sa carrière apostolique s'est passée presque tout entière dans l'Amérique du Sud et surtout dans le Pérou qu'illustraient alors le grand et saint Archevêque Thuribe et la jeune vierge sainte Rose de Lima. Ces circonstances de temps et de lieu ajoutent un nouvel intérêt à cette vie de votre saint déjà si attrayante par elle-même. Le mérite d'un style plein d'harmonie et d'onction s'unit au fond sérieux de l'ouvrage pour le faire accueillir partout avec faveur.

La vie des saints n'est autre chose que l'Évangile mis en pratique. Celle de votre héros en est une preuve frappante. Personne ne la lira sans être ému, édifié et porté à devenir meilleur, comme à la lecture d'une belle page de nos Saints Livres. Aussi ai-je la ferme confiance que cet ouvrage est destiné à faire beaucoup de bien dans nos familles chrétiennes, en y entretenant l'esprit de foi et de piété et en faisant aimer l'Église catholique qui produit d'aussi éclatantes vertus. Vous rendez donc un important service à notre peuple, en offrant à tous les âges une lecture instructive, intéressante et bien propre à inspirer l'amour et la pratique de notre sainte religion. Je me ferai un devoir de propager autant que possible dans mon diocèse un livre dont la piété de nos familles canadiennes ne peut que s'édifier grandement.

Veuillez agréer,
Mon Révérend Père,
avec mes sincères félicitations,
l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

† *LOUIS-NAZAIRE, Arch. de Québec.*



PRÉFACE.

Ces derniers temps ont été féconds en travaux hagiographiques. La famille de Saint François si prodigieusement illustrée par la sainteté n'est certes pas restée en arrière de ce pieux mouvement ; et tour à tour, après la vie du séraphique patriarche lui-même que de nouveaux auteurs ont racontée en s'autorisant des nouvelles découvertes, ont paru les vies de plusieurs de ses enfants. La série est pourtant bien loin d'être épuisée, nous pouvons même dire qu'elle est à peine commencée. Parmi tant de saints qui peuplent le paradis séraphique, combien dont la vie pleine d'intérêt et de salutaires enseignements pourrait paraître avec avantage pour l'instruction, l'édification et le bien des âmes.

Plusieurs raisons ont porté les préférences de notre choix sur François Solano. Digne d'être connu et vénéré de l'univers entier, illustre par ses nombreux et éclatants miracles, ce grand apôtre est resté trop longtemps dans l'oubli. Et cependant ses travaux apostoliques peuvent être comparés avec avantage à ceux de ces hommes intrépides qui ont fait sur d'autres plages de si merveilleuses conquêtes à l'Évangile. Mais alors que l'histoire de ceux-ci est universellement connue, celle de saint François Solano est demeurée dans l'ombre Bien des fidèles, que dis-je, bien des tertiaires connaissent à peine son nom !

Autre raison de notre choix : François Solano fut

l'apôtre de l'Amérique ; le Nouveau-Monde garde son tombeau. Or, malgré les siècles déjà écoulés depuis sa découverte, le monde de Christophe Colomb peut encore facilement compter ses saints ; il est juste qu'il connaisse au moins ceux qu'il a déjà produits. Sans doute l'Amérique ne donna pas le jour à ce vaillant soldat du Christ, l'Espagne eut cette gloire ; mais du moins sur la terre du Nouveau-Monde le saint exerça son laborieux apostolat, de ces régions fécondées par ses sueurs il s'éleva vers la céleste patrie.

François Solano fut l'imitateur fidèle de François d'Assise, et c'est là encore un motif qui fera goûter davantage sa vie si édifiante. Et cette ressemblance de vie ne fut pas seulement de celles que l'on pourrait entrevoir en chacun des saints franciscains ; chacun, en effet, a dû imiter son séraphique Père, le modèle des Frères Mineurs, *Forma Minorum ;* elle est plus particulière et plus frappante en notre saint, et sous son image on a pu graver ce distique latin :

« Franciscum hic video geminum, cum prole Parentem,
Fert speciem nati carta, sed ille Patris. »

« Je vois ici un double François, le fils avec le Père : cette image nous montre la ressemblance du fils, mais lui-même porte la ressemblance de son Père. »

Quant aux sources historiques, nous nous sommes servi pour notre travail de plusieurs vies du saint, écrites peu de temps après sa mort en prévision de sa béatification et de sa canonisation. Il existe d'abord

une vie de saint François Solano écrite par le Père Tiburce Navarrais, Frère Mineur, vie qui fut éditée à Rome en 1671, et que les Bollandistes ont publiée dans leur précieuse collection. Tiburce Navarrais était fils de la Province de l'Immaculée Conception en Aquitaine, où il remplit les offices de lecteur et de prédicateur ; il a puisé les matériaux de son ouvrage aux sources les plus pures et les plus authentiques : aux mémoires, procès, documents et livres que lui avait fournis le postulateur de la cause du saint ; c'est cette vie que nous avons particulièrement suivie ainsi que les actes de la béatification et de la canonisation.

Nous avons eu également sous les yeux la vie de notre saint écrite en français par le Révérend Père Courtot, Docteur de Sorbonne, Définiteur-Général de l'Ordre et ancien Provincial de la grande Province de France. S'étant trouvé au chapitre général de notre Ordre tenu à Rome l'an 1676, il eut communication des mémoires, procès-verbaux et informations, de même que le Père Tiburce, auteur de la vie de saint François en latin et le Père Antoine de Caprarola, lecteur en théologie au couvent d'Aracœli, qui composa la même vie en langue italienne. Celle du Père Courtot fut approuvée par plusieurs docteurs de notre Ordre. Nous nous sommes servis de la seconde édition de cet ouvrage, publiée à Dijon en 1727 par le Père François Lachère, O. F. M., édition augmentée de quelques chapitres et vérifiée sur les éditions de Rome. « On peut y ajouter foi en toute sûreté, puisque cette vie contient un abrégé fidèle des dépo-

sitions de six cent trente-six témoins irréprochables, entre lesquels il y a des princes, des archevêques et des évêques, des chefs d'ordres, des docteurs, plusieurs personnes distinguées par leur noblesse et leurs vertus, qui toutes ont affirmé par serment que le serviteur de Dieu, François Solano, avait mené une sainte vie, exercé des vertus héroïques et apostoliques, et opéré des miracles insignes par ses mérites auprès de Dieu [1]. » Nous avons enfin puisé quelques renseignements et quelques aperçus dans une vie écrite en anglais : *Life of St. Francis Solanus, Apostle of Peru, by a Priest of the Order of St. Francis, Province of the Sacred Heart.*

Écrire est toujours une tâche difficile, mais elle l'est surtout quand les loisirs manquent aussi bien que la capacité et l'expérience. Aussi c'est avec grande anxiété que nous commençons cette œuvre, mais en même temps avec amour et bonne volonté. Daigne saint François Solano reconnaître l'affection fraternelle, l'admiration sincère et profonde que nous lui portons ; que nos bienveillants lecteurs reconnaissent notre bonne volonté et qu'ils veuillent nous pardonner ce qui pourrait sembler de la témérité de notre part et qui n'est cependant que de l'obéissance. Enfin qu'il nous soit permis de nous adresser au ciel pour lui demander lumière et force :

O François, émule du séraphique Père dans le zèle pour le salut des âmes, saint apôtre, héraut du Christ, missionnaire infatigable, et vous, séraphique Docteur

1. Préface de la 2e édition.

Bonaventure, vous pour qui saint François Solano eut toujours une si tendre dévotion, vous le fidèle écho des vérités éternelles, colonne inébranlable de l'Ordre des Mineurs, défenseur des pauvres, gloire de la sainte Église bénissez tous les deux l'humble travail que je vous offre et que je commence aujourd'hui par cette confiante prière.

Un même jour vous ouvrit les portes de l'éternelle cité, permettez que j'implore aujourd'hui votre double bénédiction.

Je me sens impuissant à célébrer dignement vos louanges, ô sublime champion du Christ, François Solano ; je me reconnais incapable de retracer vos vertus éminentes, vos travaux immenses, vos miracles si nombreux, vos ascensions toujours croissantes vers la sainteté ; je me sens indigne d'écrire votre vie si pleine de mérites, si féconde en fruits de salut, si merveilleuse par les opérations de la grâce. Pour vaincre cette impuissance, cette incapacité, cette indignité, la sainte obéissance a levé son sceptre doux et fort devant qui toute difficulté s'aplanit. Ah ! s'il ne fallait que mes désirs et mon cœur, il me semble que cette œuvre serait moins imparfaite, car je crois vous aimer, ô grand saint ! Mais hélas ! sous un style sans forme et sans beauté, le lecteur, pour indulgent qu'il soit, ne pourra peut-être pas soupçonner combien je voudrais vous faire connaître et vous faire aimer. Vous, du moins, vous pourrez voir le désir de mon cœur. Toutefois j'ose espérer que vous daignerez vous servir de mon imperfection même pour produire dans les âmes quelques fruits de sanctification et de

salut. Que votre céleste bénédiction se répande sur ces pages et par votre puissance elles deviendront fécondes.

Bénissez-les, vous aussi, séraphique Docteur, vous à qui Dieu donna la grâce d'écrire tant de choses sublimes, profondes et divines. C'est votre dévot serviteur que je veux louer, saint François Solano vous aima, obtenez-moi de le faire aimer aussi. Que Marie daigne m'accorder un regard de compassion. Humblement prosterné au pied de son auguste trône, je la prie de bénir ces humbles pages, leurs bienveillants lecteurs et leur indigne auteur.

14 juillet. — Fête de saint Bonaventure.





VIE DE SAINT FRANÇOIS SOLANO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.



Chapitre Premier.

NAISSANCE.

L'ANDALOUSIE. — MONTILLA. — LES PARENTS. — DESSEINS DE DIEU. — LE BAPTÊME. — UNE MÈRE. — AURORE DE SAINTETÉ.

FRANÇOIS Solano naquit au sein de la catholique Espagne, dans cette Andalousie si belle, si fortunée, avec son firmament plein de soleil, sa douce température, sa luxuriante végétation, parterre si bien fait pour encadrer la célèbre Cordoue. Ses grandes routes sont bordées de haies d'aloès; ses collines s'abritent sous le feuillage vert-argent de l'olivier. Toutes les fleurs, tous les fruits semblent se réunir en ce paradis d'Espagne.

Mais, si puissante est l'expansion de la nature, plus puissante encore s'y manifeste la force de la grâce et de la sainteté. Que de martyrs dans la cité antique où régnèrent tour à tour les Romains, les Goths, les Maures! Dans le territoire de cette Cordoue, maintenant entourée de ruines, souvenirs de son ancienne splendeur, est sise la ville de Montilla, non loin de la petite rivière de Jenil.

Cette ville compte encore de nos jours 13,000 habitants. C'est là que notre Saint reçut le jour, le 10 mars 1549, de parents honorables et pieux. La vertu dans la famille était héréditaire comme la noblesse. Sa mère, Anne Ximénès, était même surnommée la « Noble ». Son père, Mathieu Sanchez Solano, jouissait de l'estime de ses concitoyens à cause de sa probité, de sa piété et des autres qualités qui faisaient de lui un homme de bien. Deux fois, ses vertus civiles et religieuses

le Comte choisit pour sa fidélité de gouverneur de Montilla, capitale du marquisat de Priego.

François était le second fils que Dieu donnait à cette pieuse famille.

Qu'ils étaient grands les desseins de Dieu sur cet enfant! Alors que les ténèbres de l'hérésie s'élèvent sur le monde, que l'Europe voit se lever, dominer et s'étendre tous les doctrines dégradantes de Luther et de Calvin, pendant que ces apôtres de l'enfer se survivant dans leurs adeptes, ravissent



TYPES ANDALOUS

aux nations leur foi et leur fidélité. Dieu se choisit de nouveaux peuples; sa divine providence fait naître de vrais apôtres, qui porteront à des barbares moins dégradés cette lumière de la foi, cette espérance de la vie éternelle, que les peuples soi-disant civilisés s'efforcent de ne plus voir, pour ne plus l'accepter. Ainsi Dieu se dédommagera en quelque sorte des pertes qui affligent son Église au sein des peuples autrefois fidèles et qui maintenant suivent de faux prophètes, leur annonçant un nouvel évangile, un autre Christ, un autre Dieu. Il va envoyer ses apôtres vers les nations assises en-

[illegible] le zélé vendangeur à la vigne du Maître.

Déjà d'intrépides missionnaires avaient expliqué aux tribus barbares le mystère de la croix que naguère Christophe avait plantée sur ce sol en friche. Déjà les fils de François d'Assise, comme un essaim d'abeilles, s'étaient portés en grand nombre vers ces régions nouvelles. Les fils de Saint Dominique et de Saint Ignace avaient pris leur part de ces immenses travaux d'évangélisation. Mais en ce jour, dans la famille des Solano, Dieu venait de faire naître un enfant qui devait à lui seul donner la foi à plus d'âmes que n'en avaient converties ses prédécesseurs, pourtant si intrépides, si vaillants, si dévoués, si nombreux. A Montilla venait de naître l'apôtre de l'Amérique méridionale, nouveau soleil pour ces tristes régions aux forêts impénétrables qui cachaient dans leur sein tant d'âmes rachetées du Sang Rédempteur; il se levait pour les éclairer de la lumière des célestes doctrines, pour les embraser des feux du divin amour.

Ce même jour, qui était un dimanche, l'enfant fut baptisé dans l'église de Saint-Jacques. Il reçut le nom de François. Anne, la pieuse mère de notre Saint, avait une dévotion singulière envers le Patriarche d'Assise; souvent, pendant qu'elle portait cet élu de Dieu dans son sein, elle avait prié le Père des pauvres de la bénir, ainsi que le fruit de ses entrailles, le lui consacrant dès lors, et le conjurant d'en prendre soin. C'est en l'honneur du Séraphique Patriarche qu'elle donna au deuxième de ses trois fils le nom de François; son époux y consentit volontiers.

Dieu, qui distribue ses dons avec sagesse et prévoyance, qui les proportionne aux futures destinées de chaque âme,

[illegible]



MAISON DE CAMPAGNE DES PARENTS DU SAINT.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



FONTS BAPTISMAUX OÙ FUT BAPTISÉ SAINT FRANÇOIS SOLANO DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE MONTILLA.

[illegible]

tienne de savoir qu'elle fait grandir un citoyen du ciel, pour la porter à faciliter à cet être chéri le chemin de la gloire et de la patrie? Anne la Noble sut comprendre ses grands devoirs de mère. Elle sut élever son fils dans la crainte du Seigneur et dans une connaissance parfaite de la foi catholique. Elle lui donna ainsi et le commencement de la sagesse et la base inébranlable de toute vertu.

Quelle n'est pas l'influence d'une mère sur le jeune cœur qui s'ouvre et qui veut aimer; sur cette intelligence qui cherche, qui veut savoir, qui veut croire; sur ce caractère qui demande une direction et se laisse façonner au gré de celui qui le guide? Salutaire ou désastreuse influence! La vertu l'indifférence ou le vice s'apprennent souvent sur les genoux d'une mère. Le dictame de vie ou le poison mortel sont mêlés pour l'enfant au lait dont ses lèvres s'abreuvent. La mère dit : « Jésus! » l'enfant le répète, ce nom se grave au fond de son cœur. La mère dit : « Marie! » et l'enfant avec sa mère qu'il voit lui sourire, commence à aimer une mère qui le bénit et qui l'adopte.

Avec la consolation d'enseigner à leur fils les vérités de la foi et les préceptes de l'Evangile, les parents du jeune Saint eurent aussi la consolation de voir l'enfant profiter de leurs leçons. Sous les rayons de cette influence domestique, mais surtout prévenu de la divine grace, François se montra le fidèle disciple de la vertu. Encore petit enfant, on admirait sa docilité, sa piété angelique. L'âge et la croissance n'apportèrent aucune déception aux grandes espérances que faisait concevoir une vertu si précoce. Il veillait sur son âme. Lorsqu'il sentit [illegible] combats s'élever dans son intérieur, il savait maîtriser sa juvénile ardeur. La lutte le rendait et plus fort et plus vertueux. Non content de lutter, alors que l'ennemi lui présentait le combat; non content de fuir toute occasion, toute conversation qui blessait la délicatesse de sa [illegible] de nouvel les vertus [illegible] l'homme [illegible] la grace [illegible] — mais ce ne fut pas sans combattre et souffrir, qu'[illegible] et ses candides ver[illegible] Il [illegible] impétuosités de son carac-

tère; il s'efforçait de lui donner à toute heure les soins assidus d'une céleste culture. Aussi sa sainteté brillait dès lors d'un merveilleux éclat. A peine pouvait-elle se manifester dans les premières lueurs de la raison, que déjà elle étonnait les regards qu'elle attirait. Déjà elle paraissait si parfaite et si bien enracinée qu'elle exerçait autour d'elle cette puissance d'action qui subjugue et entraîne.

L'ascendant de sa vertu lui donnait une autorité irrésistible. Les autres jeunes gens reconnaissaient en lui quelque chose de supérieur, de surhumain, que rien ici-bas ne peut remplacer et que l'œil le moins exercé sait à première vue distinguer et reconnaître. La seule présence de notre jeune Saint leur inspirait le respect et la retenue. Venait-il à passer pendant que dans un groupe la vertu était déchirée par de mauvaises langues, aussitôt la conversation changeait de sujet. La vue de cette chaste fleur, si belle et si pure, faisait rougir les âmes aveugles qui se complaisaient dans le vice. A son aspect on semblait se reconnaître et rendre hommage à la vertu. Les jeux indécents cessaient à son approche, aussi rapidement que les paroles. A plus forte raison ne se serait-on rien permis qui eût pu le blesser, lorsqu'il était mêlé à ses jeunes compagnons. D'ailleurs, il aurait bien su les rappeler au devoir et à la vertu.

Ainsi grandissait le jeune François, faisant l'admiration de tous, déjà aimé et respecté comme un saint. Quelle joie pour sa pieuse mère! Non seulement elle n'avait pas à craindre, comme tant d'autres mères, les égarements d'une jeunesse inconsidérée, mais elle jouissait de l'édifiant spectacle des vertus de son fils, elle était fière de le voir avancer rapidement dans les voies de la perfection qu'elle-même avait ouvertes devant lui. Ah! déjà, le jeune enfant avait dépassé son premier maître dans l'art d'aimer le bon Dieu: la mère n'en était point jalouse, elle en était heureuse, mais elle n'en continuait pas moins à prier le Seigneur de guider et de protéger toujours son cher François au milieu des dangers et des pièges qui bordent le chemin enchanté de la jeunesse et de l'adolescence. Elle conjurait le Dieu de toute sainteté de conserver dans le cœur de son enfant ces vertus qu'elle avait

vu grandir par ses soins et sous les rayons de la divine grâce. Elle lui demandait de préserver cette brillante fleur de tout orage et de toute sécheresse jusqu'à ce qu'elle donnât son fruit suave et doux. Puissante sur le cœur de Dieu est la prière d'une mère quand elle s'élève vers le ciel pour attirer les grâces et le salut sur les enfants que la divine Providence a bien voulu lui confier.

Cependant François grandissait; il fallait songer à ses études. La position de son père, sa naissance ses talents qui commençaient à se développer, son avenir, demandaient pour lui une éducation plus qu'ordinaire.



Chapitre Deuxième.

AU COLLÈGE.

CHEZ LES JÉSUITES DE MONTILLA. — PRÉCOCE PRUDENCE. — L'ANGE DE LA PAIX. — LE DUEL. — SES PROGRÈS DANS LA CULTURE DES LETTRES. — CULTURE DES FLEURS. — LA MUSIQUE. — CULTURE DU CŒUR — PREMIÈRE COMMUNION. — HEUREUSE JEUNESSE.

Les parents du jeune Solano placèrent leur fils comme externe au collège des Pères Jésuites établi à Montilla. A cette école de science et de vertu le jeune homme ne tarda pas à s'attirer l'affection de tous, tant des professeurs que des élèves. Tous les yeux se portaient sur lui; on le regardait comme un modèle accompli de modestie et de douceur, comme un miroir sans tache de la vertu. On connaissait d'ailleurs le nouvel élève, sa renommée de piété et de sainteté était déjà assez répandue, mais, dans un commerce plus assidu avec lui, ses maîtres et ses condisciples purent l'apprécier plus parfaitement et lui donner leur estime, non plus pour ce qu'ils avaient entendu dire de lui, mais forcés par ce qui se passait tous les jours sous leurs yeux.

Jeune encore, François n'agissait pas inconsidérément; sa conduite ne laissait entrevoir rien de puéril ni de léger; il agissait avec la maturité et la sagesse d'un homme fait. La prudence et la discrétion qu'il montrait en toutes choses manifestaient à tous la virilité de son caractère déjà formé à un âge où la légèreté et l'inconstance semblent avoir tous les droits à l'indulgence.

Parmi ses turbulents compagnons François était l'ami et l'arbitre de la paix, et s'il fuyait avec soin les amitiés particulières, souvent si funestes à la jeune vertu, ce n'était que pour poursuivre avec plus de zèle le règne de la vraie charité chrétienne, de ce véritable amour que doivent se porter sur-

tout des frères nourris à la table commune de la science dans une même école. Cette fraternité, parfois les jeunes écoliers l'oublient et la méconnaissent. Et, tout le monde le sait, il n'est pas rare de voir des écoliers se battre. Amis aujourd'hui, ennemis demain, tout à l'heure peut-être la paix sera rétablie, mais peut-être aussi que la haine prendra domicile dans leur cœur : querelles d'écoliers! insignifiantes parfois, plus rarement tenaces, mais toujours peu charitables et peu chrétiennes, notre Saint les évitait avec soin. Ami de tous, ami surtout de la concorde, il s'interposait entre les querelleurs et s'efforçait de les ramener à des sentiments plus fraternels. Il réussissait toujours, car il était persévérant ; d'ailleurs, sa vertu bien connue lui donnait une autorité par tous respectée. Pour tous ses condisciples, il n'était pas le représentant de l'autorité publique, mais le représentant de [illegible] Jésus qui nous a dit à tous : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés! » Ses paroles avenantes et douces calmaient le feu de la colère, si vif et si impétueux dans les jeunes gens. L'intervention pacifique au moment de la lutte est d'autant plus difficile que la colère n'a pas d'oreilles pour entendre raison. Elle a des bras, par exemple; malgré tout le respect qu'on lui portait, notre Saint dut l'apprendre : la colère est si aveugle.

Un jour de promenade, longeant les rives ombragées de l'Aguilar avec plusieurs de ses compagnons, s'entretenant ensemble de leurs études, de leurs succès, de leurs revers, il vit deux d'entre eux s'emporter l'un contre l'autre. Des paroles on en vint aux coups. François accourut pour les séparer, mais l'un d'eux, n'acceptant pas un arbitrage qui en voulait à sa colère et à ses coups, frappa brutalement le pacificateur! Celui-ci ne s'en troubla point, il fit tant, qu'il réconcilia sur-le-champ les deux adversaires. Revenus près de son compagnon de route, celui-ci, témoin de l'affront et du coup reçu, lui en témoigna sa douleur et son indignation, mais le saint enfant de lui répondre : « Oh! il ne m'a pas fait de mal, je n'ai eu que ce que je voulais : j'en ai refait des amis! »

Cet amour de la paix lui donnait parfois du courage et

une audace que seule la vertu pouvait inspirer. Rien n'arrêtait son zèle, aucun danger ne l'effravait. Et ce n'était pas seulement auprès de ses petits camarades qu'il s'offrait ainsi comme médiateur.

Des querelles plus sérieuses, des haines plus envenimées le virent apparaître comme l'ange de la paix.

Dans une clairière des environs de Montilla, il vit un jour deux hommes furieux se battant en duel à l'épée. Le cliquetis des armes, le fer brillant et meurtrier s'entre-choquant dans leurs mains émurent jusqu'aux larmes le saint jeune homme. Plein de courage et sans aucune crainte, il s'approche des deux malheureux; avec douceur et force il conjure ces hommes de cesser leur combat cruel : « Pour l'amour de Dieu, leur dit-il, ne vous battez donc pas si témérairement. Personne ne peut vous réconcilier? Ah! si vous continuez, vous allez vous blesser mortellement tous deux! » L'accent de sa voix enfantine, ses larmes, son gracieux aspect, la vue de son intrépidité, bien sûr aussi la grâce du ciel propice à ses vœux, tout cet ensemble qui environne les amis du bon Dieu, fit une telle impression sur le cœur de ces hommes que, remettant l'épée dans le fourreau, ils s'éloignèrent après avoir remercié le jeune héros et conclu devant lui une paix sincère et durable. Toujours vraie est la parole de nos Saints Livres : *Responsio mollis frangit iram* : « Une parole douce brise la colère. » (*Prov.*, XV, 1.)

En maintes circonstances, le jeune Solano devint encore l'ange de la paix, montrant par son exemple le bien que peut une âme sainte par ses bons et charitables conseils. Combien d'inimitiés céderaient s'il se trouvait d'aussi aimables conseillers!

L'élève des Jésuites travaillait avec ardeur, et le succès couronnait ses efforts.

Il aimait à passer ses heures de récréation et de délassement dans le jardin de son père en travaillant lui-même la terre pour y faire grandir la vigne et les fleurs. La culture des fleurs a son agrément. Ce travail, en lui donnant un exercice nécessaire, lui permet de passer d'agréables moments dans la solitude, loin du tumulte de l'école et des rues, loin

même des amis et des parents. Pour le moment c'était la seule solitude qui fût permise à notre Saint; il pouvait en jouir sans se singulariser ni se faire remarquer.

Pendant que son corps prenait ce laborieux exercice, son cœur s'élevait vers Dieu par une oraison fervente. Il chantait de pieux cantiques qui s'unissaient à la belle nature pour l'élever jusqu'au trône du Créateur de toutes choses. Il en méditait les paroles : les harmonies de la musique donnaient à son âme des ailes plus légères pour monter vers ce Roi des cieux dont le trône est entouré des esprits bienheureux qui jubilent au milieu des éternels cantiques. François aimait la musique et la cultivait. Se reposant sous les frais ombrages des arbres, il continuait ses cantiques s'accompagnant du violon, dont il jouait en artiste consommé. Nous le verrons plus tard au milieu de ses missions s'inspirer des sons de la lyre pour chanter le bon Dieu et ses merveilles, pour émouvoir son cœur toujours davantage de ces émotions douces, profondes, ravissantes que seuls les saints savent goûter en pensant au ciel et à ses joies infinies. A la fois donc il travaillait, il chantait, il priait. Triple occupation des saints!

Le jeune étudiant avait compris de bonne heure les dangers de cette vaine science qui enfle et qui enorgueillit : il avait aussi compris toute l'utilité et toute la puissance de la vraie science pour en tirer les précieux avantages sans en redouter les funestes écarts, il unissait intimement l'amour de la vertu à l'amour des lettres. La culture de son cœur avait ses premiers soins, le développement de l'intelligence et de ses facultés n'entravait point en lui la piété. Tout se prêtait en son âme un concours si harmonieux que le cœur fournissait de nouveaux aperçus à l'intelligence, pendant qu'en retour, celle-ci donnait à son jeune cœur un nouvel aliment et de nouveaux motifs d'aimer le bon Dieu. Culture ingrate que celle qui dédaigne les pieux sentiments et la foi chrétienne, fondement unique de toute science.

Avec quelle modestie, quelle dévotion, notre jeune écolier s'approchait des sacrements de la Pénitence et de la sainte Eucharistie! C'est dans le recueillement et la méditation qu'il se préparait à la réception de ces divins mystères d'amour.

Puis, quand ces faveurs divines avaient été communiquées à son âme, sentant le sang du Christ couler en lui pour le purifier et le nourrir, il se retirait dans la solitude, offrant à son Seigneur et son Dieu les plus humbles actions de grâces. Ne sont-ce pas ces sacrements qui font les saints? François le comprenait : aussi son âme affamée de sainteté et de justice allait puiser à la vraie source : il courait à Celui qui nous appelle tous, nous disant en sa bonté toute miséricordieuse. *Venite ad me omnes, et ego reficiam vos :* « Venez tous à moi et je vous soulagerai. » — Il allait à son Jésus, il se livrait à lui : docile au travail intime de la communion, il se laissait conduire par le Divin Maître dans les sentiers de la perfection.

Les historiens ne nous disent rien en particulier de sa première communion. En Espagne, on ne fait pas une cérémonie solennelle de ce beau jour : c'est une fête tout intime, tout intérieure, une fête où l'âme fait tous les frais pour la réception de l'Hôte divin. Quand le prêtre juge l'enfant assez instruit dans la doctrine chrétienne, il lui permet de s'approcher du banquet des Anges. C'est dire que notre Saint dut participer de bonne heure aux divines délices de la communion

Ce qu'ils nous disent, par exemple, c'est qu'il se fit parmi ses compagnons l'apôtre de la communion fréquente. Il réussissait à les amener près de Jésus si bon qui nous invite et nous attend toujours. Comment n'aurait-il pas réussi? Son ascendant était si grand : on voyait si clairement en lui les effets merveilleux et divins de cette source féconde de grâce, de pureté, de vertu.

Avec la fréquentation des sacrements, le jeune François pratiquait toutes les œuvres de la piété chrétienne. Il aimait la prière, et passait de longues heures dans la méditation non seulement pendant ses ferventes préparations et ses actions de grâces de la sainte communion, mais encore durant la journée, lorsque ses études le lui permettaient et même pendant la nuit. Il visitait les églises où Jésus reste si souvent délaissé de ceux mêmes qu'il comble de ses plus signalés bienfaits

[illegible]

[illegible]



Chapitre Troisième.

LE NOVICIAT.

L'AVENIR. — LE DIVIN APPEL. — LE CHOIX. — L'ORDRE FRANCISCAIN. — PREMIÈRE ÉPREUVE. — L'ENTRÉE AU NOVICIAT. — PREMIÈRES ARDEURS. — NOVICE MODÈLE. — LES VŒUX.

Les études du jeune François Solano s'achevaient paisiblement; il arrivait à ce moment critique de la vie où le jeune homme doit se fixer enfin. Jusque-là l'adolescent a fait bien des rêves, il s'est bercé de douces illusions. Il s'éveille maintenant pour entrer dans la réalité de la vie, pour s'abreuver de déceptions. Peut-être aussi, insouciant, n'a-t-il jamais voulu voir son avenir bien en face. Il doit se décider pourtant, et cette transition lui paraît d'autant plus pénible qu'il ne s'y était point préparé.

Cette perplexité du jeune homme obligé de se fixer dans une carrière, le jeune Solano ne la connut point. Il n'avait, à bien dire, aucun choix à faire; la main de Dieu l'avait conduit; son âme docile s'était laissé guider par ce Maître Souverain. Son esprit et son cœur avaient compris cette parole du Divin Maître : *Veni, sequere me!* « Viens et suis-moi! » Pas de violents combats, pas de lutte acharnée, pas de déchirements atroces dans lesquels l'âme se débat, résiste, succombe enfin sous l'amoureuse étreinte de la divine charité. Dès sa plus tendre enfance, François s'était laissé entraîner par les attraits puissants du Dieu des cœurs. Sa vie tout entière avait été une préparation à la vie religieuse; elle était même la vie religieuse anticipée. Rien d'étonnant que ce vaillant athlète, préparé depuis si longtemps, entrât résolument dans l'arène; car désormais, il fallait à ce noble soldat du Christ, d'autres combats, d'autres champs de bataille que ceux du vulgaire. Ses forces vives, ses énergies, il ne pou-

[illegible] dans la vie religieuse.

[illegible] par ses heureuses dispositions à la vertu [illegible] par ses goûts, mais ce ne fut cependant [illegible] par enthousiasme, qu'il embrassa l'état religieux.

[illegible] A sa prière le Père des lumières fit descendre [illegible] ses clartés qui donnent à l'âme la certitude [illegible] de volonté avec le ciel.

L'Église, dans son exubérante fécondité, présente aux âmes désireuses de perfection de nombreuses règles, toutes saintes, toutes pouvant conduire à la sainteté; chacune ayant ses particularités d'esprit et de pratique, tendant cependant à un seul et même but, s'appliquant à reproduire dans leur sein une vertu particulière du Christ Jésus, chacune conduisant vers ce même et unique modèle. Et ce n'est certes pas une des plus petites merveilles de la Divine Providence que ces formes multiples d'institutions et cette diversité d'appels sous lesquelles se [illegible] et s'entretient la vie des ordres religieux, tantôt fleurissant vigoureusement, tantôt se développant plus modestement selon les vues et les desseins de cette même Providence.

Désireux d'embrasser la vie religieuse, Solano, sur la fin de ses études, devait faire choix de l'Ordre qu'il allait embrasser. A la lumière de ses réflexions, de ses méditations, sous l'influence de la grâce qu'il implorait par d'ardentes prières, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, désirant une vie plus sublime, plus parfaite, il choisit l'Ordre des Frères Mineurs. Il avait vingt ans.

Quels furent les motifs de ce choix, s'il faut en voir dans une vocation si extraordinaire? Dieu se sert de circonstances, d'attraits, de conformités de vues; il se sert parfois même de signes sensibles pour désigner à ses élus le lieu de leur repos. Le jeune homme qui veut entrer dans un Ordre religieux, celui même qui paraît s'y décider subitement, est porté là, au seuil du monastère où le bonheur l'attend, comme par une main invisible. A l'extérieur, cette direction s'est ma-

nifestée par [illegible] et qui [illegible] [illegible]

Les Franciscains [illegible] Montilla [illegible] fondé [illegible] [illegible] dans l'Ordre [illegible] [illegible] perfection [illegible] [illegible] d'Assise.

La province d'Andalousie avait une grande réputation de ferveur et le couvent de Montilla, à la porte duquel le postulant allait frapper, se faisait remarquer par son austérité et sa régularité. Il était [illegible] couvent de recollection ou de retraite. La vertu de ses [illegible] à se cacher dans le [illegible] du cloître [illegible] attiré Solano désireux de perfection.

Depuis longtemps déjà il connaissait les fils du Patriarche d'Assise; il [illegible] dans leur petite église [illegible] encore lorsque mendiants volontaires [illegible] venaient demander l'aumône chez ses parents. [illegible] de leurs vertus l'avait toujours profondément édifié.

Fixé [illegible] foulant aux pieds toutes les vaines espérances du monde, [illegible] donc frapper à la porte des Franciscains [illegible] et demande humblement la bure séraphique. Il [illegible] au Supérieur son désir sin-

[illegible] il se sent appelé par Jésus et par François son Patron.

Les Frères n'étaient pas sans le connaître: sa vertu, pourtant si paisible, si cachée, l'avait signalé à l'attention publique : ils n'en éprouvèrent pas moins sa constance, ses bonnes dispositions, la sincérité de sa demande. La prudence est une vertu et l'historien que nous suivons loue les religieux de [illegible] le Saint que nous [illegible] déjà comme tel et qui, certes, ne pouvait être inspiré que du ciel en choisissant une telle vie. Ils ne le reçurent qu'une fois essayé et sagement éprouvé[1].

L'humilité du postulant ne s'effraya point de cette méfiance, elle s'en réjouit au contraire, et sa vertu n'en parut que plus éclatante aux yeux de tous. L'activité de son désir ne dégénéra point en pétulance intempestive, souvent signe avant-coureur d'un découragement aussi prompt que le fut le désir, mais trop souvent plus persévérant. Il se soumit et attendit, dans la prière et le [illegible] heureux pour le son admission.

François reçut enfin la nouvelle de son admission dans l'Ordre. Il avait déjà quitté ce cher collège des Jésuites où il s'était formé à la science et à la vertu. Il laissait là un doux parfum de sainteté, les exemples d'un écolier modèle; son collège était fier de lui, il était son trésor et sa gloire, comme Léonard de Port-Maurice le sera plus tard du Collège Romain.

Ses parents, heureux témoins de la ferveur de leur fils et des dons que le ciel avait si abondamment déversés sur lui, furent comblés de joie en apprenant sa détermination et volontiers lui donnèrent leur consentement avec leur bénédiction. Ils comprenaient, en vrais chrétiens qu'ils étaient, qu'une telle vocation ne peut venir que de Dieu et qu'il est impie autant que dangereux de résister à cette volonté suprême qui commande sans avoir besoin de nos conseils et de nos approbations. Ils appréciaient justement le bonheur d'avoir un fils entièrement consacré à Dieu dans l'état reli

1 *[illegible] sapienter que probatum.*

gieux, priant tous les jours pour eux, se souvenant d'eux à l'autel du Seigneur, où souvent il offrira pour eux la Sainte Victime.

L'épreuve étant suffisante, le postulant François, après une fervente retraite, reçut le saint habit en avril 1569. Tous les religieux, dans le couvent, se félicitaient de la nouvelle recrue: ils étaient heureux de compter un nouveau frère qui donnait de si belles espérances. Ils eurent bientôt le bonheur de constater par eux-mêmes quel riche trésor de vertu le Seigneur venait de confier au couvent de Montilla.

Ces germes de sainteté éminente qui avait ravi les yeux de tous ceux qui avaient approché le jeune homme, se développèrent merveilleusement dans le milieu si favorable du noviciat.

François ne tarda pas à devenir le modèle de ses frères, par sa rare modestie, son obéissance aveugle, sa profonde humilité, son perpétuel silence, sa rigide mortification des sens qu'il portait partout.

Nous l'avons déjà insinué, la vie commune au couvent de Montilla était très rigoureuse, de cette rigueur que les Espagnols savent pousser à l'extrême, mais que les saints savent dépasser. Aux observances de la vie franciscaine ordinaire, saint Pierre d'Alcantara avait encore ajouté une nouvelle rigueur, de nouvelles austérités, et à la vie de communauté, le noviciat apporte toujours son complément de pratiques et d'exercices mortifiants.

François n'avait garde de s'y soustraire. Tout au contraire, ce genre de vie si crucifiant n'était pas encore suffisant pour satisfaire sa passion de souffrance, il ne donnait pas un aliment assez abondant à l'ardeur, à l'excès de son amour. Déjà il était à la tête des plus mortifiés, son zèle fervent prévenait ceux qui devaient l'instruire et lui montrer le chemin. Sous cette bure vile, grossière, rugueuse que tout le monde n'a pas bien sûr la force et le courage d'endurer, sous ce cilice, qui lui paraissait trop doux, il cachait un cilice d'une aspérité plus grande, aux pointes plus aiguës et plus torturantes. Il remplaçait la dure couche des religieux par des morceaux de bois brut qu'il liait ensemble, et prenait un bloc pour s'en

[illegible] qui servait de lit de [illegible] observés au [illegible] novice ajoutait encore et au [illegible]. Déjà aurait passionné de la sainte [illegible] qui servaient à l'usage des [illegible] délabrées. Re[illegible] le fouet de l'esclave, il [illegible] entendre ses prétentions. [illegible] Il comprimait ainsi sa nature ar[illegible] dilater avec plus d'expansion et d'énergie dans [illegible] de l'oraison et de la contemplation [illegible] longues, si rigoureuses, que [illegible] des plaies qu'il frap[illegible] obligé de laver souvent [illegible] faire disparaître les traces de ces flagella[illegible].

[illegible] il l'employait comme une [illegible] Son abstinence était sévère et ne lui [illegible] viande, de poisson ou d'œufs, [illegible] jours de grande fête, lorsque le Maître des Novices [illegible] expressément. Le vendredi il ne man[illegible] rien [illegible] Mais en Carême et en Avent, son jeûne [illegible] Les lundis, mercredis et vendredis [illegible] que du pain et de l'eau. Le récit de ces mortifi[illegible] est confirmé par le témoignage du Père [illegible] son Maître des novices, et du Père Antoine [illegible] de ses compagnons de noviciat.

[illegible] à un tel point les autres religieux, ses frères, que chacun essayait de l'imiter. Mais Dieu ne demande [illegible] la même sainteté, les mêmes pénibles exercices; [illegible] mieux que les autres. Il n'en faut [illegible] humilier profondément de nous voir si éloi[illegible] sublime perfection: nous n'en devons pas moins [illegible] que la mortification est nécessaire à tout chré[illegible] à tout religieux qui veut faire de réels progrès [illegible] Le Père Pierre d'Ojeda qui survécut à son dis[illegible] qu'il regardait François [illegible] qu'il eût con[illegible] la terre.

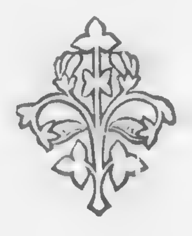
Cette rigueur, qui pourrait paraître excessive dans un jeune homme de vingt ans sortant à peine du monde, ne rendait pourtant pas notre Saint insupportable, triste, maussade ; mais il avait soin de sanctifier même les moments d'expansion que lui donnait la récréation. Avec ses compagnons de noviciat, il parlait alors de Dieu et des choses spirituelles à la grande édification de tous ces heureux jeunes gens qui venaient, comme lui, dans le couvent chercher la paix et la perfection. Mais ce que les autres cherchaient encore, le Frère François semblait déjà le posséder et en jouir. On le savait, aussi respectait-on scrupuleusement les régions hautes et sereines dans lesquelles son âme angélique planait sans vouloir jamais en descendre. En présence du saint novice, personne ne se serait permis la moindre plaisanterie, pour innocente qu'elle fût. Quant à lui, sans fatiguer ses compagnons de noviciat par de hautes spéculations qui ne sont pas toujours opportunes aux moments de la récréation, il savait les entretenir de pieuses pensées dans la conversation ordinaire. On retirait toujours quelque avantage de ces entretiens si dignes, et les novices n'étaient pas les seuls alors à rechercher sa société. Parfois les anciens religieux eux-mêmes sollicitaient du Maître des novices cette estimable faveur. Ce respect et cette vénération profonde dont on l'entourait dès lors ne cessèrent jamais parmi ses frères qui avaient le sens des choses de Dieu, et tous s'accordaient à dire que le novice était déjà la gloire et l'ornement de l'Ordre.

Dans son cœur les vertus, trouvant une bonne terre, croissaient et s'épanouissaient comme de jeunes plantes aux bords d'une eau abondante et limpide. Cette onde céleste qui portait dans son âme la sève de la vie et d'une exubérante croissance, c'était la prière. Déjà instruit de la divine économie, notre adolescent comprenait que bientôt tout en lui sécherait et dépérirait sans cette rosée bienfaisante. Aussi se livrait-il à une incessante contemplation. Non content des longues heures d'oraison que lui prescrivaient la vie commune et le noviciat, il se levait pendant la nuit, et après avoir secoué le sommeil par une sanglante discipline, il se plongeait dans

la méditation des consolantes vérités de notre sainte foi. Souvent l'aurore le surprenait dans ce saint exercice.

Aux yeux de tous, il manifestait bien en lui la vocation divine, et sa correspondance à cette incomparable grâce de la vocation lui assurait la persévérance. Comment n'eût-il pas persévéré? Entré avec les intentions les plus pures, sérieusement éprouvé à l'avance, il s'était astreint aux pratiques de la vie religieuse sans les discuter, sans les balancer. Ce n'était point par manière d'essai qu'il avait revêtu le saint habit du Pauvre d'Assise, c'était avec une résolution ferme et bien arrêtée de faire de la séraphique Règle la règle de sa vie. Chez lui pas d'irrésolutions, véritable fléau des vocations religieuses!

Ce fut donc dans une indicible joie qu'il prononça les vœux sacrés et perpétuels qui l'unissaient à Dieu et à saint François pour toujours, le 25 avril 1570, fête de l'évangéliste saint Marc.



Chapitre Quatrième.

LES ÉTUDES ET LE SACERDOCE.

ORIGINALITE DES SAINTS. — LORETTO. — CABANE DE ROSEAUX. — LA THÉOLOGIE. — PRÉPARATION AU SACERDOCE. — PREMIÈRE MESSE D'UN SAINT. — LE VICAIRE DU CHŒUR. — PREMIÈRES PRÉDICATIONS. — HISTOIRE DE LORETTO.

Il faut le dire, et ce n'est un mystère pour personne, les saints sont originaux, ils sortent du vulgaire et ne prennent pas la voie commune, et si ce n'est pas par ces sortes d'extravagances sublimes qu'ils sont des saints, ce sont cependant ces œuvres merveilleuses, extraordinaires qui souvent les distinguent et leur donnent une physionomie particulière. Ces actes héroïques ravissent d'admiration les générations, et il semble que Dieu exige de ses serviteurs ces prodiges, pour forcer, en quelque sorte, les âmes à contempler les saints, afin qu'attirées par le merveilleux de leur vie, elles constatent, en même temps, les vertus qui sont à leur portée et qu'elles doivent toutes pratiquer. Un saint Siméon Stylite passe de longues années sur une colonne élevée : tout homme n'est pas appelé à vivre de cette vie surhumaine, mais, en lisant cette histoire, nous recevons des leçons d'obéissance que nous n'aurions peut-être pas lues sans cela. Le bon Dieu a, sans doute, d'autres vues encore en faisant accomplir à ses serviteurs ces œuvres admirables et, avant tout, leur sanctification personnelle. Mais il est bon de nous rappeler ces remarques pour juger sainement des actes des saints et nous préserver de certaines critiques qui dénotent l'ignorance des choses spirituelles.

Après sa profession François ne délaissa pas les vertus qu'il avait cultivées pendant le temps du noviciat, temps si précieux et si propre aux saintes ardeurs. Il s'efforça, au contraire, de

[illegible] consolation, [illegible] était en [illegible] son obser-vance [illegible]. Souvent les paroles du divin Sauveur [illegible] : Quiconque ayant mis la main à la charrue regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu.

Il assistait aux offices du chœur avec une angélique piété, et [illegible] conversait avec les esprits célestes [illegible] choses de la terre.

Dans ce [illegible] couvent de Montilla, berceau de sa vie religieuse, il passa encore trois ans après sa profession. L'obéissance l'envoya [illegible] couvent de Sainte-Marie de Lo-retto.

Ce monastère, qui existe encore de nos jours, était alors sous la houlette d'un gardien à qui le biographe donne les deux titres de [illegible] et de pieux. La réputation de sainteté de cet homme avait donné à François le désir d'habiter ce couvent, qui était aussi une maison de récollection. Les saints savent se comprendre et ils redoutent les entraves que peuvent apporter à leur avancement les directeurs inexpérimentés dans la conduite des âmes que Dieu appelle à suivre un sentier plus rapide et qui s'éloigne du chemin battu. Le jeune étudiant fut donc heureux de voir son désir accompli. Il devait dans sa nouvelle demeure terminer ses études.

Le couvent de Loretto est très grand, on y trouva donc sans peine une cellule pour le frère qui arrivait, cellule, du reste, bien humble et bien petite. Toutefois avec la permission de ses supérieurs, notre Saint imagina de se faire une étroite cabane [illegible] dans un coin du clocher, tout près de la cloche du couvent. Il y avait pour tout mobilier, un lit et une chaise.

D'ailleurs, le changement de demeure ne dérangea nullement ses habitudes de mortification et de pénitence; il se revêtit d'un cilice [illegible] et d'une chemise à mailles de fer qu'il trouva dans le couvent. Se privant même de la lumière du ciel le jour ne lui venait que par une ouverture fort étroite.

c'est qu'il cherchait dans son réduit une lumière plus désirable et plus belle, la lumière de l'oraison et de la science. Sa vie de solitaire s'y passait, en effet, dans la prière et l'étude. Il se souvenait ainsi du conseil de notre séraphique Père, qui nous enseigne que l'étude ne doit jamais nuire à l'esprit d'oraison et à la sainte dévotion auxquels doivent être soumises toutes les choses temporelles.

Jeune encore, il s'était habitué à ne pas séparer la science et la foi surnaturelle, mais à unir intimement ces deux objets de l'intelligence qui se prêtent un mutuel secours. Plus que jamais la matière de son étude servait d'aliment à sa méditation et à sa contemplation. La sacrée Théologie lui ouvrait ses secrets, ses profondeurs et ses sublimités. Mais ce que la science a d'amer, de desséchant pour le cœur qui se contente d'étudier, notre ermite savait l'adoucir et le féconder par les pleurs qu'il versait abondants, dans la méditation des mystères divins dont il pénétrait son esprit et nourrissait son âme. On vit donc en lui le contraire de ce qui arrive à beaucoup d'autres; il grandit à la fois en science et en sainteté, il devint en même temps savant et saint; loin de l'enfler, ses connaissances augmentaient son humilité, et son amour de Dieu croissait avec les lumières de son intelligence.

Il se préparait ainsi à la grâce insigne du sacerdoce, état sublime qui demande en effet la science et la sainteté. Déjà si élevé en vertu, notre étudiant n'était pas sans comprendre toute la grandeur de cette dignité, et son humilité la lui faisait redouter. Volontiers, comme son séraphique Père, il aurait renoncé à l'écrasant fardeau d'un tel honneur, si Dieu ne lui avait en même temps fait comprendre sa volonté et la gloire qu'il retire de cette grâce incompréhensible accordée aux âmes privilégiées. Jésus veut se continuer dans ses prêtres; il veut vivre en eux, et par eux instruire encore les hommes, les fortifier, les absoudre, les nourrir. C'était donc à la fois avec une sainte terreur et un ardent désir que l'humble et zélé religieux voyait de jour en jour avancer le moment mille fois heureux où il lui serait donné de présenter au Père Céleste la divine Victime de nos autels.

Ses études terminées, il reçut le sacerdoce avec les senti

ments et la préparation que [illegible] posséder les saints. Pour la première fois, il gravit les degrés du saint autel en sacrificateur, le jour de la fête de notre séraphique Père saint François, probablement en l'année 1576, à l'âge de vingt-sept ans. Heureux jour, heureuse première messe pour le fils du Patriarche des pauvres! Est-il nécessaire de nous demander avec quelle ferveur il dut offrir le saint sacrifice pour la première fois? Cette âme [illegible], que tout ravissait en Dieu, ce cœur si tendre, qui n'avait jamais aimé que Dieu, cet esprit élevé, qui ne s'était jamais plu qu'en Dieu, tout cet être qui n'avait jamais aspiré que vers Dieu, tout en François redoubla d'amour et de tendresse devant le Dieu [illegible] qu'il tenait en ses mains. La première messe d'un saint! N'est-elle pas [illegible] l'admiration des phalanges célestes qui se pressent autour de l'autel où s'immole leur Roi? Dieu avait déjà fait tant de faveurs spirituelles à notre jeune prêtre, que ne dut-il pas répandre dans son âme de joies du Paradis en ce jour solennel!

Son père, avec quelques amis de la famille, étaient présents à cette cérémonie. La noble Anne ne put, hélas! goûter le suave bonheur, les saintes délices de la mère chrétienne assistant à la première messe de son fils prêtre; aveugle et accablée d'infirmités, elle ne put se rendre à Loretto pour assister à la glorification de son François. Le fils et la mère firent le sacrifice des pures joies qu'apporte en cet heureux jour la sublime rencontre de la mère et du fils à la Table sainte, où celui-ci donne l'Auteur de la vie à celle qui lui a donné le jour! La pauvre aveugle, retenue à la maison, suivait d'esprit et de cœur la consécration sacerdotale de son fils, puis son premier sacrifice du Dieu de l'Eucharistie. Le père de notre Saint s'en retourna plein de joie, rapportant à son épouse, avec les impressions de la fête, les louanges qu'il avait entendu faire de leur fils et le récit des saintes actions par lesquelles il édifiait ses frères.

Nous connaissons déjà le goût du Père François pour la musique. Enfant, il aimait à chanter des cantiques pieux pour charmer son travail autant que pour élever son esprit et son

cœur; ce goût il l'avait toujours cultivé. Doué d'ailleurs d'une voix agréable et suave, c'était pour lui un bonheur que de chanter les louanges de Dieu. Mettant à profit ces dispositions, les supérieurs le nommèrent vicaire du chœur. Cette tâche, si conforme à sa piété et à ses goûts, il la prit à cœur. Prévoyant et attentif, il préparait tout ce qui devait se chanter et disposait avec un soin minutieux tout ce qui regardait le culte divin. Il comprenait que l'office du chœur, c'est l'hommage de l'Eglise à son divin Fondateur, c'est la louange perpétuelle que la terre, émule du ciel, envoie continuellement vers le trône de Dieu où cette louange se mêle et se confond avec celles des anges et des bienheureux. L'office divin était grand à ses yeux, grand de toute la majesté de Dieu même qu'il bénit, qu'il honore, qu'il chante. Aussi François prenait il beaucoup de peine pour que la plus grande solennité s'y déployât dans un ordre parfait, avec gravité et piété pour l'édification de tous et l'honneur du Seigneur. Quelque omission ou quelque erreur se glissait-elle dans l'office ou dans le chant sacré, notre vicaire du chœur en était profondément désolé; il s'en accusait comme l'unique coupable, c'était lui qui en faisait la coulpe, et qui expiait par des pénitences ces fautes souvent inévitables.

A Loretto, les frères étaient nombreux, aussi les offices y étaient très solennels. Sanctuaire consacré à Marie, les peuples y venaient en foule. On comprend donc tout le soin que mit le Père François pour que le culte divin y fût à la fois digne du Dieu trois fois saint et de la douce Madone qu'il vénérait et aimait de tout son cœur.

Pour s'acquitter avec plus de perfection de son office, il fit une étude spéciale de la mélodie et se pénétra du sens et de la signification du chant grégorien. Essentiellement religieux, gardant toujours l'auréole de l'antique et se parant d'un charme toujours nouveau, le plain-chant va jusqu'à l'âme, lui parle, puis l'entraine avec lui vers les sereines régions des chants immortels. Les maitres ont créé d'admirables œuvres, ils n'ont point éclipsé par leurs savantes combinaisons le simple et majestueux unisson du chant grégorien. Aussi l'Eglise, en dépit de quelques protestations, tient-elle à conserver ces mé-

[illegible] que [illegible] pensées [illegible] elle [illegible] tant [illegible].

Cette [illegible] Saint [illegible] lui permit [illegible] qu'il avait [illegible].

Mais [illegible] plus [illegible]. Les [illegible] présentation [illegible] était [illegible] véritable vocation. François [illegible] entendit le nouveau [illegible] apôtre [illegible] Maître [illegible] : « Je vous ai choisis afin que vous alliez, que vous portiez des fruits et que votre fruit demeure » (S. *Jean*, XV, 16). [illegible] Dieu l'avait choisi [illegible] apôtre, [illegible]. Longtemps il avait travaillé à faire de lui un homme selon son cœur. Il avait [illegible] son âme, l'avait remplie de cette foi qu'il devait porter aux nations, et lui avait donné en abondance cette divine charité, [illegible] des cœurs.

La vie de François Solano sera [illegible] tout une vie d'apôtre, c'est donc ici qu'elle commence ; tout ce qui précède n'en a été que la préparation, mais préparation nécessaire. Nous devons dire cependant que l'apostolat ne fut pas encore son occupation exclusive.

Tout en s'adonnant à la prédication de la parole de Dieu, d'autres emplois importants l'occupèrent et vinrent partager son temps. Nous ne nous arrêterons donc pas à décrire son ardeur et son zèle ; nous verrons dans la suite quels fruits abondants les âmes des fidèles retirèrent de la prédication de l'homme de Dieu.

Une peine bien sensible vint, à cette époque, frapper son cœur tendre et filial. Mathieu Sanchez Solano avait rendu à Dieu son âme vertueuse. Le fils n'avait pas été là pour recevoir le dernier soupir de ce père bien-aimé, mais tout pénétré des pensées de la foi, il sut recevoir cette épreuve avec résignation. Le cœur du religieux n'est pas [illegible], plus que tout autre il est accessible à la douleur, voire à une douleur plus forte, parce qu'elle est plus épurée, plus désintéressée.

La pauvre [illegible] du Père François-Solano [illegible] était [illegible] par [illegible] de cette [illegible] d'aller visiter [illegible] était d'autant plus [illegible] que [illegible] devait quitter Loretto pour résider au couvent [illegible] près de Cordoue.

Ce ne fut pas sans un sentiment de [illegible] qu'il dit adieu à ses frères bien-aimés et à cette petite cellule [illegible] et qu'il épancha une dernière fois son cœur près de la Vierge de l'olivier, sa douce [illegible].

Avec notre Saint, au nom de la Sainte Obéissance, nous devions maintenant quitter ce couvent de Notre-Dame de Loretto, où il laissait avec le souvenir de son passage, celui plus précieux encore de sa [illegible] messe et de ses premiers travaux. Mais avant de quitter ce couvent, jetons un rapide coup d'œil sur son histoire.

A travers les [illegible] et les malheurs des temps, Dieu a voulu nous conserver encore cet humble monastère de Loretto, il semble [illegible] des [illegible] immortels de vie sainte et parfaite. Ceux qui ont eu le bonheur d'habiter ce vénérable couvent[1] et de consulter ses archives, nous disent que toujours cette sainte maison fut habitée par des saints. Ce n'est point ici le lieu de retracer les nombreuses merveilles qui s'y opérèrent, qu'il nous suffise de constater la divine bénédiction reposant sur ces murs qui semblent suinter l'extase et le ravissement. Quelques changements ont été faits

1. Nous tenons ces précieux détails de religieux qui ont habité le couvent de Loretto, après la fermeture des couvents de France en [illegible]. Chassés de leur patrie par le fanatisme aveugle des francs-maçons, quelques-uns de nos Pères trouvèrent une généreuse hospitalité en Espagne dans le couvent de Loretto, désert lui-même depuis la révolution d'Espagne en [illegible]; un seul frère gardait cette précieuse relique. Les expulsés français, tout en recevant l'hospitalité, rendaient la vie et la splendeur à cet antique monastère, maintenant de nouveau prospère et florissant. Ils rendaient ainsi bienfait pour bienfait. S'il faut encore ajouter un mot, c'est dans ce couvent, à la suite de ces mêmes expulsions, que l'on conçut le projet d'une fondation franciscaine au Canada. Le T. R. P. Othon fut même désigné pour cette mission, mais des événements imprévus ne permirent pas de donner suite à ce projet. Ce ne fut que dix ans plus tard que le T. R. P. Othon, alors Provincial de la Province de Saint-Louis d'Aquitaine, vint lui-même jeter les fondements de la restauration de l'Ordre au Canada.

depuis le passage dans la ville du Saint, on y montre cependant encore le lieu où il construisait sa petite cellule de roseaux, au couvent [illegible] célèbre y remplace la misérable cabane. Devant l'église s'élèvent [illegible] orangers déjà bien vieux, puisqu'ils furent plantés par saint François Solano lui-même. L'église du couvent n'est plus la même aujourd'hui. L'antique petite chapelle consacrée à la Mère de Dieu a été cependant conservée entre l'église actuelle et la sacristie.

L'origine de ce sanctuaire de Marie est trop intéressante pour la passer sous silence. D'ailleurs notre Saint, qui avait une dévotion si tendre envers la Reine du ciel, aimerait sûrement que les lecteurs de sa vie vénèrent comme lui Notre-Dame de Loretto.

Nous laissons raconter cette gracieuse histoire au T. R. P. Arsène-Marie qui habitait ce couvent en 1881[1].

« Deux Espagnoles étaient captives en Afrique. Pendant leur sommeil, la sainte Vierge leur apparut et les consola. Le matin, à leur réveil, elles se trouvèrent transportées au milieu des campagnes qui étaient leur pays. Tout étonnées, elles virent sur un olivier une image de la Sainte Vierge, ressemblant à la Dame qui leur était apparue la nuit précédente en Afrique. Elles firent connaître le prodige à la localité voisine qui s'appelle Umbrete. On vint en procession pour chercher l'image miraculeuse et l'apporter dans l'église de la ville. Mais pendant la nuit, elle se transporta sur le même olivier. On fit une nouvelle procession et une nouvelle translation de la statue; la Vierge revint encore sur l'olivier. Alors on bâtit un sanctuaire sur le lieu même. Il s'y est opéré un grand nombre de miracles. Le couvent fut construit plus tard par une marquise qui se fit Clarisse[2]. La fête de Notre-Dame de Loretto est fixée au 8 septembre. On vient en foule et avec beaucoup de dévotion faire des pèlerinages à Nuestra Senora de Loretto ou Notre-Dame de Loretto. »

1. *Vie du T. R. P. Arsène-Marie de Sessa*, par le R. P. Norbert O. F. M.
2. Lettre du T. R. P. Arsène, 7 juillet 1881.

Voici maintenant l'histoire du couvent [illegible]

Il fut construit en 1528 par Marie Manuel, femme de Henri Gusman. Cette noble dame [illegible] de la famille des ducs de Methymna Sidonia, fut [illegible]. Dieu ne lui avait pas donné d'enfants [illegible] Dieu [illegible] la [illegible]

Un jour que cette dame était [illegible] une de ses parentes, la duchesse de Methymna, dans le seul but de faire admirer ses charmes, pendant qu'elles traversaient le Guadalquivir, à Séville, le pont se rompit sous leurs pas; elles furent précipitées au milieu des débris du pont. Or, en cet endroit, l'eau était extrêmement profonde. Par une permission de Dieu, la malheureuse se trouva suspendue sur cet abîme, à peine retenue à une poutre par le bord de ses vêtements. Dans un si grand danger, elle fit réflexion sur elle-même, promit par vœu de changer de vie et de construire un couvent de Frères Mineurs si elle était sauvée. Les deux dames furent, en effet, délivrées.

Marie Manuel tint parole et, reconnaissante du bienfait reçu, elle insista auprès de son mari pour qu'il lui fût permis d'accomplir sa promesse. On choisit l'emplacement du couvent près du sanctuaire de Marie que l'on appelait alors Notre-Dame de la Vallée Verte, et qui était tout près de la tour de Loretto, qui appartenait à la fondatrice. L'archevêque de Séville donna son consentement. Le petit ermitage se transforma en une belle et grande église à laquelle s'ajouta un couvent que vinrent bientôt habiter trente Frères Mineurs.

Devenue veuve, Marie Manuel, marquise de Gusman, s'adonna avec plus de ferveur encore aux œuvres de charité, distribua ses biens aux pauvres, ne se réservant que la pauvreté. Elle fit plus, elle se donna elle-même à Dieu par la vie religieuse en entrant au couvent des Clarisses de Séville, en compagnie de l'une de ses amies intimes. Elle y vécut dans la pénitence jusqu'en 1543, où Dieu l'appela à lui. Quarante ans



Chapitre Cinquième

LE MAITRE DES NOVICES.

[illegible]

E[illegible]

La pauvre veuve aveugle ne pouvait soupçonner la présence de son fils; celui-ci lui parla tout doucement, craignant de l'effrayer; mais bientôt, elle reconnaît la voix qui lui est si chère: la « noble Anne » tend alors les bras vers l'objet de sa maternelle affection. Elle pleure de joie, elle se sent toute consolée. Leurs cœurs débordent de bonheur, car la vraie et solide piété ne tarit point l'affection réciproque des parents et des enfants, elle l'augmente plutôt et la perfectionne

Le Père Solano demeura quelque temps à Montilla, dans ce même couvent où il avait pris le saint habit, fait son noviciat et ses premières études. De temps en temps, il venait revoir sa pauvre mère que faisait revivre cette proximité de son cher François.

Dès le lendemain de son arrivée au couvent de Montilla, il demanda au Supérieur, comme une grâce et une faveur, la permission d'aller à la quête. Comme autrefois François d'Assise, son bienheureux Père, parcourant les rues de sa ville natale, l'écuelle de mendiant à la main, se faisant la risée de tous ses amis, après avoir été le roi et la fleur de cette jeunesse assisienne, ainsi on vit cet autre François, fidèle imitateur du Séraphique Patriarche, demandant de porte en porte le pain de l'aumône, dans cette même ville que son père avait gouvernée, où sa famille était universellement connue. Le fils de la riche Senora pauvre volontaire! Ce spectacle touchait profondément les habitants de Montilla, qui avaient un véritable culte pour ce jeune homme qu'ils avaient vu grandir, toujours si pur, si pieux, si édifiant. On savait que c'était un saint et chacun félicitait la noble Anne d'avoir reçu du ciel un si précieux trésor.

Mais si l'humilité et l'esprit de pauvreté de François Solano faisaient l'admiration de ses concitoyens, ils durent aussi toucher le cœur même de Dieu, car c'est en ces jours que le Seigneur commença à lui communiquer le don de ces miracles qu'il sèmera si fréquents sur ses pas dans les sentiers de sa vie.

Devant une difficulté analogue à celle qui nous arrête ici pour un instant, un grand écrivain, Mgr Bougaud, dans la *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, écrivait :

« Qu'ajouterai-je? Ce que les délicats du siècle ont reproché à l'illustre auteur de la *Vie de sainte Elisabeth;* ce qu'on m'a reproché à moi-même dans l'*Histoire de sainte Chantal*, il faut qu'on me permette de le raconter ici. Et encore j'avertis ces délicats que j'en supprime la moitié. » Je sens, moi aussi, la nécessité d'avertir les délicats du siècle d'avoir à passer le miracle suivant s'ils ne veulent point admirer ce qu'ils ne peuvent imiter

Diégo Lopez, un habitant de la ville, avait un enfant très malade; le corps du petit être était tout couvert d'ulcères et vainement les médecins avaient employé tous les moyens, toutes les ressources de l'art sans pouvoir le soulager.

François était venu frapper à la porte de Diégo pour y demander la charité. Pleine de confiance, la belle-mère de Lopez prie le Père François de lire un passage du saint Evangile sur la tête du petit malade qu'elle lui présente. Touché jusqu'aux larmes de la misère de ce pauvre enfant, François demande à la grand'mère de vouloir bien lui montrer les plaies du cher patient. Devant lui on déroule les bandelettes. Alors, avec cet héroïsme que seuls les saints du bon Dieu possèdent, François lécha la matière infecte qui sortait des plaies de l'enfant; puis il bénit le malade et le quitta en le caressant et l'encourageant par les plus douces paroles. Cet acte fait frémir le cœur des hommes, il toucha le cœur du Souverain Médecin. Le petit malade se trouva mieux du contact salutaire de cette langue courageuse, et quelques jours après il était revenu à une parfaite santé; ses chairs avaient retrouvé toute leur vigueur et leur beauté.

Un autre jour, allant encore à la quête, l'homme de Dieu rencontre sur son chemin un pauvre boiteux dont les pieds et les jambes couverts de plaies lui permettent à peine de marcher. Se souvenant alors de notre divin Maître le Christ Jésus couvert de plaies pour nous, mourant sur une croix, le mendiant franciscain se prosterne avec révérence devant le pauvre et, avec amour, il baise ses pieds hideux. Et la guérison sortit de ce sublime baiser. Un mois après le pauvre était parfaitement guéri; on le vit marcher alerte, sans béquilles ni bâton.

C'est ainsi que Dieu récompensa l'héroïque charité et la [illegible] de ses [illegible]. Le bruit de ces miracles se répandit aussitôt dans la ville et aux environs, contribuant [illegible] encore l'estime [illegible] qu'on avait conçue de la sainteté de François.

La sainte comtesse de Feria, Catherine Fernandez de Cordova, avait une telle vénération pour le jeune Saint qu'elle demanda [illegible] du couvent, afin de [illegible] revêtir après sa mort. C'était alors une pieuse coutume [illegible] dormir leur dernier sommeil dans l'humble habit franciscain. [illegible] Et c'est dans l'habit de notre Saint qu'elle [illegible] dans l'église des [illegible] à Montilla.

[illegible] de la piété et de la vénération [illegible] la grande [illegible] il serait [illegible] qui le suivaient [illegible]

[illegible] quelques années de vie [illegible] quittant le monde pour suivre [illegible] d'Assise. [illegible] Sainte-Obéissance [illegible] couvent d'[illegible] [illegible] de Saint-François d'[illegible] On y vénérait des [illegible] du Saint [illegible] la tombeau [illegible] très [illegible] des [illegible]

[illegible]

ge, pour partager ses alarmes. Son mérite et sa sainteté le désignaient à leur choix, ils ne pouvaient en faire de meilleur. François dut se résigner. Il ne se dissimula pas à lui-même ce que que cette fonction demandait d'application et de soin pour être vraiment utile aux âmes et à l'Ordre, ce qu'elle demandait de vertu et d'abnégation, de vie exemplaire. L'homme de Dieu comprenait, avec son esprit de foi et son expérience de la vie spirituelle, que l'exemple est plus puissant sur l'esprit et sur le cœur que les meilleurs discours et les plus saintes paroles, selon le vieux proverbe : *exempla trahunt* : « l'exemple entraîne. » Il sentait que les yeux de ses jeunes disciples étaient fixés sur lui, et qu'ils le prenaient pour le type, le modèle de cette vie religieuse qu'ils voulaient embrasser, il devait être pour eux le moule dans lequel on coulerait leurs jeunes âmes pour leur donner la forme séraphique. Aussi, le jeune maître des novices, conscient de sa responsabilité, s'embrasait d'un nouveau zèle. Toute l'ardeur juvénile de son propre noviciat, il la retrouva au fond de son être et sa ferveur première qui, du reste, ne s'était jamais éteinte, semblait pourtant s'animer d'une nouvelle chaleur. Pour ses novices il ne sera point un maître qui s'impose, qui commande, qui éprouve; il sera un modèle. Sa vertu, simple, humble, mais forte et robuste, se présentera à ses disciples dans tous les actes de la vie et dans sa muette éloquence, elle répétera les mots de l'Apôtre : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (*Cor.*, IV, 16.) Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ, comme je le suis de notre Père saint François.

Ce ne sera point non plus avec d'amers reproches qu'il reprendra ses fils spirituels, parfois oublieux de leurs devoirs et des exigences de la perfection. il les reprendra par sa propre vertu. S'ils ont mérité une pénitence, c'est le maître des novices qui se l'impose et se l'inflige à lui-même! Et quelle terrible leçon pour le malheureux délinquant!

Ce maître que tous aiment et vénèrent comme un père et comme un saint, c'est lui qui va subir la peine méritée, c'est lui qui s'imposera un châtiment plus dur encore, si l'on fait une malheureuse rechute. Ah! comme on aimerait bien mieux

supporter soi-même ce que l'on a justement mérité, mais cette manière d'agir d'un saint, cette façon de corriger, pour quiconque a du cœur, est terrible, impitoyable, irrésistible : à tout prix il faut se surveiller, se corriger et devenir meilleur.

Plus attendrissante encore était cette singulière correction quand, non content de s'infliger les mortifications méritées par les coupables, il tendait ses épaules à leurs coups et les obligeait à frapper sur son corps innocent, pour expier leurs fautes! Oh! alors, les sanglots devaient étreindre les pauvres novices, les pleurs devaient couler brûlants, et seule l'austère obéissance ou la crainte d'affliger plus profondément encore leur maître, pouvait soutenir et diriger le bras correcteur et le forcer à lacérer l'innocent pour le coupable. Je ne sais s'il pouvait à la fois punir plus rigoureusement, plus miséricordieusement et plus efficacement.

A l'exemple il joignait la prière. Pour garder ces vocations que le ciel mettait entre ses mains, il sentait qu'il lui fallait le secours d'en-haut. « C'est en vain que l'on garde la cité si Dieu lui-même ne la garde. » Ses oraisons étaient si prolongées, qu'elles devenaient un problème pour ses secrets admirateurs. On se demandait, en effet, comment pouvait se soutenir une existence toute faite de mortifications, de jeûnes et de veilles. Ses novices eux-mêmes eurent l'indiscrétion bien excusable de le surveiller. Au sein des nuits, quand tout était dans le plus profond silence, quelqu'un des novices se levait, et doucement, sur la pointe des pieds, il s'engageait à la recherche de son Père, pour savoir enfin s'il prenait son repos. Le plus souvent, surtout dans la première partie de la nuit, on le trouvait dans sa cellule, mais à genoux, priant avec ferveur, poussant de plaintifs et amoureux soupirs vers le Bien-Aimé qu'il contemplait, qu'il priait pour la persévérance et la sanctification de ses chers novices. Les coups répétés et cadencés de la discipline se joignaient souvent à ses prières et à ses soupirs tant pour attirer, par son sang, les divines grâces, que pour chasser le sommeil importun, puisqu'il menaçait de mettre un terme à sa prière. Après la récitation des Matines, il restait au chœur jusqu'à Prime pour continuer sa fervente oraison.

Sous un tel maître, les jeunes novices ne pouvaient que se sentir épris d'une grande ardeur pour la vertu, d'un grand désir d'acquérir la perfection. Cette soif d'une plus parfaite justice leur faisait parfois poser à leur Père de ces questions ingénues qui nous ont obtenu de sublimes réponses de ce docteur de la vie spirituelle. Ils lui demandèrent un jour quelle était la pénitence la plus agréable à Dieu qu'un religieux pût faire pour attirer l'abondance des divines grâces. Et le sage directeur de répondre : « La voie la plus sûre pour obtenir un trésor de mérites, c'est la patience, c'est de supporter avec égalité d'âme les travaux et les tribulations, surtout lorsqu'elles nous sont procurées par nos proches, par nos propres parents et par les religieux avec lesquels nous vivons. » Les fervents novices lui demandèrent encore dans leur simplicité ce qu'il fallait faire pour ressentir une plus grande douleur de la discipline. A cette délicate question, le Saint répondit : « Comme l'Innocent Agneau Jésus-Christ, dépouillé de sa tunique sans couture, reçut par tout son corps le supplice de la flagellation, de même, vous dépouillant de vos vêtements, ne vous contentez pas de mortifier une seule partie de votre corps, mais promenez avec ferveur l'instrument de pénitence sur tous vos membres.

Ainsi par ses mystiques enseignements, par ses sublimes exemples surtout, il instruisait ses jeunes disciples dans les voies de la perfection.

Sans changer encore d'occupation, François allait changer le théâtre de ses saintes édifications.

Au fond des montagnes, dans les premières gorges de la Sierra Morena, se dressait l'humble couvent de Saint-François du Mont. Eloignée de plusieurs lieues de toute habitation humaine, cette sauvage solitude était toute faite pour penser au ciel et méditer les choses de la Patrie. C'est là que notre maître des novices fut transféré pour arroser d'autres plantes de l'eau de la divine grâce et les faire grandir dans la sainteté.

Ce changement de couvent ne changea rien à la rigueur de sa vie, si ce n'est que cet austère désert fournit encore plus de facilité à son recueillement et à sa prière. Il jouissait

avec délices de ce silence et de cette paix. Dans ce calme de la nature, son âme aussi se taisait, contemplant le Dieu admirable dans les hauteurs : *Mirabilis in altis Dominus.* Sa prière se prolongeait encore, protégée par cette solitude toujours tranquille qui l'abritait comme sous un manteau.

Dans ces montagnes abruptes, il trouva un nouveau genre de mortification. Des buissons aux épines acérées poussaient en abondance aux environs du monastère. A l'exemple de son séraphique Père, François Solano se dépouillait de ses vêtements et se roulait sur ces pointes aiguës jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie. Il croyait n'avoir été vu de personne ; mais ne voulant pas qu'une telle mortification restât inconnue, Dieu permit que des religieux le vissent par hasard. Sainte passion des Saints ! Ils recherchent la souffrance avec plus d'ardeur que les mondains n'en mettent à rechercher les voluptés et les plaisirs sensuels. Combien différente sera la récompense !

Cette austère vertu faisait l'admiration de tous, et, pour le plus grand bien des religieux, le Chapitre provincial nomma le Bienheureux Gardien de ce couvent de Saint-François du Mont, couvent fondé par Martin Fernandez d'Andugyar.



Chapitre Sixième.

LE GARDIEN.

PROGRAMME DE GOUVERNEMENT. — L'ENTRAINEMENT. — DÉMISSION. — REPRISE DU MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION. — FRUITS DE SA PAROLE. — LA PESTE DE 1583. — ZÈLE POUR LES PESTIFÉRÉS. — LE PÈRE BONAVENTURE. — ARRIVÉE A MONTORO. — CONSOLATION AUX MALHEUREUX. — LE LIT DES MOURANTS. — LES GUÉRIS. — MORT DU PÈRE BONAVENTURE. — FRANÇOIS ATTEINT DE LA PESTE. — SA GUÉRISON. — RECONNAISSANCE DES PEUPLES. — LE COUVENT DE SAINT LOUIS.

De nouveau l'humilité du Saint s'arma de cette autre charge qu'on voulait lui imposer; mais en vain demandait-il à ses supérieurs d'être rendu à l'état de simple sujet: le Provincial refusa sa requête, et l'humilité dut céder à l'obéissance.

Pas n'est besoin de dire que François fut scrupuleusement fidèle à ses devoirs, il était imbu et saturé de l'esprit de son séraphique Père; il se fit donc l'humble serviteur de tous ses frères, selon cette parole de la Règle : *sint servi omnium fratrum*, sans cependant se départir d'une grande vigilance et d'une continuelle sollicitude pour l'exacte observance de la Règle et des constitutions de l'Ordre. Toujours convaincu que l'exemple a plus de force que le précepte, il s'appliqua à être lui-même le plus fidèle et le plus exact aux saintes prescriptions de la Religion. Il s'efforçait d'être toujours le premier aux exercices de la communauté, ne manquant jamais aux offices du chœur, à l'oraison, au travail, aux repas.

Plein d'affabilité et de mansuétude, il savait pourtant reprendre les moindres fautes, et si jamais la volonté propre se manifestait dans l'un de ses sujets, avec l'énergie que donne

la certitude d'accomplir un devoir, le Saint savait imposer au récalcitrant le frein de l'obéissance. Son gouvernement était ainsi fait d'un mélange de prudence et de fermeté, d'amour et de vigilance, aussi son couvent ne tarda pas à devenir un miroir de discipline religieuse.

Les religieux le regardaient à bon droit comme leur père, leur conseiller et leur guide, marchant tout le premier dans les voies de la perfection. A son exemple ses fils s'exerçaient à l'envi dans la pratique de la mortification, de la pénitence, de la prière et de la méditation.

Quels puissants exemples, en effet! Ils voyaient leur pieux Gardien prendre la besace du mendiant et aller quêter de porte en porte, dans les villes voisines d'Adamuz, de Villa Franca, de Carpeo, ou de Montoro, la nourriture des siens, qu'il apportait avec amour sur ses épaules. Quelqu'un était-il malade au couvent, il se croyait spécialement chargé de le servir; on n'avait pas même besoin de l'avertir lorsque quelque membre de la communauté était souffrant, car son attention et sa vigilance étaient si grandes qu'il était généralement le premier à le découvrir. Alors il redoublait de charitables soins; lui-même il servait le malade avec dextérité et diligence, prévenant même le frère infirmier dans les services à rendre à son cher malade: il arrangeait son lit, lavait la vaisselle dont il s'était servi, balayait l'infirmerie. Il ne se bornait point à ces soins matériels et extérieurs, il s'occupait avec un plus grand zèle encore des besoins spirituels du malade, l'exhortant à souffrir avec patience et résignation.

Jaloux de ne point se laisser dépasser par ses religieux qui, marchant sur ses traces, s'efforçaient de le suivre dans le chemin de l'humilité, souvent il laissait entrer les frères au réfectoire, et quand tous y étaient réunis, il s'avançait modestement, fondant en larmes, portant entre ses dents un morceau de bois ou un roseau, et, se jetant à genoux devant eux, il accusait ses fautes, s'avouant un homme inutile, indigne même, bon tout au plus à être foulé aux pieds de tous comme ce morceau de bois ou ce roseau.

Tant de vertu ne pouvait être que saintement contagieuse; elle enflammait le cœur de tous ceux qui en étaient témoins.

Le monastère sous un tel Gardien, était devenu un sanctuaire; il s'était transformé en une vraie prison de pénitents volontaires! Mais ce succès spirituel, François seul ne l'apercevait pas, son humilité profonde et sincère jetait un voile épais sur le bien qui s'opérait autour de lui, ne lui laissant apercevoir que sa misère, sa bassesse, son indignité. Aussi renouvelait-il souvent ses vives instances pour être relevé de sa charge, se croyant incapable de conduire d'aussi saints religieux. Cédant à ses prières et à ses supplications, les supérieurs lui accordèrent enfin ce qu'il demandait depuis si longtemps.

Il s'adonna dès lors avec plus d'assiduité au ministère de la prédication. Il descendit de sa chère solitude et parcourut les villes voisines portant partout des fruits de sanctification. Ses discours n'étaient point composés de vaines paroles, de phrases retentissantes mais creuses, d'une harmonie flatteuse pour l'oreille, mais sans onction pour le cœur. Il ne distribuait aux âmes que ce qu'il avait recueilli dans le secret de la prière, à la divine école du Christ. Il en appelait à la foi de ses auditeurs, il en appelait à leur cœur. Nombreuses étaient les conversions qu'il obtenait. Touchés par les paroles ardentes du saint prédicateur, les pécheurs venaient à ses pieds confesser leurs fautes, avouer leurs crimes et changer de vie. Et quand on lui demandait où il avait appris cette éloquence persuasive qui forçait ainsi les cœurs endurcis à se rendre, il répondait : « C'est dans un coin reculé de l'Eglise, que Dieu, le meilleur, le plus savant des maîtres, me l'a communiquée.

Sa renommée s'étendit rapidement; on quittait tout, affaires et plaisirs, pour venir entendre l'envoyé de Dieu. Sa prédication prenait parfois un autre genre en s'adressant à un auditoire plus aimable et plus facile. Il profitait de ce qu'on l'envoyait à la quête pour réunir autour de lui les enfants du village, il se faisait suivre par cette troupe enfantine, les interrogeant sur le catéchisme, récitant avec eux des prières. Et si, parfois, attirées par la curiosité ou par la dévotion, les grandes personnes s'attroupaient autour de lui, se mêlant aux enfants, alors il leur prêchait la crainte de Dieu; il développait

devant eux les devoirs du chrétien et la fidélité que nous devons à notre Souverain Seigneur et Maître. Il ne perdait ainsi aucune occasion de prêcher Jésus et son saint Evangile soit [illegible] son amour faisait naître au besoin les circonstances favorables pour cette apostolique prédication.

Sa quête et son sermon finis, le Saint s'en retournait promptement à son monastère, toujours à jeun, son esprit de mortification et [illegible] discrétion ne lui permettant pas de prendre, hors du couvent, une nourriture pourtant bien gagnée. Même malade, il s'en tenait toujours à sa rigoureuse abstinence.

Sa réputation croissait sans cesse, surtout quand à l'onction de sa parole vint s'ajouter l'onction de son admirable charité.

Le cœur humain se laisse bien toucher par la vérité divine, mais il se laisse pénétrer et entraîner par la charité divine. L'œil a besoin de voir et la main de toucher, afin de porter la conviction plus forte à l'esprit. Voilà pourquoi aux œuvres de miséricorde spirituelle doivent, dans la sainte Eglise, se joindre les œuvres corporelles. Une occasion, on ne peut plus favorable, se présenta à la charité de François Solano.

En 1583, la peste ravageait l'Andalousie. La main de Dieu semblait s'appesantir plus lourdement sur Montoro: le fléau y sévissait avec fureur. Le cœur de notre Saint est touché du malheur de ce peuple, il demande à son Gardien la permission de voler au secours de ces malheureux, pour leur apporter, avec les consolations de la Religion, les derniers sacrements et les servir humblement dans une si grande détresse. C'est avec peine que le supérieur lui accorde une permission qui lui paraît être un arrêt de mort.

Soutenu par le mérite de la Sainte Obéissance et accompagné du Père Bonaventure qui, comme lui, était animé du zèle des âmes et touché du malheur qui menaçait tant de pécheurs, il descend donc dans l'arène. A la demande du curé et des principaux citoyens de Montoro, joyeux de leur arrivée, ils prennent la direction des hôpitaux où l'on a entassé les pestiférés. Pour ces pauvres gens, ce fut, dans leur malheur, une sensible joie de voir venir à leur secours ce Père dévoué, ce saint Frère Mineur. Sa présence parmi eux fut un rayon d'espoir, presque une assurance de salut; elle leur an-

nonçait que la calamité publique allait prendre fin. A l'apparition de ces bons Samaritains, la profonde douleur [illegible] consternation, l'amer désespoir qui s'étaient [illegible] des multitudes, fit place à la résignation et à l'espérance. Les intrépides fils de Saint-François avaient mis en Dieu toute leur confiance, et ce fut sans crainte de la mort qu'ils se [illegible] à l'œuvre, pansant les plaies les plus répugnantes, ne [illegible] devant aucun sacrifice, quand ils pouvaient par là soulager tant soit peu les membres souffrants de Jésus-Christ. Ils faisaient les lits des malades, préparaient avec soin les remèdes qu'ils leur administraient eux-mêmes.

Mais leur tendre sollicitude s'étendait surtout sur les besoins spirituels de ces pauvres victimes. Toujours ils [illegible] prêts à les confesser, à leur administrer les sacrements, et à les préparer à la mort, quand leurs soins ne pouvaient les rendre à la vie.

Dans ce séjour de douleur et de mort, François et son compagnon s'efforçaient de faire régner plus que la résignation, ils y faisaient pénétrer la joie. Leur parole douce et affable, leur gaîté au milieu de leurs multiples occupations contribuaient à répandre partout ce rayon de lumière dont les malades ont un si grand besoin. Notre Saint les exhortait à la patience, à l'humble soumission à la divine volonté, « qui frappe et qui guérit, qui conduit aux portes de la mort et qui en ramène. » Il les encourageait à gagner, disait-il, « le jubilé que Dieu leur envoyait directement du ciel », et c'était de cet œil de la foi, qu'il voulait que ses malades considérassent le fléau de la peste.

Lorsque la mort venait inviter quelqu'un de ses chers malades à entrer dans la véritable vie, le saint infirmier au chevet du lit, après lui avoir donné le « Pain du voyageur, le Saint Viatique », restait encore, pour lui inspirer de saintes pensées, et l'aider ainsi à faire le grand pas de cette vie périssable à l'immuable éternité, le soutenant dans sa dernière agonie, déposant pour ainsi dire son âme dans [illegible] de Dieu.

Pour ceux, au contraire, qu'il pouvait retirer des bras de la mort qui les enlaçait déjà, lorsqu'ils étaient parfaitement guéris,

il leur faisait prendre un bain salutaire dans une rivière voisine, et il les lavait soigneusement de ses mains, pour écarter tout danger de contagion. Puis il leur procurait des vêtements neufs, et portant lui-même la croix, il les reconduisait processionnellement à leur demeure, chantant, le long du chemin les louanges du bon Dieu, ou les articles de notre foi, en reconnaissance de cette guérison. Il revenait ensuite vers ceux plus malheureux qui gisaient encore sur leurs lits de douleur, et qu'un instant il avait laissés, et les servait, semblait-il avec un nouvel entrain, une nouvelle joie, le visage toujours souriant, les lèvres toujours ouvertes pour laisser passer un mot enjoué et consolant. Et les malades souriaient comme lui, prenant en patience leur intolérable mal, en attendant le jour où, à leur tour, ils pourraient sortir processionnellement de ce lieu de misères, soit pour le ciel, soit pour un nouveau stage de la vie.

Dieu pourtant voulut mettre à l'épreuve la fidélité de ses deux serviteurs et embellir l'auréole de leur vertu par l'éclat de la souffrance. Il voulut leur faire gagner à eux aussi « le jubilé céleste. » Le Père Bonaventure tomba le premier. Notre Saint redoubla d'énergie et d'activité, il fit seul le travail de deux. Sa sollicitude fut encore plus en éveil, pour que rien ne manquât à ses chers patients, et sa vigilance constante sut subvenir aux besoins de tous.

Mais il ne tarda pas à boire jusqu'à la lie le calice d'amertume : son fidèle compagnon, son frère en Jésus-Christ, le Père Bonaventure, sentait son mal s'aggraver. Le Seigneur allait séparer les deux vaillants athlètes : réservant François pour de plus longs combats, il appelait Bonaventure à la céleste récompense. Voyant son frère réduit à la dernière extrémité, notre Saint, le cœur navré de douleur, le prépara au terrible passage, lui administra les derniers sacrements, et reçut le dernier soupir de ce valeureux soldat, mourant ainsi les armes à la main sur le champ de bataille de la charité. Le Saint voulut que la dépouille mortelle de son compagnon reposât au milieu des pestiférés qu'il avait si bien soignés, et qui l'avaient précédé dans la tombe. Le tombeau continuait ainsi la gloire de sa vie.

Solano souffrit beaucoup de l'épreuve de cette séparation mais son courage et sa foi demeurèrent inébranlables. Ce qui le consolait, c'était la conviction profonde que son frère jouissait au ciel d'une brillante couronne. N'était-il pas vraiment martyr? Au ciel aussi il serait auprès de Dieu son intercesseur et celui de tous ceux qu'il avait laissés souffrants dans cette vallée de larmes. Frère Bonaventure, son aide, était devenu son avocat auprès de Dieu.

Le Seigneur ne se contenta pas de ce sacrifice du cœur Il voulut encore toucher de son doigt son fidèle serviteur et éprouver sa constance. François fut lui-même atteint de la peste. Le mal le tourmenta avec violence, il fut affligé de deux glandes qui le firent horriblement souffrir. Mais la tranquillité de son esprit n'en fut point altérée. Il aurait désiré, lui aussi, pénétrer dans la Cité des Saints, comme le Père Bonaventure, recevoir de Dieu le baiser d'éternelle paix et se reposer dans la Jérusalem céleste.

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, ses pensées ne sont pas nos pensées, le Maître lui avait préparé d'autres champs à féconder; il l'avait destiné à procurer sa gloire et à propager son nom sur d'autres plages. Notre Saint ne tarda pas à recouvrer la santé. Il reprit aussitôt son ministère auprès des malades, mettant une nouvelle ardeur aux charitables travaux qui avaient failli lui coûter la vie. Il demeura fidèle à son poste jusqu'à ce que, l'Ange des célestes vengeances remettant le glaive au fourreau, la peste cessa ses effravants ravages. Alors seulement, l'humble franciscain prit congé de ce peuple reconnaissant et regagna la douce solitude de son couvent. Les habitants de Montoro et en particulier le vénérable curé de cette ville, Diégo d'Anduxar, en des termes pleins de la plus vive reconnaissance, remercia le Bienheureux de tout le bien qu'il avait opéré parmi eux et de toutes les consolations qu'il avait apportées à leurs pauvres malades.

Les citoyens de Pérabod et d'Adamuz ayant appris que le Saint, à son retour de Montoro, devait passer dans leur voisinage, ne purent s'empêcher d'aller au-devant de lui. Le désir de le voir et de le féliciter l'emporta sur la crainte d'une

contagion possible, et, persuadés qu'un homme suscité de Dieu pour faire du bien à tous ne pouvait apporter le germe d'aucun mal contagieux, ils vinrent le saluer et l'embrasser. Le saint hospitalier, reçu ainsi en triomphateur, accepta les marques de leur affection avec une admirable modestie. Puis déclinant leurs instances, il ne voulut point s'arrêter chez eux, impatient qu'il était de rentrer au couvent où l'attendaient ses frères. Ceux-ci le reçurent avec tout le respect que mérite l'héroïsme de la charité. François Solano ne devait pourtant pas jouir longtemps de la solitude de San Francesco.

A peine y eut-il passé quelques mois qu'il fut transféré au couvent de Saint-Louis, roi, non loin de Grenade. Ce monastère avait été bâti par la reine Elisabeth, qui l'avait mis elle-même sous le vocable du saint Roi de France. François y fut accueilli avec joie par le Gardien et les frères, qui lui donnèrent [illegible] de respect et de déférence.

Dans sa nouvelle résidence, le Saint continua ses œuvres de charité et de dévouement envers le prochain. Il demanda la faveur de soigner les malades du couvent. Mais son zèle ne trouvait pas là un aliment suffisant; avec la permission de son Supérieur, il visitait souvent l'hôpital de Saint-Jean de Dieu à Grenade; il descendait dans les cachots des prisons, [illegible] aux malheureux détenus des paroles de consolation, de réconfort et de sympathie avec le rafraîchissement des divins sacrements. De la charité, il s'était fait une seconde nature, une nécessité; il lui fallait des misères à soulager, du bien à faire.

L'Église qui engendre de tels dévouements reste toujours [illegible] nos jours encore et jusqu'à la fin des siècles, le [illegible] tacle de cette charité héroïque. [illegible], pour adoucir son mal, trouvera toujours une main charitable pour le soulager; il trouvera un cœur chrétien pour le consoler. Au fond du Japon et de [illegible] et [illegible] vivent et meurent avec des êtres humains rongés vivants par les plaies de la lèpre; comme autrefois François

et Bonaventure, les missionnaires d'aujourd'hui soulagent le corps et s'efforcent de conduire l'âme à l'éternel repos des saints.

O Eglise ma mère, vous êtes charité, comme le Dieu qui vous a fondée!



Chapitre Septième.

L'APOTRE.

DÉSIRS DES MISSIONS LOINTAINES. — L'AFRIQUE. — REFUS DU GÉNÉRAL DE L'ORDRE. — L'AMÉRIQUE. — PERMISSION DE PARTIR. — CHOIX DE TUCUMAN. — ADIEUX A L'ANDALOUSIE. — DÉPART POUR LE NOUVEAU MONDE, 1589. — LA SOLITUDE SUR MER. — PRÉDICATION AUX MATELOTS. — ILE SAINT-DOMINGUE. — LES ABANDONNES. — LA DÉLIVRANCE. — PORTO VELO. — CARTHAGÈNE. — PANAMA.

La charité du Christ pressait notre Saint, mais il y avait en lui une lutte de vertus. Le souvenir de la compassion qui lui avait fait opérer des prodiges, le renom de sa sainteté et le récit de ses miracles s'étaient propagés par toute l'Espagne. En vain changeait-il de couvent et en changeait-il encore; partout il ne rencontrait plus qu'honneurs et que vénération. Les Frères mêmes, témoins de ses vertus, ne pouvaient s'empêcher de s'incliner devant l'auréole qui couronnait son front. Le Saint s'en apercevait et en souffrait. Il cherchait le moyen de fuir ces applaudissements importuns, sans pourtant se soustraire à la vie d'immolation et de sacrifices dont il avait désormais un impérieux besoin. Et les plages d'Afrique s'ouvrirent devant son imagination, comme de vastes champs livrés aux ardeurs de son zèle, comme de profondes solitudes capables de cacher ses travaux sans en trahir jamais les secrets.

Il avait de nobles devanciers dans ce désir d'évangélisation. La terre africaine n'avait-elle pas fait envie au Séraphin d'Assise lui-même! Dans l'espoir d'être martyrisé pour la foi, François d'Assise, son Père, n'avait-il pas tenté, à maintes reprises, de pénétrer dans ces régions infidèles pour y prêcher l'Evangile, pour y recevoir la glorieuse couronne du mar-

tyre? Déçu dans ses espérances, il y avait envoyé ses fils, animés du même zèle, et ce fut avec une joie sans mélange qu'il apprit leur héroïque combat, leur éclatante victoire! Il bénit d'une bénédiction de choix le couvent d'où étaient partis les champions de la foi, il était assuré de compter cinq vrais Frères Mineurs dans les cinq martyrs du Maroc. Le sang des martyrs engendre des chrétiens, mais d'abord il engendre des missionnaires. La vue des héros franciscains, leurs saintes reliques mutilées, donnent la vocation à un jeune chanoine de Sainte-Croix de Coïmbre, si connu maintenant sous le nom d'Antoine de Padoue. Le rêve d'Antoine devenu Frère Mineur fut d'aller, lui aussi, donner son sang et sa vie sur la terre musulmane.

Animé du même amour du Christ, méprisant les tortures et la mort, et plutôt les désirant avec ardeur, François Solano, comme son Père François d'Assise, comme son frère Antoine de Padoue, brûle de descendre dans l'arène ensanglantée du sang généreux de ses frères en religion. Mais seuls ses désirs pourront s'envoler vers ces terres barbares, sans que son pied puisse jamais les fouler. La maladie avait arrêté l'empressement du Pauvre d'Assise, la tempête avait rejeté loin du rivage de l'Afrique le vaisseau que montait Antoine; l'obéissance vient détourner les projets de François.

Il adresse sa demande au Ministre Général de l'Ordre: celui-ci refuse la permission demandée. Dieu se contentait du bon vouloir de François, lui réservant en partage une terre moins ingrate, des régions plus neuves, des nations impatientes de recevoir la lumière et le salut.

Christophe Colomb avait découvert un nouveau monde qu'il voulait donner au Christ; et déjà la foi avait fait dans ces terres, inconnues jusqu'alors, d'admirables conquêtes. Mais leur grand apôtre, Dieu se l'était choisi dans notre humble François!

Philippe II d'Espagne, soucieux du salut éternel des peuplades sauvages qu'il protégeait maintenant de son sceptre, fit auprès des Supérieurs de l'Ordre franciscain de pressantes démarches pour obtenir des missionnaires qui porteraient à ces âmes la lumière de la Rédemption.

Cette pétition du Roi Catholique donna un nouvel espoir à notre Saint. Il renouvela auprès de ses Supérieurs la demande de partir en mission et de s'unir à la phalange qui devait se dévouer à cette œuvre gigantesque de la conversion de l'Amérique.

Semblable au coursier qui, entendant les éclats de la trompette guerrière l'appelant aux gloires du combat, frappe le sol, impatient d'entrer dans la mêlée, François ressentait au fond de son âme cette impétuosité qui accompagne le zèle, mais en même temps il ressentait ce calme divin qui le complète et en fait une vertu : Il espérait et priait!

La faveur si longtemps demandée lui fut enfin accordée. Il allait pouvoir, à son gré, assouvir à la fois sa brûlante charité qui le portait à travailler au salut de ses frères et sa profonde humilité qui le portait toujours à fuir le monde et ses vains honneurs.

François se mit sous la direction du Père Balthasar de Navarre, nommé commissaire pour la province de Tucuman. Notre Saint avait choisi de préférence cette partie de la mission parce que, jusque-là, elle avait été plus délaissée; les missionnaires ne l'avaient pas encore pu parcourir; elle présentait, par conséquent, des travaux plus rudes à endurer, plus d'obstacles et de difficultés à surmonter. C'était ce que cherchait avec avidité l'homme de Dieu.

Il allait donc dire adieu à sa patrie, à la belle Espagne, aux paysages andalous, si beaux par eux-mêmes, mais plus délicieux, plus doux, plus chers à celui qui les voit en naissant et dont le cœur s'y attache comme le cœur s'attache au pays natal, au pays de l'enfance, à la Patrie! Il fallait dire adieu à sa pauvre mère aveugle, abandonner l'espoir de recueillir sa dernière parole et son dernier soupir. Qu'il est touchant cet adieu du missionnaire à sa mère! La nature et la grâce sont aux prises dans deux cœurs qui se martyrisent l'un l'autre tout en se soutenant mutuellement par des motifs plus sublimes que ceux qui les font souffrir. Le fils laisse une mère chérie, mais c'est pour le Dieu que cette mère lui apprit à aimer de tout son cœur et par-dessus toutes choses; c'est pour le salut des âmes rachetées au prix du sang de ce

Dieu. La mère pour la dernière fois voit l'objet de son amour; mais elle sait à quelle noble cause il va se dévouer et se sacrifier. Aussi elle bénit ses pas, elle bénit cette séparation, elle bénit ces distances qui éloignent son fils et le rapprochent de Dieu. Elle est heureuse d'être la mère d'un apôtre, peut-être d'un martyr. Pour le cœur d'une mère chrétienne quelle gloire est comparable à cette gloire?

Le saint missionnaire fait aussi ses adieux à ses Frères bien-aimés qui l'ont en si grande vénération, qui voudraient garder auprès d'eux ce trésor de leur Province religieuse, et qui, pour le conserver, n'étaient peut-être pas pour rien dans le refus essuyé naguère. Ils le voient partir avec regret, partagés entre le désir de le retenir et celui de le suivre.

François traverse plusieurs des villes qu'il a évangélisées, prêchant aux peuples la persévérance dans la voie où ils sont [illegible] aux religieux recommandant l'esprit de ferveur et la [illegible] obligations de leur saint état. Sa dernière visite [illegible] pour son cher couvent de Loretto.

[illegible] lère qui devait faire voile vers le Nouveau Monde était sous le commandement de don Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Caneti, vice-roi du Pérou. Elle était montée par une troupe de soldats qu'on envoyait à ce pays. De nombreux religieux de l'Ordre de Saint-François partaient, eux aussi, pour ces missions lointaines. Ces galères du temps, si [illegible] pour des voyages si longs, constituaient un véritable [illegible] les soldats du Christ, plus encore que les découvreurs de terres ou les conquérants de tribus sauvages, se sentaient le courage d'affronter ces dangers pour conquérir un monde à Jésus-Christ.

François entra dans ce vaisseau comme dans la solitude [illegible] cloître. La flottille partit de Séville. C'était en l'année 1589. L'histoire ne nous en précise pas exactement le jour.

Rien ne put déranger l'homme de Dieu de ses exercices spirituels : ni la multitude des soldats, dont la compagnie n'est pas précisément faite pour porter au recueillement, ni le manque absolu d'espace qui l'obligeait à être toujours mêlé à ces hommes. Au milieu des rires et des propos joyeux des passagers, il conversait dans son cœur avec le Bien-Aimé de

son âme, et cette conversation intime. l'animation et le bruit qui régnaient autour de lui ne pouvaient la troubler. Toujours il conserva cet esprit de recueillement et de prière, car il avait fait ainsi que le recommande saint François d'Assise, de son corps un ermitage dont l'âme était l'ermite. Quelqu'un était-il malade, avec bonheur l'infirmier des pestiférés de Montoro reprenait cet emploi qu'il aimait tant et qu'il avait rempli avec tant de succès.

Sortant de ses ferventes oraisons, il se mettait à prêcher aux matelots et aux soldats. Son crucifix de missionnaire à la main, il les enflammait du feu dont il était lui-même dévoré, les excitait à l'amour de Dieu et à la fuite du péché et leur donnait pour devise ces paroles : « Mourir plutôt que d'offenser la majesté de Dieu. »

Ceux qui venaient le trouver en particulier pour s'entretenir avec lui de la grande affaire de leur salut éternel, ou pour lui confier leurs peines, s'en retournaient merveilleusement consolés et fortifiés. Et lorsque sa parole brûlante unie à l'action de la grâce, avait touché un cœur, le blessant par le fer du repentir, volontiers il guérissait cette plaie salutaire par la confession et la pénitence. Les jours se suivaient ainsi, monotones, pendant cette longue traversée. François les employait consciencieusement à la prière et à la prédication de l'Evangile.

Un incident vint y mettre un peu de diversité. On était tout près de l'île Saint-Domingue. Revoir la terre, c'est la joie pour le navigateur, surtout lorsque de longs jours se sont écoulés depuis qu'il a quitté les rives de la patrie et que longtemps il n'a eu pour tout horizon que le ciel et l'eau. Puis, il y avait pour tous l'attrait d'un pays nouveau. On mit à l'eau une embarcation et on poussa à terre. François était du nombre des passagers.

On profita du temps pour faire un peu de toilette, pour laver dans l'eau de quelque claire fontaine le linge de corps. A quatre heures, alors que le soleil commençait à baisser, on pensa au retour. La barque s'emplit de nouveau et regagna le vaisseau qui était resté au large. La frêle embarcation avait dû faire plusieurs voyages, puisque tous les passagers

ne purent trouver place à son bord. François resta sur l'île avec quelques-uns de ses compagnons attendant le retour de la chaloupe.

Mais que se passa-t-il? Le vent était-il contraire? la marée avait-elle doublé les distances? Le soleil disparaissait à l'horizon et l'embarcation ne reparaissait pas. L'anxiété se faisait grande, on avait beau regarder dans le lointain. La nuit, prompte en ces pays voisins de l'équateur, allait tout envelopper de son ombre épaisse et rien ne paraissait encore! La dernière lueur du crépuscule s'éteignit dans les flots, mais de chaloupe, point!

Pour adoucir ces heures d'angoisse, François, lui, priait. Mais ses compagnons se lamentaient et se croyaient perdus. La peur les prit dans ce pays inconnu et sauvage. Ils croyaient toujours voir sortir des ténèbres quelque cannibale, habitant de cette île, pour se jeter sur eux et les mettre à mort.

L'attente était terrible. Les aurait-on laissés à tout jamais sur cette plage inhospitalière? les aurait-on abandonnés sans espoir? Minuit se passait; en vain, attendait-on du secours. Ce qui faisait horreur aux pauvres délaissés, ravissait de joie notre saint missionnaire. Sans crainte, il chantait les louanges de Dieu et de la Vierge, heureux si déjà le martyre venait lui offrir la couronne tant désirée. Il s'écriait dans l'ardeur de son âme : « Bénie soit l'heure où le vœu le plus cher à mon cœur sera réalisé! O mon Seigneur, rendez-moi digne de la couronne du martyre! L'excès de mon amour pour vous me presse de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang! » C'est ainsi qu'il exhalait le trop-plein de son cœur, qui débordait d'amour et de désir. Ses compagnons le priaient de se taire, de peur que ses chants, répétés par les échos d'alentour, n'avertissent de leur situation critique les sauvages habitants de l'île.

Sitôt la chaloupe rendue au vaisseau, on avait levé l'ancre. Le capitaine, n'étant pas averti que la chaloupe n'avait pas pu ramener tout le monde, avait donné l'ordre du départ! Les passagers firent remarquer alors l'absence de Solano et de ses compagnons. Aussitôt on rebroussa chemin. Cette fausse

manœuvre occasionna le retard inexplicable pour les pauvres délaissés. Enfin ils entendirent le clapotement de l'eau frappée en cadence par la rame. La barque s'approcha peu à peu de la rive et mit fin à leurs perplexités et à leurs craintes. Il était deux heures du matin.

Le vaisseau reprit alors sa course, personne ne manquait plus à l'appel. On mit le cap sur Carthagène-la-Nouvelle; on passa deux jours dans ce port, d'où, longeant les terres et passant par Nom-de-Dieu, on finit par mouiller à Porto Velo, maintenant Puerto Bello, qui offrait aux vaisseaux un asile sûr dans son port naturel. A Porto Velo les voyageurs dirent adieu à ce vaisseau qui, pendant un long mois de navigation, avait été tout pour eux. Soldats et religieux se dirigèrent par terre vers la ville de Panama. Le lecteur nous saura gré de lui faire connaître brièvement l'histoire et la géographie de Carthagène et de Panama. Voici comment un antique explorateur[1] les décrit.

La baie de Carthagène et tout le pays environnant, nommé Calamari dans la langue des indigènes, furent découverts en 1502 par don Rodrigue de Batisdas. Deux années après, les Espagnols, ayant tenté de s'y établir, éprouvèrent une résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Les habitants étaient fiers et belliqueux, ils avaient pour armes des flèches empoisonnées dont les plus légères blessures étaient mortelles. Alonzo d'Ojeda, qui vint ensuite dans le pays, avec La Cosa et le célèbre Améric Vespuce, n'obtint pas plus de succès.

Enfin, en 1527, les Indiens qui avaient si bien défendu leur territoire, cédèrent aux efforts de l'Espagnol Hérédia, et celui-ci jeta les fondements de la ville florissante qu'on y voit de nos jours.

La situation avantageuse de Carthagène, l'étendue et la sûreté de son port, son utilité pour le commerce du Nouveau

1. *Description de l'Amérique méridionale*, par Georges Juan Antonio d'Ulloa, De la Condamine et Frézier, vers 1735 (ch. IV).

Nous avons emprunté à cet ouvrage de nombreuses données du temps, les descriptions des villes et des lieux tels qu'ils étaient à cette date assez rapprochée de l'époque où vivait notre Saint. Nous nous sommes permis de rajeunir certaines expressions sans cependant changer le sens de l'auteur.

Monde en eurent bientôt fait une ville considérable; elle s'est



FORTIFICATIONS ESPAGNOLES A PUERTO BELLO. (P. 56)

agrandie peu à peu et a fini par devenir l'établissement le plus important des Espagnols. Mais aussi de tels avantages ont,

à plusieurs reprises, excité la jalousie des étrangers : l'attrait des richesses, l'espoir du butin, le désir de nuire, quelquefois en pure perte, à un puissant ennemi, ont souvent attiré sur cette belle ville les malheurs de la guerre.

La ville est bâtie sur une île sablonneuse qui, formant un passage étroit vers le Sud Ouest, ouvre une communication avec la partie du continent nommée Tierra-Bomba jusqu'à Boca Chica. Au Nord, elle se termine par une langue de terre si étroite qu'autrefois la distance d'une rive à l'autre n'était que de 25 brasses (environ 150 pieds). Mais ensuite les atterrissements successifs l'ont agrandie, il s'est formé de ce côté une nouvelle île, et presque la totalité de la ville est environnée d'eau. Un pont de bois sert de communication, à l'Est, entre la ville et son unique faubourg; les fortifications de la ville et du faubourg sont construites dans la forme moderne et revêtues de pierre de taille.

Tous les voyageurs conviennent qu'après Mexico, Carthagène est la plus belle ville de l'Amérique centrale. Les rues sont tirées au cordeau, larges, uniformes et bien pavées. Les maisons sont, pour la plupart, bâties de pierres, à l'exception d'un petit nombre construites en briques; mais elles n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée...

Toutes les églises et les monastères sont des bâtiments élégants et très vastes; mais ils sont en général décorés avec la plus grande parcimonie.

Panama est bâtie sur l'isthme du même nom dans cette partie de la côte que baignent les flots de l'Océan Pacifique. Les maisons de cette ville sont pour la plupart de bois, d'un seul étage; les toits sont couverts de tuiles : leur disposition et la symétrie des fenêtres produisent un bel effet. Il y a peu de bâtiments en pierre. Les rues de la ville et des faubourgs sont tirées au cordeau, très larges et presque toutes pavées.

La côte fourmille de poissons délicieux; on y pêche particulièrement des huîtres. Au fond de la mer on trouve quantité de perles : les huîtres perlières qui les produisent sont en même temps un excellent manger. La pêcherie des perles est très avantageuse aux habitants des îles de cette partie de la baie. Panama en langue indienne signifie *endroit poisson*

neux. Diverses familles de pêcheurs américains y étaient établies lorsque les Espagnols en firent la conquête au commencement du XVI[e] siècle, peu de temps après que Vasco Nuguez de Balboa, ayant traversé à pied l'isthme de Darien, découvrit le premier la mer du Sud.

La rade de Périco était, au temps de la prospérité du commerce de ces contrées, le rendez-vous de la flotte du Pérou : elle est fréquentée durant toute l'année par les navires caboteurs du pays et du bailliage de Choco.

Les habitants de Panama ressemblent beaucoup à ceux de Carthagène, si ce n'est qu'on les accuse de plus de parcimonie. Les femmes s'habillent à la mode de celles du Pérou : dans l'intérieur de leurs maisons elles sont vêtues d'une espèce de chemise à larges manches et garnies de magnifiques dentelles.

Elles portent autour du cou cinq à six chapelets de verroterie ; elles ont aussi deux ou trois chaînes d'or, auxquelles pendent des reliques ; elles portent autour de leurs bras des bracelets d'or et des rangs de perles de coraux ou de jais[1].

Nos voyageurs étaient donc arrivés dans la ville de Panama, après avoir traversé l'isthme. Les missionnaires du Pérou y passèrent quelque temps dans le couvent que les Frères Mineurs avaient en cette ville, avant de continuer leur navigation et de s'exposer à de nouveaux périls.

A la suite d'un si long et si pénible voyage, François ne songea pas à prendre un repos bien mérité. Pour tout lit, il ne demanda qu'une vieille natte d'osier ; une bûche de bois lui servait d'oreiller. Et le jour quand il eut assisté aux offices du chœur et fait toutes ses dévotions, il n'eut rien de plus à cœur que de se rendre aux hôpitaux pour y servir les malades.

1. *Description de l'Amérique méridionale.*



Chapitre Huitième.

LE NAUFRAGE.

DÉPART DE PANAMA. — VENT DE TEMPÊTE. — L'ÉCHOUEMENT. — LES ABANDONNÉS. — LA RÉSOLUTION. — UN BAPTÊME ÉMOUVANT. — TROIS JOURS. — SIGNAUX DE DÉTRESSE. — TRANSBORDEMENT. — LE DERNIER SAUVÉ. — TERRE. — L'HABIT DU SAINT. — « IL EST LE MAÎTRE. »

Le navire de Jean de Morgana allait faire voile vers le Pérou. Nos missionnaires s'y embarquèrent après avoir remercié leurs Frères de Panama de leur cordiale et fraternelle hospitalité.

En mettant le pied sur ce vaisseau, ils ne savaient pas à quels terribles périls ils s'exposaient. Dieu nous cache l'avenir, et les desseins de sa justice, aussi bien que ceux de sa miséricorde, sont voilés aux yeux des hommes.

A peine avaient-ils perdu la terre de vue, voguant à pleine voile vers le Pérou, qu'une violente tempête les surprit dans la baie de Gorgone, avant d'arriver à l'île de ce nom.

Le vent sévissait avec fureur et l'embarcation était terriblement ballottée par les flots en courroux.

L'histoire d'un naufrage est toujours saisissante, et l'on a peine à se figurer toute l'angoisse des malheureuses victimes ainsi suspendues sur d'immenses abîmes qui vont peut-être à l'instant s'entr'ouvrir sous leurs pieds et les engloutir. Les sinistres rafales du vent, l'obscurité du ciel, la fureur des flots, tout s'unit pour rendre la situation désespérée.

En vain avait-on jeté l'ancre pour trouver un point d'appui et tâcher de s'affermir contre l'impétuosité de la tempête. Le vent se faisait un jeu du navire. Impossible de le gouverner, il allait à la dérive, au gré des gigantesques vagues qui s'élevaient au-dessus de lui comme pour l'engloutir, et un instant

après le relevaient jusqu'à leur sommet pour le laisser retomber violemment dans l'abîme qu'elles venaient de creuser.

La nuit vint bientôt ajouter les terreurs de ses ombres à une situation déjà si épouvantable.

On se recommandait à Dieu, on priait avec cette véhémence de prière que donne le danger imminent.

Au milieu de cette obscurité absolue, au milieu de ce tumulte de tempête, de ces bouleversements, une formidable commotion se fit sentir ébranlant tout le vaisseau, un sinistre craquement remplit l'âme d'épouvante... La mort! on était perdu! Poussé par un grand coup de vent, le vaisseau venait d'échouer sur un banc, il plantait avec violence sa proue dans le sable mouvant laissant la poupe au-dessus des flots. Le choc avait été si brusque et si fort que la nef s'était entr'ouverte, donnant un passage à l'eau qui se précipita comme un torrent impétueux dans ses flancs. La mort guettait ses victimes! il ne leur restait plus qu'à se recommander à la miséricorde de Dieu au moment de paraître devant le tribunal de sa justice.

On doit pourtant user des dernières ressources, tenter la dernière planche de salut.

Dans cette mer en fureur on descendit une fragile nacelle, et le capitaine ordonna aux principaux passagers d'y prendre place. Elle ne pouvait, hélas! les contenir tous. Pendant que quelques-uns allaient essayer ce dernier espoir de salut, il fallait donc que les autres restassent exposés à une mort certaine.

On pressa François de descendre dans la barque pour se soustraire à la mort ainsi que ses compagnons. Mais le Saint a pris son parti. La divine charité, qui enflammait son cœur, lui montre ces pauvres malheureux voués à la mort. Déjà ils se rendent compte du danger qui les menace. Qui sait si le désespoir ne s'emparera pas d'eux à la pensée de la mort terrible qui les attend? Puis, la plupart de ces malheureux qui ne peuvent prendre place dans le canot, sont des barbares, des païens, des nègres, qui n'avaient point reçu le saint baptême. En effet, sur neuf cents passagers, un grand nombre

n'était pas baptisé, entre autres quatre-vingts nègres nouvellement arrivés de Guinée.

Dès son arrivée dans le vaisseau, François avait commencé à les instruire et maintenant fallait-il les laisser dans une telle détresse, les abandonner à leur malheureux sort? Lui qui était venu de si loin pour évangéliser et sauver les idolâtres, renoncerait-il à son projet en ce moment critique? Non, la charité évangélique lui donnera la force d'affronter la mort avec eux, il préfère donc l'espoir qu'il a de leur salut éternel à sa propre conservation. On le presse, on le supplie de se sauver, mais lui de s'écrier : « A Dieu ne plaise que pour l'amour de la vie temporelle je me sépare de mes frères près de perdre et la vie du corps et la vie de l'âme pour l'éternité! » Puisqu'il reste sourd aux instances et aux supplications, la barque va s'éloigner, se confiant aux flots de plus en plus courroucés.

Pour lui, montrant sa croix de missionnaire à ses chers néophytes qui comprennent l'acte de sublime héroïsme qu'il vient de faire, il les exhorte à lever les yeux vers cette montagne de la divine miséricorde, mettant leur espérance en celui qui domine par sa force la puissance de la mer et à son gré met un frein à la fureur des flots. Il leur prêche le Christ avec cette conviction et cette foi que donne la solennité de la circonstance. Ses paroles sont courtes, mais elles sont pleines de précision et de feu. Ces âmes persuadées déjà par la généreuse conduite de l'apôtre, préparées par le malheur qui les frappe, touchées par la grâce divine, au milieu des ténèbres de la tempête ouvrent les yeux à la lumière de la vraie foi ; aux portes de la mort elles aspirent à la vraie vie qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles croient et demandent le baptême! Quelle imposante et terrible cérémonie, au milieu des éléments déchaînés, au sein de cette furieuse tempête qui va leur apporter la mort et leur ouvrir les portes de l'éternité! Qui pourrait décrire une scène à la fois si grandiose et si effrayante?

La chaloupe qui emporte une partie des naufragés n'est pas bien éloignée. François baptise encore, quand une lame battant les flancs ébranlés du navire, le brise enfin sous son

puissant effort; un instant le craquement funèbre domine le bruit de la tempête, et, dans un tourbillon, qui ouvre un gouffre pour le refermer aussitôt avec fracas, s'abime une partie du malheureux vaisseau avec les hommes qui s'y trouvent.

Plusieurs d'entre eux venaient à peine de recevoir le saint baptême et passaient promptement de cette vie de misères à l'éternelle béatitude; d'autres obtenaient le même bonheur par le désir ardent qu'ils avaient de recevoir la même grâce. D'autres, enfin, peut-être un instant hésitants devant les clartés de la foi, qui se montraient à eux en ce terrible moment, allaient pleurer et regretter à jamais cette hésitation d'un instant!

L'autre partie du vaisseau brisé surnageait encore, mais quelle angoisse et quelle terreur dans le cœur de ces malheureux que la mort semblait n'épargner que pour prolonger leur torture et leur agonie. Le Saint se trouvait sur ce débris flottant. Les cris déchirants de ces hommes se mêlaient aux mugissements de la tempête, au bruit des vagues en furie qui secouaient en tous sens cette épave. Seul François se montrait intrépide et fort; toujours la croix à la main, il les exhortait à espérer contre toute espérance : « Dieu qui les conduit aux portes de la mort saura les en ramener! » Enfin il leur promet que dans trois jours la barque reviendra les chercher!

Trois jours! La promesse leur semblait illusoire

Trois jours sur ces quelques planches à moitié disloquées qui pouvaient à peine les maintenir sur l'eau! Trois jours de mortelles angoisses!! Les heures y paraissaient des siècles!! Plusieurs de ces malheureux s'aventurèrent sur des ballots flottants que les vagues mettaient à leur portée, croyant y trouver plus de sûreté; leur imprudence leur coûta la vie

Sur cette moitié de navire qui menaçait à tout instant de les entraîner dans l'abime, plusieurs étaient à mi-corps dans l'eau, d'autres y étaient jusqu'au cou, se tenant pourtant accrochés à leur dernière espérance avec la force que donne le désespoir! Tous étaient si vivement pénétrés des discours que leur adressait le Saint que plusieurs d'entre eux témoignèrent plus tard devant les juges apostoliques qu'au milieu de ces

incroyables misères, ils ressentirent une grande résignation et beaucoup de consolations intérieures.

Malgré la violence du vent qui sévissait toujours, la mer dans sa fureur semblait respecter cette fragile épave qui portait un saint. Ces pauvres malheureux, toujours à deux doigts de la mort, auraient pu envier le sort de ceux qui avaient été engloutis sous leurs yeux et avaient ainsi fini leurs tourments. Peut-être dans leur détresse n'eurent-ils pas tous en Dieu cette confiance que voulait leur inspirer le saint missionnaire. Quoi qu'il en soit, celui-ci continuait à les instruire des vérités de la foi et à les préparer à la confession de leurs péchés. Dans la crainte qu'ils se fussent exposés à perdre déjà, par le murmure et le désespoir la grâce de leur baptême, il leur offrit cette seconde planche du salut éternel : le sacrement de Pénitence.

Pour fléchir le ciel et le rendre propice au sort de ces infortunés, le Saint pleure et prie. Il offre à Dieu l'holocauste de son cœur, s'humiliant devant sa divine majesté, lui adressant cette prière du pauvre et du malheureux qui perce les nues et se présente toute-puissante au pied du trône divin.

A la prière, il joint la mortification. De temps en temps il interrompt sa prédication et, mettant à nu ses épaules, se flagelle cruellement jusqu'au sang pour attirer la divine miséricorde sur ces naufragés qui l'entourent en pleurant.

Les jours se passent en de continuelles alarmes, les longues nuits en de continuelles terreurs. Chaque mouvement un peu violent semble les emporter dans les abîmes sans fond, au-dessus desquels ils se sentent miraculeusement suspendus. On ne peut [illegible] repos. Pour les soutenir dans cette héroïque lutte entre la vie et la mort, François leur parle du ciel et de l'enfer, du Dieu dont ils [illegible] et la foi, de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, pour les racheter, a souffert les plus grands supplices. Il leur retrace les souffrances de l'Homme-Dieu.

Les [illegible] amènent une nouvelle aurore [illegible] et de nouvelles espérances.

[illegible] ils n'avaient que cette divine parole

qui sortait vibrante de la bouche de François. Ainsi se réalisait littéralement la parole du Divin Maître (1) : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu ! Ceux qui purent échapper à ce terrible



CARTE DES VOYAGES DE SAINT FRANÇOIS SOLANO.

naufrage avouèrent plus tard n'avoir point ressenti les tortures de la faim.

Enfin le ciel se laissa toucher par tant de prières de son père et de larmes. La tempête se calma et l'on commença

(1) [illegible]

à négliger les circonstances favorables à leur sauvetage. Une vague avait jeté sur le pont un paquet de cierges que les Pères avaient emportés pour leurs messes, mais qui avait sombré avec le reste des bagages. On pense que c'était dû aux prières et à un miracle du Saint, plus qu'à un hasard fortuit. Pendant la nuit on parvint à les allumer et l'on essaya de donner par leur feu des signaux de détresse aux rives voisines.

La barque portant les principaux passagers était parvenue au prix de mille efforts, à toucher terre, mais ils avaient perdu tout espoir de revoir jamais le Père François Solano et ses compagnons. Derrière eux ils avaient entendu le vaisseau se briser sous l'effort des lames acharnées à sa perte; ils avaient vu une partie de la coque engloutie par les flots; pouvaient-ils croire que l'autre partie du navire, un instant épargnée, eût pu résister longtemps aux forces combinées du vent et de l'eau. Ils ne pouvaient plus humainement espérer. Et cependant ils tournaient souvent leurs yeux pleins de tristesse et de regrets vers cette immensité qui pouvait à tout instant leur apporter quelque indice de salut ou d'irréparable désastre.

Les religieux sauvés pensaient avec chagrin à leur frère resté par dévouement exposé à la mort. Ils connaissaient sa sainteté; elle leur donnait un faible espoir qu'ils n'osaient ni avouer à leur cœur, ni entretenir dans leur esprit. Du moins l'élément meurtrier pourrait-il leur rendre le corps de sa victime. L'espoir et la crainte faisaient souvent tourner les regards vers le point de l'horizon où l'on avait dû l'abandonner à son triste sort. C'est ainsi que les signaux de détresse furent enfin aperçus au cours de la nuit.

Promptement on retira de l'eau la barque qui n'avait pu affronter tout à l'heure la mer, coulée à fond car sa bordé et plein d'eau qui s'infiltrait de toutes parts, car elle aussi avait été violemment secouée par la tempête. On s'ingénie à la remettre et s'exposant à de nouveaux périls, des hommes intrépides y montèrent et se dirigèrent du côté où brillaient les lumières.

La troisième journée apporta avec elle la délivrance; la pré-

diction de l'Homme de Dieu se trouvait réalisée. Quelle joie à la vue de l'embarcation qui venait les sauver! La barque s'était approchée, et chacun se hâtait d'y descendre, courant le plus grand danger dans cette difficile opération. François, fidèle jusqu'au bout à son héroïque résolution, voulut rester le dernier, refusant une place tant que chacun n'aurait trouvé la sienne.

Il était presque impossible d'aborder et quand vint le tour du saint Missionnaire de quitter cette miraculeuse épave qui les avait providentiellement portés trois jours durant, le vent avait déjà repoussé la barque à une assez grande distance. François se dépouilla de son habit extérieur, en fit un paquet qu'il lia avec sa corde, puis le jeta à la mer. Alors il s'élança lui-même à l'eau, tenant à la main sa croix de mission, et à la nage il put atteindre la barque de sauvetage.

A peine y eut-il pris place que la poupe du navire brisé, qui avait résisté à tous les efforts de la tourmente, alors qu'il était chargé de malheureux naufragés, déchargée maintenant de son poids, s'enfonçait enfin dans l'onde.

La protection de Dieu devenait plus visible que jamais, et chacun pouvait par là reconnaître que seule la main divine avait pu opérer un semblable prodige. C'était bien par la toute-puissance de Celui qui commande à la mer et qui calme les flots, que le salut leur était accordé : « Les grandes eaux ont élevé leurs voix et leurs élans sont admirables. » *Ps.* XCII, 3. 4.

Nos voyageurs ne pouvaient qu'admirer et remercier dans leur cœur [illegible] à qui les vents et la mer obéissent. Bénissant le Seigneur, ils ne manquaient pas de remercier aussi celui qui les avait soutenus et encouragés dans leur infortune et qui avait toujours conservé dans leur âme une ferme espérance de salut. Ce fut remplis de ces sentiments de reconnaissance qu'ils purent enfin toucher terre après trois jours de mortelles angoisses.

Avant de quitter le littoral, François demanda à ses compagnons de vouloir bien attendre un peu qu'il pût retrouver son saint habit qu'il avait été obligé de lancer à la mer. Personne ne pouvait croire qu'il le retrouverait jamais, aussi le prièrent-ils avec instance de ne pas s'attarder davantage, car

les hommes de l'équipage et les autres religieux avaient déjà [illegible] l'atterrissement des terres. François, plein d'une céleste confiance, leur répondit : « J'ai fondé mon espoir en Dieu. Mon Séraphique Père qui m'a donné une première fois le saint habit, quand je suis entré dans l'Ordre, me le rendra bien aujourd'hui. » Et quelque temps il suivit seul le bord de la mer. Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée qu'on le vit revenir revêtu de son habit religieux avec le capuce et la corde ! Et merveille qui s'ajoute à une autre merveille, la bure du serviteur de Dieu ne portait pas même trace d'humidité !

Oui, Dieu est admirable dans ses œuvres, il est admirable dans ses saints, il conduit aux portes de la mort et il en ramène (*I Reg.*, II, 6). Ses jugements sont équitables, il faut le louer et le bénir ; qu'il frappe ou qu'il guérisse, qu'il perde ou qu'il sauve, toujours sa sagesse est prévoyante et miséricordieuse. Il est le Maître : *Dominus est !* (*I Reg.* III, 18).

Notre Saint pouvait en toute vérité s'appliquer ces paroles d'Isaïe : « Et maintenant voici ce que dit le Seigneur qui vous a créé, ô Jacob, et qui vous a formé, ô Israël : Ne craignez point, parce que c'est moi qui vous ai racheté, c'est moi qui vous ai appelé par votre nom, vous êtes à moi. Lorsque vous marcherez au milieu des eaux, je serai avec vous, et les flots ne vous submergeront pas... car je suis le Seigneur votre Dieu, le saint d'Israël, votre Sauveur. » (*Isaïe*, XLIII.)



Chapitre Neuvième.

NOUVELLES ANGOISSES.

LE POISON. — FRANÇOIS SE CHARGE DE NOURRIR SES COMPAGNONS. — LES ÉCREVISSES. — L'ORATOIRE. — SALVE REGINA. — LA CABANE DU SAINT. — JÉSUS, LE COMPAGNON D'EXIL. — LE MÉDIATEUR DE SES FRÈRES — RIXE D'AFFAMÉS. — L'ATTENTE. — LE DÉCOURAGEMENT. — L'ANNONCE DE LA DÉLIVRANCE. — LA RÉALISATION. — LES ADIEUX.

ÉCHAPPÉS aux périls de la mer, les pauvres naufragés n'étaient pas cependant au terme de leurs souffrances. Ils avaient échoué sur une terre déserte et montagneuse. Une cruelle faim commençait à se faire sentir. Ils n'avaient pour se sustenter que les racines et les herbes sauvages, insuffisantes pour soutenir leur faiblesse. Encore, ignorant les propriétés et la vertu de ces plantes, craignaient-ils sans cesse de trouver la mort en cherchant à prolonger leur vie. Leur crainte n'était que trop fondée : quelques-uns de ces malheureux ayant mangé d'un fruit qui ressemblait à de petites pommes, enflèrent horriblement et trouvèrent la mort en vingt-quatre heures. L'homme de Dieu défendit aux autres d'en manger, et à partir de ce moment il se chargea de leur nourriture, exigea du moins qu'on lui apportât ce qu'on devait manger, afin qu'il le bénît. Personne, désormais, ne ressentit plus aucun malaise.

Compatissant aux souffrances de ses compagnons, il allait lui-même dans le bois, cueillait les racines qui lui paraissaient les moins suspectes, les bénissait au nom de la Très Sainte Trinité, et les offrait aux malheureux affamés, qui, confiants en la bénédiction du Père, prenaient avec plus de sécurité cette insuffisante réfection. François se rendait parfois jus-

[illegible]

vers Dieu comme le malheur et la détresse, rien ne ravive la brû-lante ardeur de la prière. Ce chant béni, qu'on disait à la Mère de Dieu dans la profondeur de cette solitude, mettait un peu de confiance et de joie dans l'âme de chacun. Le saint apôtre surtout y trouvait les consolations spirituelles, des douceurs célestes. Quand il entendait chanter au pied de l'autel de sa Souveraine, il semblait oublier la pénible situation où il se trouvait; il oubliait les souffrances du passé, les angoisses de l'avenir; il se croyait encore près de Notre-Dame de Loretto où il avait passé de si délicieux moments.

Cependant il manquait au cœur de François le Dieu de l'Eucharistie, car il était impossible de dire la sainte messe, de ce qui était nécessaire au saint sacrifice rien n'avait pu être sauvé! Sa dévotion si tendre à la sainte Hostie en souffrait vivement, mais il fallait se résigner à cette privation.

Non loin du rustique oratoire, François s'était construit pour lui-même une pauvre cabane pour être là à l'abri des regards indiscrets et pour se livrer plus librement à ses longues oraisons et à ses rigoureuses pénitences. Après avoir rompu à ses enfants le pain de la parole de Dieu, après leur avoir partagé la nourriture qu'il préparait lui-même, il se retirait dans la solitude qu'il aimait tant, dans le calme et la paix. Là encore, il pensait à ses compagnons d'infortune et dans ses continuelles prières, il demandait au Seigneur un terme à leur longue épreuve. Mais Dieu avait en cela ses desseins.

Afin de consoler son serviteur et de le récompenser de la charité ingénieuse qu'il exerçait envers ses membres souffrants, Notre-Seigneur daigna lui apparaître et le récréer de célestes visions. Pour le soutenir et l'encourager, Jésus voulant aussi se faire le compagnon de son délaissement. Il lui faisait, dans ces moments de suprêmes délices, de secrètes confidences, des communications intimes qui réconfortaient l'âme du saint.

Fortifié d'en haut, François pouvait ensuite plus utilement encourager les malheureux dont il partageait l'exil. Ses paroles étaient inspirées, en l'écoutant, on sentait qu'il parlait de la part de Dieu. Comme un nouveau Moïse sortant du

Tabernacle [illegible] Dieu [illegible] et [illegible] pour les orbes [illegible] de branches, le visage encore illuminé des rayonnantes clartés qui avaient ébloui ses yeux et communiquant aux autres le courage qui lui venait directement du ciel.

Il recueillait cependant tous [illegible] vertu [illegible]. C'était pour s'y livrer [illegible] qu'il avait construit cette cabane. Il trouvait que pour lui ce n'était pas encore assez que cette [illegible] continuelle que la charité ne lui permettait pas d'éviter; ce n'est très discrètement et par quelques [illegible]. Il se privait pour les autres, il souffrait plus qu'eux; [illegible] commettre un [illegible] crime en prenant de la nourriture tant que l'un de ses frères pouvait en avoir besoin. Mais la faim constante, les privations de toutes sortes, l'espèce de misère au milieu de cette forêt sauvage sur cette terre aride, pour lui ce n'était point assez! Retiré dans sa cabane il s'infligeait encore d'autres pénitences corporelles, frappant son corps, le meurtrissant pour expier les murmures qui parfois s'échappaient des lèvres de ces infortunés, pour demander pour eux pardon et miséricorde, pour attirer sur eux la [illegible] clémence.

La souffrance aigrit et irrite les âmes qui ne sont pas fortement trempées dans la vertu. Seule, la grâce divine peut soumettre la nature toujours prête à se révolter; seule, la grâce peut nous faire supporter sans nous plaindre d'aussi pénibles privations. L'instinct de la conservation cherchait parfois à dominer en eux les préceptes de la charité chrétienne. Notre Saint en souffrait intérieurement au fond de son âme.

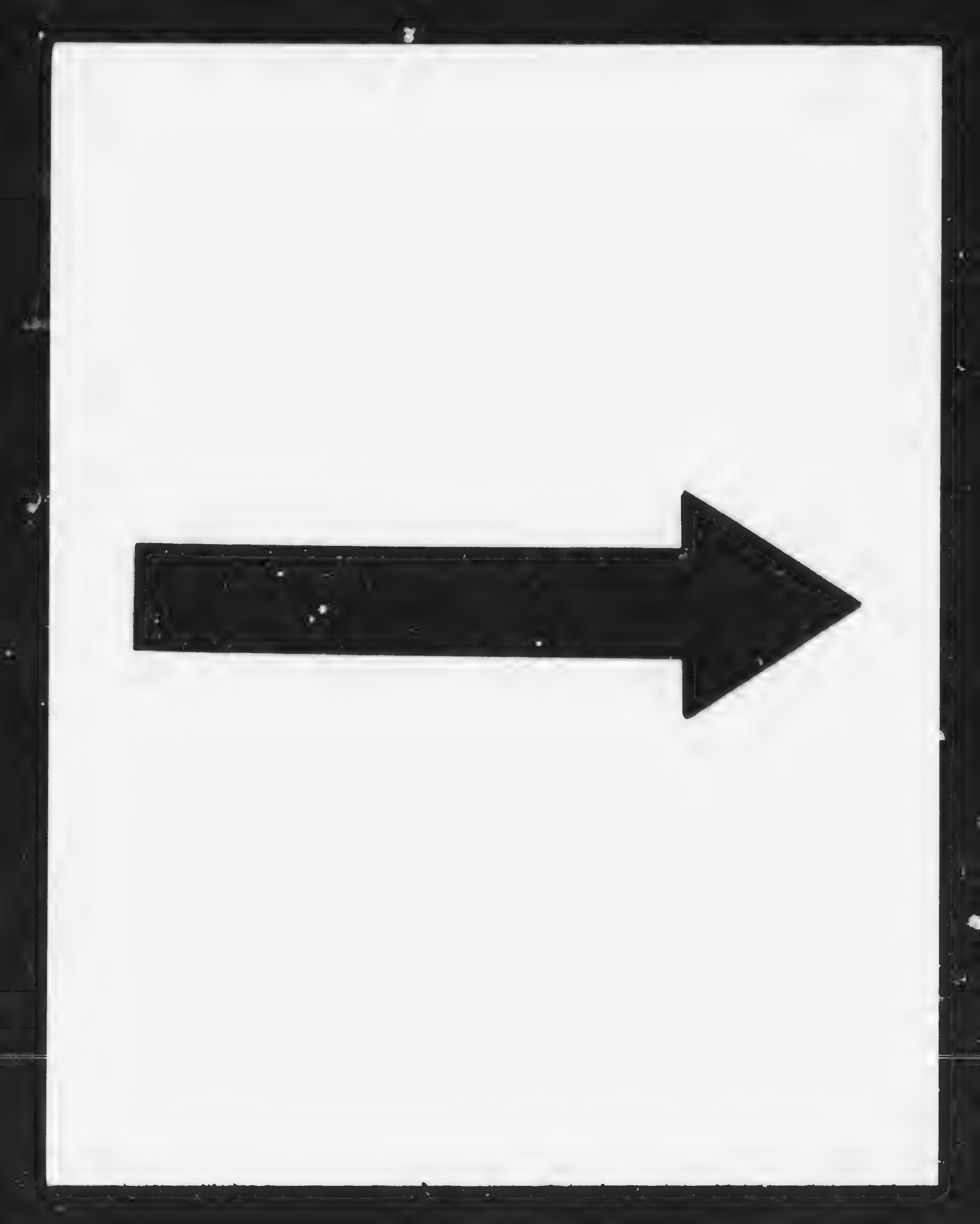
Un jour, entre autres, une rixe violente s'éleva parmi ces affamés. La mer, plus agitée que de coutume, avait rejeté sur la plage quelques épaves, quelques débris d'objets plus ou moins utiles, peut-être quelque aliment. Et tous de se jeter à corps perdu sur ces tristes débris, se les arrachant les uns aux autres, se les disputant avec acharnement et fureur. Les prétentions de chacun se changèrent vite en lutte désastreuse, et il s'éleva entre eux une tempête plus redoutable que celle des flots. Le tumulte de leur dispute avertit le Saint de ce

qui se passait. En entendant ces injures, ces imprécations, François est profondément peiné. Mais la bagarre s'était tellement envenimée que le Saint craignit de ne pouvoir l'apaiser par les meilleures raisons du monde. D'ailleurs, l'homme en colère n'a plus d'oreille, il ne comprend plus, surtout quand cette fureur est excitée par la pressante nécessité de la faim, de l'intérêt. François sent la gravité de la situation. Il sort de sa cabane, nu jusqu'à la ceinture, il se frappe à coups redoublés, aspergeant de son sang innocent le groupe des querelleurs. A la vue du sang et des larmes de l'homme de Dieu, ces hommes qui, un instant, avaient écouté leur instinct grossier, furent remplis de contrition, leur cœur s'amollit comme la cire devant un feu ardent, la querelle cessa aussitôt, et se jetant confus aux pieds de leur pacificateur, ils lui demandèrent humblement pardon, promettant de se tenir désormais en paix.

Ainsi l'homme de Dieu leur était toute chose : leur providence, en les nourrissant au jour le jour du fruit de son travail, de ses recherches, ou de ses miracles ; le soutien spirituel par les douces et consolantes paroles qu'il leur adressait tous les jours devant l'autel de Marie ; leur pacificateur au besoin. Soixante jours durant il les nourrit ainsi du pain de la parole, de l'exemple et de la nourriture matérielle pour chétive qu'elle fût, et durant tout ce temps, pas un ne fut malade ou indisposé, depuis que François s'était chargé de leur subsistance.

Mais qu'attendaient-ils là dans ce désert affreux loin de toute habitation ? Ils attendaient du secours. Après le naufrage on s'était consulté et on n'avait trouvé qu'un seul moyen de sortir de cette redoutable impasse, c'était d'envoyer une députation à Panama pour annoncer le sinistre et demander aide et protection. On avait réparé le mieux possible la chaloupe du sauvetage, et les plus forts rameurs l'avaient montée. Il s'agissait de faire cent lieues à force de rames. Les naufragés avaient exigé que le Père Balthasar de Navarre, commissaire de la mission, fît partie de cette députation.

Il leur fallait, en effet, une assurance qu'on ne les délaisserait pas dans la cruelle situation dans laquelle ils se voyaient, et leur confiance ne pouvait mieux se placer qu'en celui qui avait tout quitté pour le salut des âmes. Ministre du Dieu



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





bon et à ses serviteurs, il fallait plaider avec plus d'éloquence la cause des malheureux, et sa conscience ne lui permettait pas d'abandonner à une mort certaine ceux qui avaient mis en lui, après Dieu, leur espoir. Laissant donc le Père François pour la consolation de ceux qui restaient sur cette plage, le Père Balthasar était parti pour Panama, leur promettant de revenir bientôt avec des vivres, des vêtements et surtout avec un vaisseau pour les retirer de cette terre inhospitalière.

Il était parti, et depuis ce jour, les yeux interrogeaient souvent le lointain horizon pour y chercher un signe de délivrance. Les naufragés n'osaient s'éloigner du bord de la mer où les avaient quittés les matelots conduisant la barque, de peur de n'être plus retrouvés.

Mais les jours paraissaient longs dans cet affreux désert. Le découragement commençait à gagner les cœurs.

On était à la veille de Noël, depuis cinquante jours déjà, on attendait en vain un secours qui ne venait pas. On avait perdu tout espoir de salut. Les pauvres gens pleuraient comme des enfants. Bientôt les pleurs se changèrent en lamentations, en cris déchirants : « C'est donc ici qu'il nous faudra mourir [illegible] nous sommes abandonnés! Pourquoi ne sommes-nous pas morts dans la tempête? notre souffrance eût été plus courte! Pourquoi nous arracher à une mort prompte et douce pour nous laisser ici souffrir si longtemps, et nous faire mourir lentement après toutes les horreurs de la faim et du désespoir. »

Navré de douleur, saint François Solano pâlit! Les cris désespérés de ses compagnons de malheur perçaient son cœur sensible, et sa méditation de Noël roulait tout entière sur l'état de ses enfants pleurant et se lamentant. Absorbé dans cette pensée, soudain une illumination éclaire son âme et l'envahit de [illegible]; la force et la douceur de cette révélation [illegible] une certitude de la vérité de ce qui lui est révélé. Il sort de sa grotte rayonnant de joie, transporté d'allégresse; il court à la misérable cabane, où sont réunis ces hommes si profondément découragés. Il apparaît au milieu d'eux comme l'Ange de la [illegible], comme le messager céleste qui, dans la

nuit de Noël, vint annoncer aux bergers la joie et le salut d'Israël. Lui aussi annonce une bonne, une joyeuse nouvelle en cette nuit qui apporta tant de joie à la terre. Mais il n'a pas le temps de s'expliquer. Il les invite seulement à venir bien vite chanter les louanges de Dieu et de Marie; il les invite à se réjouir, leur promettant une immense consolation. Son visage enflammé, le timbre de sa voix, le feu qui s'échappe de ses yeux, toute sa personne respire la joie; on espère de son espérance, on partage la confiance qui l'anime. Le deuil se change en chants de réjouissance et d'allégresse; on célèbre un joyeux Noël, comme autrefois sur la terre d'Espagne. On se rappelle de vieux cantiques, pleins de simple et naïve poésie, et ces voix, qui tout à l'heure encore étaient entrecoupées de sanglots, savent retrouver leur fraîcheur et leur grâce pour chanter sur cette terre l'Enfançon qui vient de naître! On espère, et la joie renaît dans tous les cœurs. Cette espérance, c'est François qui la donne de la part du bon Dieu, on croit à sa parole. Il leur promet la délivrance dans trois jours.

Dès les premières lueurs du troisième jour, vous auriez vu ces hommes rangés sur la plage où la mer vient faire mourir les flots à leurs pieds, les yeux fixés sur cet horizon d'où leur doit venir le salut. Soudain une clameur retentit. Là-bas, bien loin encore il est vrai, vient d'apparaître un mât qui semble émerger de l'eau. Il grandit, il s'avance! Les bras s'agitent dans l'air, et les cris de joie redoublent, ils ne se possèdent plus! A n'en point douter, la prophétie de François se réalise. Au milieu de cette joie délirante, le Saint reste silencieux et calme; il remercie de tout son cœur le Dieu qui va mettre fin à leur épreuve.

Le vaisseau approche de plus en plus; on revoit enfin les anciens compagnons qui reviennent, fidèles à leurs engagements.

L'officier royal de Panama, touché au récit du naufrage, compatissant au sort de ces voyageurs si éprouvés, leur envoie ce vaisseau chargé d'abondantes provisions.

Tout en leur permettant de refaire leurs forces épuisées, François conseille sans doute la modération à ces affamés qui

se trouvent devant cette subite abondance. Son influence sur eux était grande. La charité constante qu'il leur avait manifestée, les miracles dont ils avaient été témoins, la prophétie des derniers jours, tout les attachait à cet homme de Dieu qui avait été pour eux la Providence visible. D'ailleurs, le malheur qui crée la ressemblance, crée aussi de puissantes sympathies. Ces hommes, dans les souffrances qu'ils venaient de traverser, avaient pu apprécier le zèle et la sainteté de François Solano. Ils voulurent remercier à genoux leurs deux libérateurs, le Père Balthasar qui avait exposé sa vie pour eux, et le Père François, auxquels ils se reconnaissent redevables de leur vie et de leur salut. Avant que de quitter ces plages où ils avaient tant souffert, ils voulurent par-dessus tout remercier Dieu de leur miraculeuse délivrance. Une dernière fois ils se réunirent à la petite chapelle du Père Solano, et leurs cœurs reconnaissants rendirent grâces au Seigneur et à sa divine Mère. L'image de la Vierge fut portée triomphalement au navire. Les survivants et les soldats de don Jean de Morgana s'embarquèrent sur le vaisseau sauveur et firent voile vers le port de Payta. Là il fallut se séparer. Les religieux, ayant pris quelques provisions, se dirigèrent à pied vers Lima, premier terme de leur pénible voyage.



Chapitre Dixième.

LE PÉROU.

PREMIÈRE CIVILISATION DU PÉROU. — MANCO CAPAC. — LES INCAS. — LEUR EXTERMINATION. — CUSCO. — LE CULTE DES MORTS. — ÉDUCATION DES ENFANTS. — TRAVAIL DES FEMMES. — LES DÉCOUVREURS. — FRANÇOIS PIZARRE. — SES AVENTURES, — SES CONQUÊTES, — SES ŒUVRES, — SA MORT. — SORT DE SES FRÈRES. — LA COLONIE. — L'INDÉPENDANCE.

Il est nécessaire que nous ayons quelques connaissances de ce pays qui va devenir le théâtre des vertus de notre Saint et qui doit posséder son tombeau. Pour lui cette seconde patrie sera la dernière étape de son exil terrestre avant l'éternelle Patrie.

Les peuples primitifs du Pérou étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres de la barbarie, quand s'éleva parmi eux un homme plus éclairé et plus habile qui entreprit de les policer.

La civilisation des Péruviens se fit comme celle de tous les anciens peuples. Il fallut que celui qui ambitionnait la gloire d'être leur chef ne parût pas agir de son autorité privée, mais se supposât une mission d'en-haut. Le premier Inca se fit donc passer pour le fils du soleil.

Cet homme entreprenant était Manco Capac. Il fut heureusement secondé dans ses desseins par sa femme qui était sa propre sœur. Elle se nommait Mama-Oëllo-Huaco...

Manco Capac était idolâtre, ses idées ne s'élevèrent point jusqu'au véritable auteur de la nature; mais de toutes les idolâtries, la sienne fut une des moins grossières et ne le devint beaucoup plus que par la faute de ses descendants.

Ce fut le soleil qu'il fit adorer, comme la source apparente de tous les biens physiques. Il lui fit ériger un temple dont

il désigna le lieu [illegible] avec une espèce de monastère, pour les femmes consacrées à son culte. Ces vestales devaient être toutes de sang royal.

Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit rassembler sa nombreuse postérité, convoqua les grands de sa cour et les gouverneurs des provinces, leur déclara que le soleil, son père, l'appelait au repos d'une meilleure vie, et les exhorta de sa part à l'observation des lois, en les assurant que le soleil ne voulait point qu'on y fît le moindre changement. Enfin, il mourut pleuré de tous ses peuples, qui le regardaient non seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée, ils instituèrent des sacrifices en son honneur et son culte fit bientôt partie de leur religion.

Les nombreux descendants de Manco Capac sont connus dans l'histoire sous le nom « d'Incas ». Leur race eut à subir de tristes désastres par les guerres intestines, qui les affaiblirent même avant l'arrivée des Espagnols dans le pays civilisé par leur père. Mais ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire des treize Incas qui succédèrent à Manco Capac. Le malheureux Atahualpa en fut le dernier. C'était cependant un usurpateur, parce qu'il n'était pas sorti du sang des Incas par une alliance légitime; mais pour cacher le vice de sa naissance, il fit rassembler un grand nombre d'Incas et les fit massacrer sans distinction d'âge ni de sexe; le reste fut poursuivi dans toutes les parties de l'empire, et cette persécution durait encore à l'arrivée des Espagnols, qui sans de telles conjonctures n'eussent peut-être pas fait une conquête aussi facile.

Ce fut sous l'administration du neuvième vice-roi espagnol, François de Tolède, que l'on extermina presque entièrement la race des Incas. En 1571, François de Tolède envoya dans les montagnes des troupes prendre l'Inca Tupa-el-Mano, qui se trouvait héritier légitime du trône de ses ancêtres, le fit conduire à Cusco, mettre en jugement, condamner et exécuter pour des crimes imaginaires. Le malheureux prince souffrit la mort avec une grandeur d'âme digne de sa naissance, et qui attendrit les Espagnols eux-mêmes. La cruauté du vice-roi ne s'arrêta pas à cette exécution : il fit, sur de vaines

accusations, périr successivement tout ce qui restait du sang des Incas sans en excepter même les métis.

On assure néanmoins que le roi d'Espagne improuva avec indignation ces assassinats juridiques.

En 1581, lorsque le vice-roi, rappelé à la cour, s'attendait à de grandes récompenses pour avoir délivré sa nation d'inquiétude, par l'extermination de la race des Incas, il fut mal reçu du roi qui l'exila dans ses terres, en lui disant « qu'il ne l'avait pas choisi pour être le bourreau des rois, mais pour soulager les malheureux. » Ce reproche fut un coup de foudre et causa au tyran un serrement de cœur qui en peu de jours le précipita dans la tombe.

Cependant on découvrit plus tard que la race des Incas n'était pas tout à fait disparue. Il en restait encore une branche qui jouissait à Lima d'une distinction singulière. Le chef qui portait le nom d'Ampuero, fut non seulement reconnu du roi d'Espagne comme descendant des Empereurs du Pérou mais, en cette qualité, Sa Majesté Catholique lui accorda le titre de *cousin* et lui faisait rendre par le vice-roi une espèce d'hommage public.

L'ancienne capitale du Pérou était Cusco, fondée par Manco Capac. A leur arrivée dans ce pays, les Espagnols ne furent pas médiocrement surpris de trouver une ville de cette importance. Au milieu de la ville, les Incas avaient fait construire une superbe place coupée de quatre grandes rues, qui représentaient les quatre divisions principales de la monarchie du Pérou.

Il y avait ensuite un quartier séparé pour les habitants de chaque province. On voit encore au nord de la ville, sur une hauteur, les ruines de la forteresse que les Incas avaient bâtie pour leur sûreté. Les remparts sont d'une hauteur extraordinaire et composés de gros quartiers de pierres réguliers, mais dont les intervalles ont été remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art et de proportion que leur liaison ne s'aperçoit pas aisément.

Les principales pierres qui ont résisté aux ravages du temps ont des dimensions telles qu'il est difficile de concevoir comment les Indiens d'alors, dépourvus du secours des machines,

ont pu les tirer des carrières et les mettre en place. Celle dont la masse énorme excite le plus l'admiration, s'appelle Cansada, c'est-à-dire *la fatiguée*, à cause des peines inouïes que le transport en a dû coûter.

Cusco, devenu ville espagnole, est de la grandeur de Lima, mais moins peuplée. Les maisons en sont bâties en pierre et couvertes de tuiles rouges qui produisent un bel effet. Les appartements sont généralement bien distribués. La plupart des ouvrages de menuiserie jusqu'aux moulures des portes sont dorés. Les meubles répondent tout bien à cette magnificence. Au surplus, cette ville, située à plus de vingt lieues dans l'intérieur des terres, n'est pas bien connue des étrangers.

On n'a jamais su bien clairement quelle idée les anciens Péruviens se formaient de l'autre vie. Ils avaient sûrement l'idée de l'immortalité de l'âme, comme on peut le voir par leur culte pour les morts. Les Incas étaient portés, après leur mort, dans un caveau voûté; on les y déposait assis et revêtus de leurs plus précieux ornements. On y renfermait avec eux une ou plusieurs femmes : souvent cet honneur était contesté entre celles qui leur avaient été le plus chères; et de là vint une loi qui enjoignait aux mourants de régler ce point à leurs derniers moments. On assure que l'on enterrait aussi avec eux deux ou trois de leurs plus jeunes domestiques, avec toute leur vaisselle d'or et d'argent, et que cette coutume était fondée sur l'espoir d'une résurrection dans laquelle ils ne voulaient point paraître sans cortège. Mais Zarate, qui nous apprend ces détails, n'explique point si ces misérables victimes, ainsi que les femmes du défunt, étaient enterrées mortes ou vivantes. Le même écrivain rapporte seulement qu'en voyant entrer les Espagnols dans les lieux de sépulture pour en retirer l'or et l'argent dont ils regorgeaient, les Péruviens les suppliaient en grâce de ne point disperser les ossements, dans la crainte que la résurrection des morts n'en fût plus lente et plus difficile.

Les monarques choisissaient, comme les premiers Égyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Ils n'étaient point dans l'usage d'enterrer les morts, mais de les déposer,

[illegible] dans tout le pays [illegible] de pierres [illegible] et des [illegible] Ils construisaient [illegible] dont la hauteur est ordinairement de [illegible] pieds sur cent vingt de longueur et de largeur. La différence qu'on remarque dans leur élévation est proportionnée au rang et à la richesse des morts. Tous les Péruviens se faisaient ensevelir avec leurs meubles et leurs effets personnels d'or, [illegible] de pierre et d'argile. C'est ce qui excita la cupidité



CATHÉDRALE DE CUSCO. (P. 80.)

des Espagnols dont plusieurs passèrent leur temps a fouiller dans ces sépulcres pour y chercher les richesses dont ils les croyaient remplis. Ce que l'on trouve le plus ordinairement dans les guaqués ce sont, outre le squelette du mort, des vases de terre, des haches de cuivre, des miroirs de pierres d'Incas et d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité[1]

Les Péruviens de tous les ordres élevaient leurs enfants avec une extrême attention. Au moment de leur naissance

1. [illegible]

[illegible]

[illegible] pour les [illegible] pour la [illegible] l'ancien capitale du Pérou [illegible]. Chaque famille [illegible] également [illegible] se livraient de con[illegible] laborieuses que [illegible] elles avaient [illegible] entre les mains.

A l'égard des femmes, [illegible] que l'on soit aujourd'hui [illegible] il est difficile de ne pas se [illegible] à la vue des monuments qu'ils nous ont laissés.

Zarate compte leurs grands chemins au nombre des merveilles du monde[1].

Mais cet empire allait devenir chrétien.

Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, ne soupçonnait pas lui-même la vaste étendue de terre qu'il livrait à la civilisation et à la foi. Après lui, devaient venir d'illustres explorateurs et vaillants conquérants pour achever son œuvre et la [illegible].

Grijalva découvrit l'empire du Mexique, Fernando Cortez le conquit.

François Pizarre fut à la fois le découvreur et le conquérant du Pérou.

Occupé à garder les pourceaux de son père, qui était gentilhomme, il égara un jour un de ces animaux; n'osant plus rentrer à la maison de son père, dont il n'était d'ailleurs que bâtard, il prit la fuite et alla s'embarquer pour les Indes Espagnoles. Il était né à Truxillo dans l'Estramadure, en 1475, et n'avait que quinze ans quand il partit pour le Nouveau Monde. Actif, plein de courage, doué d'une âme forte, d'un

1. L'Empire Mexicain.

[illegible]

[illegible] de regagner l'isthme, et [illegible] dans une île déserte, n'ayant plus avec lui que treize soldats [illegible].

Il s'y croyait oublié, lorsqu'il aperçut enfin un petit navire expédié pour le tirer de cet affreux séjour. Au lieu de revenir sur ses pas, Pizarre fit route au Sud-Est, reconnut de nouveau la côte du Pérou, aborda à Tumbez en 1526, et rentra ensuite à Panama avec beaucoup d'or. La vue de ces richesses irrita la cupidité de ses associés, mais ne détermina point le gouverneur à fournir des soldats et des vaisseaux, afin de poursuivre la découverte. Rien ne peut plus arrêter Pizarre : il vole en Europe, se présente devant Charles-Quint avec assurance et obtient de ce monarque le titre de gouverneur de tout le pays qu'il avait découvert et qu'il pourrait découvrir.

De retour en Amérique avec ses frères, il équipe trois vaisseaux, montés de 144 fantassins et de 36 cavaliers, met à la voile en février 1531, s'empare de l'île de Puna, qui lui facilite l'entrée du Pérou, et, usant de sa victoire en politique habile, il traite les Indiens avec douceur, malgré leur vive résistance.

A cette époque, l'empire des Incas était déchiré par la guerre civile. Deux frères rivaux, Huascar et Atahualpa, se disputaient le trône, les armes à la main. Pizarre profita de cet heureux concours d'événements pour reconnaître librement la côte et s'y établir.

Déjà même la renommée avait exagéré la force et les exploits des Espagnols et le mérite de leur chef. Un envoyé d'Huascar vint lui demander, au nom de ce prince, des secours contre Atahualpa, qu'il lui dépeignait comme rebelle

et diminuèrent. Pizarre, décidé à tirer tous les avantages qu'il pouvait tirer de cette guerre fratricide, et se dirigea vers le centre du Pérou.

A peine était-il en marche qu'Huascar fut défait par Ata-hualpa, qui dépêcha deux ambassadeurs à Pizarre avec des présents magnifiques. Frappés de l'arrivée soudaine d'hommes barbus, portant le tonnerre et combattant avec eux des animaux formidables, les Péruviens regardaient les Espagnols comme des êtres d'une intelligence supérieure. Après une sorte de négociation, l'Inca consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne. Le jour de l'entrevue, fixée à Caxamarca le 16 novembre 1532, Pizarre qui se rappelait tous les avantages que Cortez avait su tirer de la prise de Montezuma, fondit sur les Péruviens qui escortaient l'empereur, et se saisit de ce prince après avoir massacré ses gardes. Peu de temps après il le fit condamner à mort, comme usurpateur et comme ayant donné des ordres secrets pour faire exterminer les Espagnols. La plupart des historiens attribuent cette action violente et cruelle aux instigations d'Almagro qui était venu rejoindre Pizarre avec un renfort de troupes. Quoi qu'il en soit, la mort de l'empereur, ayant augmenté la confusion et l'anarchie, facilita l'entière réduction du Pérou.

Tandis que Pizarre jetait, en 1535, les fondements de la ville de Lima, Almagro entreprenait la découverte et la conquête du Chili.

Cependant les Péruviens se soulevèrent; Pizarre, séparé de ses frères, qui étaient assiégés dans Cusco, eut lui-même à soutenir plusieurs attaques à Lima; il déploya pendant cette crise beaucoup d'activité et toute l'énergie de son caractère et parvint à dissiper tous les dangers.

Les prétentions d'Almagro, à son retour du Chili, ayant semé la discorde et allumé la guerre civile entre les conquérants du Pérou, ils en vinrent aux mains sous les murs de Cusco en 1538; le parti de Pizarre resta maître et abusa de la victoire. Cependant les trésors envoyés en Espagne avaient assuré à ce chef la faveur de Charles-Quint, qui lui conféra le gouvernement général du Pérou, l'Ordre

de Saint-Jacques [illegible] [illegible] des privilèges [illegible]

Chargé [illegible] partager le Pérou en [illegible] régla l'administration [illegible] des [illegible] le traitement des Indiens et pourvut [illegible] sûreté intérieure. Les officiers [illegible] en partage les plus riches districts et un grand nombre d'esclaves indiens. Mais les [illegible] d'Almagro [illegible] mécontents, furent écartés des emplois et n'eurent aucune part à la distribution des terres. Opprimés [illegible] avaient juré la perte de Pizarre pour venger la mort de leur chef. Le 19 juin 1541, ils forcent en plein jour le palais de Pizarre à Lima, et le tuent à coups d'épée.

Telle fut la fin de cet homme extraordinaire qui, après avoir vécu longtemps en aventurier, gouverna pendant plusieurs années, en monarque, un empire qu'il avait découvert et subjugué. Doué de ce jugement sain, de cette pénétration rare qui peuvent suppléer à tous les avantages de l'éducation, car on dit qu'il ne savait pas lire, nul homme ne suivit un plan avec plus de constance ; sobre, infatigable, courageux, il fut conquérant et ne fut pas dévastateur. S'occupant, au contraire, sans relâche, à bâtir des villes, à fonder des colonies, à introduire au Pérou l'industrie et les manufactures d'Europe; ne montrant point cette ardente cupidité qui dévorait ses compatriotes, il ne se servit des richesses qu'il eut dans ses mains que comme d'instruments utiles à ses desseins et à son ambition; et on le trouva pauvre après sa mort[1].

Après la mort de Pizarre, don Christo-Val de Vaca, envoyé pour ramener l'ordre dans la nouvelle colonie, s'empara de Fernand Pizarre, tandis que le 26 juin, Juan de Herrada et 18 conjurés tuent son frère François Martin.

En 1548, le dernier des conquestadores du Pérou, Gonzale Pizarre, fut défait et décapité sur l'ordre du vice-roi Blasco Nunes Vela.

1 [illegible] t. XXXIV.

Le[illegible] les [illegible] que nous avons [illegible] page [illegible]. Les [illegible] [illegible] leur [illegible] posses[illegible] [illegible] de [illegible], une immense quantité d'[illegible] [illegible], les [illegible], vainqueurs et [illegible] se fondirent, surtout vers la fin du XVIII[e] siècle, lorsque les Péruviens révoltés (1780), après avoir massacré 20000 [illegible] à la prise de Sorata, furent vaincus et soumis. [illegible]ression fut si dure que de toutes les colonies espagnoles, le Pérou fut, en 1810, la dernière à oser se soulever.

En 1820, don José San-Martin, le libérateur de Buenos-Ayres, après avoir chassé les Espagnols du Chili, entra dans le Pérou. Uni à lord Cochrane, commandant les forces navales chiliennes, il s'empara de Lima (1821) et proclama l'indépendance du Pérou. Bolivar et le général Sucre, maîtres du haut Pérou par leurs victoires de Junin et d'Ayacucho, affermirent l'indépendance qui fut assurée en 1826 par l'expulsion des Espagnols du Callao. Un congrès réuni à Chuquisaca sépara bientôt le haut et le bas Pérou (6 août 1826) : ce dernier prit le nom de Bolivie; mais, dès 1835, le président Santa-Cruz, général bolivien, envahit le Pérou et réunit les deux républiques; quatre ans plus tard, il était chassé de Lima. Le général bolivien Belzu dénoua en 1855 la question irritante des limites du Pérou et de la Bolivie : le port d'Arica fut déclaré commun aux deux Etats et les eaux de la Bolivie libres pour toutes les nations. De nouvelles contestations surgirent en 1882 entre le Chili d'une part et le Pérou uni avec la Bolivie de l'autre; la guerre éclata et se termina par la défaite des alliés.

Le Pérou semble rester le pays classique des pronunciamentos, des coups d'Etat et de la guerre civile. Toutes les forces de la République s'épuisent en luttes intestines. Les difficultés de la vie commune dans un pays inextricable de montagnes et de forêts, l'éloignement des villes et leurs rivalités, l'antagonisme entre les habitants de la côte et ceux de la montagne, c'est-à-dire entre les races blanche et rouge, la mauvaise organisation de l'armée sont des causes permanentes de révolution[1]. Le Pérou, du temps de la décou-

1 [illegible]

verte s'est donc divisé aujourd'hui et comprenant alors avec le Pérou proprement dit, la Bolivie, le Paraguay, l'Uruguay, l'Équateur et la République Argentine.

C'est dans cette dernière République que se trouve le Tucuman où nous allons suivre notre Saint dans ses travaux apostoliques.





Chapitre Onzième.

LE TUCUMAN.

REPOS. — MOTIFS DE CONQUÊTE. — DIFFICULTÉS DU VOYAGE. — LE P. ILDEFONSE DE SAINT-BONAVENTURE ET LE FR. LOUIS BOLANOS. — SENTIMENTS DU MISSIONNAIRE. — L'ÉTUDE DES LANGUES. — PRÉDICATIONS. — RECHERCHE DE LA BREBIS PERDUE. — DANS LA CABANE DE L'INDIEN. — EMPIRE DE LA DOUCEUR. — LES PETITS OISEAUX.



Nos missionnaires étaient arrivés à Lima brisés par les fatigues et les périls sans nombre qu'ils avaient eu à supporter, depuis près de six mois. Ils avaient enduré les terreurs du naufrage, les angoisses d'une cruelle attente, les horreurs de la faim, la longueur d'un chemin à travers les forêts et les montagnes. Ils goûtèrent à Lima un repos bien mérité, refaisant leurs forces épuisées par tant de privations.

Après ces quelques jours de repos dans la vie de famille, au milieu de leurs frères en religion, les hommes de Dieu entreprirent de nouveau de pénibles et périlleuses pérégrinations pour se rendre à leur mission, où les attendaient un si grand nombre d'âmes.

Le Tucuman devait être leur champ d'action! C'est la région qu'arrosent les tributaires du grand fleuve le Rio de la Plata, éloignée de Lima de sept cents lieues. Elle est aujourd'hui une province de la République Argentine.

Il faut aux grandes entreprises de puissants motifs pour en faire affronter aux hommes les périls et les dangers. Tantôt c'est l'amour de la gloire qui y pousse, et pour les applaudissements que l'on recherche, rien ne paraît trop difficile. Tantôt c'est [illegible] les richesses qui les attirent; pour posséder [illegible] l'or, on entreprend les plus [illegible]

voyages. C'était la première de ces ambitions qui avait conduit plus d'un conquérant du Nouveau-Monde ; la seconde venait, à son tour, activer leur courage, animer leur audace et celle de leurs avides compagnons. Il y avait pourtant une ambition plus noble et plus élevée, plus pure et plus désintéressée qui avait fait traverser l'Océan à des hommes, non moins vaillants et plus héroïques. L'amour des âmes assises dans les ténèbres de la mort, ensevelies dans les erreurs du paganisme, le zèle de la gloire de Dieu et l'extension de son règne, tels étaient les motifs surnaturels et tout-puissants qui animaient les missionnaires, les porte-flambeaux de l'Evangile. Et pendant que d'autres abordaient ces plages lointaines pour amasser avidement et emporter les trésors de ces nouvelles terres, les apôtres de Jésus-Christ venaient leur apporter les véritables trésors du ciel et les leur dispenser avec une abondance magnifique.

Pour sauver les âmes, il n'est rien que ces vaillants n'eussent entrepris. Les montagnes escarpées et les précipices affreux, les arides déserts et les forêts épaisses, les grands fleuves et les impétueux torrents, rien n'avait pu les arrêter ! Ces solitudes étaient peuplées de bêtes sauvages : le jaguar et le boa, les serpents venimeux, les vampires toujours altérés de sang, les chiens sauvages toujours affamés. Ils étaient prêts à tout affronter pour gagner des âmes à Dieu, leur faire connaître et aimer leur divin Créateur.

On ne pouvait parcourir les sept cents lieues de Lima au Tucuman qu'à pied ou à cheval. Nulle route n'était tracée à travers ces grands bois et ces prairies. Le voyageur devait se fier à sa boussole et aux étoiles du firmament. On pouvait s'attendre à mille dangers et à mille aventures. Mais la joie de notre Saint croissait avec les fatigues de la route. Ses compagnons affirmèrent que rien ne pouvait l'abattre, son courage ranimait leur propre ardeur.

François n'était pourtant pas le premier à porter les lumières de l'Evangile à ces peuplades barbares. Il ne faisait que marcher sur les traces de ses frères en religion qui l'avaient devancé en ce pays ; mais il devait de beaucoup les dépasser dans la pacifique conquête des cœurs.

[illegible] doctrine chrétienne et le catéchisme. Au troisième concile de Lima il fit le même travail en cinq idiomes différents. Dom Louis Jérôme d'Oré, franciscain, devenu évêque de la ville impériale du Chili, en fit exécuter l'impression. Plus tard il fut ordonné prêtre et travailla avec un zèle infatigable au salut de ces peuples. Il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ et à son Eglise; la multitude de conversions qu'il opéra lui valut le titre bien justement mérité d'apôtre de ces régions. On estime à plus de 20.000 le nombre d'indigènes qu'il baptisa. Le Martyrologe franciscain fait mention de ces deux apôtres de l'Amérique le 6 décembre et le Ménologe en parle le 3 octobre.

Malgré les travaux incessants des intrépides enfants de Saint-François, il restait encore beaucoup à faire, et notre Saint, contemplant ces vastes contrées, dut se souvenir des paroles du divin Maître : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. »

Les Indiens que l'Espagnol recherchait souvent pour en faire des esclaves, les faire travailler comme des bêtes de somme, dans les mines dont il voulait emporter l'or, afin d'en jouir paisiblement dans la Mère Patrie, ces Indiens, François les adoptera pour ses enfants; en attendant d'en faire les enfants de Dieu, il les prendra sous sa paternelle protection. Le saint missionnaire venait au moment opportun : déjà la conduite des colonisateurs, qui était loin d'être bonne et édifiante, avait éloigné de la foi ceux mêmes qui l'avaient embrassée.

François était donc enfin au milieu de ses sauvages, bien loin du monde civilisé. Séparé de ce monde par l'immensité des mers, par des obstacles presque insurmontables, il espérait

que là, du moins, il pourrait servir Dieu et ses frères en Jésus-Christ sans crainte des louanges humaines, sans avoir à redouter les vains applaudissements. Il avait volontairement choisi ce qu'il y avait de plus délaissé, de plus obscur, pour se cacher lui-même et pour relever ces peuples jusqu'à Dieu. Il était au comble de ses vœux et se promettait bien de consacrer sa vie entière au salut et au bonheur de ses nouveaux enfants. Pasteur fidèle, il voulait conduire son troupeau aux gras pâturages de l'indéfectible vérité, et les détourner des superstitions honteuses qui dégradaient leur intelligence, leur cœur, leur nature humaine.

Pour les désenchanter des vaines cérémonies de l'idolâtrie, il avait à leur présenter les divins sacrements de l'Eglise qui portent en eux la grâce du Dieu Rédempteur, qui sont un gage de la gloire que nous promet le Dieu Rémunérateur.

En face de son œuvre, se rendant compte, plus que jamais, de la charge qui lui incombait, il se pénétrait encore davantage de la conviction que, pour faire du bien aux âmes, il faut être un saint. Il envisageait les vertus du véritable missionnaire, que son humilité lui cachait dans son âme, et il s'efforçait de les acquérir de plus en plus. Avant donc d'entreprendre les œuvres extérieures de son ministère, il s'adonna tout particulièrement aux prières, aux jeûnes, aux macérations corporelles, afin de soumettre l'esprit à Dieu et le corps à l'esprit.

Il se montra à ces enfants de la forêt, non point comme ces conquérants qui avaient voulu inspirer une terreur utile à leurs desseins, mais comme un ministre du Saint Evangile qui veut adoucir les cœurs, les attirer et leur inspirer l'amour de ces vertus chrétiennes que Jésus nous a enseignées et par ses exemples et par ses paroles. La modestie, la mansuétude, le zèle, la charité, telles étaient les armes de sa pacifique conquête. Sa pauvre, bien pauvre robe de bure, ses pieds nus, contrastaient singulièrement avec le faste des nouveaux maîtres qui voulaient en imposer par l'ampleur et la richesse de leur mantille. La pauvreté et la pénitence étaient les seuls appâts extérieurs qu'il offrait à ces âmes qu'il voulait soumettre au joug si doux du Sauveur du monde.

On le trouvait souvent dans la chapelle de la mission, prosterné devant le Dieu de l'Eucharistie, sa seule richesse dans cette profonde solitude, les bras en croix ou dans la poussière et l'anéantissement, et là, dans cette posture humble et suppliante, il parlait à son Dieu, lui recommandait son nouveau ministère, le conjurant de prendre sous sa divine protection les âmes qui lui étaient confiées. Longtemps sa prière se prolongeait.

Fort de la pénitence et de la prière, fort du secours d'en haut que ces deux puissances attirent infailliblement, François entreprit avec courage l'étude des langues de ces peuplades. Il avait besoin de cette arme nouvelle qui devait compléter son armement et lui permettre de déclarer une guerre ouverte aux erreurs et aux vices.

Il s'était arrêté chez les tribus de Socotonie et à Magdalena, actuellement dans la province de Moxos en Bolivie. Les langues de ces peuplades avaient d'immenses difficultés. François se mit à les étudier avec ardeur. Les apprit-il avec la seule perspicacité de son esprit et la fidélité de sa mémoire, ou la grâce divine lui donna-t-elle, comme aux saints Apôtres, cette lumière qui produit la science par sa vertu surnaturelle? Tous étaient surpris de la rapidité avec laquelle il s'était assimilé des langues si diverses, en si peu de temps, et l'on ne craignait pas d'attribuer ce fait étonnant à une faveur particulière du Ciel.

L'idiome de Socotonic était difficile entre tous les autres; François ne mit que quinze jours à l'apprendre. André Garcias de Veldes, commandant espagnol à Talavera, la lui enseigna; mais l'élève fut bientôt passé maître. Il s'exprimait dans cette langue avec tant de clarté et d'élégance, il connaissait si bien la propriété des termes qu'il faisait la leçon à ceux dont elle était la langue maternelle, les reprenant et les corrigeant lorsqu'ils faisaient quelque faute, à tel point que les Indiens eux-mêmes en étaient dans le plus profond étonnement. Ils ne comprenaient rien à cette science merveilleuse et à cette connaissance si parfaite de leur langue dans un nouveau venu qui ne l'avait jamais entendue auparavant. Ils attribuaient ce qu'ils ne pouvaient comprendre à la magie.

ou à leur divinité Attaguschu, ne sachant expliquer autrement un fait si extraordinaire. La grâce divine était certainement venue en aide au saint missionnaire. Ceux que François avait convertis, connaissant la puissance du véritable Dieu, ne s'y méprenaient pas, ils savaient que le Souverain Maître du ciel et de la terre avait daigné l'instruire lui-même, afin qu'il pût leur enseigner la vérité, et ils en rendaient grâces au « Père des lumières de qui vient tout don parfait ». (*Jac.*, I, 17

La renommée publique assurait même que parfois, étant



INDIENS DU CHACO. (P. 95.)

en présence de diverses tribus qui parlaient des langues différentes, François se contentait de parler castillan, et chacun comprenait parfaitement le prédicateur, expliquant la doctrine chrétienne avec ses mystères comme s'il eût parlé la langue de chacun d'eux.

Il se mit alors à parcourir ces immenses régions, portant partout la parole divine; rien ne pouvait mettre obstacle à sa charité : ni la difficulté des chemins en ces pays où il fallait sans cesse se voir exposé à la mort, ni la crainte des périls sans nombre qu'il courait. Rien ne pouvait l'empêcher

de [illegible] la [illegible] qui [illegible] loup et [illegible] bercail.

Il [illegible] par et par [illegible] qui avaient déjà ouvert les yeux aux lumières de l'Évangile et leur cœur à la grâce d'en haut. Les missionnaires qui avaient avec Solano évangélisé ces peuples avaient fait déjà de nombreuses conquêtes qu'il fallait conserver et fortifier. Ces pauvres gens avaient besoin de revoir le prêtre, de se retremper dans leur première ferveur, de se prémunir contre les attaques des ennemis spirituels, pour ne pas retomber dans leur ancienne idolâtrie, plus facile pour la nature corrompue. Il fallait donc les visiter, leur parler du bon Dieu, du ciel, de l'enfer, les fortifier par la réception des sacrements.

Tout en pensant à gagner de nouvelles âmes à la foi, le missionnaire avait aussi et surtout le devoir de veiller sur celles qui déjà, par la grâce du saint baptême, appartenaient à l'Église de Dieu... Aussi dans son ardeur d'apôtre se multipliait-il pour satisfaire à tous les besoins spirituels de ceux qu'il était venu chercher de si loin. Il ne comptait pas avec les fatigues, il savait, pour le salut de ces chères âmes, affronter tous les dangers, soutenu qu'il était par la pensée que le Fils de Dieu, pour elles, avait versé son précieux sang dans les souffrances de sa Passion, sur le gibet de la Croix. Il allait donc de tribu en tribu, de cabane en cabane, partout où il y avait un chrétien à encourager, partout où il y avait quelque bien à faire.

Il entendait les confessions avec une admirable douceur, consolait par ses paroles pleines de mansuétude et d'à-propos tous les affligés, tous les malheureux; leurs misères parfois si grandes, il les faisait siennes. Il avait un soin tout spécial des pauvres malades, qu'il visitait souvent, leur apportant des aliments et des remèdes, selon son pouvoir. Il pouvait à bon droit répéter ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Qui parmi vous est infirme, sans que je le sois avec lui ? » (II *Cor.*, XI, 19.)

Appelé près d'un Indien mourant, le Saint le trouva privé

de [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] et pourtant [illegible]
[illegible]
[illegible] Dieu [illegible]
[illegible]
cœur [illegible] assurant qu'il le [illegible]
[illegible] il demande à être instruit de la
foi chrétienne, il sollicite humblement la grâce du baptême.
Le Père, consolé de voir le Ciel venir à son aide, instruit le moribond des principales vérités révélées, lui montre au-dessus de sa tête le ciel ouvert qui va devenir son éternelle récompense, lui parle de Jésus et de la croix; puis il régénère cette âme dans l'eau sainte du baptême et lui ouvre ainsi toute grande la porte de l'éternelle béatitude.

Sa douceur avait une singulière puissance sur ces âmes si peu accoutumées à être traitées avec la charité dont usait ce missionnaire. Les Espagnols étaient haïs et détestés par les Indiens, comme des tyrans. Entre les Indiens mêmes régnait cet égoïsme inhérent à la nature corrompue, et que, seules, la grâce et la foi chrétienne peuvent déraciner du cœur humain. Ces barbares, déposant leur humeur naturellement sombre et farouche, écoutaient avec attention les discours pleins de dévotion de cet homme si doux. Ils comprenaient facilement que celui-là, au moins, ne cherchait que leur bien et leur intérêt. Aussi se laissaient-ils convaincre aisément par lui des vérités de la foi et lui demandaient-ils la grâce du baptême.

La réputation d'une si merveilleuse douceur se répandit au loin, et bientôt on vit accourir spontanément une multitude d'hommes, qui venaient demander leur instruction et leur entrée dans la sainte Eglise. Il n'était plus besoin de courir à leur recherche; ils venaient d'eux-mêmes écouter le missionnaire et se soumettre à ses paroles. Lui, tout heureux de leur docilité, les instruisait, les baptisait. Combien en convertit-il ainsi! combien en adoucit-il par ce contact de sa propre douceur et des préceptes évangéliques si bien faits pour le cœur de l'homme, si parfaitement en harmonie avec ses plus secrètes aspirations!

Son influence sur ces nouveaux convertis était si grande, que d'un seul mot il obtenait ce que ne pouvait obtenir la rigueur des châtiments. Sous le charme de cette parole si pleine d'affection et d'intérêt, les volontés rebelles pliaient comme le flexible osier, les cœurs endurcis fondaient comme la cire devant un feu ardent. Les appelait-il, ils s'empressaient d'accourir; il leur commandait, et joyeux ils obéissaient avec une admirable promptitude. Ils étaient devenus à son égard comme des petits enfants, dociles et respectueux. Selon la promesse de l'Évangile, les loups étaient transformés en paisibles agneaux. Cette douceur que Jésus recommande si instamment à ses disciples, et qu'il leur enseigne avec l'humilité comme une vertu de son cœur, cette douceur est toujours victorieuse comme tout ce qui vient du Christ.

Notre Saint se proposait d'évangéliser Talavera et le pays d'alentour. Avant de partir, il s'efforça d'affermir dans la foi tous ses nouveaux convertis. Il prêchait au peuple partout où il le trouvait rassemblé. La visite des pauvres et des malades faisait toujours ses délices, il les assistait dans leurs besoins, et leur laissait au cœur des paroles pleines de consolation.

Il s'adressait aux riches pour secourir les pauvres et distribuait à ceux-ci tout ce qu'il pouvait obtenir de la compatissante charité de ceux-là. N'était-ce pas son apostolat comme celui du Christ, que le prophète Isaïe annonçait en ces termes : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour prêcher la grâce aux captifs, la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur et le jour de la vengeance de notre Dieu qui console ceux qui pleurent? » *Isaïe*, LXI, 1-2.

Aussi notre Saint était-il le bienvenu partout : chez les malheureux et les pauvres dont il était le consolateur; chez les affligés qui trouvaient en lui un ami véritable en toutes leurs épreuves; chez les riches dont il savait utiliser les au-

mêmes et donner ainsi aux heureux de la terre une occasion de s'amasser des trésors pour le ciel.

Saint François Solano était surtout l'ami des enfants. Races et nationalités n'étaient point pour lui des considérations : Espagnols, Indiens, Nègres, Mulâtres, il voyait en chacun de ces chers petits êtres une âme immortelle, rachetée au prix d'un sang divin. De leur côté, les enfants lui rendaient bien cette affection. Ils aimaient à se trouver auprès de lui, et dès si loin qu'ils pouvaient l'apercevoir, ils criaient avec joie : « Voici le Saint ! » François imitait ainsi son divin Modèle disant à ses disciples : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. » (*Marc*, x, 14.)

Les [illegible] avaient [illegible] près de [illegible] deux établissements où ils enseignaient aux Indiens l'agriculture et [illegible] et s'efforçaient de les mettre au courant des méthodes et des usages des peuples civilisés. Il y avait [illegible] établissements [illegible] Magdeleine [illegible] [illegible] petite [illegible]. Il en prit la direction et bientôt on put s'en féliciter. Tous les jours il [illegible] parlant au peuple, admi[illegible] enfants.

Vers midi il se retirait généralement à quelque distance [illegible] son frugal repas, profitant de ce moment de solitude pour élever son âme et son cœur vers Dieu. Là il se laissait aller à l'enthousiaste admiration que lui inspirait la nature, œuvre de Dieu ; il savait s'en servir comme d'un puissant moyen de plus intime union avec le Créateur de l'univers. Les oiseaux se firent bientôt les amis de notre Saint : ils venaient partager son maigre repas en gazouillant joyeusement ; ils se perchaient sur sa tête et sur ses épaules, lui obéissaient et ne le quittaient qu'après avoir reçu sa bénédiction. Nous verrons plus tard que la nature entière semblait se courber et se soumettre à l'empire de sa volonté.



Chapitre Douzième.

A TRAVERS LES TRIBUS.

ZÈLE D'APÔTRE. — SANTIAGO D'ESTERO. — RIOXA. — COMPLOT. — UN CONTRE NEUF MILLE. — CONVERSION — PREMIÈRE FERVEUR. — SAN MIGUEL. — LE VILLAGE DE TUCUMAN. — LES PLAINES DE MANSO. — LA PROVINCE DE CHUCO. — LE PARAGUAY. — LA TRAVERSÉE DU FLEUVE. — QUATORZE ANS D'APOSTOLAT.

SAINT François ne se borna pas à exercer le ministère dans les bourgades dont presque tous les habitants étaient chrétiens ; sa soif ardente le poussait toujours à faire de nouvelles conquêtes.

Il alla donc sans crainte à travers les tribus païennes, n'accordant pas même une pensée aux dangers qu'il pouvait y courir. Son plus vif désir depuis longtemps était de mourir martyr pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et de verser, comme lui, son sang pour les âmes immortelles.

Il savait s'appliquer les paroles de saint Paul à son disciple Timothée : « Annoncez la parole. Insistez à temps et à contretemps, reprenez, suppliez, menacez avec une patience à toute épreuve et en toute doctrine. Mais quant à vous, veillez, embrassez toutes sortes de travaux, faites l'œuvre d'un évangéliste ; remplissez votre ministère, soyez sobre. » (II *Tim.*, IV, 25.)

Dès qu'il apprenait qu'un cacique ou chef indien était dans le voisinage, il s'empressait d'aller à sa rencontre afin de prêcher devant sa tribu assemblée. Il s'efforçait d'abord d'entrer dans les bonnes grâces du chef pour pouvoir plus facilement gagner le cœur des sujets. Ces pauvres gens écoutaient généralement ses instructions avec une véritable avidité. Il continuait à les instruire, à leur parler de la Rédemption et du ciel jusqu'à ce qu'enfin il les eût amenés à abjurer leurs erreurs.

[illegible]

Les pérégrinations [illegible] Santiago [illegible] de la République Argentine [illegible] Rio Dulce au 28e de latitude sud. Elle avait été fondée en 1552.

Les Indiens [illegible] longtemps [illegible] Notre Saint [illegible] Rioxa [illegible] du Chili [illegible] Andes [illegible] précédente. Les Espagnols [illegible] les mines d'argent qui s'y trouvaient. Ils n'étaient pas nombreux cependant, et comme ils craignaient les fréquentes attaques des Indiens, ils saluèrent avec joie l'arrivée de notre Saint, sachant que les indigènes l'aimaient beaucoup et le considéraient comme un messager de paix. Leurs espérances ne furent pas déçues. L'apostolat de François parmi ces tribus fut extrêmement fructueux, il les convertit, les baptisa et en fit de fidèles sujets de la catholique Espagne, gagnant ainsi par la seule puissance de sa vertu ce qu'on n'avait pu obtenir par la force des armes.

Des tribus entières furent attirées à Rioxa et s'y fixèrent. Il n'y eut pas dans la ville de citoyens plus heureux, plus paisibles et plus laborieux que ces sauvages d'hier. Mais ces conversions au christianisme excitèrent vivement la colère et la jalousie des tribus vivant dans la région montagneuse, près de la rivière Dolce. Quarante-cinq chefs ordonnèrent à leurs hommes de se venger des Espagnols et des sauvages convertis, soit en les tuant, soit en les faisant prisonniers, afin de les offrir en sacrifice à leurs idoles. Dans ce but, ils établirent leur camp sur une colline près de la ville et commencèrent leurs danses de guerre.

La tribu dont François Solano était devenu le chef spiri

[illegible] goûtant [illegible] sous ses ordres, avait paisiblement dans le service de Dieu, la pratique fidèle de ses lois et une fervente [illegible]. Mais pendant que tout était pour le mieux au dedans, les ennemis du dehors se préparaient à les [illegible] et à tomber inopinément sur eux.

C'était le Jeudi Saint. Pendant que tous ces fervents chrétiens assistaient [illegible] aux imposantes cérémonies de ce jour, les cris d'une immense multitude vinrent troubler [illegible] les rangs de ces [illegible] s'étendaient [illegible] à une [illegible] devenir une proie facile pour ces [illegible] de la [illegible] extermination. Ils [illegible] de victoire [illegible]. Aussi [illegible] il n'y [illegible] de la [illegible] [illegible].

Mais [illegible] qui les conduisait, c'était entre les mains de Dieu qu'un instrument qui l'amenait aux pieds du grand apôtre sans s'en [illegible] [illegible] la fois sont [illegible] et manifester la merveilleuse puissance de l'apôtre [illegible].

Le Père en effet a compris le péril imminent qui menace ses chers enfants. A peine les fidèles [illegible] ils rendus compte du danger qu'ils se hâtent d'organiser pour la défense et pendant que les femmes commencent à [illegible] et à se lamenter, [illegible] groupe entoure Pedro Cortez, leur général [illegible] de [illegible] les exhorte à vendre chèrement leur vie et à mourir [illegible] plutôt que de tomber entre les [illegible] de ces [illegible]. Mais François [illegible] d'un mot [illegible] comme un glaive de la parole qui pénètre jusqu'au plus [illegible] de l'âme, il se présente devant cette multitude sauvage. Comme autrefois Attila devant Léon aux portes de Rome, [illegible] ne répond que [illegible] s'arrêtent devant cet [illegible] qui [illegible] et d'assister [illegible] La foi du Christ [illegible] est [illegible] de son discours [illegible] qui [illegible] que [illegible] et peut [illegible] par le don [illegible] ses

paroles. François les oblige à écouter un sermon. Il leur parle de paix, de pardon, de charité!

Parmi tant d'auditeurs, beaucoup parlent des langues différentes et ne comprennent que la leur, et pourtant, le vaillant missionnaire, les haranguant en une seule langue, est parfaitement compris de tous. Que se passa-t-il dans l'âme de ces farouches brigands? Quelle transformation s'opéra sous les touches de la grâce, sous le charme de cette parole vibrante qui entraîne et captive? D'ordinaire, la colère ne permet pas à l'oreille de se prêter aux paroles de concilia-



VUE DE LA VILLE DE TUCUMAN (P. 102)

tion et de paix, et parler à un furieux, c'est perdre son temps. François pourtant ne le perd pas. Le nombre des convertis par cette prédication peut nous donner une idée de l'influence prodigieuse de sa parole apostolique, de sa douceur et de son humilité. Neuf mille hommes tombent à genoux et demandent le baptême! Ceux qui étaient venus porter la mort demandent maintenant pour eux-mêmes la vraie vie, la vie de l'âme, la vie éternelle.

On pourrait se demander quelle fut la profondeur de cette impression si subitement produite. Enthousiasmés un instant

espagnol. Épris par-dessus tout de leur indépendance qu'ils considéraient, et à bon droit, comme menacée par le voisinage des étrangers, ils s'étaient retirés plus loin du côté de l'Est. Ils avaient déjà trop bien appris, du reste, que les Européens n'épargnaient pas la vie des anciens habitants pour s'emparer des contrées qui leur convenaient. L'expérience leur avait donné sur ce point de terribles leçons.

La région où nous allons suivre notre Saint était bornée au Nord par les montagnes boisées, au Sud par des marais et des forêts; à l'Est coulait la rivière du Paraguay, tandis que les hautes cimes des Cordillères s'élevaient à l'Ouest. Plusieurs tribus avaient choisi ces lieux pour campement. Toujours en guerre les unes contre les autres, elles savaient se rapprocher et s'unir pour donner cours à leur haine contre les Européens. L'invasion étrangère se portait toujours de plus en plus sur leurs terres, leur arrachant le pays par lambeaux. La violence dont ils étaient l'objet ne pouvait qu'exciter leur haine implacable.

A l'arrivée de Solano, les Indiens menaient une vie errante, sans demeure et à peine vêtus. Ils passaient leur temps à la chasse et à la pêche; parfois même ils se nourrissaient de la chair de leurs prisonniers de guerre.

En 1556, André Manso, commandant espagnol, avait tenté de pénétrer dans ces régions. Les Indiens le surprirent avec ses hommes et massacrèrent toute la troupe; [illegible] mangèrent la chair de leurs victimes et se firent de leurs peaux des trophées de victoire. Les plaines qui s'étendent de chaque côté de la rivière Pilcomayo furent appelées les plaines de Manso en souvenir de cet horrible massacre. Depuis longtemps les aventuriers espagnols évitaient d'y passer pour ne pas exposer leur vie. Mais notre Saint se sentait attiré vers ces tribus sauvages précisément par les mêmes motifs qui en éloignaient les autres. Pour lui mourir était un gain, et il ne comprenait la vie que dans l'extension du règne de Jésus-Christ. Aucune crainte ne put dominer son zèle ni refroidir son désir du martyre. Voyant la misère, l'ignorance et la dégradation de ces malheureux sauvages,

il brûlait de leur apporter les lumières de la foi, les ardeurs de la charité et de briser leurs honteuses entraves.

Armé de la croix, il traversa les Cordillères de Cinigua.

Bientôt les sauvages accoururent pour voir cet homme étonnant qui parlait à la fois toutes les langues et se faisait comprendre de toutes les tribus.

Ils se convertirent par milliers. Le Saint les baptisa dans les eaux du Rio Vermejo, du Pilco Mayo, du Salado et des autres rivières. Solano ne se contenta pas de leur donner la robe de l'innocence par le baptême; par ses prudentes et délicates exhortations, il parvint aussi à les persuader de s'habiller plus convenablement. Leurs mœurs s'adoucirent au contact de l'Évangile; bientôt ils abandonnèrent leur vie nomade et s'adonnèrent à l'agriculture et aux autres métiers nécessaires à la vie sociale et sédentaire.

Il est vrai que quelques-uns d'entre eux, sans laisser les préceptes évangéliques, restèrent leur vie errante. La mémoire de leur apôtre resta longtemps en vénération parmi eux. Au retour de leurs courses vagabondes, ils parlaient entre eux de celui que le Ciel leur avait envoyé pour éclairer leurs pas et leur faire connaître, avec le ciel, Jésus leur Rédempteur. Le nom béni de François se mêlait à leurs chants.

Comme une ondée bienfaisante, François ne faisait que passer.

Il traversa la province de Chaco, enseignant, baptisant, faisant de nombreux miracles. Il arriva au grand Paraguay. Le fleuve était large et aucune embarcation n'était là pour le transporter. Les Indiens, joyeux, espéraient garder leur Père. Pour lui, il lui semblait entendre la voix des âmes qui l'appelaient de l'autre rive; il lui semblait voir l'ange du Paraguay disputer sa présence à l'ange du Chaco. Il exhorta donc une dernière fois ses chers enfants à persévérer dans la vraie foi, dans la paix et dans la charité mutuelle, puis il les bénit levant les yeux au ciel dans le ravissement de l'extase. Il étendit son manteau sur l'eau, et s'en servant sans crainte, il traversa ainsi le fleuve, à la grande admiration de ceux qui étaient venus l'accompagner jusque là.

Après avoir traversé miraculeusement le grand fleuve

fait la limite des deux nations, le Saint semblait courir à l'assaut des âmes.

Comme tous ceux des tribus qu'il avait traversées, les Indiens du Paraguay l'accueillirent avec joie. Là comme ailleurs, le don des langues que Dieu lui avait communiqué, lui permit de faire du bien à tous. Il continua donc ses missions à travers le Paraguay et l'Uruguay, traversa ensuite le fleuve de la Plata pour aller jusqu'à Santa Fé que les Espagnols avaient fondé en 1573. De là, il se rendit jusqu'à la Nouvelle Cordoue.

Indiens et Espagnols se convertissaient en foule sur son passage, car François était un véritable missionnaire et un homme de Dieu. La première ferveur de son apostolat ne s'était point refroidie, l'ardeur du combat, loin de le lasser, le ranimait sans cesse. L'esprit de foi le soutenait. Il entretenait son zèle par les mêmes austérités qui avaient marqué, en Espagne, les débuts de sa vie apostolique, et peut-être par de plus grandes encore. Il faisait tous ses longs voyages à pied sans jamais porter de sandales, en quelque état que fussent les routes, à travers les forêts et les montagnes; véritable enfant de François d'Assise, il se confiait en tout à la bonne Providence; il n'emportait jamais de provisions, laissant à Dieu le soin de pourvoir à tous ses besoins. Une fois de plus Jésus aurait pu dire à son apôtre: « Lorsque je vous ai envoyé sans pain et sans argent, vous a-t-il manqué quelque chose ? » — François, comme les disciples, aurait pu rendre témoignage à son Maître et lui répondre : « Non, Seigneur ! (*Luc.* XXII, 35

Durant quatorze ans, François se dévouera ainsi au salut de ses frères; travaux pénibles à la nature, mais consolants pour son cœur d'apôtre, fructueux pour les âmes et agréables à Dieu.



Chapitre Treizième.

MERVEILLES DE L'APOSTOLAT.

PAIX DE SANTIAGO. — DE L'EAU POUR TALAVERA. — SOURCE MIRACULEUSE. — RAFRAÎCHISSEMENT CÉLESTE. — PUNITION DES BLASPHÉMATEURS. — RÉSURRECTION. — L'INDIENNE PENDUE. — LE TAUREAU FURIEUX. — PUISSANCE DE LA CORDE FRANCISCAINE. — LES MAINS DU SAINT.

Ce qui ne contribuait pas peu à faire grandir et à répandre la grande renommée du Saint, c'étaient non seulement ces merveilleuses conversions, mais encore les bienfaits sans nombre dont il comblait ces pauvres gens et les miracles qu'il semait sur ses pas.

A son arrivée à Santiago d'Estero, la ville était divisée en deux factions qui se détestaient profondément; elles étaient sans cesse prêtes à se battre. Il leur parla de paix et de conciliation. Soudain leur haine se calma, tous en vinrent à composition.

C'est vers ce même temps qu'il apprit que dans le village de Talavera on manquait d'eau et qu'à cause de cette pénurie et des grands inconvénients qui en étaient la suite, les habitants se disposaient à quitter cette localité, à leur grand préjudice, puisqu'ils se voyaient dans la dure nécessité d'abandonner toutes leurs possessions foncières. L'homme de Dieu qui les avait évangélisés fut profondément touché de leur malheur. Il se rendit lui-même dans ce village. Inspiré du ciel, il se mit à déclarer [illegible] aux habitants qu'il y avait une bonne source non loin de là. Personne ne voulait le croire. Trop souvent on avait en vain cherché cette eau tant désirée. L'expérience [illegible]; on n'était que trop assuré qu'il n'y avait qu'à en prendre son parti, à tout laisser et à chercher ailleurs un établissement plus favorable. Le Saint

pourtant insista [illegible] cette terre sèche et aride [illegible] précis où l'on devait creuser. [illegible] Père, les habitants se mirent [illegible] [illegible] grande surprise [illegible] [illegible] Cet [illegible] du saint homme de Dieu [illegible] cette [illegible] assez d'eau pour [illegible] connue [illegible] les Espagnols [illegible] sous le nom de « Fontaine de saint Solano ». [illegible] [illegible] de tous [illegible] les pauvres malades qui s'en servent [illegible] envers le Saint qui [illegible] de Dieu. On raconte en particulier qu'une veuve de [illegible] d'une [illegible] miraculeuse.

Le saint Père Missionnaire voyageait [illegible] du Tucuman et se rendant de Santa Fe de Paraguay à Cordova, petite ville [illegible] en 1593 [illegible] Cordovier qui lui avait donné [illegible] que pendant quatre jours on [illegible] d'eau. Une extrême soif torturait les pauvres voyageurs, mais il y avait surtout [illegible] soldats que cette persistante [illegible] exaspérée [illegible] d'horribles imprécations et [illegible] L'âme du Saint en frémissait [illegible] sion de la souffrance de ses frères, il voulait surtout [illegible] Dieu des injures aussi indignes [illegible] secours [illegible]

Dans la caravane se trouvait le vénérable Père [illegible] de Iraguirra, prédicateur [illegible] de Notre-Dame [illegible] Merci. François alla le trouver en particulier et lui dit : « Il est bien certain que [illegible] véritables blasphémateurs contre Dieu sont [illegible] de toute faveur céleste, et pourtant [illegible]

[illegible] Dieu.

[illegible] voix puissante du [illegible] à [illegible] du sein de l'aridité, la [illegible] pour le [illegible]



VUE DE SANTIAGO D'ESTERO [illegible]

[illegible]. Le Saint toujours [illegible] corde et de chaîne [illegible] du père en entrant chez lui [illegible] laissé mort, plein [illegible] voulant cacher le don de Dieu sous [illegible] l'avoir [illegible] enfant plein de vie. Les parents [illegible] qu'il était véritablement mort, et, malgré [illegible] missionnaire, le bruit se répandit aux alentours [illegible]

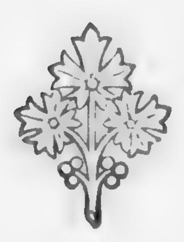
ment, que tous étaient éloignés [illegible] [illegible] voulait sur eux.

Dans la paroisse de Saint-Michel [illegible] devait avoir lieu une course de taureaux. [illegible] les Espagnols [illegible] de ces régions et [illegible] Espagnols [illegible] il [illegible] Miguel! [illegible] taureau plus furieux [illegible] dans la chaleur de la lutte [illegible] son [illegible] sur son passage. Il y eut [illegible] ne pouvant arrêter la bête [illegible] rustique.

Le Père François passe en ce moment dans ces environs; l'animal bondissant dans sa rage aveugle, renversant des rangées de palissades, se dirige droit vers le thaumaturge qui ne s'en effraie pas. Tous les yeux se tournent vers ce nouveau spectacle. Chacun craint pour les jours du Saint, aucune force humaine ne peut le délivrer de ce péril. L'angoisse était à son comble, on redoute le coup fatal. Pour toute défense François présente à l'animal furieux la corde qui lui sert de ceinture. O prodige! il s'arrête aussitôt, calme et doux comme un agneau; le Saint entoure de sa corde le museau de la bête, qui s'éloigne paisible et tranquille. Quelle ne fut pas l'admiration de tout le peuple en voyant de quelle manière merveilleuse et simple à la fois le Saint avait évité le danger qui le menaçait. Le gouverneur ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement, mais pour l'exprimer, ce n'était point facile. — Est-ce ainsi que vous domptez les taureaux furieux, mon Père? — Mais le Saint dans son humilité profonde fit remonter jusqu'à Dieu toute la gloire de cet éclatant bienfait.

Plus d'une fois, le Seigneur s'est plu à glorifier de la sorte la corde franciscaine, symbole de renoncement aux vanités du monde et d'attachement inviolable au Christ Jésus.

que, dans son irréflexion, il avait laissé exposé au plus grand danger; il revint sur ses pas pour le secourir, s'il le fallait, même au péril de sa vie. Quelle ne fut pas sa surprise de voir la bête qui, un instant auparavant, menaçait de tout écharper, douce et apprivoisée comme un petit chien, marchant à côté du Saint qui la flattait. François lui donna sa bénédiction, et l'animal s'en retourna paitre dans le champ. Solano défendit au commandant émerveillé de parler de cet incident, mais naturellement celui-ci se hâta de le publier. Les détails en furent bientôt connus au loin. En son humilité, notre Saint imitait Notre-Seigneur qui disait : « Prenez bien garde que personne ne le sache; » mais l'Evangile ajoute : Eux, s'en allant, publièrent le fait par tout le pays.



Chapitre Quatorzième.

DÉPART DU TUCUMAN.

NOUVELLE CORDOUE. — OBSTACLE A L'ÉVANGILE. — ZÈLE POUR LA MAISON DE DIEU. — CHAPITRE PROVINCIAL DE JAUJA. — LE CUSTODE DU TUCUMAN. — DÉMISSION. — RAPPEL A LIMA. — PROPHÉTIE A UN GENTILHOMME. — REGRETS MUTUELS. — LE DERNIER SOUVENIR. — ARRIVÉE AU COUVENT DE SUCRE. — LE « DEO GRATIAS » AU COUVENT POTOSI.

Nous nous sommes un instant laissé détourner de l'ordre chronologique des faits, afin de rassembler en un faisceau quelques-unes des nombreuses merveilles de l'apostolat de François. Nous avions laissé notre Saint à la nouvelle Cordoue.

Le pays aux environs de cette ville est stérile, arrosé seulement par quelques petits ruisseaux, le plus souvent à sec, comme le Rio Primero, ou tellement salé qu'on ne peut boire leurs eaux. Il y a peu de pâturages en dehors des plaines [illegible] et parfois saturées de sel.

Cordoue était le principal rendez-vous des voyageurs allant de Santa Fé à San Juan de la Frontera. C'était une ville opulente, mais dont les habitants avaient moins de piété que de richesses naturelles. Pour ranimer la vertu dans le cœur de ce peuple, François dut se livrer à des travaux considérables, [illegible] tout différents de ceux qu'avaient réclamés ses précédentes missions. Il ne s'agissait pas, en effet, de convertir des païens et des idolâtres, mais d'arracher les Espagnols catholiques à la torpeur et au vice, ce qui est plus difficile à cause de l'abus des grâces de Dieu. Sa parole ardente et [illegible] produisit l'effet des traits acérés. Par la [illegible] à la conversion des Indiens [illegible] la mauvaise conduite [illegible] la plus grande

difficulté que notre Saint eût à vaincre. Saint François Xavier, l'apôtre des Indes orientales, s'était autrefois heurté au même obstacle et l'immoralité des Européens avait gravement entravé ses travaux apostoliques : même pierre d'achoppement au Nouveau Monde. Si les pionniers de la civilisation sur les deux hémisphères avaient, comme leurs missionnaires estimé leurs âmes immortelles plus que leurs corps et que toutes les richesses de la terre, sans nul doute, les conversions eussent été plus promptes, plus nombreuses et plus persévérantes.

Notre Saint prêcha à Cordoue, non seulement par ses paroles simples et persuasives, mais surtout par l'exemple de sa vie sainte et pénitente. De remarquables conversions s'opérèrent dans la ville. Bientôt les confessionnaux furent assiégés, les églises se trouvaient trop petites, à tel point qu'on dut en construire de nouvelles pour contenir les foules qui revenaient à Dieu. Les marchands contribuèrent par de fortes sommes à l'érection des nouveaux sanctuaires.

François était très zélé pour redresser les abus qui se seraient glissés dans la maison de Dieu. S'il remarquait quelqu'un qui ne s'y conduisait pas convenablement, il l'en reprenait sévèrement et ses larmes étaient l'indice de la peine profonde qu'il en éprouvait. Par sa tenue pieuse et recueillie, sa modestie et son respect, il était à l'église un modèle vivant pour son peuple. Le cœur le plus indifférent ne laissait pas d'être touché et porté à la piété en le voyant monter à l'autel pour célébrer les saints mystères.

François n'était jamais plus heureux qu'en voyant l'église remplie de fidèles; et alors il lui était impossible de contenir sa joie. Une nuit de Noël, la foule était compacte. Solano versant de douces larmes, exhorta son peuple à se réjouir dans le Seigneur pour ses nombreux bienfaits. Ayant quitté l'église un moment, il revint bientôt avec son pauvre violon qui n'avait plus que deux cordes, il se mit à jouer et la foule, répondant à son invitation, chanta de joyeux cantiques à la louange du divin Enfant.

Le Frère Jean Gomez, qui l'aimait et le vénérait comme un

saint, l'accompagnait souvent en chantant pendant qu'il jouait du violon.

Compagnon ordinaire de François Solano, Frère Jean était devenu, comme lui, d'une simplicité d'enfant; si bien qu'il se mettait souvent à chanter quand on parlait en sa présence de l'Enfant Jésus, tant son cœur débordait alors de joie.

Notre Saint exerçait une salutaire influence sur tous ceux qui l'approchaient.

Il apprit un jour que quelques tribus établies près de Santiago d'Estero se livraient continuellement une guerre fratricide et se montraient en même temps très hostiles aux Espagnols; il s'empressa d'aller vers elles comme un ange de paix. Une seule exhortation lui suffit pour rétablir l'harmonie et renouer les liens de l'antique amitié entre les adversaires. Des cérémonies publiques se célébrèrent pour faire éclater aux yeux de tous le bienfait de la réconciliation, mais en même temps pour témoigner la joie que tous ressentaient de posséder au milieu d'eux François qu'ils considéraient comme leur père. Les caciques s'empressaient autour de lui, le suppliant de demeurer avec eux et lui promettant de lui obéir fidèlement.

Les malades et les affligés sollicitaient sa bénédiction, car elle les consolait et les soulageait toujours et souvent d'une manière merveilleuse.

Après la laborieuse mission de la nouvelle Cordoue, notre Saint retourna à Rioxa, mais si fatigué et si malade qu'il dut prendre le lit.

Pendant que notre Saint s'épuisait ainsi à évangéliser ses sauvages, sillonnant le Tucuman en tous sens pour porter à tous la lumière de l'Évangile, et que Dieu confirmait la parole de son apôtre par d'innombrables prodiges, on célébrait dans la vallée de Jauja, près de Lima, le chapitre provincial, sous la présidence du R. P. François Antoine d'Ortiz, commissaire général pour toutes les provinces du Pérou.

La sainteté et le zèle de François Solano étaient universellement connus; comme il était rempli de l'esprit de Dieu et fidèle observateur de la discipline monastique, aussi fut-il élu unanimement Custode de la custodie du Tucuman.

L'homme de Dieu, qui n'avait jamais cherché que la vie laborieuse mais cachée du missionnaire, supplia avec instance qu'on lui épargnât ce fardeau qui allait être pour lui un empêchement à la vie apostolique, vie qui l'avait attiré, loin de sa patrie, dans les régions du Pérou. Mais son humilité sincère pas plus que la peine réelle qu'il éprouvait en abandonnant ce poste, que les fatigues et les périls rendaient si cher, ne purent modifier la décision du chapitre. Pour lui, il fuyait les charges avec plus d'horreur que d'autres ne mettent d'empressement à les rechercher. L'obéissance avait confirmé son élection en refusant la démission qu'il avait offerte si



VUE DE CORDOBA (NOUVELLE CORDOUE). (P. 114.)

librement et si spontanément; c'était donc pour lui la volonté de Dieu, claire, manifeste et par conséquent impérieuse et inviolable. Il accepta avec humilité la charge qu'il avait d'abord refusée par humilité.

Pour en remplir les obligations, il commença aussitôt la visite des couvents confiés à sa sollicitude paternelle. Il apparaissait au milieu de ses frères comme un miroir sans tache, de sainteté et de perfection religieuse. Chacun se félicitait d'avoir sous les yeux un tel exemple de vertu, modèle accompli du vrai Frère Mineur. On ne se contentait pas seulement d'admirer sa régularité aux offices, son zèle pour la pratique de la sainte Règle, sa charité et sa bonté; le désir

de s'[illegible] encore davantage [illegible] à plusieurs de pieuses indiscrétions envers le nouveau [illegible] du Tucuman.

Etant en visite au couvent de Talavera, un religieux fort pieux et digne de foi put se rendre compte que le Père passait ses nuits en prières, prenant à peine un repos que la nature réclame si impérieusement, se flagellant cruellement, sans pitié pour ce misérable corps qu'il traitait avec une dureté inouïe, se revêtant de durs cilices, se ceignant de chaînes de fer qui ne le laissaient pas un moment sans souffrance. Homme tout céleste, vivant caché en Dieu avec les anges du ciel, ses paroles se ressentaient de cette divine fréquentation, ses exhortations étaient brûlantes; il ne se permettait jamais des paroles oiseuses ou déplacées, il excitait et encourageait toujours ses religieux à s'entretenir de choses pieuses, sérieuses et utiles pour l'avancement spirituel et le salut des âmes, il dédaignait les nouvelles frivoles ou inutiles, les conversations qui, loin de porter aucun profit à l'âme, y laissent au contraire un vide qui la dessèche ou un poids qui l'opprime.

Il employa son année de charge en d'incessants labeurs, donnant les soins les plus assidus à cette portion de la vigne du Seigneur qui lui était confiée. Mais à peine se vit-il au terme de son office qu'il fit de pressantes instances auprès de ses supérieurs pour être délivré du gouvernement et redevenir simple religieux. On ne voulut pas le contrister par un nouveau refus, et l'on accéda à sa demande. Par contre, le Père Commissaire Antoine d'Ortiz le fit venir à Lima, que les Espagnols appelaient alors la cité des rois, pour lui confier la fondation et le gouvernement d'un nouveau couvent de récollection.

L'obéissance, tout en lui accordant une faveur, lui imposait ainsi une nouvelle peine. Il lui fallait, en effet, s'éloigner de ce Tucuman où, depuis longtemps déjà, il exerçait le ministère apostolique.

Il s'était attaché à ses ouailles par les liens d'une foi commune: il avait arrosé cette terre de ses sueurs, l'avait fécondée de son incessant travail, l'avait réchauffée au contact de sa charité et l'avait couverte d'une abondante moisson. Il fallait maintenant la quitter.

Son année de supériorité qui l'avait empêché de se livrer avec toute l'ardeur accoutumée au travail du saint ministère, n'avait été qu'une préparation à une séparation plus complète. Quand arriva le moment de la séparation, notre saint apôtre résolut de partir secrètement. Plusieurs prophéties signalèrent son départ.

Un homme riche lui ayant offert de l'argent pour les dépenses de son voyage, François, en vrai Frère Mineur, le refusa en lui disant, avec un gracieux et bienveillant sourire : « Gardez cette somme, car un jour vous serez tellement pauvre que vous aurez besoin des aumônes des fidèles pour vous faire enterrer. » Le gentilhomme fut fort surpris de ces paroles, mais le Saint reprit : « Oui, oui, mon ami, ce que je vous ai dit vous arrivera sans faute. » Quatre ans après, ce riche citoyen vendit en effet tout ce qu'il possédait et entra dans l'Ordre franciscain, où il mourut peu de temps après dans l'absolue pauvreté que le Saint lui avait prédite.

Il annonça de même la destruction de Talavera, la découverte de nouvelles mines, la fondation d'une nouvelle ville entre Santa Fé et San-Miguel, enfin la conversion des habitants du Chaco.

Si François était légitimement attaché à ce peuple qu'il voulait conduire à Dieu, rien d'étonnant que les Indiens, à leur tour, se fussent attachés à leur apôtre, à qui ils devaient les bienfaits de la foi et les consolations d'une charité toujours compatissante et toujours au service de tous. Ces pauvres gens n'étaient guère habitués à recevoir des bienfaits de tous ces hommes nouveaux qui avaient inondé leur pays; ils n'étaient guère habitués à se voir traiter par eux en amis et en frères: parfois une brutalité révoltante leur faisait détester et haïr ces étrangers durs et cruels. Aussi appréciaient-ils davantage le désintéressement et le dévouement de leurs missionnaires. Il leur était facile de se convaincre que ce n'était point pour l'or et l'argent de leurs mines que ces derniers avaient quitté gaîment famille et patrie; l'intérêt des âmes, le souci de leur salut éternel avaient été les mobiles de cet exil volontaire, et les avaient portés à affronter les périls d'une mer immense et les dangers d'un climat inconnu. Les

sauvages savaient faire la différence entre le religieux généreux, prodiguant sa vie pour le salut des âmes, et le marchand cupide, ne cherchant qu'à leur arracher leur travail et leurs biens. D'ailleurs, combien de fois, par d'éclatants miracles, François n'était-il pas venu à leur secours dans leur détresse? et comment ne pas s'attacher à un homme dont la charité sans bornes se manifestait sans cesse par de nouveaux bienfaits? Aussi grande fut la peine de ces pauvres Indiens, quand ils apprirent qu'on allait leur enlever leur père et leur consolateur, celui qui pour eux avait été un véritable envoyé du ciel. Ils pleuraient, se demandant pourquoi on le leur enlevait si tôt. Inconsolables, ils entouraient celui qui n'avait lui-même qu'à suivre les indications de son tendre cœur pour pleurer avec eux, sur une séparation si cruelle. C'était tout un peuple d'enfants qu'il fallait laisser!

L'un d'eux, rompant le silence qu'imposait l'émotion, supplia le Père de leur laisser au moins un souvenir de son passage parmi eux, il le pria qu'il voulût bien leur laisser sa corde, cette corde avec laquelle il avait naguère dompté le taureau furieux, et qui peut-être avait été l'instrument d'autres nombreux miracles dont le récit ne nous est pas parvenu. Que pouvait-il refuser en ce moment?... Ne fallait-il pas, par ce témoignage d'attachement et de bienveillance, calmer un peu leur amère douleur et les angoisses du sacrifice? Le Saint ne pouvait que condescendre à leur pieux désir, il la leur donna. Et depuis, que de miracles ne se sont pas opérés au contact de cette corde séraphique! Il n'est pas, dans la région, une femme qui, dans les douleurs et les dangers de l'enfantement, n'invoque avec confiance le nom de saint François Solano et ne demande à porter la sainte corde qu'il a laissée comme souvenir de son apostolat dans le Tucuman. On conserve cette précieuse relique dans l'église de Saint-Jacques d'Estero, où elle est l'objet de la vénération des peuples.

Saint-Jacques d'Estero possède également une chasuble qui servait à notre Saint les jours de fête, et l'humble cellule qu'il habita en cette ville a été transformée en un pieux oratoire; on y conserve également une poutre avec laquelle il opéra un miracle

Chacune des principales villes qu'il a évangélisées dans ces régions se glorifie de posséder quelque relique de son apôtre.

Rioja possédait autrefois l'autel portatif dont François se servait dans ses voyages. Cette précieuse relique est aujourd'hui au Couvent de Buenos-Ayres. C'est une caisse d'un mètre et vingt centimètres de longueur, sur cinquante centimètres de large. L'intérieur est tapissé de papier de couleur. Elle est actuellement vide. On la conserve sous l'autel dédié au Saint. Dans la sacristie du même couvent on voit un petit portrait de François. Rioja ne garde plus qu'un oranger planté par le Saint.

Au Couvent de Cordoba il y a un rosaire que Mgr Bustos, évêque et provincial de [notre Ordre, tenait du saint Frère] Mineur: à Talamuchita [c'est un rituel manuscrit entièrement] copié par lui.

Le Couvent de Tucuman garde la pierre sacrée de l'autel portatif; elle est noire. On la voit enchâssée dans un cottret de bois dont le centre est ouvert. Dans un grand cadre de bois doré on conserve une chasuble de soie que l'on croit avoir fait partie de la chapelle portative.

Talavera[1], Socotonio et Magdalena, qui avaient été les premiers champs d'action de notre Saint et qui, à ce titre, lui étaient très chers, gardèrent fidèlement son souvenir; les habitants l'honorèrent pendant sa vie, mais surtout après sa mort, par leur vie pieuse et exemplaire. Ils l'invoquaient dans toutes leurs épreuves soit publiques soit domestiques, et ce n'était jamais en vain.

Cette séparation fit une plaie profonde dans l'âme de notre Saint, une plaie inguérissable. Pour lui, rien ne pouvait égaler les montagnes sauvages, les fleuves et les prairies de son Tucuman. Les plus beaux palais n'égalaient point les huttes pauvres et basses, où il allait visiter ses sauvages, instruire les ignorants, réconforter les faibles, relever ceux qui étaient tombés, bénir et absoudre ceux qui allaient mourir. La

1. Le nom de Talavera a disparu pour faire place à Tramas. Nous devons [ces] précieux détails sur les reliques de notre Saint conservées dans les régions de [son apostolat], au R. P. Pablo L. Falcon O. F. M. Gardien du Couvent des Franciscains de Tucuman; ces renseignements nous sont venus trop tard [pour la première édition].

richesse légendaire [illegible] ne pouvait lui faire oublier un instant [illegible] dans la forêt, sous les dômes de verdure, grandiose temple que Dieu lui même s'est bâti. Il ira partout où les ordres de ses supérieurs l'enverront, mais son esprit et son cœur resteront auprès de ses chers sauvages; il s'adonnera avec ardeur au ministère de la ville, il cultivera d'autres âmes, toujours pour la gloire du même Dieu, mais rien ne lui fera oublier ses Tucumanais. Son désir le portera toujours vers eux, et souvent il demandera comme une grâce à ses supérieurs de reprendre son ancien ministère. Ses instances étaient si pressantes, ses raisons si légitimes, qu'on aurait fini par lui accorder sa demande, si l'on n'avait craint qu'un si pénible voyage, des travaux si accablants, ne fussent un danger pour ses jours; et de fait sa santé s'affaiblissant et l'âge commençait à lui faire sentir ses infirmités.

Si le saint missionnaire nourrissait toujours au fond de son cœur le secret désir de retourner auprès de ces peuples auxquels il avait consacré les débuts de son apostolat, les Indiens, à leur tour, caressaient l'espoir qu'un si bon père, tôt ou tard, leur serait rendu. Depuis plusieurs années déjà François avait quitté le Tucuman, et cependant un missionnaire revenant de cette mission put rendre témoignage de la tristesse qui planait encore sur ce peuple depuis le départ de leur Père. Quelle fut donc la raison de cet attachement d'un Saint à ses enfants des bois et des montagnes, et des Péruviens reconnaissants à ce fils de François d'Assise? Elle est tout entière dans ce cri de saint Paul, que notre Bienheureux pouvait répéter à bon droit : *In Christo Jesu per evangelium ego vos genui :* « C'est moi qui vous ai engendrés au Christ Jésus par l'Evangile! » (I *Cor.*, IV, 15.)

Solano partit seul pour son long voyage de sept cents milles.

Il arriva au couvent de Chuquisaca, aujourd'hui Sucre, à trois cents milles de Lima; le Père Gardien le reçut avec bonheur, mais il ne pouvait croire qu'il eût fait une si longue route sans guide. C'était, en effet, chose impossible, mais notre Saint, accompagné sans doute par l'Ange de Dieu, avait trouvé la chose facile et toute naturelle.

Il s'arrêta au couvent de Potosi, le 4 octobre, pour y célé-

brer la fête de Notre Père saint François. Au dîner, en l'honneur de la grande fête qu'on célébrait et du passage du Père Solano, le Père Gardien donna *Deo Gratias* aux frères en leur disant : « Mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur. » Cette infraction à la coutume qui voulait de garder constamment le silence pendant les repas, [illegible] quelques-uns. Leur sentiment se traduisit [illegible] un peu triste. Solano [illegible] la sainteté plus vraie [illegible] cet état d'âme, et quoiqu'il fût [illegible] observateur de la règle du silence et du recueillement, il savait cependant qu'il était des circonstances où [illegible] pas à l'ordre. Malgré sa fatigue [illegible] cette simplicité ravissante qui le caractérisait, il se mit à danser au milieu du réfectoire, en engageant ses frères à se réjouir avec lui.

On le comprend facilement : cet acte de condescendance ne tarda pas à dérider tous les visages.

François reprit bientôt son voyage pour se rendre enfin à Lima où l'appelait la Sainte Obéissance. C'était en 1605 ; notre Saint était âgé de cinquante-six ans, mais les quatorze années passées dans les incessants labeurs de ces rudes missions avaient altéré sa santé et abrégé ses jours. Il devait consacrer à Lima les cinq dernières années de sa vie.



Chapitre Quinzième.

LIMA.

CHOIX D'UN SITE POUR LA CAPITALE. — LA VALLÉE DE LIMA. — LIMA. — [illegible] — TREMBLEMENTS DE TERRE. — ÉGLISES. — [illegible] LOAISA, PREMIER ARCHEVÊQUE. — L'ORDRE FRANCISCAIN A [illegible]. — COUVENT DE LIMA. — FRANÇOIS GARDIEN DE NOTRE-DAME DES ANGES. — SA DÉMISSION. — TRUXILLO. — RETOUR A NOTRE-DAME DES ANGES. — DÉLIVRANCE DÉFINITIVE. — MINISTÈRE. — ÉTAT MORAL DE LIMA.




Nous avons vu [illegible] comment Pizarre avait fait la conquête du Pérou. Son premier soin fut de choisir le lieu [illegible] sa capitale.

Cusco, [illegible] des montagnes, était trop éloigné [illegible] navigateur et commerçant. [illegible] position [illegible] à la fois et plus rapprochée [illegible] préférable. Le conquérant finit par fixer son choix dans la vallée de Rimac.

[illegible] que les indigènes avaient [illegible] cette vallée était très fertile. A deux lieues [illegible] de la mer, [illegible] un port favorable pour le commerce. [illegible] de Pizarre voyait déjà [illegible] venir mouiller au nouveau [illegible] parfaitement à [illegible] la Pérou.

De là, [illegible] communiquer facilement avec les différentes parties [illegible] les démarches des Indiens.

La position [illegible] est une des plus agréables que l'on puisse concevoir. [illegible] de Rimac, le climat est [illegible] degrés de [illegible] des

[illegible] de la [illegible]

Il y a [illegible]

Le [illegible]



VUE DE LIMA. (P. 124.)

Espagnols ont, par corruption, [illegible] Rimac était originairement le nom d'une idole, à laquelle les Indiens offraient des sacrifices humains. Les [illegible] étaient persuadés que cette divinité répondait à leurs prières, et c'est pour cela qu'ils l'appelèrent Rimac, [illegible] qui signifie en leur langue *le parlant* ou *celui qui parle*. Pendant quelque temps on nomma aussi la nouvelle capitale [illegible] *de los Reyes*, parce qu'elle fut fondée le jour de l'Épiphanie, le 6 janvier 1535. Les armes de la ville rappellent encore ce

[illegible] *grande* [illegible] *d'une étoile à huit pointes* [illegible] *et d'une grande étoile*, [illegible]

A peine l'[illegible] eut-il [illegible] le site et conçu le plan de sa cité, qu'il se mit à l'œuvre avec énergie. Les Indiens furent [illegible] d'une distance de plus de cent milles pour aider à la construction. Les Espagnols s'appliquèrent vigoureusement à leur tâche sous l'œil vigilant de leur chef. Le camp fut transformé en une ruche d'ouvriers laborieux, le bruit des armes fut remplacé par le son des instruments de travail.

La forme de cette ville est celle d'un triangle dont le grand côté s'étend sur les bords de la rivière; sa longueur est d'environ deux tiers de lieue et sa plus grande largeur un peu moins d'une [illegible]. Elle est entourée d'une muraille de pierres bâtie avec très peu de régularité et flanquée de trente-quatre bastions que l'on n'a pas pris la peine de rendre très formidables, car ils ne sont destinés qu'à défendre la ville contre une invasion de la part des Indiens. Les rues sont pavées; on a pourvu à leur propreté par des égouts voûtés. La plupart des maisons de la ville sont basses mais commodes et d'un extérieur agréable. On [illegible] ces édifices bâtis de matériaux très solides, tant les murs sont épais, sans compter les [illegible] corniches dont ils sont décorés. Le corps de la maison comprend d'abord une charpente que l'on couvre d'un torchis d'osier ou de canne [illegible] en dedans et en dehors afin de mieux cacher la carcasse; le tout est soigneusement [illegible] en [illegible]. On met à l'extérieur une couche de chaux pour [illegible], après quoi on le peint en couleur de pierre de taille; les maçons tracent les jointures de chaque pierre, on en fait autant pour les corniches. Les personnes qui ne connaissent point cette manière de bâtir, s'imaginent au premier coup d'œil que les maisons sont toutes composées des matériaux qu'elles représentent.

Les toits sont plats et aussi on ne leur donne que l'épaisseur nécessaire pour défendre l'intérieur des coups de vent et des rayons du soleil. Sur les planches qui forment ces toits et qui présentent en dedans d'assez jolies moulures, on met

à l'extérieur une [illegible] en quelque sorte pour [illegible] les [illegible]. [illegible] beaucoup dans ce [illegible] pas besoin de [illegible] précautions.

Les [illegible] de la [illegible] de la longueur [illegible] différence qu'elles [illegible] le bois en est fort, [illegible] à la corruption.

Dans les quartiers [illegible] et même dans l'intérieur de la ville [illegible] produisent toutes sortes de fruits et de [illegible] des principales maisons renferme des [illegible] qui [illegible] des canaux donne toujours la [illegible].

La raison de la [illegible] des églises est toute simple, elles résistent mieux aux tremblements de terre qui menacent continuellement cette ville. Ces [illegible] du sol sont le fléau le plus terrible de Lima et des environs; elles viennent d'une manière [illegible] et se répètent si fréquemment, que jamais il n'y a entre les [illegible] tremblements de terre un intervalle assez considérable pour [illegible] les ravages de ceux qui ont précédé.

Les églises de Lima se distinguaient autrefois moins par la noblesse extérieure de leur architecture que par la richesse des ornements employés au service [illegible]. Les jours de fête une magnificence incroyable était [illegible] aux yeux du peuple; les autels, depuis leur base jusqu'aux [illegible] des retables, étaient couverts d'argent massif d'un travail exquis. Les murs étaient décorés de tentures de velours garnies de franges et de houppes d'or et d'argent; on voyait çà et là ces précieux métaux incrustés dans les sièges, les stalles et les autres meubles. Mais l'attention quittait bientôt les voûtes, les cintres, les colonnes et se portait tout entière sur deux files de chandeliers d'argent massif qui s'échelonnaient sur toute la longueur de l'église avec des tables et des guéridons supportant des groupes d'anges, de saints et autres figures faites de même métal.

Aujourd'hui encore, dans les [illegible] de l'Amérique espagnole, les objets employés immédiatement au servi

ce de la religion, tels que les vases sacrés et les châsses, sont d'or, couverts de perles et de diamants en si grande quantité, que l'œil est ébloui et souffre de leur éclat : tous les vêtements sacerdotaux sont des plus précieuses étoffes d'or et d'argent qui se fabriquent en Europe. (*Descrip. de l'Amérique*, ch. XI.

François Pizarre qui avait fondé Lima y construisit une magnifique cathédrale dédiée à saint Jean l'Évangéliste, on l'appelait « La Major ». Ses trois larges nefs et ses deux hautes tours dans le style espagnol du XVIe siècle, lui donnaient un aspect très majestueux. L'or, l'argent, les mosaïques y brillaient de toute part. » (Dom Bérengier, *Vie de saint Turibe*, Préface.)

Le vénérable Jérôme de Loaïsa, des Frères-Prêcheurs, fut le premier archevêque de Lima, en 1548. Atteint de bonne heure de graves infirmités, il ne put, malgré sa piété et son zèle, avancer beaucoup l'œuvre de la régénération chrétienne du pays. Son successeur, saint Turibe, qui gouvernait cette église lors de l'arrivée de notre Saint, put y travailler plus efficacement, aidé surtout par les Ordres religieux de Saint-Augustin, de Saint-Dominique et de Saint-François.

Les Frères-Mineurs avaient déjà plusieurs couvents au Pérou et à Lima même. Pendant quelque temps cette mission dépendit de la province du Saint Évangile du Mexique, dont elle était une custodie. A cause de l'agrandissement de cette mission, elle en fut détachée pour former une province indépendante, sous le nom des douze Apôtres, qui bientôt, dans sa vigoureuse efflorescence dut elle-même se diviser pour donner naissance à d'autres provinces. Au chapitre général de 1565, on en forma les provinces de Saint-François de Quito, de la Très-Sainte Trinité du Chili et de Saint-Antoine de Charcas.

L'antique sceau représente les saints Apôtres Pierre et Paul, ayant saint François au milieu d'eux dans une barque, tous trois jettent à la mer le filet du pêcheur : chacun porte son emblème : la clef, la croix, l'épée. L'Esprit-Saint, les ailes étendues, les couvre de sa protection : au-dessus de leurs têtes on compte vingt et une étoiles. Plus tard la

province de Saint-Antoine fut de nouveau annexée à celle du Pérou, qui s'étendit ainsi depuis Truxillo jusqu'à Potosi, deux villes à mille trois cents milles l'une de l'autre. Elle comptait dix-huit couvents dont onze dans les villes espagnoles, les sept autres dans les villes indiennes. Un commissaire général de l'Ordre, délégué du Révérendissime Père Général pour ces contrées lointaines, avait la haute direction des trois provinces, filles de celle du Pérou et de celle de Saint-Foy de la Nouvelle-Grenade.

Le couvent de Lima fut fondé par le Père François de la Poix, venu de l'île de Saint-Domingue. François Pizarre lui donna la permission de s'établir dans sa ville capitale; il le traita avec bonté, lui offrit un emplacement convenable et le recommanda à la charité des Espagnols, dont les aumônes élevèrent bientôt le premier couvent des Frères Mineurs. Cependant, en 1536, les religieux durent abandonner cette première demeure; hors des murs de la ville, le monastère était continuellement exposé aux surprises de la guerre d'escarmouches que se faisaient Indiens et Espagnols, et même les Espagnols entre eux. Ils choisirent pour y bâtir leur nouveau couvent un endroit très agréable. La communauté se composait d'une soixantaine de religieux [1].

« Au commencement du XVIIIe siècle il y avait à Lima trois couvents de Franciscains; l'un d'eux comptait sept cents religieux. » (Dom Bérengier, *Vie de saint Turibe*, Préface.)

Il est temps de revenir à notre Saint.

Rappelé de sa mission du Tucuman par le Commissaire Provincial, le Père François Solano fut nommé supérieur du nouveau couvent de Notre-Dame des Anges à Lima.

Ce couvent de récollection avait été fondé par un frère convers André Corso. C'était vraiment, comme le demandaient les satuts généraux de l'Ordre : « Un lieu de repos spirituel, où l'on faisait l'apprentissage de la perfection pour le bien de toute la Province. »

1. Gonzague, Prov. 12 Apos.

De nouveau l'humilité du Saint fut alarmée. Elle fut satisfaite en partie, car on ne lui donna que la charge de vicaire, mais Dieu voulut qu'on nommât Gardien de cette maison un religieux tellement faible et maladif que les principaux devoirs et toute la responsabilité retombèrent sur Solano.

L'année suivante arriva d'Espagne le nouveau commissaire général, le Père Jean de Monte Major. Un de ses premiers soins fut de nommer Solano Gardien de *Sancta Maria de los Angeles*. Dès qu'il apprit sa nomination, notre Saint se retira dans un endroit solitaire du jardin, et s'asseyant sous un arbre, il donna libre cours à sa douleur. Le Père Jean, connaissant son profond chagrin, parut d'abord céder à ses désirs, et retira sa nomination pour le moment. Mais, constatant tous les jours le bien immense que pouvait faire le Père François dans la charge de Gardien, il la lui imposa définitivement. Le Saint se soumit à la voix de l'obéissance, mais, comme toujours, son humilité ne lui laissa pas de repos. Cette vertu défiante d'elle-même le conduisit souvent aux pieds de ses supérieurs implorant avec instance le mot de la délivrance. Comme on le maintenait dans ses fonctions, il alla trouver à Santa Magdalena le commissaire général, le suppliant avec larmes de décharger enfin du poids de la supériorité ses épaules trop faibles.

Ses larmes et ses sanglots touchèrent le Père commissaire, qui lui donna son congé.

Alors, pour s'éloigner le plus possible des yeux de ses supérieurs et de ses frères, de peur de recevoir de nouvelles charges, il demanda qu'on voulût l'envoyer au petit couvent de Truxillo, à quatre-vingts lieues au nord de Lima, espérant trouver là une retraite assurée où il pourrait servir Dieu dans un oubli absolu.

D'ailleurs sa santé déclinait de jour en jour, et ses supérieurs pensaient que le grand air et le climat de Truxillo lui seraient plus favorables que le séjour de la grande ville de Lima. Mais, tout en cédant à la sincérité de ses larmes, ses frères semblaient regretter pourtant de voir cette perle précieuse s'obstiner à se cacher, ils pensaient à la parole du divin

Maitre : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville placée sur une montagne ne peut point se cacher; on n'allume point une lumière pour la placer sous le boisseau mais bien sur un candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » (*S. Matth.*, v. 15)

Comment aurait-on pu cacher aux yeux du peuple, avide de la contempler et de l'admirer cette cité de sainteté, bâtie sur la haute montagne de la perfection par la main même du Seigneur? Cette lumière ardente, s'alimentant à la charité divine, pénétrant de sa douce clarté les âmes de ses frères pour les conduire dans les sentiers de la vertu, ne devait-elle pas briller dans la maison du Seigneur?... N'était-ce pas un crime de la laisser ainsi sous le boisseau sans que personne ne pût en profiter?

Aussi François ne jouit pas longtemps de sa solitude.

Dès l'année suivante 1603, un autre commissaire arriva en Amérique. C'était le fameux Père Jean Vénido, qui devint plus tard évêque de Lima. Il était très énergique et inflexible dans ses décisions; il commanda au Père François Solano, au nom de l'obéissance, d'accepter la charge de Gardien du couvent de Truxillo. Notre Saint se soumit une fois de plus mais une année ne s'était pas encore écoulée que déjà le Chapitre provincial, estimant une perte de le laisser dans l'ombre, le rétablit supérieur de Notre-Dame des Anges, remettant ainsi à la torture l'humilité du Saint qui avait une insurmontable horreur pour toute supériorité.

L'obéissance se trouvait aux prises avec l'humilité. L'une s'imposait au nom de la volonté de Dieu, et comment résister à cette volonté si clairement et si souvent manifestée; l'autre réclamait des droits au nom de son indignité et de sa faiblesse, et comment accepter un fardeau à la fois si lourd et si délicat avec la conviction profonde et sincère de cette indignité et de cette faiblesse? Torture sainte, mais pourtant pénible et crucifiante. Le Saint ne pouvait se décider à un refus obstiné, quand l'obéissance commandait mais d'un autre côté il n'osait pas accepter une dignité dont il se croyait indigne et incapable.

Il ne gouverna la maison que quatre mois pendant lesquels

il demanda jusqu'à onze fois qu'on voulût bien le remplacer; enfin son humilité eut gain de cause, on lui permit de reprendre son rang de simple religieux.

Apprenant cette agréable nouvelle, le Saint s'agenouilla devant le commissaire qui lui apportait sa délivrance, et devant toute la communauté assemblée, il confessa publiquement son incapacité, suppliant qu'on voulût bien lui donner la dernière place, la seule qui lui convînt. Tous furent profondément touchés de sa grande humilité. Le commissaire dut se faire violence pour le réprimander sévèrement, qualifiant sa conduite d'obstination réitérée, lui déclarant que désormais ses désirs étaient satisfaits, et qu'il était destitué de son office, comme il le méritait. Rempli de joie, le Père Solano baisa la main de son supérieur, en versant de douces larmes, puis se relevant, il se mit à danser comme un enfant.

Ses supérieurs ne lui imposèrent plus aucune charge. Ils le laissèrent libre désormais de suivre en paix ses inspirations, car ils voyaient en lui un vase d'élection que Dieu réservait à quelque grande œuvre.

Son attrait, il est vrai, le portait vers les missions sauvages, mais comprenant que Dieu lui ouvrait à Lima un autre champ d'action, il mit toute son ardeur à défricher, cultiver et féconder cette partie de la vigne du Seigneur, employant toutes ses forces au service du Roi des cieux et des âmes rachetées par le sang du Rédempteur. Ses lèvres s'ouvrirent pour laisser couler le fleuve abondant et fécond de la parole divine, « cette parole qui affermit les cieux. » (*Ps.* XXXII, 6.) Son oreille se prêtait attentive aux plaintes des pauvres et aux aveux des pénitents, ses mains étaient toujours prêtes aux œuvres de miséricorde.

Ne pouvant plus contenir son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il lui arrivait souvent de s'arrêter au milieu d'une place publique, et lorsqu'il se voyait entouré d'hommes avides de sa parole, sortant un grand crucifix qu'il tenait caché dans sa manche, il leur parlait avec force, leur retraçant la divine Passion du Maître adoré, leur inspirant l'horreur du vice, les charmant par la beauté de la vertu.

Parfois il organisait une [illegible] procession. Portant la croix

élevée, il excitait les hommes à la pénitence au souvenir des grandes vérités du salut; bientôt le peuple qui le suivait devenait si nombreux que les rues en étaient obstruées. Sans respect humain comme sans ostentation, il prenait tous les moyens possibles pour amener les citoyens de Lima à la pratique de la vie chrétienne, et ce n'était pas sans raison.

L'auteur de la *Vie de saint Turibe*, Dom Bérengier, nous décrit aussi les missions de ces pays au temps de son héros qui fut aussi le temps de notre Saint, puisqu'ils travaillèrent ensemble à la réforme et à la conversion de ce peuple : « Quand il arriva au Pérou, il trouva un pays encore profondément troublé par les longues luttes des fils et des compagnons de Pizarre et d'Almagro. Les vices des séculiers envahissaient l'Eglise. Les prêtres se livraient au négoce, et devenaient fermiers ou propriétaires. De là, une négligence toujours plus grande pour le service divin et pour la prédication de l'Evangile.

Les ordres religieux eux-mêmes, quoique mieux préservés de ces désordres, n'apportaient plus le même zèle dans l'accomplissement de leurs fonctions sacrées. Enfin la plaie du concubinage menaçait de s'étendre à une grande partie du clergé de la colonie. De leur côté, les Espagnols n'étant plus retenus par la crainte de Dieu, si mal représenté dans ses ministres, se livraient sans vergogne à tous les excès et ne mettaient plus de bornes à leurs cruautés contre les Indiens. Ces malheureux indigènes, traités comme des êtres sans raison et servant tour à tour d'aliment à la cupidité ou aux violentes passions de leurs vainqueurs, cherchaient par tous les moyens à retourner à la vie sauvage, pour échapper à ce joug écrasant. » (*Vie de saint Turibe*. Préface.)

Mais Dieu ne délaissait pas son peuple; il lui envoyait au contraire des saints, pour le relever et l'assainir. Nous connaissons déjà l'apôtre François Solano; avant de passer plus avant dans la connaissance des merveilles de son apostolat, permettons-nous un pieux regard sur les élus de Dieu qui furent ses contemporains.



Chapitre Seizième.

SAINTS CONTEMPORAINS.

DESSEINS DE DIEU. — SAINT LOUIS BERTRAND. — DÉSORDRES DU TEMPS. — SAINT TURIBE. — SAINTE ROSE DE LIMA. — BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE JÉSUS. — BIENHEUREUX MARTIN DE PERRÈS. — BIENHEUREUX JEAN MASSIAS. — TABLEAU.

Par un de ces secrets de sa Providence qui étonnent nos esprits et ravissent nos cœurs, Dieu fit éclore au frontispice de l'histoire chrétienne du Pérou une merveilleuse variété de saints, choisis dans tous les rangs, prenant surtout la sève de leur sainteté dans les deux Ordres religieux qui exerçaient alors leur apostolat côte à côte dans ces régions, comme sur tant d'autres plages du monde.

Et tout d'abord, saint Louis Bertrand, né à Valence en 1526, et baptisé sur les mêmes fonts que saint Vincent Ferrier dont il hérita l'esprit apostolique.

Entré dans l'Ordre de Saint-Dominique à l'âge de dix-huit ans, sa vertu précoce et sa science permirent à ses supérieurs de l'élever au sacerdoce dès l'âge de vingt et un ans, malgré les résistances de son humilité. Enflammé du zèle des âmes, ne se laissant guider que par l'esprit de son Sauveur, il suivit sans résister l'inspiration qui le portait vers les plages du Pérou pour y travailler au salut des âmes avec l'espoir d'y trouver la palme du martyre qu'il désirait ardemment.

Parti en dépit de tous les obstacles que l'on suscita à son magnanime projet, il reçut du Seigneur le don des langues, et travailla assidûment au salut des infidèles, dont il convertit un grand nombre.

L'enfer mit tout en œuvre pour arrêter le saint missionnaire, mais sa patience, sa pénitence, sa foi mirent en fuite l'esprit malin et déjouèrent tous ses artifices; rien ne put

ébranler la constance de saint Bertrand, ni le détourner du saint ministère. Son détachement était si grand, sa vie ressemblait tellement à celle des anges qu'on l'appelait par excellence *le Religieux de Dieu.*

Les miracles se multipliaient sous ses pas; ayant pris, sans en recevoir aucun mal, le poison qu'on lui avait destiné, il convertit ceux mêmes qui avaient tramé sa mort.

Malheureusement le travail des missionnaires était souvent entravé par la conduite scandaleuse des officiers espagnols, qui, pleins de cupidité, faisaient mépriser la religion que recommandaient les envoyés du ciel. Or, le mal a toujours plus de force et d'attrait que le bien, surtout sur des âmes qui ont à peine entrevu les splendeurs de la vérité. La cruauté, la vie désordonnée et pleine d'impiété, l'avarice insatiable de ces officiers étaient un si grand obstacle à la conversion des Indiens et à leur persévérance que le Saint demanda à repasser en Espagne (1569), où il continua sa vie apostolique.

Dieu le combla de faveurs célestes et le consola dans ses maladies par de nombreuses apparitions, en particulier par celle de notre Père saint François, qui lui permit de baiser ses pieds, ornés des sacrés stigmates de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il mourut le 9 octobre 1581, à Valence, où il était né.

Ces causes graves qui obligèrent un saint de quitter le fructueux ministère des missions pour retourner dans sa patrie, rebuté par des obstacles qu'il jugeait insurmontables, nous prouvent bien que de grands maux avaient été apportés et répandus dans ce pays par ceux-là mêmes qui auraient dû en être les civilisateurs et les lumières. Les Espagnols conquérants n'étaient pas tous des apôtres, et si quelques-uns étaient poussés aux lointaines expéditions dans la pensée de gagner des âmes au Christ, d'autres étaient bien loin de ces salutaires aspirations. Dieu n'allait pourtant pas abandonner ce peuple à la merci de spéculateurs cupides. L'Espagne avait fourni un saint apôtre, mais ce n'était pas le dernier. Les misères étaient grandes. Ce fut alors que la Providence envoya au Pérou le saint archevêque Turibe pour être à la fois le réformateur des Espagnols et l'apôtre des Indiens.

Comme réformateur, il fut le saint Charles du Pérou. Par ses conseils et ses nombreux synodes, par son activité prodigieuse qui lui permettait de se rendre compte de tout par lui-même dans son immense diocèse, par son exactitude dans les moindres fonctions pastorales, par le soin minutieux qu'il mettait dans l'accomplissement des lois de l'Eglise, par son respect pour les moindres cérémonies du service divin, il renouvela la discipline ecclésiastique dans toute l'Amérique du Sud, réforma les mœurs des prêtres, corrigea les désordres des Espagnols, éclaira la conscience des Indiens, donna au culte divin une splendeur inconnue jusqu'à lui... Comme apôtre des Péruviens, saint Turibe fut un autre François Xavier. Les difficultés qu'il eut à vaincre dans un pays sauvage et montagneux, les immenses espaces qu'il eut à parcourir, les multitudes d'infidèles qu'il convertit, baptisa et confirma, font de lui le digne émule du grand apôtre des Indes, qui finissait sa carrière dans l'Extrême Orient, lorsque l'archevêque de Lima allait commencer la sienne dans le Nouveau Monde. Non seulement il convertit la majeure partie des indigènes du Pérou, mais il les amena peu à peu à se conformer presque entièrement aux usages de la vie civilisée; il en fit un peuple et prépara leur fusion avec les colons venus d'Espagne.

Comment put-il, dans les vingt années de son épiscopat, accomplir tant de merveilles? Dieu avait, sans doute, préparé son serviteur à ce prodigieux apostolat par sa pieuse éducation, par les travaux de sa jeunesse cléricale; mais le secret de sa force était ailleurs. Saint Turibe la trouva dans la prière et la pénitence que le Seigneur couronna plus tard par le don des miracles. Par la prière le saint Pontife savait puiser au ciel la vie de la grâce dans sa source éternelle. Cette prière, tantôt publique, tantôt privée, fut incessante. Lui qui avait tout un monde à conquérir à Jésus-Christ, il priait et psalmodiait comme un moine solitaire dans son cloître. La prière le disposait à l'action, et après l'action la prière le reposait encore des rudes labeurs de l'évangélisation des peuples.

Mais l'homme qui prie voit s'éclairer l'œil de son intelli-

gence et la lumière d'en-haut inonder les plus secrets replis de son cœur. Il connaît alors la profondeur de ses misères, il pénètre bien avant dans les mystères des expiations du Sauveur des hommes et sent s'éveiller dans son cœur un désir violent de satisfaire, à son tour, la justice céleste et d'imiter son divin modèle attaché à la croix. Aussi la pénitence, la mortification des sens, le renoncement à la volonté propre, furent héroïques dans notre saint archevêque.

Plein d'un mépris profond de lui-même, il força la chair à n'être plus que l'instrument de l'esprit, et, la chair domptée par un courage surhumain, l'esprit régna sans rival dans cette belle âme, qui se trouva toute préparée par ce difficile triomphe au grand rôle que la Providence lui avait ménagé.

Saint Turibe fut aussi un thaumaturge. Le pouvoir des miracles est, on le sait, la récompense que le ciel accorde parfois aux saints pour glorifier leurs vertus héroïques[1]. Il commanda en maître aux éléments, guérit les malades, redressa les boiteux, éclaira les aveugles, délia la langue des muets, rendit l'ouïe aux sourds, et ressuscita même les morts.

Turibe-Alonso Mogrobejo était né en Espagne, le 16 novembre 1538, à Majorga, petite ville du royaume de Léon. Il mourut à Sagna, au Pérou, le 23 mars 1606, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait gouverné son église pendant vingt-quatre années, et la mort était venue le surprendre au milieu des soins de son épiscopat. Soixante-treize ans après sa mort, l'Eglise le plaçait sur les autels, et quarante-sept ans plus tard, elle lui décernait les honneurs de la canonisation[2], la même année qu'à saint François Solano.

La fleur de l'apostolat n'était pas la seule qui devait fleurir dans les champs fécondés par les labeurs constants des trois saints : Louis Bertrand, Turibe et François Solano. Les fleurs du cloître, fleurs de la prière et de l'humilité, devaient aussi s'épanouir sur cette terre du Pérou et l'embaumer de leurs parfums; la Rose de Lima et le Lis de Quito ouvrirent

1. *Vie de S. Turibe*, par Dom Bérenger.
2. *Ibid.*

leur corolle pleine de l'odeur de leur vertu. Le Bienheureux Martin Perrès, tertiaire de Saint-Dominique, et le Bienheureux Jean Massias, convers dominicain, répandirent au loin les émanations célestes de leur sainteté, que ni les murs du cloître, ni les remparts que dresse l'humilité ne purent emprisonner.

Sainte Rose naquit à Lima même, le 20 avril 1586. On l'avait appelée Isabelle au baptême, mais alors qu'elle n'avait que trois mois, une rose ayant apparu sur son visage pendant qu'elle dormait, on ne l'appela plus que Rose. Devenue plus grande, ce nom lui donna des inquiétudes, à la pensée que la vanité seule avait présidé à ce changement, mais la Très Sainte Vierge, dans une vision, lui assura que ce nom était très agréable à son divin Fils, et pour marque de son affection, elle voulut encore l'honorer du sien; elle s'appela désormais Rose de Sainte-Marie.

Sa vie fut vraiment pleine de saintes merveilles, où la bonté de Dieu se joue. Mais elle fut aussi pleine des merveilleuses et saintes folies de la mortification poussée au plus héroïque degré. Un de ses panégyristes a résumé sa vie en ces mots : « La bienheureuse Vierge du Pérou est une rose fermée par l'amour de la retraite; une rose épanouie par l'éclat de ses vertus; une rose flétrie par la rigueur de sa pénitence. » (Nicolas de Dejon.) Ce sont bien là les trois phases de cette angélique vie, tout entière consacrée à Dieu.

Prévenue de la grâce divine dès les premières lueurs d'une raison précoce, elle n'avait encore que cinq ans lorsqu'elle consacra à Dieu sa virginité. Après les plus rudes épreuves dont elle sortit victorieuse, il lui fut permis de revêtir solennellement l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qu'elle désirait depuis longtemps, et du consentement de sa mère, elle se fit faire un petit ermitage où elle passa son temps entre le travail et la prière.

Sa charité, sa bonté, sa douceur étaient si grandes que l'on disait, et à bon droit, que c'était une Rose sans épines... Les épines, elle les gardait toutes pour elle-même. Insatiable de souffrances, elle était fort ingénieuse pour se procurer ce que les autres fuient avec tant d'horreur. Disciplines, chaî-

nes de fer, veilles et jeûnes n'étaient là pour elle que des choses fort ordinaires. L'énumération de ses mortifications ne serait rien moins qu'effrayante. On pouvait dire d'elle ce que le prophète disait du Sauveur : « De la plante de ses pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a point en elle de partie qui soit sans douleur et sans tourment. » Amante passionnée de Jésus, le suivant pas à pas dans le chemin du Calvaire, où elle s'abreuvait de toutes les souffrances, elle mérita les plus douces et les plus suaves consolations. Un jour elle entendit le Divin Sauveur lui dire avec un accent d'indicible tendresse : « Rose de mon cœur, je te prends pour mon Épouse. » Et pour rassurer sa timidité et son humilité qui semblait lui faire redouter ce titre aimant que le Seigneur venait de lui donner, la Très Sainte Vierge ajouta : « Rose, la bien aimée de mon Fils, tu es maintenant sa véritable Épouse. » Et depuis cet heureux jour la présence de Jésus fut si sensible dans son âme qu'elle n'aurait pu en détourner sa pensée, quand même elle l'eût expressément voulu.

Sa vie fut ainsi remplie et des plus rudes épreuves et des plus saintes consolations.

Elle mourut le 24 août 1617 et fut béatifiée en 1668 par Clément IX, qui, l'année suivante, lui donna le titre de patronne principale du Pérou. Clément X la mit au catalogue des saints en 1671, et Léon XIII la proclama Patronne de l'Amérique latine.

Lima eut sa Rose, Quito eut son Lis.

Quito faisait alors partie du Pérou. la Bienheureuse Marie Anne de Jésus y naquit le 31 octobre 1618. Comme pour sainte Rose, le nom même de famille de ses parents De Perédés y Florès parlait de fleurs. Un signe miraculeux marqua sa naissance, une étoile brillante qui servait de base à une palme diamantée parut au-dessus de sa maison.

Dès l'âge de huit ans elle s'était consacrée à Dieu, et sa consécration était pour elle si pleine et si entière, elle la voulait si réelle et si irrévocable qu'elle ne voulait plus s'appeler que Marie-Anne de Jésus. Elle n'avait pourtant pas attendu ce temps pour se donner à Dieu et lui manifester sa soumission, puisque, encore à la mamelle, elle ne prenait sa

nourriture que deux fois le jour, et une seule fois le mercredi et le vendredi.

Dans un voyage que fit sa mère quand elle fut restée veuve, quelques mois à peine après la naissance de l'enfant, en traversant une rivière, la mule fit un faux pas: l'enfant échappa des mains de la pauvre femme et tomba, mais elle fut miraculeusement soutenue sur les eaux par une main invisible jusqu'à ce qu'on vint la chercher.

La mort vint bientôt la priver aussi de sa mère, et Marie-Anne fut confiée aux soins de sa sœur aînée.

Dès sa plus tendre enfance, elle s'adonna à de grandes mortifications qui furent parfois découvertes par ceux avec qui elle vivait.

Frappée de tant d'indices de sainteté, étonnée des lumières spirituelles dans une enfant si jeune, sa sœur lui procura le bonheur de communier, quoiqu'elle n'eût encore que sept ans.

Comme sainte Thérèse, elle avait fait le projet de fuir la maison pour aller évangéliser les infidèles, mais son dessein fut trop tôt découvert. Deux fois tout était prêt pour son entrée dans un couvent de religieuses, mais le Seigneur voulait la laisser dans le monde pour servir d'exemple aux vierges chrétiennes. Elle se [illegible] un ermitage au sein même de sa famille et mena dans cette solitude la vie la plus parfaite et la plus mortifiée.

Ses compatriotes l'appelaient la sainte. Ayant un jour entendu cette parole qu'on disait d'elle, des pleurs abondants coulèrent de ses yeux pour réparer l'opinion trop avantageuse que l'on se faisait d'elle.

Dieu la fit passer par le creuset de la souffrance et des maladies, mais c'était une joie pour la sainte fille. En 1645, une terrible épidémie faisait de grands ravages dans Quito; d'affreux tremblements de terre vinrent se joindre au fléau et mettre le comble à la consternation; la Sainte offrit alors sa vie en holocauste pour le salut de ses frères. Dieu accepta son sacrifice, les tremblements de terre cessèrent; l'épidémie diminua dès ce jour, mais Marie-Anne fut accablée de maladies qui la conduisirent au tombeau.

Elle mourut le 26 mai 1645, à l'âge de vingt-six ans. La

maladie épidémique qui affligeait Quito disparut quand la sainte victime eut rendu le dernier soupir. Elle fut inhumée revêtue de l'habit de Saint-François. Pie IX la béatifia en 1853.

Lima devait encore voir briller dans son sein deux hommes d'une éminente sainteté, tous deux de la famille de Saint Dominique. Le Bienheureux Martin de Perrès et le Bienheureux Jean Massias. Le premier naquit à Lima en 1569, d'une famille honorable et pieuse. Sa vertu se manifesta dès ses plus tendres années; aussi de bonne heure il dit adieu au monde et à ses vanités pour demander au cloître un abri, où dans la solitude il pourrait mieux encore servir le Dieu qu'il aimait. Il demanda à être admis dans le Tiers-Ordre de Saint Dominique et à servir en qualité de frère lai. On mit le comble à ses vœux en lui accordant cette grâce. Dans la vie religieuse sa vertu se montra toujours plus éclatante, et son humilité et sa charité lui faisaient opérer de véritables merveilles. La sensibilité de son grand cœur le rendait compatissant à toutes les misères, même à celles des animaux; ce n'est pas en vain que toute l'Amérique espagnole l'appelle le *saint aux rats*.

Dans son couvent le sacristain voyant les ornements et les étoffes précieuses rongés et lacérés par les rats, se proposait de détruire cette pernicieuse engeance par le poison, mais le frère Martin, compatissant, le détourna de ce moyen cruel, prenant sur lui de le délivrer de ces hôtes désagréables. Il prit donc un panier qu'il déposa par terre et commença à appeler ces petites bêtes qui, les unes après les autres, grimpèrent toutes dans la corbeille. Alors il les transporta dans le jardin, et, comme autrefois saint François avec le loup de Gubbio, frère Martin fit un pacte avec les rats : il s'engageait à les nourrir. Mais les rongeurs promettaient de leur côté de ne plus faire de ravages; voilà pourquoi on représente le Bienheureux Martin un panier à la main et entouré de rats, auxquels il donne à manger.

Il mourut le 3 novembre 1639, jour qu'il avait prédit lui-même. Grégoire XVI le béatifia le 19 mars 1836 [1].

1. [illegible]

Jean Massias était né dans l'Estramadure en 1585; de bonne heure orphelin de père et de mère, il resta sous la tutelle de sa sœur et de ses oncles, qui bientôt lui confièrent la garde des troupeaux. Son âme innocente et pure mérita une protection toute particulière de l'apôtre saint Jean qui lui apparut souvent, le favorisant d'admirables visions de la céleste patrie.

Plus tard Jean se mit à voyager et passa en Amérique au service d'un marchand qui, une fois dans le Nouveau Monde, abandonna le jeune homme sur cette terre étrangère sous prétexte qu'il n'était pas assez instruit. La Providence avait ses desseins. Après avoir erré longtemps à travers les solitudes et parcouru neuf cents lieues au milieu des plus pénibles privations, il vint à Lima, où il reprit son premier métier de pasteur. Dieu bénit son troupeau et le multiplia prodigieusement.

Après deux ans il entra au couvent des Dominicains de Sainte-Madeleine de Lima: il avait alors trente-six ans. Dès lors ses mortifications et ses austérités devinrent si terribles qu'il fut bientôt réduit à l'extrémité, tout courbé et tout boiteux. La dureté qu'il exerçait envers lui-même ne le rendait que plus doux envers les pauvres, auxquels il distribuait les aumônes en qualité de portier, les servant à genoux comme il l'aurait fait à notre doux Sauveur lui-même. Aussi le ciel venait-il souvent au secours de sa charité trop libérale. Compatissant pour les pauvres de ce monde, il n'avait garde d'oublier les pauvres prisonnières du purgatoire qui, par une permission divine, venaient elles-mêmes implorer le secours de ses prières.

Il mourut le 16 septembre 1645, mais sa fête, approuvée aussi par Grégoire XVI, se célèbre le 3 octobre chez les Dominicains[1].

Avons-nous eu tort de réunir dans le même tableau ces serviteurs de Dieu qui font tous rejaillir la lumière de leur sainteté sur la jeune Église du Pérou? Ils sont groupés avec une admirable symétrie qui ne permet pas de les séparer. Au centre le pontife Turibe, près de lui les deux apôtres, l'un

1. [illegible]

dominicain, l'autre franciscain : Louis Bertrand et François Solano : deux vierges : la Rose de Lima, et le Lis de Quito; enfin deux frères convers qu'orne la blanche robe de Saint-Dominique.

N'est-ce pas un groupe ravissant? Ne méritait-il pas d'être mis sous nos yeux? Nous ne regrettons pas d'avoir esquissé leur vie; s'il fallait regretter quelque chose ce serait de n'avoir pu l'exposer tout entière; notre tâche est bornée à retracer la vie de Solano, et nous y revenons sans plus tarder.



Chapitre Dix-septième.

LA PAROLE DE DIEU.

LIBERTÉ DE LA PAROLE DE DIEU. — AU THEATRE. — AUX ÉGLISES. — SOURCE DE DOCTRINE. — SUR LES PLACES PUBLIQUES. — DANS LES MONASTÈRES. — DIVERSES CONVERSIONS. — LE Dr ALBERT DE ACUNA. — AIMER DIEU. — LES STRATAGÈMES DE LA CHARITE. — PANIQUE DANS L'ÉGLISE. — SERMON INACHEVÉ. — « EXULTAVIT SPIRITUS MEUS. » — PRÉDICATION DE LA PASSION. — ÉCOLE D'ÉLOQUENCE.

Nous avons vu Lima et étudié ses mœurs d'alors; en passant nous avons salué les héros chrétiens qui font sa plus belle gloire; voyons maintenant l'apôtre franciscain employant toutes les ressources de son zèle apostolique pour conduire ce peuple vers Jésus-Christ, en lui inspirant non pas seulement la crainte salutaire qui retient au bord du précipice mais encore l'amour de la perfection qui donne à l'âme des ailes légères pour s'enfuir loin de la corruption du monde. Son levier pour soulever les masses, c'était la divine croix du Sauveur; sa harangue c'était l'Evangile, la parole de Dieu; son champ d'action était partout; il courait, volait là où il prévoyait du bien à faire, comme le chasseur impatient qui ne se contente pas d'attendre sa proie, mais qui court les bois et les forêts dans l'espoir de trouver venaison. Il ne craignait pas, nous l'avons vu, de s'arrêter dans les rues, sur les places publiques, pour haranguer les passants qui, bien vite, se groupaient autour de lui. Sa sainte audace le poussait plus loin encore.

Parfois, mû par ce souffle de l'Esprit-Saint, à qui rien ne résiste, il entrait même dans les théâtres, dans les lieux de réjouissances publiques; et, mettant tout respect humain de côté, n'écoutant que son zèle brûlant, il montait sur une proé-

nuence et même sur la scène, et lui mettait sous les yeux des spectateurs un drame plus saisissant et plus vrai. Il leur parlait du Dieu d'amour mort pour nous, il leur retraçait les circonstances de la divine passion, il leur montrait la croix sanglante, et ses paroles, ses soupirs et ses larmes pressaient les auditeurs d'aimer et de servir Celui qui pour nous a souffert de si grands supplices, de si cruelles tortures. Un jour, au théâtre, il termina en s'écriant : « Le Très-Haut s'est humilié, le Tout-Puissant a tremblé d'effroi et Celui qui est le Bonheur même a été plongé dans la tristesse ! Quelle tragédie que la Passion du grand et puissant Seigneur à qui les étoiles chantent un hymne de gloire et de louanges, qui est assis sur les Chérubins et qui tient tout l'univers dans sa main ! Il s'est abaissé sous les pieds de l'homme et il a présenté sa face divine aux outrages des misérables pécheurs ! » En entendant ces paroles enflammées, les acteurs quittèrent la scène et l'on entendit des pleurs et des gémissements s'élever de l'auditoire au lieu des applaudissements accoutumés.

Quelque solennité réunissait-elle le peuple dans une église, il profitait de cette affluence, et avec une liberté que nous ne connaissons plus, il montait en chaire, et avec son cœur d'apôtre il adressait aux assistants de pressantes exhortations. Son sermon était court, on le comprend ; mais il était senti, c'était la foi, la conviction, l'amour qui parlaient. Puis descendant de chaire, il se rendait dans une autre église pour y continuer son ministère.

C'était dans l'oraison qu'il puisait ce zèle apostolique. A genoux devant l'image du séraphique docteur saint Bonaventure, auquel il avait une très grande dévotion, il passait de longues heures dans la contemplation des divins mystères, il s'illuminait, s'échauffait dans le feu de l'oraison, mais bientôt cette flamme était à l'étroit dans son cœur ; l'incendie éclatait irrésistible, il se levait alors, et s'en allait porter à d'autres âmes le feu qui consumait la sienne. Sa bouche, interprète de son cœur, parlait des divines choses comme seuls les saints savent en parler.

Le plus souvent il dirigeait ses pas vers les endroits où se tenaient les joueurs, où les mondains s'assemblaient pour leurs

promenades et leurs amusements, il savait que là les démons travaillaient à perdre les âmes, inspirant aux uns le blasphème, les propos bouffons et [illegible], aux autres les pensées, les imaginations, les désirs infâmes, il savait que là les têtes chaudes s'animaient souvent jusqu'à en venir aux disputes, aux querelles et aux coups. Pour contrebalancer les efforts des esprits de ténèbres, lui aussi allait de groupe en groupe, reprenant les querelleurs, faisant rougir souvent par sa seule présence ceux dont les conversations étaient loin d'être chastes; et lorsque des propos malsonnants venaient par accident



PÉRUVIENS (P. 131).

choquer son oreille, il ne craignait pas d'interpeller les effrontés.

Son zèle qui paraîtrait excessif n'en obtint pas moins de nombreuses et éclatantes conversions. Le Saint semblait mettre en pratique le conseil de l'Apôtre à Timothée : « Prêche la parole de Dieu, insiste à temps et à contre-temps, presse, prie, gronde en toute patience et doctrine! » (II *Tim.*, IV, 2).

Notre Saint [illegible] en [illegible] dans les cabarets, et s'adressant [illegible], il leur rappelait le seul qu[illegible]

Notre-Seigneur voulut souffrir sur la croix pour leur amour.

Un autre jour le frère Juan Gomez l'accompagna à Lima; ils se rendirent à la magnifique *Plaza de los Mercadores* où se trouvait ce que nous appellerions maintenant la Bourse. François s'aperçut bientôt que le démon était le principal directeur des affaires, et il en fut rempli de douleur. Saisissant son crucifix et le regardant un moment avec amour, il s'écria d'une voix qui terrifia la foule : « O pécheurs, je vous en supplie, n'offensez pas Notre-Seigneur qui s'est sacrifié pour vous! Je vous conjure de ne pas le crucifier de nouveau par vos péchés. »

Il s'éloigna ensuite si rapidement, que le frère Juan eut peine à le suivre. Quand il l'eut rejoint, il le saisit par la corde pour ne plus rester en arrière, ce qui arrivait parfois aux compagnons de notre Saint, car à certains moments celui-ci était entraîné par l'esprit de Dieu comme par une force irrésistible. On le vit plus d'une fois élevé de terre et transporté à travers l'espace par la toute-puissance divine.

François n'attendait pas toujours qu'il y eût un nombre suffisant d'auditeurs. Il partait comme poussé par un vent impétueux, et quand il n'avait pas trouvé l'occasion de prêcher, il lui en coûtait de revenir au couvent. Rencontrait-il dans un carrefour trois ou quatre personnes, il s'arrêtait pour leur parler, et sa parole était si entraînante que le nombre de ses auditeurs ne tardait pas à grossir ; on ne pouvait plus traverser les rues. Alors le Saint, chantant de pieux cantiques, conduisait la foule vers une place plus spacieuse où chacun pouvait à son aise le voir et l'entendre. Mais parfois la foule devenait si compacte que le prédicateur avait beaucoup de peine à revenir à son couvent, d'autant plus qu'il lui fallait se soustraire à l'enthousiasme et à la vénération du peuple. Il fuyait, mais on le poursuivait, on l'arrêtait et dans son couvent même, il pouvait à peine se dérober à ces témoignages importuns qui blessaient son humilité.

A ceux qui ne pouvaient venir l'entendre, il allait lui-même porter la parole divine. Partout dans toutes les âmes il voulait faire briller la divine splendeur qui n'est autre que le Sauveur Jésus. C'était là l'ardeur qui enflammait le prophète

Isaïe, lui aussi, jurait de ne point se taire dans cette Sion, confiée à son zèle, de ne point se reposer dans sa Jérusalem, jusqu'à ce que le juste s'y élevât comme une radieuse splendeur, et que le Sauveur y fût allumé comme une lampe ardente. (*Isaïe*, XLII, 1)

Dans les monastères il allait réconforter, enflammer les âmes religieuses; dans les prisons il allait consoler les prisonniers; dans les hôpitaux, il allait relever le courage des malades; il profitait de ses visites chez les séculiers pour les instruire et leur faire entrevoir une autre vie que la vie matérielle dans laquelle ils semblent se confiner. Avec une admirable discrétion, dans le secret d'un tête-à-tête, selon le conseil de l'Evangile, il pratiquait la correction fraternelle, ramenant dans la voie du devoir les âmes égarées.

Au couvent de l'Incarnation de Lima, une religieuse était en butte à une pénible tentation : le dégoût. Les mortifications de la vie religieuse qu'elle avait embrassée, lui paraissaient maintenant insupportables, l'ennui la rongeait, tout lui était à charge. Une seule conférence spirituelle du Saint remit son cœur en paix, la délivrant de ce cruel malaise, lui rendant sa première ferveur.

Dans un autre monastère, celui de l'Immaculée-Conception, la victime de la tentation était encore plus découragée. Tourmentée par le démon, elle pensait même à déserter le couvent, malgré ses engagements sacrés. Le Père la détourna du sacrilège et de l'apostasie, en lui montrant l'énormité de la faute qu'elle était sur le point de commettre.

Les Sœurs déchaussées du Couvent de Saint-Joseph avaient souvent le privilège et la grâce d'avoir de lui des conférences spirituelles. Sous un tel maître, guidées par un homme si profondément versé dans les voies de Dieu, éclairées par un si illustre prédicateur, ces saintes filles firent de rapides progrès dans la perfection religieuse et l'observance régulière.

Le Père Jean Lainez vit un jour venir à lui un homme tout en larmes, le conjurant de le confesser bien vite. Intrigué par ces pressantes instances et par ses pleurs, le Père lui demande ce qu'il avait pour être si pressé. « Ah! repondit cet homme, en traversant le couvent, il est venu à moi un

Père que je ne connais point ; il s'est mis à genoux devant moi et m'a conjuré de purifier dans une bonne confession mon âme criminelle et de ne plus offenser un Dieu si bon. Mon père, confessez-moi. » En ce moment, François vint à passer, le pauvre pécheur le reconnut et rendit témoignage que c'était bien lui qui, inspiré par Dieu, avait, par son humble démarche, fait naître en lui cet esprit de componction. La pressante exhortation de l'homme de Dieu resta profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur de cet homme. A partir de ce jour, converti par le Saint, il mena une vie édifiante et exemplaire, assistant fréquemment à la sainte Messe, s'approchant souvent des sacrements ; toujours sous l'impression bienfaisante de l'interpellation inattendue dont il avait été l'objet, il lui semblait voir encore le Saint à genoux à ses pieds lui demandant en grâce de ne plus offenser Dieu.

Une autre fois, rencontrant un jeune homme, le héraut du Christ l'arrête, lui fait une chaleureuse exhortation, lui recommande d'observer fidèlement les commandements de Dieu, d'aimer son Seigneur de tout son cœur et de toute son âme, puis il s'en va laissant le jeune homme aux graves pensées qu'il vient de jeter inopinément dans son esprit. Celui-ci se sent tout bouleversé ; la contrition envahit son cœur, il pleure sa vie passée. Le monde lui apparaît sous un aspect tout différent : les honneurs mondains lui paraissent futiles, les richesses méprisables, les plaisirs éphémères ; ses yeux voient enfin la réalité des choses, et ce monde, qu'il comprend maintenant à la lumière qui vient de se lever subitement à ses yeux, ce monde, il prend la résolution de l'abandonner, pour entrer dans la vie religieuse qu'il se sent inspiré d'embrasser. En effet, quelque temps après, il revêtait l'habit des Mineurs dans le couvent de Saint-François.

Il arrivait souvent au Saint de s'entretenir de sujets spirituels avec le Docteur Albert de [illegible], qui, comme doyen de la chancellerie et des audiences, remplissait des charges importantes au palais de Lima. Ce seigneur affirma depuis que ces discours enflammés remplissaient son âme de consolation, et que le même effet salutaire se produisait dans les personnes qui se trouvaient avec lui, lorsque François le visi-

ment. Comme les disciples d'Emmaüs après la disparition de Jésus, le Dominicain Vincent et ses compagnons, après le départ de François, pouvaient dire : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant pendant qu'il nous parlait, et qu'il nous découvrait le sens des Écritures ? » (S. *Luc*, XXIV, 32.)

Marie Velasquez de [illegible], la fondatrice des Franciscaines, discrète et dévouée, toujours prête à rendre service. Un jour qu'elle se trouvait en présence du Père Solano, celui-ci fut pris d'un accès de cette divine ferveur qui consumait son âme, et avec un accent de séraphin il s'écria comme hors de lui-même : « Ma fille, aimer Dieu! » Trois fois cette courte mais brûlante exhortation sortit de son cœur, et il resta là suspendu, le regard levé, le visage illuminé! La sainte fille, blessée au cœur par ces paroles extatiques, comme par des flèches de feu, en ressentit dans son cœur comme une brûlure inaltérable, lui apportant en même temps une ineffable douceur. Cette exhortation à l'amour de Dieu resta si profondément imprimée dans son âme, qu'il lui semblait l'entendre continuellement résonner à ses oreilles : « Ma fille, aimer Dieu! Aimer Dieu! »

Tout était là pour notre Saint. C'était le secret de toute sa vie, l'explication de toutes ses extravagances apparentes. L'amour divin communiquait à sa parole une telle puissance qu'un homme digne de foi a témoigné avoir ressenti dans tout son être comme une défaillance causée par la violence de l'amour et de la tendresse qui s'échappaient de la parole du Saint. L'amour avait transformé ce ministre de Dieu en un feu consumant. *Fa[illegible] ministros tuos ignem urentem.* (*Ps.* CIII, 4.)

S'il allait parfois aux âmes par ces mouvements spontanés, irrésistibles, imprévus, parfois aussi pour mieux arriver à son but, le zèle des âmes lui inspirait d'ingénieux détours.

Le capitaine François de Vilena était un de ses amis dévoués. L'abordant un jour aimablement, il lui dit : « Capitaine, m'accorderez-vous ce que je vais vous demander ? » Cet homme, pensant qu'on ne pouvait lui demander que quelque aumône, et connaissant la charité de son ami et la vie pauvre des Frères, il promit donc volontiers ce qu'on lui

demandèrent [illegible] Saint [illegible] [illegible] lui dit alors [illegible] le plus tôt possible [illegible] vous confesser, et [illegible] prêtez [illegible] [illegible] ! Le capitaine fut fidèle à sa promesse, alla se confesser et chan[illegible] sérieusement de vie, profitant ainsi de l'avis si charitable de son véritable ami.

La parole de saint François Solano était si puissante qu'elle parvenait même à arrêter la panique de toute une foule.

Dans une nuit de 1609, un tremblement de terre, fléau si fréquent dans ces pays, avait ébranlé Lima. On ne s'accoutume pas à de tels événements qui servent toujours à nous rapprocher du bon Dieu dont ils manifestent la puissance infinie, en même temps qu'ils nous font toucher du doigt notre propre faiblesse et notre entière dépendance envers Dieu. Le lendemain les églises étaient pleines de suppliants. Le Très Saint Sacrement était exposé à l'église des Frères Mineurs ; on y faisait des prières publiques, quand, tout à coup, la terre entre de nouveau dans ces effrayantes convulsions dont on ne peut prévoir les terribles effets. La terreur s'empare de cette foule exposée à se voir ensevelie sous les voûtes croulantes de l'église. Chacun veut prendre la fuite. Dans cet indescriptible tumulte François se lève, défend au peuple de sortir, et profite de l'occasion pour leur prêcher avec tant de ferveur et d'onction que la contrition pénètre dans toutes les consciences ; chacun déteste ses crimes et les pleure tout haut. Ce sont, dans l'église, des gémissements de pénitence, des pleurs de componction qui remplacent les cris de la terreur ; on craint plus maintenant de perdre son âme dans les abîmes de l'enfer, que de perdre les biens et le corps même dans les abîmes ouverts par le tremblement de terre. Des prières ferventes implorent la divine miséricorde et apaisent la divine justice.

[illegible] dans un des couvents de Lima, et rapportant la [illegible] mort de ce grand serviteur de Dieu, François en vint à citer ses dernières paroles : *Dulce lignum, [illegible] ferens pondera !* O bois d'une ineffable douceur, [illegible] suaves, quel doux

perds vous parler [illegible] Dans cette sublime exclamation. Debout, ayant rendu le [illegible] les yeux fixés sur la croix, à laquelle il s'[illegible] le prédicateur se sent lui-même ému en rappelant ces [illegible] son âme et la liquéfient de tendresse [illegible] il ne peut poursuivre son discours, il se voit obligé de descendre de chaire.

C'est à la grille [illegible] de Clarisses qu'arriva un fait à peu près semblable, en célébrant la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge. Le texte que saint François avait emprunté au *Magnificat* [illegible] était : *Exultavit spiritus meus* : mon esprit s'est réjoui ! Les yeux élevés au ciel, il parla d'une façon merveilleuse de la Vierge bénie, choisie entre toutes les femmes pour être la Mère du Sauveur, et de ce Sauveur renfermé encore dans le très chaste sein de la plus pure des vierges. Répétant alors son texte : « Mon esprit s'est réjoui », il ressentit quelque chose de cette douce joie, de cette exultation qu'avait ressentie la Vierge d'Israël, et l'écoulement de cette béatitude dans son âme le ravit hors de lui-même. Appuyant la tête sur ses bras, à l'appui de la grille, il paraissait plongé dans cette enivrante langueur d'amour qui fait les délices de l'Epouse des Cantiques.

Cette extase dura un quart d'heure. En revenant à lui, il fut tout confus de ce qui lui était arrivé. Il sortit de l'église après avoir adoré le Très Saint Sacrement mais sans ajouter un seul mot.

Les Frères qui l'avaient accompagné, l'ayant cherché en plusieurs endroits, l'aperçurent enfin dans le jardin, embrassant un crucifix, la figure toute rayonnante comme s'il revenait du ciel.

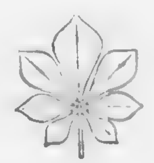
Mais quand il lui était donné de prêcher sur la Passion douloureuse de notre divin Rédempteur, il ne pouvait retenir ses larmes; en montrant le crucifix, ses pleurs de compassion et d'amour touchaient les cœurs les plus insensibles et les plus endurcis; ils les amenaient à pleurer leurs fautes et à s'en repentir amèrement.

Vrai fils et fidèle disciple du Séraphique Père saint François d'Assise, mettant en pratique son conseil aux prédicateurs : « Annoncez au peuple les vices et les vertus, la peine et la

gloire mais avec brièveté » (*Règle de S. François*), la forme et le fond de sa prédication, l'apôtre ne les cherchait pas ailleurs que dans le commerce avec Dieu; de cette source pure il tirait ces éloquentes exhortations, de ce carquois céleste il sortait les flèches aiguës qui transperçaient les âmes. La méditation et les saintes Ecritures étaient pour lui les deux fontaines fraîches et limpides, où il puisait l'eau fécondante qu'il répandait sur les âmes. Nous l'avons vu, sous une si bienfaisante rosée des fruits nombreux surgirent.

Si la prédication de François n'était ni aride ni stérile, c'est qu'il commençait par ressentir lui même les sentiments qu'il voulait inspirer aux autres. Voulait-il arracher des larmes à ses auditeurs, faire couler de leurs yeux cette eau salutaire qui lave nos péchés, ce sang du cœur, il commençait par pleurer lui-même sur l'objet des pleurs qu'il voulait faire jaillir.

Parfois, nous l'avons vu, dans la contemplation des divins mystères, son âme se trouvait transportée dans les ravissements de l'extase; il restait alors sans mouvement et sans voix. A l'abondante fécondité de sa parole succédait un silence plus éloquent encore. Mais si parfois l'esprit de Dieu s'emparait de son âme et la rendait immobile et muette, parfois aussi il lui communiquait une puissance surhumaine. Le chapitre suivant va nous faire assister à une de ses rigoureuses sorties contre le vice et la corruption laissant les âmes de ses auditeurs dans la plus profonde consternation, dans une terreur salutaire, commencement de la sagesse.



Chapitre Dix-huitième.

NOUVEAU JONAS.

NINIVE. — PÉCHÉS DE LIMA. — LA PRÉDICTION. — MENACES DIVINES. — INTERPRÉTATION. — PROPAGATION DE LA NOUVELLE. — LA TERREUR. — LES PRIÈRES PUBLIQUES. — LES CONFESSIONS. — LA PENITENCE. — AU COUVENT DES DOMINICAINS. — ASSEMBLEE DU CONSEIL AU MILIEU DE LA NUIT. — CITATION DE FRANÇOIS DEVANT LE CONSEIL ROYAL. — RÉPÉTITION DU SERMON. — TERREUR DES GRANDS. — DECLARATION. — CONVERSION.

Ninive pécheresse avait vu apparaître dans son sein un homme qui, avec une assurance terrifiante, annonçait la destruction prochaine de la ville. La capitale du royaume des Assyriens, sentine de tous les vices et de toutes les turpitudes, entendit fixer le nombre de jours qui lui restaient encore : ils étaient courts. Les Ninivites firent une pénitence publique et universelle; l'enfant à la mamelle, et même l'animal à sa crèche jeûnèrent. On se revêtit de cilices, on se couvrit la tête de cendres, et le Dieu immuable dans son essence parut pourtant changer les décrets de sa terrible justice, il pardonna à la ville pénitente, laissant apaiser sa divine colère par l'humaine humiliation.

Grande aussi était la corruption de Lima. Cette cité, dont les débuts avaient été si magnifiques, prospéra rapidement, et bientôt ses habitants se livrèrent au luxe, aux plaisirs et à tous les vices qu'entraînent avec elles les richesses. A côté de la sainteté se trouvaient la sordide avarice, la tyrannie, la cruauté, l'impureté, le blasphème. La justice de Dieu était sans cesse provoquée à la colère par ces nombreux péchés. François, toujours dans l'intimité de Dieu, connaissait son courroux et l'imminence de ses terribles représailles.

Le quatrième jour de 1494, en sortant de vêpres, il quitte le couvent de récollection de Notre-Dame des Anges, dont il était alors supérieur et se dirige vers la ville, se recommandant humblement aux prières du Frère portier : « Priez Dieu pour moi, mon frère, car j'ai là à porter une grande et pénible mission à remplir ! » Les conséquences de sa démarche, il semble déjà les pressentir, son visage est plein de tristesse, il paraît pensif dans sa marche, comme accablé sous le poids de sa mission ; déjà toute sa personne inspire la pénitence : que va-t-il faire ? que va-t-il dire ?

Le peuple se groupe autour de lui, prêt à l'écouter. Alors il fait une violente sortie contre leur corruption, leur mollesse, leur libertinage sans limite et sans frein. Sa voix devient retentissante comme le tonnerre dans les gorges solitaires des montagnes. On voit, on sent, on est convaincu qu'un souffle divin l'inspire ; la parole évangélique s'accomplit en lui : *Non enim vos estis qui loquimini sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* « Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (*S. Matth.*, x, 30.)

Cependant par une permission de Dieu qui voulait la conversion et l'amendement de son peuple et non sa destruction, les paroles de l'apôtre ne sont pas comprises dans leur vrai sens ; on lui en fait dire plus qu'il n'a dit en réalité, on transporte au matériel ce que le prédicateur ne disait qu'au sens moral. Il a pris pour texte ces paroles de saint Jean : « Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » (*I. de S. Jean*, II.)

Partant de là, il a flagellé du fouet de sa parole cette triple concupiscence qui dévore la cité, il en prédit la prompte destruction, les châtiments effroyables qui tomberont sans tarder sur ces impudiques que Dieu déteste, sur ces avares qu'il ne peut plus supporter, sur ces orgueilleux que le Seigneur a en particulière abomination.

Le sermon, cette fois, est plus qu'énergique, il est menaçant : c'est une montagne de malédictions accumulées sur la tête des auditeurs et prête à les écraser sous son poids. On

croit voir Dieu lui-même brandir sur les pécheurs, les habitants de Lima, les foudres vengeresses de sa divine colère. Les menaces de Dieu apparaissent vivantes devant leurs yeux! La mesure des grâces et des miséricordes est épuisée. François les avertit qu'ils vont tous périr s'ils ne font pénitence. Il termine par ces mots qui tombent sur ces âmes comme le dernier éclat du tonnerre : « Vos corps sont les temples du Saint-Esprit et vous les avez profanés par vos péchés. Ouvrez, ouvrez vos demeures et vos temples à la concupiscence, et je vous dis que vous périrez tous! »

Dieu, qui inspirait les paroles à son serviteur, formait aussi l'oreille et l'intelligence des auditeurs. D'ailleurs, leur conscience bourrelée de remords les aidait aussi dans l'interprétation de ce qu'ils entendaient; ils se sentaient si coupables, ils étaient si convaincus de leurs péchés qu'ils s'en retournèrent assurés que le Saint avait prédit la destruction prochaine de leur cité. Ils reconnaissaient en lui un nouveau Jonas, ils se consternèrent comme d'autres Ninivites.

Le bruit de cette prophétie se répandait de plus en plus; chacun répétait que la ville allait être détruite, qu'elle allait périr dans quelque cataclysme, que le Saint l'avait prédit. La frayeur courut aussi vite que la nouvelle : on connaissait le don de prophétie dont jouissait le Frère Mineur, l'expérience était là comme un témoin irrécusable, le passé était un garant de l'avenir. Combien d'autres événements prédits par le Saint s'étaient ponctuellement accomplis! Le Père l'avait dit : ce ne pouvait être que vrai. Il fallait s'attendre d'un jour à l'autre aux plus effrayants malheurs. Avec la crainte et la terreur vinrent aussi la douleur et la contrition.

Toute la ville se remplit de tristesse et de deuil. Tous, petits et grands, gens du peuple et de la noblesse, [illegible], se frappent la poitrine, demandant miséricorde et merci. La voix du prophète retentit sans cesse à leurs oreilles, terrible et menaçante; on se couche sans espoir de voir le jour, on se lève en se demandant si la nuit qui approche ne sera pas l'horrible nuit de la mort.

La consternation est générale. Aussi, dans les églises les prières publiques ne cessent pas; on expose le Très Saint

Sacrement, tout le monde se précipite au tribunal de la pénitence et pour recevoir les confessions, les prêtres de la ville ne suffisent plus. On espère par là fléchir le courroux du ciel : n'a-t-on pas l'exemple des Assyriens qui, sous le cilice et la cendre, méritèrent le pardon et le sursis du châtiment? Du moins, s'il faut périr, il est temps, plus que jamais, de mettre ordre à sa conscience pour paraître devant le tribunal de Celui dont la sentence est sans appel.

On voit alors les scènes les plus touchantes. C'est avec larmes qu'on se confesse. Et combien qui jusqu'alors par une honte coupable avaient caché leurs péchés, sont maintenant disposés, rejetant loin d'eux le respect humain, non seulement à les confesser aux ministres de la divine miséricorde dans le tribunal de la pénitence, mais encore à les avouer en public. Aux confessionnaux assiégés, impossible de trouver son tour, il en est qui dévoilent tout haut les secrets de leur conscience. Entre autres, on vit une femme terrifiée par le jugement de Dieu qui se dressait devant elle, convaincue de l'énormité de ses crimes, reconnaître qu'elle était à elle seule la cause des désastres qui allaient fondre sur la ville, et s'accuser du plus grand crime dont une mère soit capable!

Un jeune enfant, il ne paraissait avoir que douze ans, vint se jeter aux pieds du supérieur de Saint-Augustin et lui fit une confession si horrible qu'elle semblait être au-dessus de toute malice humaine possible; aussi, lorsque, dans la suite, cette confession se présentait à sa mémoire dans toute sa laideur, le pauvre confesseur se demandait si c'était bien un homme qu'il avait confessé ou un démon sous une figure humaine.

En cette mémorable nuit s'évanouirent les haines les plus invétérées; on déposa les éternelles rancunes, la charité et l'amitié chrétienne se renouèrent; les dettes injustes furent payées, les vols restitués, les réputations compromises par la médisance et la calomnie rétablies; il y eut enfin tant de pleurs, tant de douleurs, tant de pénitences, tant de réparations, qu'à n'en point douter, le changement était vraiment l'œuvre de la droite du Très-Haut. (*Ps.* LXXVI, 11.) Tant est vraie parfois la satanique réflexion que l'ange des té

nèbres [illegible] jour devant le tribunal de Dieu : « Peau pour peau, l'homme donnera tout ce qu'il a pour sauver son âme! » c'est-à-dire pour sauver sa vie! (*Job*, I, 11.) On les aurait menacés de l'enfer éternel, peine de leurs péchés nombreux, peut-être fussent-ils restés insensibles; mais on les menace de perdre leurs biens, de voir leur ville détruite. Oh! alors, que ne font-ils pas? Pourtant il faut en ce changement subit voir surtout un de ces grands coups de la miséricorde divine.

Cette salutaire terreur franchit même les murs des monastères.

Dans le couvent de Saint-Dominique, les religieux pleurèrent sur le sort de la ville pécheresse. Leurs gémissements et leurs larmes se répandirent devant l'autel du Seigneur. Bientôt, victimes volontaires, saisirent [illegible] disciplines et de leurs chaînes de fer, ils joignent [illegible] à la prière; ils se flagellent cruellement. [illegible] une procession du Très Saint Sacrement, portant le vrai Sauveur depuis leur couvent jusqu'à l'église. Les cantiques pieux, la prière, les larmes, le sang même, tout sert pour calmer Dieu irrité et détourner [illegible] ville, cette ville qui, malgré ses [illegible] les âmes pures, quoique [illegible] y sont nombreux.

Le Pérou avait alors pour vice-roi [illegible] de Zuniga y Acevedo [illegible] la ville [illegible], et [illegible] lui-même [illegible] conseil au milieu de la nuit. [illegible] fit raconter l'origine de cette terreur subite qui s'était emparée de tous les esprits. En même temps, il faisait mander à son palais le saint et illustre archevêque [illegible] n'osant ni [illegible] du Saint [illegible] examen [illegible] publique peut-être [illegible] Michel de Salinas, provincial [illegible] Père commissaire général [illegible] alors [illegible] Lima [illegible]

Le commissaire général [illegible] conseil [illegible]
rien [illegible]

que par les rumeurs qui circulaient dans la ville. Cependant il envoya immédiatement un *alquazil* à Sainte-Marie des Anges pour amener Solano devant le conseil royal.

Le portier se rendit en toute hâte à l'église où les Pères récitaient Matines, et dans son trouble il leur parla d'une façon absolument inintelligible du vice-roi, de l'archevêque, puis d'un *alguazil* qui attendait le Père Solano pour le conduire devant le conseil. Tous les religieux furent surpris et terrifiés, ne sachant pas ce que voulait signifier ce déploiement de forces ; ils craignaient pour Solano et pour eux-mêmes.

Le Saint cependant, ne perdit rien de son calme. S'agenouillant devant l'un des Pères, il lui demanda humblement la bénédiction et sortit pour se rendre à la voix de son supérieur.

A l'un des frères, qui, au fond, craignait peut-être plus que notre Bienheureux cet éclat et cet appareil de jugement, et qui cependant lui recommandait de ne rien craindre, Solano répondit : — Frère Jean, sachez que je n'ai prêché que sur un ordre divin.

En arrivant au palais royal, le commissaire général lui demanda de répéter le sermon qui avait causé tant de trouble, l'assurant qu'il n'avait rien à craindre. Solano répondit : « Celui qui met sa confiance en Dieu seul n'a aucune raison de craindre. » Se tournant ensuite vers l'assemblée composée du vice-roi, de l'archevêque et des personnages les plus éminents de l'Église et de l'État, il prit hardiment la parole.

On lui avait surtout demandé de répéter le plus fidèlement possible son commentaire sur les paroles de saint Jean. Il obéit, il le fit avec la même conviction et le même zèle que naguère sur la place publique. C'était maintenant le tour des grands d'entendre cette terrible parole. Ce fut avec le même effet. Prélats et fonctionnaires furent touchés au point de pleurer et de sangloter. Il leur semblait que les jours de Lima étaient comptés et que cette malheureuse cité ne serait bientôt plus qu'un monceau de ruines.

A leur tour ils furent terrifiés, tant était terrible le tableau que le saint missionnaire leur fit du jugement de Dieu.

Cependant, pour les rassurer, il déclara ouvertement que tout ce qu'il avait dit se rapportait non pas à la destruction matérielle de la ville, mais à la ruine spirituelle des âmes par le vice et le péché; les châtiments dont il menaçait les hommes ne devaient pas tomber sur les murailles, mais bien sur les impénitents qui ne voudraient pas se rendre aux miséricordieuses avances du Seigneur.

Cette déclaration rassura toute l'assemblée, on la lui fit écrire et signer de sa main.

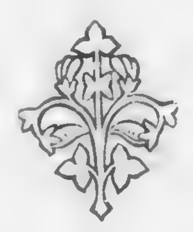
Pour tranquilliser ce peuple affolé, on fit publier cette solennelle déclaration du Saint expliquant lui-même la portée de ses paroles et l'interprétation de sa pensée. Sur les affiches publiques de cette déclaration le vice-roi apposa le sceau royal et ajouta ces mots : « Ne continuons pas notre vie de péché ».

La crainte ne cessa pas pour cela, les lamentations, les pénitences et les prières n'en continuèrent pas moins. Voyant l'inutilité du décret et le peu de résultat obtenu, le vice-roi dit à ceux de son entourage : « C'est en vain que nous travaillons à rendre la tranquillité à notre ville; il est évident que tout cela c'est l'œuvre de Dieu qui a voulu dans sa bonté toucher miséricordieusement le cœur des hommes endurcis; ces cœurs si puissamment enclins au mal, il a voulu les convertir au bien ».

En effet, on ne pouvait douter qu'en tout son discours l'homme de Dieu n'ait été poussé et inspiré par l'Esprit du Très-Haut, et quoique dans son intention il n'ait voulu que prédire la destruction et la mort spirituelles de l'âme pécheresse, Dieu voulait annoncer au peuple la disparition matérielle de leur ville à moins que sa justice irritée ne fût apaisée par la pénitence et le repentir.

Cet événement extraordinaire, tout en nous montrant les ingénieuses ressources de la divine miséricorde, nous montre aussi l'opinion que le peuple de Lima avait de notre Saint! Sa parole était religieusement écoutée et pieusement acceptée, il ne pouvait venir à l'esprit de personne que le Saint Missionnaire pût se tromper, il était vraiment pour eux l'interprète des volontés divines, le messager des ordres du ciel.

Comme Ninive, Lima fit une sincère pénitence, mais plus large dans sa charité, plus compatissant dans son cœur que le prophète Jonas, François n'eut garde de se plaindre à Dieu de ce qu'il n'avait point exécuté ce qu'il lui avait fait prédire ; il aimait son peuple, et comme Dieu, il ne voulait que sa conversion et son salut. Il put donc remercier le Seigneur du succès de sa prédication ; Lima avait été épargnée parce qu'elle était revenue à son Seigneur et Maître par une sincère pénitence.



Chapitre Dix-neuvième.

LE PROPHÈTE.

LUMIÈRE DE DIEU. — PRÉDICTION DE LA DESTRUCTION DE TRUXILLO. — LA CHAIRE SERA PRÉSERVÉE. — PRÉDICTION A MARIE ORTEGA. — FILLE OU GARÇON ? — LA VOCATION DE LOUIS AYALA — MALADIE DU VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DE LA MERCI. — « IL NE SERA PAS AUGUSTIN. » — « MEURS DONC AVANT QUE TU PUISSES PÉCHER ! » — ANNONCES DE MORT

Pour dominer la nature créée l'homme doit s'élever au dessus d'elle, sortir de son sein pour la pénétrer ensuite du regard de son intelligence et de son cœur. Mais comment sortir du monde créé, si ce n'est en s'élevant en Dieu qui seul n'est point de ces choses passagères, fugitives, caduques qui nous entourent et nous entraînent dans leur inconstance ? Il faut s'élever en Dieu. C'est la voie que les saints ont suivie et c'est de leur participation à la divinité qu'ils ont reçu leur puissance sur les éléments comme sur les volontés humaines. Ils pénètrent en Dieu par la prière. La prière, c'est le foyer lumineux qui découvre aux yeux des saints et les profondeurs de Dieu et les secrets mystères de l'âme des hommes ; à cette lumière, le passé reprend vie, le futur se dévoile aux regards.

L'esprit de François Solano participant à cette lumière céleste, à travers le voile qui nous cache l'avenir, voyait bien des événements que l'esprit humain laissé à ses forces ne peut soupçonner ni prévoir. Il savait aussi pénétrer le secret de la conscience, de cet asile où l'homme parfois se fait l'illusion d'être seul, ne pensant pas à Celui qui sonde les reins et les cœurs. Et cette pénétration des plus intimes secrets du cœur donnait un grand poids aux prédications

et aux vertus de notre Saint. Les faits prouvant l'esprit prophétique de notre Bienheureux abondent dans sa vie.

Il habitait alors le couvent de Trujillo, après son départ de Lima, dont il voulait fuir les charges et les honneurs. Il n'en était pas moins Gardien de sa nouvelle résidence, malgré tout le soin qu'il mettait à se cacher et à se faire oublier.

Le jour de la fête de saint Didace, 12 novembre 1603, prêchant au peuple, il prédit qu'un jour viendrait la ruine de la ville. Cette église où le peuple fidèle l'écoutait en ce jour serait elle-même renversée par la violence du tremblement de terre, mais, ajouta-t-il, en vain les murs s'écrouleront sur cette chaire, elle restera debout au milieu des ruines.

La prédiction se réalisa en effet.

Le Saint était mort depuis huit ans. Le 14 février 1618, les mouvements convulsifs de la terre secouèrent cette malheureuse cité et la ruinèrent de fond en comble, ensevelissant sous les décombres une multitude de ses habitants. L'église où la prédiction avait été annoncée s'écroula elle aussi, mais la chaire resta debout. Lorsque les bruits avant-coureurs du désastre se firent entendre et que les mouvements de trépidations ébranlèrent le saint temple, une pauvre veuve, qui se trouvait alors à prier, se souvenant de la prophétie du saint missionnaire, se précipita sous la chaire. Elle assista avec une frayeur mortelle à cette indescriptible scène : tout craquait et croulait autour d'elle, mais sa foi, sa confiance en l'apôtre la préservèrent de la mort, lui donnant pour abri la chaire miraculeuse qui resta seule debout au milieu de cet immense désastre.

Si cette pauvre veuve fut sauvée, une autre femme, du nom de Marie Ortega, en fut la victime avec beaucoup d'autres. Sa mort lui avait été prédite par le Saint. Elle habitait Trujillo avec son mari Didace Suarez et comme l'homme de Dieu prédisait la ruine de la ville, il recommanda aux deux époux de fuir la cité qui serait bientôt le théâtre de la divine justice. Pour obéir au saint prophète, ils partirent en effet et se fixèrent à Lima. La dame y eut à supporter de grandes tribulations. S'en étant ouverte au Père Didace Camel, celui-ci, voyant toutes ses misères, lui conseilla de retourner à

Truxillo. Marie lui dit alors la prophétie faite par le saint homme : que si elle se trouvait dans cette ville au moment du tremblement de terre qui ne devait pas manquer d'arriver, elle serait ensevelie sous les ruines. Elle y retourna cependant et la prophétie se réalisa. La malheureuse femme arriva à Truxillo quelques jours avant le tremblement de terre et un mur en s'écroulant l'ensevelit vivante.

Marie de Sylva, épouse de Georges Manrique de Lara, chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques et auditeur royal de la Plata, se mourait dans un douloureux enfantement. On désespérait de pouvoir sauver l'enfant sans une opération qui devait causer infailliblement la mort de la mère. Résignée à s'y soumettre pour le salut de son enfant, la pauvre mère se préparait à la mort et avait demandé les derniers sacrements. Dans son cœur, rempli d'une amère tristesse, surgit un souvenir plein de consolation et d'espoir ; elle se souvient en effet que quatre mois auparavant, le Père Solano lui a dit : « Quand vous serez sur le point de mettre au monde le fruit que vous portez, vous m'appellerez car vous devez recevoir un grand secours de ma présence. » Maintenant qu'elle se voit aux portes de la mort, elle se hâte de faire appeler l'homme de Dieu. On prie le Père de venir voir la malade.

Il commence par défendre que l'on en vienne à la terrible opération, arrêt de mort pour la noble dame et avec une assurance qui ne laisse aucun doute, il affirme que sans tarder elle va mettre au monde un beau garçon. Et cependant les douleurs augmentent, la malade perd connaissance, ses yeux se vitrètent, tout le monde est persuadé qu'elle est à la dernière agonie. On était consterné.

Le grand secrétaire du royaume était à la maison avec d'autres illustres personnages, pour témoigner de sa sympathie à la famille éplorée. Il voulut absolument, comme dernier espoir, que l'on portât à la malade la corde du Saint. A peine eut-on passé autour d'elle la corde séraphique que la mourante revint à ses sens ; elle parut reprendre quelque peu de vigueur.

Le Saint et le secrétaire s'étaient retirés dans une pièce voisine. Ils n'attendirent pas longtemps avant qu'on

qui leur annonce la meilleure nouvelle. La pauvre mère était délivrée : venait de mettre au monde une belle petite fille, au dire des personnes mêmes qui soignent la malade.

Et tous les regards se portent sur le Saint.

Il s'est trompé! lui qui jusqu'à présent a eu une sûreté de vue si parfaite qu'il semblé voir comme dans la réalité ce qui était encore caché sous les voiles impénétrables du futur! Pourtant tout en ce monde, chacun s'était attendu à voir un garçon. Un sourire, un regard dit au Saint qu'il est pris en défaut, mais lui de répondre avec assurance : « Vous vous trompez : c'est vraiment un fils que madame a donné à sa famille et on l'appellera François! » Et de fait, c'était un garçon que par dévotion pour le Serviteur de Dieu on nomma François en le présentant au baptême. Son nom rappelait ainsi à l'enfant les miracles qui avaient entouré sa naissance et le portait sans cesse à l'amour et à la gratitude envers son [illegible] révélateur.

Marie de Sylva eut dans la suite plusieurs enfants, mais notre miraculé survécut à tous comme pour montrer par là qu'il devait la vie au thaumaturge prophète.

Le Saint prédit aussi la vocation religieuse du jeune Louis de Wala. Alors que Louis n'y pensait pas encore, François lui révéla qu'il entrerait un jour dans la Compagnie de Jésus.

Le Jésuite conserva toujours une grande confiance au Franciscain qui avait été pour lui l'instrument d'une révélation divine et l'Ange de sa vocation.

Cette grande confiance en la vertu du serviteur de Dieu, Louis la manifesta plus sensiblement encore en une pénible circonstance.

Son père Ferrier de Wala, était atteint d'une maladie mortelle, il était absolument condamné par les médecins. Le Jésuite voyant menacée une vie qui lui était si chère, accourut au couvent de Notre-Dame des Anges pour chercher le Saint et recommander son père à ses ferventes prières. Depuis plusieurs jours, l'homme de Dieu était en retraite ; absolument séparé de tout commerce avec les hommes, il n'avait pu apprendre les nouvelles du dehors. Éclairé intérieurement par la lumière surnaturelle, il se lève de l'oraison pour aller à la

rencontre de son passage ; et avant que le Père Louis ait pu ouvrir la bouche pour lui exposer le motif de sa visite, François, qui l'attendait à la porte du monastère, lui répète par deux fois : « Votre père est bien malade, mais cette infirmité ne tend pas à la mort. » Le rayonnement de son visage, la joie et la gaieté qui l'animaient, donnent au jeune Jésuite l'assurance que son père est sauvé. D'ailleurs n'était-ce pas déjà miraculeux de voir ce Saint qui lisait son intérieur comme dans un livre ouvert, connaître la cause de son cœur, le prévenir dans sa démarche ? Le père de Louis revint en effet promptement à la santé.

Le fait se répéta pour un autre Religieux. Le Père André de Lizaguirre, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, allait recommander aux prières de notre Saint le Père Vicaire général de son Ordre. François vint au-devant de lui, et le rencontrant dans les cloîtres, l'aborda en lui disant : « Allez dire à votre Vicaire Général qu'il ne servira pas Dieu plus longtemps, mais qu'il sera bien vite [illegible]. »

Il prédit plusieurs autres choses au même religieux ; elles arrivèrent directement à point et, par leur réalisation, ne laissèrent plus aucun doute sur la vertu toute surnaturelle qu'avait l'homme de Dieu de lire dans l'avenir.

Marie de Ortega avait un fils qui, contre sa volonté, allait prendre l'habit des Augustins. Les Pères l'avaient admis dans leur sainte maison, et le jour approchait où le jeune homme allait être admis au noviciat. On était sur le point de faire sa tonsure et de lui donner l'habit de l'Ordre. La mère accourt au couvent des Mineurs ; elle demande à voir le Père Solano pour lui dire sa peine et chercher consolation auprès de lui : « J'avais consacré mon fils à l'Ordre de Saint-François, et quelle n'est pas ma peine de voir que, malgré un vœu que j'ai fait autrefois pour qu'il soit fils de saint François, il entre dans un autre Ordre religieux ! [illegible] chez les Pères Augustins. »

« Votre enfant sera religieux, lui répondit le Saint, mais en effet il n'est point destiné à rester dans l'Ordre qu'il a choisi tout d'abord, il ne sera pas Augustin. »

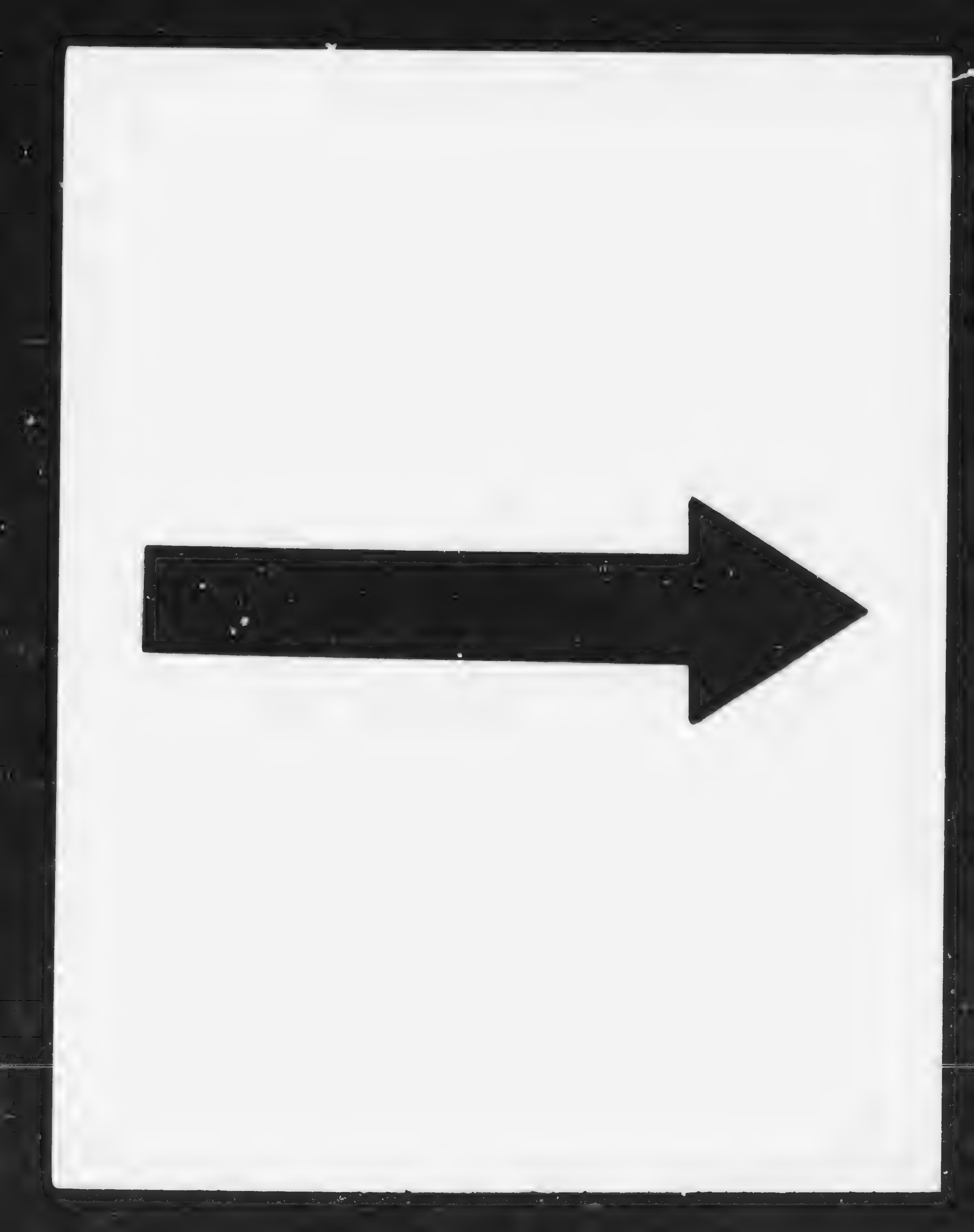
La mère revint à sa maison, et quel n'est pas son étonne-

ment de voir que déjà son enfant a abandonné son projet et ne pense plus à l'Ordre qui avait captivé son jeune cœur. Quelque temps après, il entra chez les Frères-Mineurs où il prit le nom de Frère Luc Sancius.

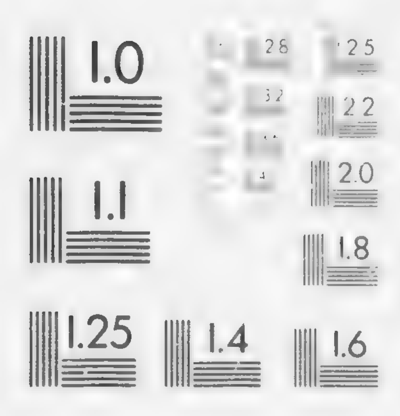
François traversait un jour les rues de Lima, se rendant à une église où il devait prêcher; comme de coutume, une foule immense le suivait. Parmi le peuple se trouvait une servante négresse, portant entre ses bras son petit enfant qui n'avait que six mois. Se tournant vers elle, et s'adressant au bébé avec une grâce charmante, le Saint lui dit : « Cher petit ange, meurs donc avant que tu puisses pécher. » La pauvre mère ne se méprit pas sur la signification de ces paroles, et, quoique fort peu expérimentée, elle comprit qu'elles contenaient une vraie prédiction. Elle rentra à la maison tout en pleurs. Sa maîtresse lui demanda la cause de tant de larmes, et la servante lui fit connaître sa peine et sa douleur avec les paroles prophétiques du Saint : « Mon fils ne tardera pas à mourir. » En effet, lorsque notre Saint tomba malade, l'enfant fut pris lui-même de sa dernière maladie, et trois jours après la mort du serviteur de Dieu, les portes du Paradis s'ouvrirent pour recevoir celui que François avait par avance appelé un petit ange.

Un homme se promenait dans le cloître du couvent; notre Saint va à sa rencontre, et, à brûle-pourpoint, il lui annonce que ses jours sont comptés, qu'il en a bien peu à vivre : « Il est temps, mon ami, que vous vous convertissiez, que vous abandonniez cette vie criminelle que vous menez, faites pénitence, revenez dans les voies du salut, la mort plane sur votre tête, faites pénitence, faites pénitence! » Du même coup d'œil le prophète avait vu le pitoyable état d'âme de ce malheureux, corrompu par les vices les plus honteux, et le terme de cette malheureuse existence.

Terrifié par cette apostrophe et sachant combien il fallait prendre au sérieux les paroles d'un homme tel que le Père François Solano, le pauvre pécheur, touché par la grâce de Dieu, sentit la contrition briser son âme : il se convertit. Ses amis, à qui il avait fait la confidence de la terrible rencontre qu'il avait faite, purent constater par sa mort même la réalité de la prédiction. Dans le courant de l'année, le converti était mort de la fièvre quarte.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

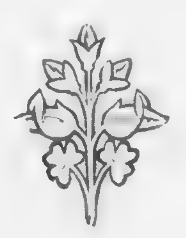




APPLIED IMAGE Inc

La femme de Georges Lopez était bien malade. Elle déclinait de jour en jour et l'on voyait bien que la mort ne tarderait pas à la ravir à l'affection des siens. Les parents de la malade étaient loin d'être en bons termes avec leur beau-fils, ils ne se gênaient pas même de l'avertir qu'à la mort de sa femme on réclamerait tout ce qu'elle avait apporté pour sa dot. Notre Saint eut connaissance de cet état de choses et alla consoler ce pauvre homme menacé de perdre tout son bien avec sa femme. « Ne craignez donc rien, mon ami, et pourquoi vous troubler ainsi à l'avance. Avant que de mourir, votre femme vous donnera une petite fille qui vous mettra à l'abri des menaces que vous font les parents de votre épouse; quant à elle, c'est la volonté de Dieu qu'elle meure. » L'événement justifia la prédiction

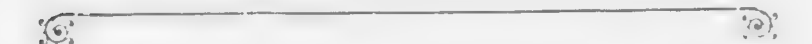
Ainsi les choses futures étaient connues de notre Saint, et pour la gloire de Dieu autant que pour le bien de ceux qui lui témoignaient leur confiance, François révélait aux hommes les secrets dont Dieu lui donnait la connaissance



Chapitre Vingtième.

DON DE DOUBLE VUE.

SECRETS DU CŒUR. — LA TENTATION DE JEANNE DE SYLVA. — SA VISION. — A SON SERVANT DE MESSE. — UN AMI. — LA CONFESSION GÉNÉRALE. — LA HAINE DE LOPEZ. — CELLE DE MARIE DE VALERA. — MALGRÉ TOUT. — VOCATION DE CLARISSE. — VIE DE PIERRE D'ANDASA-LAZAR. — DUELS. — ACCUSATION SPONTANÉE. — PENSÉE DU FRÈRE ILDEFONSE.



Tout le chapitre précédent suffit sans doute pour nous convaincre que l'avenir n'avait point de secrets pour l'homme de Dieu, mais ce n'étaient pas seulement les événements futurs qui faisaient l'objet de ses connaissances, il pénétrait surtout les plus intimes secrets du cœur.

Les physiologistes nous apprennent que la figure humaine est le miroir de l'état et des impressions de l'âme et l'œil exercé peut, en effet, dans la physionomie, sur le front, dans le regard, voir quelque chose que l'âme ne peut assez retenir au-dedans d'elle-même, et qui perce à travers cette enveloppe qu'elle anime, qu'elle vivifie, qu'elle informe. Mais il est d'autres secrets que nulle ride, nulle rougeur, nulle forme ne peut trahir, il est des secrets ensevelis dans l'âme humaine comme dans un impénétrable tombeau. Dans cette nuit profonde du cœur seul le regard de Dieu pénètre et lit. Ce privilège qui n'appartient qu'à lui seul, le Souverain Juge qui est le témoin des turpitudes comme des héroïsmes de notre cœur, le Souverain Juge le communique parfois à ses plus chers serviteurs. Alors il n'est pas de replis que les voyants ne sondent, il n'est point de ténèbres qu'ils n'éclairent, il n'est point de secrets qu'ils ne révèlent.

Ce privilège de la vision du cœur, Dieu l'accordait volontiers à son serviteur François Solano.

Edifions-nous aux récits de ces merveilleuses pénétrations.

Jeanne de Sylva avait donné un de ses fils à l'Ordre de Saint-François, le Père Bonaventure de Salinis et Corduba. Elle était malade au lit et le Père Solano avait coutume de la visiter. Un jour, il se rencontra dans la maison de la malade avec le Père Jean Sébastien Parricius, Provincial de la Société de Jésus, qui, lui aussi, connaissant cette bonne personne, venait lui apporter des consolations et lui témoigner sa reconnaissance. On avait parlé du bon Dieu, et les paroles fortifiantes sorties du cœur enflammé de notre Saint, ainsi que de celui du Père Jésuite, avaient grandement encouragé la malade. Les deux Pères s'étaient retirés à l'écart et conversaient ensemble. Jeanne de Sylva s'était légèrement assoupie, elle paraissait paisible et tranquille. Subitement un frémissement insolite s'empare de notre Saint; il accourt au lit de la malade pour l'aider à repousser une tentation que le démon, jaloux du bien qui venait de s'opérer, tentait d'infiltrer dans l'âme de cette personne. Il l'interroge, et en effet Satan travaillait à lui faire croire que, sur son lit de douleur, elle souffrait bien plus que notre divin Sauveur sur la croix, que ses douleurs étaient bien plus cuisantes, qu'elles étaient de beaucoup plus longues et plus insupportables. L'humanité de Jésus était fortifiée, soutenue par la divinité elle-même, quel adoucissement! et puis, après tout, ces douleurs n'avaient duré que trois heures; ah! sans contredit, les souffrances du Sauveur ne pouvaient être comparées aux siennes. Telle était la spécieuse et maligne tentation du démon.

Les assistants furent stupéfaits des astuces et des ruses de l'ennemi de notre salut, mais ils étaient encore plus étonnés de voir le don de pénétration des cœurs que Dieu avait donné à son serviteur. Eloigné d'elle, aucun mouvement, aucun signe extérieur n'avait pu lui révéler l'état de cette âme et le travail du tentateur; seul l'esprit de Dieu avait pu lui faire connaître ce qui se passait dans cette conscience.

Quand Jeanne fut arrivée au terme de son pèlerinage terrestre, le Saint voulut rester près du chevet de la mourante pour la soutenir de ses bons conseils et de ses prières. Une

douleur intense plongeait la malade dans une grande tristesse et dans un profond abattement, elle subissait d'indicibles tortures. Tout à coup, elle se relève, s'assied sur son lit, son visage rayonne de joie. L'homme de Dieu s'approche, et la lumière de Dieu, qui toujours l'éclaire, lui révèle ce qui vient de se passer, et tandis que les assistants effrayés se demandent ce que signifie un changement si subit, François la félicite par les plus tendres paroles, il l'invite à révéler ce qu'elle vient de voir : « La gloire de Dieu et l'utilité des assistants demandent cette révélation. Racontez-nous donc ce que vient de vous apprendre le messager céleste. » lui dit le Saint. Le Père insiste, la malade se décide enfin : son Ange Gardien vient de lui apparaître, la vue de son visage où se reflétait la majesté de Dieu, a rempli son âme, son corps même, d'une bienfaisante clarté. Il lui a appris, heureuse nouvelle! que ses péchés lui étaient pardonnés. Ses liens allaient bientôt se rompre et le royaume de la céleste béatitude allait sans tarder ouvrir ses portes à son âme qui désormais n'était désireuse que de voir Dieu.

Elle ne tarda pas à s'endormir doucement dans le Seigneur. La mourante n'avait donc pas été seule à voir l'Ange du Seigneur; les yeux purs du serviteur de Dieu avaient mérité de prendre part à la vision céleste et de contempler la face du messager divin, ou du moins Dieu lui avait révélé la présence de son envoyé.

Le Frère Bernard Arias, Frère convers franciscain, eut à subir de graves tentations contre sa vocation, durant le temps de son noviciat.

Un jour que le pauvre novice servait la sainte Messe à l'homme de Dieu, il était violemment poussé par le démon à jeter le froc aux orties et à retourner dans le monde. Mille pensées lui traversaient l'esprit : dans la vie religieuse, tout lui paraissait dur, dans le siècle tout lui semblait attrayant et doux. A l'autel, le saint prêtre avait pleine connaissance de tous les combats qui se livraient dans l'âme du novice, il le voyait résister un instant, se laisser aller ensuite ballotté par tout ce que le tentateur faisait passer dans son imagination troublée, charmé de toutes les illusions qu'il créait en lui.

Une divine lumière montrait au prêtre tous les violents combats auxquels son servant était en butte; il profita du moment du *lavabo*, pour venir à son secours. Là, pendant qu'ils étaient face à face, tout près l'un de l'autre, à voix basse, sans que personne ne pût s'en apercevoir, il lui dit : « Mon Frère ne pensez pas à rejeter votre saint habit, n'obéissez pas à la diabolique voix qui se fait entendre en vous; prenez bien garde qu'elle ne vous trompe! » Le novice tenté fut saisi de frayeur en entendant ainsi révéler les secrets de son âme. Arrivé depuis peu de temps en ce couvent, il ne connaissait point encore le Père Solano, mais dès ce jour il le regarda comme un saint et comme un prophète, à qui rien n'était caché. Il obéit à son charitable avis et persévéra courageusement dans sa sainte vocation.

Un visiteur était entré dans le couvent de Lima, y demandant à voir un religieux de ses connaissances. Pendant qu'on allait chercher le religieux demandé, cet homme se promenait dans le cloître, lorsque le Père Solano l'aborda : « As-tu besoin d'un ami? » lui demande le Saint. Pensant qu'il voulait parler du religieux, son ami, qu'il attendait en effet, l'étranger répondit que oui. Mais, dans l'esprit du Bienheureux, il ne s'agissait point d'un ami de la terre, mais bien du véritable, seul et éternel ami, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ce malheureux avait gravement offensé. Il lui fait comprendre les amabilités de Jésus; il lui parle à cœur ouvert, lui mettant devant les yeux les turpitudes dont son âme pécheresse était remplie. Il l'exhorte à fuir le péché, à fuir l'occasion qui y conduit fatalement. Cette occasion, il la lui découvre sans ambiguïté : « Garde-toi bien de mettre à exécution ton mauvais dessein, et surtout ne sors pas cette nuit de chez toi; ta vie serait en danger; car dans l'ombre on a tramé ta mort.

La grâce touche cet homme, il se sent pénétré jusqu'au fond de son âme par cet œil perçant qui ne connaît point de ténèbres. Sous les coups de la terreur et de la grâce, il se convertit, il demande à se jeter aux pieds du prêtre pour lui avouer ses crimes dans une confession sincère et pour en recevoir le pardon.

Mais il craint que, sous le coup d'une si subite détermination, son âme ne soit pas assez bien préparée, il a peur d'oublier quelqu'un de ses péchés, car bien longue est la chaîne de ses iniquités. Le charitable confesseur le rassure et se charge lui-même de faire son examen de conscience et de l'exciter à la contrition.

Il le conduit donc dans sa cellule et là, aux pieds de son Sauveur, il essaie de débrouiller l'inextricable fouillis de cette conscience. Il vient en aide à son pénitent et lui retrace si bien les circonstances de tous ses péchés, que le malheureux aurait pu croire qu'ils se passaient en ce moment même sous les yeux du saint confesseur. Enfin, il croit avoir tout dit; mais le voyant lui demande s'il n'y a plus d'autre plaie secrète dans ce cœur si meurtri par le péché; le pénitent affirme qu'il a bien tout dit : « Ne te souviens-tu donc pas de cette personne qui est pour toi une pierre d'achoppement et une perpétuelle occasion de chute? » — Ayant fait ainsi une bonne et sincère confession, cet homme s'éloigna désormais des occasions mauvaises et renonça pour jamais aux plaisirs qui l'avaient captivé jusqu'alors. Il se garda bien surtout de s'exposer au danger et n'oubliant pas la menace de mort qu'avait prédite le Saint, il n'osa point sortir de sa maison cette nuit-là. Bien lui en prit, car il sut plus tard qu'un autre malheureux, entraîné par la même passion, l'attendait pour le poignarder dans la maison du crime.

Ce converti, de pécheur devenu juste, pour la gloire de Dieu non moins que pour l'honneur de son saint confesseur, ne craignit pas de se faire son propre accusateur et de révéler sa vie criminelle pour attester juridiquement les faits que nous venons de raconter.

Grégoire Lopez nourrissait dans son cœur une haine secrète, il n'en demanda pas moins au serviteur de Dieu de vouloir bien l'entendre en confession. — « Soit, lui dit celui-ci, mais auparavant, va te réconcilier avec ton prochain que tu as couvert d'injures. » — Stupéfait, cet homme obéit sur-le champ, et sans répliquer il alla demander humblement pardon à celui qu'il avait offensé, et revint, après cela, recevoir à son tour le pardon du bon Dieu. Combien son âme était

remplie de consolations, de quel poids n'était-elle pas délivrée !

Une autre fois, ce fut le tour de Marie de Valera. Cette femme venait se recommander aux prières du Saint, mais celui-ci de répondre : — « Arrache tout d'abord la haine qui ronge ton âme; dépose cette cruelle inimitié qui offense le bon Dieu ; alors, tu pourras avoir confiance et espérer en la miséricorde de Dieu qui ne manquera pas de te combler de ses bienfaits. » Cette femme, comme tant d'autres, avait conçu pour son frère une haine implacable, et cela à l'occasion d'un partage d'héritage, source si fréquente de divisions dans les familles et de haines fratricides ; mais, touchée par les paroles du Saint, elle se hâta de transformer en amour et en paix cette haine et cette aversion pour son frère. Depuis, le Seigneur, ratifiant la promesse de son serviteur, la combla de grâces et de faveurs.

Tout le monde n'était pas prêt à recevoir ainsi ses charitables avis ni à voir découverts les secrets intimes de son âme. Surtout quand ces secrets sont une honte, ils aiment nécessairement les profondes obscurités de la nuit.

Mais le Saint, pour frapper ces coups, n'avait pas coutume de demander une permission préalable. Poussé par l'esprit de Dieu, il savait profiter de toute occasion pour faire du bien aux âmes, même à celles qui lui résistaient.

Un pauvre malheureux, que le saint avertissait souvent et très clairement, redoutant ses révélations importunes pour sa passion, aimait mieux le fuir que de se corriger. Il venait un jour de succomber à une tentation violente ; résolu dans son cœur à commettre le péché, il en cherchait l'occasion, lorsque le Saint, toujours animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, vint au-devant de lui. Lui montrant toute l'horreur du crime qu'il allait commettre, il lui découvrit toutes les abominables pensées qu'il roulait dans son esprit ; il lui révéla même le nom de sa complice et l'avertit de la maladie contagieuse dont elle était atteinte. Il réussit enfin à le détourner de son dessein criminel et l'amena à détester son péché et à s'en repentir.

Ce qui lui était montré par Dieu dans les hommes n'était

pourtant pas toujours d'une tristesse aussi navrante, il y vit aussi de consolantes dispositions.

Marie-Madeleine de Salinis avait secrètement résolu de prendre le saint habit dans une maison de Sainte-Claire. Elle n'avait manifesté confidentiellement son secret qu'à deux de ses amies. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, ayant demandé le Père François Solano pour se confesser, elle entendit celui-ci lui dire : le visage tout rayonnant de joie : « C'est très bien, ma fille, vous arriverez sûrement à votre but, épouse du Christ. Les anges se réjouissent de votre résolution; soyez patiente et constante, car vous aurez à essuyer beaucoup de difficultés de la part de vos parents avant de pouvoir faire profession, mais tous ces orages passeront, et tout vous arrivera à souhait! » La jeune vierge fut dans l'admiration en voyant ainsi dévoilé le grand secret de son cœur. Elle entra en effet au couvent, mais les tribulations prédites par le Saint ne manquèrent pas d'arriver. Comme il l'avait prédit aussi, elles s'évanouirent à sa grande joie. La Clarisse ne put douter alors que notre saint ne fût doué d'un esprit prophétique, et qu'il n'eût le don de la pénétration des cœurs.

Pierre d'Andasalazar, se trouvant au couvent de Lima, vit s'avancer vers lui un religieux qu'il ne connaissait pas : « Sachez, Monsieur, lui dit celui-ci, que Dieu a usé envers vous d'une immense miséricorde! Depuis combien de temps n'attend-il pas votre pénitence? Souvenez-vous donc des nombreux péchés que vous avez commis en France, en Castille, en Portugal, et ailleurs encore! » En entendant ainsi nommer les différents pays qu'il avait parcourus et dans lesquels, en réalité, il avait offensé le bon Dieu, cet homme ne put cacher son étonnement. Mais il ignorait encore qui avait pu lui faire de telles révélations, lorsqu'un jour il voit une foule d'hommes se précipiter sur les pas du Saint. Poussé par la curiosité, il suit le mouvement général; à peine l'a-t-il aperçu, qu'il le reconnaît et se dit : « C'est bien celui-là qui m'a révélé l'état de ma conscience. » Il demanda son nom et apprend que c'était le Père François Solano.

C'est éclairé du même esprit de pénétration que notre Saint connut le duel dans lequel allait s'engager Jean Bolanos. Il

eut la consolation de le réconcilier avec son adversaire. De même, Jean Lucero de Saavedra, étant entré par hasard dans l'église des Franciscains, le serviteur de Dieu l'aborde inopinément et l'exhorte à la concorde envers ce soldat qui allait se battre en duel avec lui. Sa fervente exhortation le décida à renoncer à cette tyrannique envie de vengeance.

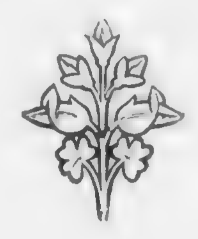
L'Espagnol est fort vindicatif, c'est connu. Aussi, François Ildefonse de Caravajal, insulté par un autre, avait fermement résolu de se venger et n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre son dessein à exécution. Il dut un jour entrer dans le couvent de Saint-François. Notre Saint, qu'il ne connaissait pas, vint à lui. D'une voix douce et humble, il lui demanda l'aumône. — Que désirez-vous, cher Père, lui dit alors l'étranger. — Ah ! chassez loin de vous les noirs projets que vous avez formés, et vous ferez par là une aumône très agréable à Dieu et vous me rendrez à moi-même un service signalé. Armez-vous du bouclier de la patience, car vous en avez grandement besoin ! Se voyant découvert par une déclaration si claire, le coupable se recommanda aux prières du Père, car, sans le connaître, il comprit bien que ce devait être là un serviteur de Dieu et un Saint. Par son humilité, ses paroles si douces, sa révélation, François avait du même coup découvert et guéri la plaie de l'âme de ce malheureux.

La vision du cœur était pour lui si claire que quelques-uns redoutaient sa rencontre; d'autres, pour s'épargner la honte d'être découverts, s'accusaient eux-mêmes, lorsqu'ils étaient en sa présence, et Dieu se servait ainsi de ce moyen extraordinaire pour convertir les âmes et leur faire du bien.

Ce don, le Saint le conserva jusqu'au moment de sa mort. Le Frère Ildefonse qui le servait durant sa dernière maladie, assis près de son chevet, contemplait avec vénération le visage émacié du Saint, et la vue de cette figure ascétique, qui portait les traces de tant de labeurs et de pénitences, touchait son âme candide. Il pensait à la grande sainteté de celui qu'il avait le bonheur de servir et de soigner, et dans son cœur, il se disait à lui-même : — Ah ! vraiment, c'est bien

la plus parfaite image de notre séraphique Père saint François ! » — Mais l'humilité du Saint s'offensa de cette pensée que la lumière intérieure lui permettait de lire dans l'âme de son infirmier, il lui dit tendrement : « Priez Dieu, mon frère, qu'il détourne votre esprit d'une telle pensée ! »

Il n'est donné qu'aux cœurs purs de voir Dieu au ciel, et de voir dès ce monde le cœur des hommes !



Chapitre Vingt et unième.

LE THAUMATURGE.

LE MIRACLE. — FRANÇOIS DEPUIS LONGTEMPS EST DOUÉ DU DON DES MIRACLES. — LES VRAIS MAITRES DU MONDE. — PASSAGE DES FLEUVES. — LE MANTEAU. — LE TORRENT. — LE SOUPER. — LES MOUSTIQUES. — LES SAUTERELLES. — LES MALADES. — LA CORDE DU SAINT. — MICHEL DE BELILLA. — HÉMORRAGIE. — MIRACLES SANS NOMBRE.

Le miracle, rien de nos jours n'est ni plus contesté, ni plus sûr. Il est une race d'hommes qui le nient, et Dieu, pour punir leur incrédulité, leur en met d'évidents, d'incontestables sous les yeux. Ils se débattent contre cette évidence qui les humilie et les écrase; ils cherchent des explications scientifiques, et la science devant le surnaturel doit s'effacer et *se déclarer en faillite*, selon le mot d'un écrivain moderne. Et quand ils ont vu, qu'ils ont touché, et qu'ils devraient être convaincus, c'est alors que, la passion et l'orgueil les aveuglant, ils nient plus fort encore, contestent plus énergiquement pour ne pas croire. Cette incrédulité de notre siècle ne fait que donner plus de poids à la réalité du miracle. Avant d'affirmer qu'un fait est miraculeux, il faut prendre les plus minutieuses précautions, il faut prévoir toutes les objections, avoir dans l'évidence même une réponse prête à la négation, pour pouvoir opposer les plus incontestables preuves. Voilà pourquoi, tout près de la Grotte de Lourdes, où la Vierge opère des prodiges, s'élève aussi le Bureau des constatations médicales. Que ceux qui ne croient pas, passent par cette institution avant d'aller au rocher de Massabielle, aux piscines remplies de l'eau miraculeuse, et qu'ils y repassent au retour. Le miracle, en voulant le nier, notre siècle lui a donné une authenticité qu'on pourrait appeler scientifique.

Ces faits merveilleux, si fréquents de nos jours, le furent [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à son souverain domaine sur la création [illegible] l'existence.

Saint François Solano, par sa parole d'apôtre, gagnait les âmes, les excitant à la vertu; sa parole prophétique jetait dans les secrets de l'avenir comme dans le fond des consciences cette surprenante lumière qui faisait réfléchir et ramenait à Dieu. Apôtre et prophète, notre Saint fut aussi un thaumaturge. Dieu, qui lui avait départi tant de dons précieux, ne lui refusa pas celui des miracles.

D'ailleurs, nous ne sommes pas arrivés à cette époque de sa vie sans nous en être aperçus. Depuis son premier prodige qu'il fit en Espagne en faveur d'un pauvre enfant couvert d'ulcères, combien n'en avons-nous pas rencontrés? Toutes les pages de sa vie semblent n'être composées que de miracles, tant Dieu se complaisait à manifester sa puissance par l'intermédiaire de son fidèle et dévoué serviteur.

Faut-il nous en tenir là et nous lasser d'entendre ce que Dieu ne se lasse pas de faire?

Les miracles sont les témoignages sur lesquels l'Église s'appuie lorsqu'elle ordonne aux fidèles d'honorer les Saints d'un culte public, et n'est-ce pas honorer les saints que de raconter les merveilles opérées par eux sur notre pauvre et misérable terre?

Nous avons vu notre Saint domptant les taureaux furieux se familiariser avec les petits oiseaux comme son séraphique Père, mais les animaux n'étaient pas seuls à se plier aux volontés de notre Saint, les éléments eux-mêmes se courbaient à l'envi sous ses ordres, réalisant ainsi la divine béatitude du Maître de la vérité : *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram:* « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » (*Matth.*, v, 4.) Ne la possèdent-ils pas en réalité, ces doux évangéliques qui, par la pureté de leurs mœurs et leur foi robuste, reviennent à cet état d'innocence, où l'homme commandait en maître et était tou

jours obéi? Ne la possèdent-ils pas mieux que ceux qui s'en croient les maîtres et n'en sont pourtant que les esclaves? Le Dieu qui a créé la terre n'en a point promis la possession aux riches, mais bien aux doux, les Saints sont les maîtres du monde.

Dans ses multiples pérégrinations à travers les immenses régions qu'il évangélisait, le saint missionnaire fut parfois arrêté par les fleuves gonflés par la fonte des neiges ou l'abondance des pluies.

Il arriva un jour, sur les rives d'un cours d'eau impétueux et profond. Impossible de le traverser; aucune embarcation pour le transporter; pas même un de ces ponts primitifs alors en usage dans ces pays. Ces ponts consistaient en de légers morceaux de bois, réunis au moyen de lianes, sorte de végétal dont la tige herbacée et grimpante acquiert une longueur extraordinaire. Ces ponts n'avaient ordinairement pas plus de trois pieds de largeur et pliaient sous le poids. Si quelque homme ou animal venait à broncher, immanquablement il tombait à la rivière.

Quelquefois même, au lieu de ces ponts, on ne trouvait au-dessus des torrents et des précipices qu'une corde sur laquelle glissait une sorte d'escarpolette que des hommes, placés de l'autre côté de la rive, tiraient au moyen d'une seconde corde.

Mais ici, rien de tout cela.

Son zèle pourtant ne lui permettait pas de retard. Des âmes l'attendaient pour recevoir la lumière et la paix. Confiant en Celui dont il était le ministre et l'apôtre, il lève au ciel des yeux suppliants, et bientôt il se sent exaucé. Il étend alors son manteau sur les flots qui passent avec fracas et, sur cette nacelle d'un nouveau genre, conduit par la foi, poussé par le vent du divin secours, il traverse le fleuve, à la stupéfaction d'un grand nombre de spectateurs.

Traversant un autre fleuve, un coup de vent emporta son manteau que les eaux rapides eurent vite entraîné au loin. L'homme de Dieu semblait ne plus s'occuper de son manteau; parvenu sur l'autre rive, il continue son chemin. Il faisait route, entre autres, avec André Garcia de Valdes. Après

avoir marché pendant quelque temps, cet homme se ravisa et voulut retourner en arrière pour voir si l'eau n'aurait pas poussé vers le bord le manteau du Père. Il retourna en effet, et retrouva le manteau au lieu du débarquement; il était parfaitement sec, bien plié et déposé sur l'herbe par une main miraculeuse qui veillait et prenait soin non seulement du Père lui-même, mais encore de ce qui était à son usage. Le courant aurait dû emporter le manteau au loin, mais non, Dieu le rendait au Saint à l'endroit même où le canot avait touché terre.

Il allait un autre jour de Saint-Michel à Saint-Jacques de Estero, qui en est éloigné de vingt-six lieues.

Toujours ardent et pressé, il avait dédaigné le chemin ordinaire et s'était engagé à travers des sentiers qui abrégeaient sa route pour arriver à un gué connu des voyageurs, mais il y fut arrêté par un obstacle infranchissable; les eaux du fleuve, qu'il espérait traverser à gué, se trouvaient considérablement accrues par une abondante pluie d'hiver. C'était un vrai torrent; il ne fallait pas songer à le passer. La nuit était sur le point d'envahir la forêt. Impossible de retourner sur ses pas Les voyageurs, compagnons du Saint, furent alors en proie à de cruelles souffrances, celle de la faim et celle des moustiques.

Ces insectes, en très grand nombre dans ces pays, ont une piqûre extrêmement douloureuse. La nuit surtout, leurs myriades ne permettent pas au voyageur fatigué un instant de repos; et le matin, il se trouve plein de piqûres et d'ampoules

Nos voyageurs étaient au nombre d'une vingtaine; aucun n'avait de provisions, car ils étaient persuadés d'arriver à temps à Saint-Jacques.

Dans le même cas, de l'autre côté de la rive, se trouvaient de nombreux voyageurs avec leurs voitures. François, touché de leur désappointement et de leur tristesse, s'adressa comme toujours à Celui dont la toute-puissance semblait être mise à sa disposition et comprit bien vite dans l'intimité de son cœur que Dieu ne tarderait pas à les secourir. Avec cette assurance que lui donnaient sa foi et sa confiance en Dieu, et

en même temps avec sa bonhomie habituelle, il leur dit : — Ne craignez donc pas, mes très chers frères, demain, à neuf heures, le fleuve s'apaisera, il se radoucira et vous pourrez le traverser. Pour le moment, je vois que vous avez faim, attendez un peu, c'est moi qui vais vous servir à souper! —

Et le voilà qui lance un filet à l'eau. Il prend plusieurs gros poissons qu'il prépare et fait cuire lui-même, puis, tout joyeux, il présente à ses compagnons une abondante réfection. Dans sa bonté toute paternelle, il demande même à Dieu que personne ne soit, cette nuit-là, incommodé par les terribles mous



LES BORDS DU PARAGUAY.

tiques. Sa prière fut exaucée : Dieu les préserva tous des brûlants aiguillons de ces insectes incommodes.

Le lendemain vers neuf heures, comme il l'avait prédit, les eaux baissèrent, le fleuve redevint tranquille, il leur fut facile de le passer. Tous en profitèrent, tant les compagnons de notre Saint que les gens qui attendaient sur la rive opposée, mais à peine tous les voyageurs eurent-ils traversé le fleuve, que celui-ci se gonfla de nouveau, bouillonnant et bondissant tout comme la veille, sans pourtant qu'il y ait eu de nouvelles pluies pour le grossir ni aucune autre cause natu-

relle à cette nouvelle crue subite, comme d'ailleurs, rien ne pouvait expliquer sa prompte décroissance.

On sait combien terrible est, dans certaines régions, le fléau des sauterelles; quand ces insectes, en grandes nuées, s'abattent sur les moissons, elles ne laissent sur leur passage que dévastations et ruines.

Une légion de ces rongeuses ailées était tombée sur les champs de blé du capitaine André de Inoisa. Comprenant le danger que court sa moisson, celui-ci court chercher l'homme de Dieu qui, aussitôt, l'étole au cou, fait les exorcismes prescrits par l'Eglise et asperge le champ d'eau bénite. Puis il se met à genoux et ordonne aux sauterelles de sortir du blé et d'aller dans les montagnes des infidèles, et du doigt il les leur montre. Les sauterelles aussitôt d'obéir et de s'envoler dans la direction qui leur est indiquée.

François avait parlé, et sa voix était obéie comme la voix de Dieu même, qui commande en maître souverain aux créatures. On vit donc cette armée se lever, obscurcissant le ciel, et aller s'abattre sur les terres qui leur sont livrées en partage.

Un murmure, une plainte pourtant s'élève des rangs des spectateurs de ce prodige; on se demande pourquoi le Saint n'employait pas son pouvoir à les faire mourir sur place, au lieu d'envoyer un tel fléau chez le voisin; la question parvient aux oreilles du thaumaturge qui répond en disant : « Ces insectes vont servir de nourriture aux pauvres Indiens comme autrefois au saint Précurseur Jean-Baptiste dans le désert. » Ainsi François délivrait son ami le capitaine André de la perte qui le menaçait, et en même temps donnait aux pauvres sauvages une nourriture qu'ils attendaient peut-être avec impatience et envie.

Quelques années après la mort du Saint, de nouveau une nuée de sauterelles s'abattit sur le Tucuman. Les prairies et les champs de blé furent dévastés en quelques heures. Les habitants de ces contrées se souvinrent du miracle de leur saint protecteur et apôtre, ils lui firent des vœux s'il daignait encore une fois les secourir. Ils s'étaient à peine adressés au Saint que les sauterelles se levèrent et allèrent mourir sur les

montagnes voisines. Comme de son vivant, François leur avait commandé, elles ne pouvaient résister.

Le Saint, durant sa vie, ressuscita plusieurs morts; il guérit surtout une multitude de malades; qu'il nous soit permis de citer quelques-unes de ces merveilleuses guérisons.

L'archidiacre de l'église de Lima, le Docteur Jean Valasquez, était sérieusement malade; il fit appeler l'homme de Dieu et lui demanda d'imposer ses mains sur lui. Le Saint le fit en récitant un évangile sur le malade qui se sentit subitement soulagé, et conçut dès lors l'espoir de sa guérison. En effet, sans application d'aucun remède, la guérison complète ne tarda pas à venir.

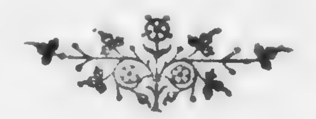
Madame Mayor d'Alarçon souffrait horriblement d'une angine qui mettait ses jours en danger; elle fit prier le Père Didace de Pineda, qui était alors Gardien du couvent des Pères Franciscains, de vouloir bien lui envoyer quelque objet qui fût à l'usage de saint François Solano. Le Père Gardien envoya une corde que le Saint avait portée. La malade la reçut avec grande joie et se hâta de la ceindre. Il était quatre heures de l'après-midi. Le jour suivant, elle cracha des matières fétides, elle était sauvée. Le médecin, qui était présent, put facilement constater que ce n'était point là la marche ordinaire de la maladie et ne craignit pas d'attribuer au miracle une guérison si subite et si inattendue.

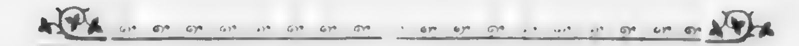
On n'attendait plus que la mort de Michel de Belilla, libraire de Lima. La violence de la fièvre était si forte que le médecin avait déclaré qu'il était grand temps de lui faire administrer les derniers sacrements. On l'administra en effet et on eut recours à des religieux pour l'assister à ses derniers moments. Le Père François Solano fut envoyé près du malade; avec un Père Jésuite qui se trouvait aussi au chevet du mourant, il récita les prières des agonisants et la recommandation de l'âme. Vers les sept heures du soir, le médecin vint faire au moribond une visite qu'il pensait la dernière, et le voyant dans les spasmes de l'agonie, il n'hésita pas à déclarer que dans quatre heures il serait mort. La sentence prononcée, il se retira. Alors notre Saint s'approcha du malade, lut sur lui un évangile, puis se tournant vers son compagnon, il lui

dit : « Retournons à notre couvent, car nous n'avons plus rien à faire ici. » Cette parole du Saint sembla d'abord confirmer celle du médecin, et la famille attendait à tout instant la mort de Michel. Les quelques heures de vie qu'on lui avait données s'écoulaient rapidement, mais, ô prodige! à l'heure où le malade attendait la mort, voilà que la vie lui revient! Il se lève, affirme qu'il ne sent plus aucune douleur, et ceux qui attendaient ses derniers instants sont remplis d'admiration, autant qu'il est rempli lui-même de reconnaissance. Deux ou trois jours après, il retournait à sa librairie. Son médecin, le retrouvant à son bureau, est saisi de frayeur, il croit être en présence d'un fantôme, d'une apparition d'outre-tombe, et fait sur lui le signe de la croix. Mais son ami le rassure en lui affirmant que c'est bien lui, Michel de Belilla, et que sa guérison miraculeuse, il la doit, sans doute possible, aux mérites et aux prières du Père Solano.

Didace d'Astorga, pendant trois jours, eut une hémorragie presque continuelle. Il avait craché une telle quantité de sang qu'il en avait rempli trois bassins. Saigné à blanc, il était rendu à la dernière extrémité. François était son confesseur; il vint donc visiter son malade qu'il trouva d'une extrême faiblesse; il crachait toujours. Le charitable médecin lui présenta alors pour tout remède de l'eau pure qu'il avait bénite. A peine le malade eut-il absorbé cette eau limpide et fraîche, que le sang s'arrêta. Il eut la certitude de sa guérison qui de fait ne se fit pas attendre.

Mais il nous faut nous arrêter sans avoir épuisé cependant la matière, car presque incalculables sont les miracles opérés par le serviteur de Dieu.

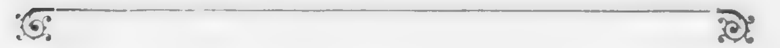




Chapitre Vingt-deuxième.

LE SAINT.

SOURCES DE LA SAINTETÉ. — UN SAINT EST UNE ŒUVRE DIVINE. — LA FOI. — ŒUVRES DE LA FOI. — L'ESPÉRANCE. — L'AMOUR. — UN MOT D'AMOUR. — VIOLON IMPROVISÉ. — L'EXTASE DE L'AMOUR. — BÉNISSONS LE PÈRE, LE FILS ET LE SAINT ESPRIT. — GARDONS LA FOI ET LA RÈGLE. — CONCOURS D'AMOUR. — LA CRÉATION. — LE FEU DE LA CUISINE. — AMOUR SÉRAPHIQUE.



JUSQU'ICI nous n'avons considéré dans notre héros que l'homme extérieur, nous avons vu les merveilleux effets de sa sainteté, de son zèle apostolique, ses prophéties, ses miracles; il est temps que nous remontions à la source de toutes ces merveilles, inexplicables dans un homme sans un principe supérieur qu'il nous faut découvrir.

En remontant le cours d'un fleuve, on finit par trouver sa source; la lumière qui éclate partout dans la nature dérive d'un centre, foyer puissant, le soleil. Ainsi en est-il de la vie d'un homme. Selon la parole du divin Maître, « l'arbre se reconnait à ses fruits. » Ces fruits, nous les avons savourés en François, remontons maintenant à la source de sa sainteté, au foyer puissant des clartés qui l'environnent; étudions ses vertus.

La vie d'un saint n'est pas seulement l'histoire d'un homme où l'on ne cherche que la succession de faits plus ou moins intéressants, d'explorations et de voyages; c'est l'étude d'une œuvre divine, d'une œuvre incomparablement plus belle que toutes les œuvres dont Dieu a orné le monde visible; les faits qui se succèdent dans l'âme et autour de l'âme des élus sont autrement intéressants que leurs voyages et même que leurs miracles. Mais, hélas! combien peu savent apprécier et

goûter les choses d'en haut. L'homme terrestre n'estime digne de lui que ce qui est terrestre, mais il se prépare ainsi une humiliante confusion, selon cette parole de l'apôtre : « La gloire se tournera en confusion pour ceux qui ne goûtent que les choses de la terre. » (*Phil.*, III, 19)

Le premier don que Dieu fait à l'âme et qui reste toujours le plus ferme fondement des relations établies entre le Créateur et la créature, c'est la foi, « la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu. » (*Hebr.*, XI, 6)

Comme tout chrétien, François avait reçu cette vertu infuse au baptême, mais en lui cette foi n'était point restée languissante et tiède, ce n'était pas un feu couvant à peine sous la cendre. Sa foi fut vive, agissante, pratique. Elle ne resta pas dans les froides spéculations qui peuvent illuminer l'intelligence et laisser le cœur insensible, que dis-je ? elles peuvent même le laisser plein de la haine de Dieu. Saint Jacques n'a-t-il pas écrit : « Vous croyez en Dieu et vous faites bien, les démons croient, eux aussi, et ils tremblent ! » (*S. Jac.*, II, 19.) La foi, notre Saint sut la mettre à la base de son édifice spirituel, prêtant à chacune des vérités révélées, la croyance la plus parfaite et la plus ferme, et cette conviction intime de son âme, il sut la traduire dans toute son existence. Qui l'animait, au printemps de sa vie religieuse, quand tout jeune encore il soupirait déjà après les missions lointaines et après le martyre ? Qui le poussait vers cette terre africaine arrosée déjà du sang des premiers fils de François après tant d'autres enfants de l'Eglise ? Qui donc le jetait aux pieds de ses supérieurs pour implorer d'eux cette grâce d'être envoyé sur cette terre infidèle, sinon son grand esprit de foi ? Dieu avait destiné à d'autres peuples cette âme d'élite et sa divine Providence le conduisit sur la terre péruvienne. Mais là, les travaux et les fatigues ne lui manquèrent pas, sa foi le soutenait au milieu des privations de tout genre que lui imposait sa vie apostolique.

Les voyages à travers ces régions incultes, dans la faim, dans la soif, dans la chaleur, le froid, la nudité, ce fut le martyre qu'il supporta de longues années pour la propagation de cette foi, dont son cœur était le sanctuaire. Son martyre,

il l'aimait, plus que l'avare n'aime son or, plus que le mondain ne peut aimer sa volupté.

Les augustes mystères de notre sainte Religion le remplissaient d'une telle douceur qu'il lui suffisait d'en entendre l'exposé pour exhaler sa foi vive en soupirs brûlants, en exclamations enthousiastes, et même pour être ravi en extase.

La foi produisait en lui cette admirable confiance en Dieu que nous lui avons vu déployer dans les plus critiques conjonctures.

Au milieu des adversités, des périls les plus imminents, il restait paisible et calme ; dans ses voyages, battu par la tempête, suspendu sur l'abîme des eaux, prêt à faire naufrage, nous l'avons vu tranquille, imperturbable, faire passer dans l'âme de ses compagnons d'infortune cette confiance en Dieu qui les soutient, trois jours durant, entre la vie et la mort. Sa confiance en Dieu lui fit opérer d'admirables prodiges, pour venir au secours de ses frères malheureux.

Lorsqu'on croit réellement en Dieu, on ne peut se le représenter que comme le Père le plus tendre, l'ami le plus dévoué, le bienfaiteur le plus libéral. Comment alors ne point espérer dans cette bonté infinie qui ne nous a tirés du néant que pour nous rendre heureux ?

L'ancre de l'espérance s'était affermie au fond de l'âme de notre Bienheureux. L'espoir des biens futurs lui fit mépriser les biens présents, rompre les liens qui pouvaient l'attacher à la terre, pour lui permettre d'aspirer plus librement vers les régions éthérées, où la bonté infinie de Dieu nous ménage les éternelles récompenses. Il souhaitait souvent la mort libératrice afin de pouvoir s'envoler au ciel et contempler enfin à découvert l'objet de notre espérance, jouir de cette vision béatifique, source éternelle de notre gloire.

Nous nous sommes étonnés peut-être de le voir passer comme un étranger sur cette terre, comptant pour rien les choses humaines, et les méprisant, toujours le cœur en haut. Oh ! c'est qu'il ne désirait que le ciel. Le nom, la pensée de la Patrie bienheureuse, en excitant son désir de la posseder, jetait son âme dans les sublimes langueurs de la nostalgie céleste.

S'il espérait tant voir Dieu, c'est qu'il l'aimait! Si la foi fait le supplice des damnés, si l'espoir est à jamais banni de l'enceinte maudite où ils doivent éternellement blasphémer, c'est qu'ils sont incapables d'aimer encore Dieu. C'est là ce qui fait la principale différence entre le ciel et l'enfer. Déjà, sur cette terre, le ciel peut commencer, tout aussi bien que l'éternel supplice, selon que l'âme aime Dieu, ou se détourne de Lui. L'amour, la charité divine étaient donc pour François un avant-goût du ciel, un soulagement à ses désirs brûlants, un nouvel aliment à sa volonté de voir son Bien suprême qu'il aimait si tendrement et si fortement.

Comme le fer rougi est totalement transformé dans le feu qui le pénètre, François était totalement perdu dans l'amour qui le consumait. De cette fournaise ardente sortaient ces soupirs amoureux qui dévoilaient à ceux qui l'approchaient les indicibles ardeurs de son âme séraphique.

Pendant que, ravi hors de lui-même, il donnait libre cours à ses pensées, elles allaient visiter la demeure des bienheureux. Lorsque, rendu à la vie réelle, mais de plus en plus embrasé de l'amour divin, il se retrouvait sur la terre, il faisait sien ce soupir du prophète royal : *Heu! mihi, quia incolatus meus prolongatus est:* « Malheureux que je suis! mon exil est encore prolongé! » (*Ps.* CXIX, 5

Facilement cet amour prenait flamme.

Un jour qu'il visitait un malade et qu'il lui demandait des nouvelles de sa santé, celui-ci lui répondit: « Gloire à Dieu, je vais un peu mieux! » Ah! il n'en fallait pas tant pour mettre le Saint hors de lui. Gloire à Dieu! ce mot de la reconnaissance et de l'amour fut pour son cœur une flèche enflammée. Oh! l'admirable scène! François, saisissant deux bâtons et s'en servant en guise de violon, chante au Christ une hymne de louange! que n'a-t-il sous la main la harpe de David? Que n'a-t-il seulement ce violon, d'où si souvent il a tiré d'admirables harmonies, mais l'amour se sert de tout, et le voila qui chante son amour en une cantilène improvisée tout autant que son violon! Ravi hors de lui-même, tout en Dieu, il se hâte de fuir pour donner plus libre cours aux effluves d'amour dont son cœur déborde.

Plus tard, c'est lui qui est malade et qui reçoit la charitable visite de l'un de ses Frères. Le religieux, connaissant les aspirations de François, lui parle de la gloire du Ciel, de la félicité du Paradis. A ces mots, l'amour s'empare du cœur de l'homme de Dieu, son désir de l'éternelle béatitude devient si intense, qu'il semble tout transporté dans ce céleste désir; ses mains sont étendues, élevées vers le ciel comme s'il allait pouvoir saisir l'objet de ses vœux: sa bouche ouverte semble aspirer la vie; ses yeux fixés en haut paraissent déjà contempler l'énigme de sa foi; ses oreilles n'entendent plus les paroles humaines du Frère qui veut lui parler du ciel. Pour lui, il est ravi dans cette céleste douceur qui le captive; il est plongé tout entier dans cet océan sans fond des éternelles délices.

Quelques jours avant sa mort, en la fête de la Très Sainte Trinité, ayant reçu la Sainte Communion, dans l'oratoire de l'infirmerie, il assistait tremblant d'amour et d'émotion au Saint Sacrifice de la messe, que l'on célébrait pour lui dans cette chapelle intérieure. Lorsque le prêtre arriva à cette parole liturgique : *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu:* « Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit! » le malade se lève malgré son extrême faiblesse, miné qu'il était par la maladie, et d'un pas alerte et rapide, volant presque, il parcourt les cloîtres du couvent répétant sans cesse avec une ardeur toujours nouvelle : Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! » Ceux qui le rencontraient et qui le savaient malade, ne pouvaient revenir de leur admiration.

Un autre jour, sortant de sa cellule, avec une indicible tendresse il répétait à ceux qu'il rencontrait : « Gardons la foi de Jésus-Christ, gardons sa loi divine. » Les bras étendus en croix, le regard fixé au ciel, les yeux pleins de larmes, d'une voix lamentable et terrible, il répétait toujours : « Mes Pères, gardons la loi de Dieu et la sainte Règle, dont nous avons fait profession! Ah! plaise à Dieu que je n'enfreigne moi-même jamais ses préceptes sacrés!

Entendait-il prêcher sur l'amour de Dieu, une céleste joie s'emparait de son âme, et pour donner un libre accès aux flammes qui le dévoraient, il se retirait d'auprès de ses Frères.

allait se prosterner devant la croix du Sauveur ou devant une sainte image, et là il exhalait les sentiments qui se pressaient dans son cœur, et se consumait dans une divine ardeur comme l'hostie sur l'autel du sacrifice.

D'autres fois, au contraire, il recherchait la foule pour lui communiquer quelque chose des chaleurs qui le tourmentaient. On s'assemblait autour de lui pour entendre ses brûlantes paroles ; ce n'étaient point des discours qu'il prononçait alors, c'étaient des soupirs enflammés qui sortaient de cette âme tout éprise de l'amour divin. « Oh ! que Dieu est suave et doux, qu'il est aimable et qu'il est digne d'être aimé ! »

Il faisait avec ses confrères les plus fervents concours d'amour de Dieu. Remarquait-il, en effet, parmi les saints religieux de ces admirables couvents, quelqu'un qui lui paraissait aimer Dieu davantage, il allait le trouver et lui disait : « Voyons, qui de nous deux aimera davantage le Divin Époux de nos âmes ? qui aimera davantage le Christ Jésus ? qui durant cette semaine lui manifestera plus fortement son amour ? qui lui rendra plus de services ? Qui de nous deux fera davantage aimer et servir Marie, sa douce Mère et la nôtre ! »

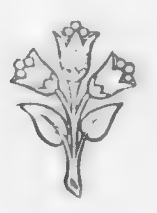
Comme à cet autre François, son Séraphique Père, tout lui chantait l'amour, tout lui parlait d'amour, tout l'élevait vers Dieu son Créateur. Les êtres inanimés eux-mêmes lui servaient comme de marchepieds, pour arriver à Lui, et lui fournissaient ses pressants motifs d'aimer le Dieu qui a fait toute chose dans un acte d'amour. Prêtant ainsi son cœur à toute créature, il glorifiait Dieu dans ses œuvres.

Étant entré un jour à la cuisine, il vit sur le feu la marmite en ébullition. Naïvement il demande au cuisinier pourquoi sa marmite bouillait ainsi ? La réponse était facile : « C'est parce qu'elle est sur le feu. » Alors le Saint, levant les yeux au ciel, s'écria : « Hélas ! pourquoi ne brûlons-nous pas nous-mêmes de la charité divine ? Pourquoi notre âme n'entre-t-elle pas en ébullition, comme ce vase, sous l'action des flammes si vives de l'amour du bon Dieu ? » En disant ces mots, épris lui-même de cette ardeur qu'il souhaitait et qu'il désirait si vivement, il tomba dans une longue extase.

Ne brûlait-il pas continuellement des feux de cette charité? Tant de travaux, tant de périls, une soif si vive du martyre, ses prédications, sa vie tout entière, sont la preuve la plus convaincante, avec ses autres vertus, de l'amour intense de son cœur de Séraphin.

En embrassant la règle de Saint-François, il s'était proposé d'imiter son Fondateur et Père; de bonne heure il avait compris que l'amour de Dieu était un trait caractéristique de celui que la postérité a justement surnommé « le Séraphique ».

La Foi, l'Espérance et la Charité, ces trois vertus font à la fois le chrétien et le saint! Communiquées à l'âme au jour de notre baptême, elles doivent se manifester à un degré héroïque dans la vie, pour que l'Eglise place sur les autels les serviteurs de Dieu. L'héroïsme de François dans la pratique des vertus théologales le fit déclarer saint. La pratique non moins héroïque des autres vertus nous fera voir en lui le véritable religieux.



Chapitre Vingt-troisième.

L'HOMME D'ORAISON.

CONDITIONS DE L'ORAISON. — VIE CACHÉE EN DIEU. — LA SOLITUDE. — DE LA CRÉATURE AU CRÉATEUR. — NUITS D'ORAISON. — TÉMOIGNAGE DU PÈRE ALVAREZ DE PAZ, S. J. — LA SOIF DE DIEU. — ABSORBÉ EN DIEU. — EXTASES. — ÉLEVÉ AU DESSUS DE L'AUTEL. — EMPORTÉ PAR L'EXTASE. — FLEURS CÉLESTES. — DON DES LARMES. — DOUCEURS ET CONSOLATIONS. — L'HUMILITÉ GARDIENNE ET GARANT DES FAVEURS DIVINES. — PRATIQUE DE L'ORAISON. — PRIX DU TEMPS. — FRUITS DE L'ORAISON

DIEU accorda avec tant de prodigalité et d'effusion le don de l'oraison à son fidèle serviteur, que François semble en avoir parcouru toutes les voies, gravi tous les degrés, goûté tous les fruits, comme il en a reçu toutes les prérogatives autant qu'en est capable la fragilité humaine.

Or, l'oraison étant le commerce familier de l'âme avec Dieu, elle est l'école où se forme le véritable religieux, resserrant les liens de l'amitié divine, l'unissant à son centre et à sa fin dernière. La vie d'oraison est tout à la fois une faveur de Dieu et le fruit du travail de l'âme. Sans la grâce céleste, en vain l'âme travaillerait à gravir les pentes abruptes de l'oraison. « Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire, » disait notre divin Sauveur. (*S. Jean*, VI, 44.) Mais en vain aussi l'âme paresseuse attend-elle de Dieu cette faveur, si elle ne veut faire aucun effort, si elle repousse la croix et fuit la souffrance et le sacrifice. Celui qui veut parvenir à la contemplation de Dieu, sonder ses secrets et arriver enfin à la plénitude de l'union mystique, sommet de cette montée sublime, doit fuir la créature, fermer ses yeux

aux vains bruits du dehors, et se faire au dedans de lui-même une solitude propice à la venue de l'Epoux. Qu'il reste toujours en la présence de Dieu, ne laissant jamais du regard Celui dont les yeux ne se ferment jamais sur nous; qu'il ne soit pas avare du temps qu'il consacrera au pieux exercice de l'oraison, en un mot, que, victorieux de la chair et du monde, foulant aux pieds leurs exigences tyranniques, méprisant leurs vains appâts, celui qui veut parvenir à l'oraison livre son âme tout entière aux mouvements de l'Esprit-Saint, prêt à souffrir ses épreuves plus encore qu'à goûter ses consolations.

Ce travail qui, à première vue, paraît colossal, impossible, le mortel peut en venir à bout avec la grâce et le secours de Dieu. Les saints en sont une preuve irrécusable, puisque, sujets aux mêmes misères, pétris de la même boue, ils ont atteint quand même ces sublimes sommets.

Avec l'aide de Dieu, Solano arriva à ces hauteurs; il peut nous servir d'exemple. On aurait pu lui appliquer la parole de saint Paul aux Colossiens : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ. » (*Col.*, III, 3.) Sa vie semblait bien, en effet, se passer dans le ciel. Au milieu des multiples occupations de son laborieux ministère, il avait tellement pris l'habitude de la vie intérieure que rien ne paraissait pouvoir interrompre ni de jour ni de nuit la fervente prière qui s'exhalait de sa sainte âme. Aucune sollicitude, aucune affaire ne troublait la paix intérieure dont il jouissait.

Fidèle aux conseils de son Séraphique Père, il avait fait de son corps un ermitage, où son âme, comme dans une paisible cellule, pouvait rester recueillie et priante.

Le goût de l'oraison lui faisait fuir le monde et rechercher la solitude; il ne sortait jamais de sa retraite que sur l'ordre de la sainte Obéissance ou poussé par sa charité envers le prochain. Même alors, pour ne point troubler cette délicieuse contemplation, il savait s'élever de la terre vers le ciel, pensant à la beauté du divin Créateur, lorsque la beauté des choses de la terre se présentait à ses yeux. Il se disait à lui-même : « Qu'elle doit être ravissante et belle la splendeur de

l'Eternel si déjà les faibles vestiges imprimés aux créatures, parcelles à peine perceptibles de l'infini, nous montrent tant de grandeur et de beauté!

L'homme de Dieu consacrait de longues heures à l'oraison.

Souvent, pendant qu'il était de famille au couvent de Saint-François de Lima, on le vit passer en oraison les nuits presque entières, restant au chœur depuis onze heures de la nuit jusqu'à quatre heures du matin. Ni maladie, ni travail ne lui faisait omettre le temps consacré aux exercices de dévotion.

Lorsque la journée avait été complètement absorbée par les exigences du ministère, il savait ainsi se reprendre pendant la nuit.

Son âme trouvait là un aliment divin qui le dispensait quelquefois de la nourriture terrestre. C'est ainsi qu'il passa parfois plusieurs jours sans manger tout absorbé en Dieu.

Le Rév. Père Alvarez de Paz, homme docte et pieux, de la Société de Jésus, dont il fut le Provincial dans le Pérou, dans l'un de ses ouvrages (Tome 2, livre 5, chap. 13), donne sur notre Saint le témoignage que voici :

« Il aimait la solitude et s'efforçait de rester seul avec lui-même, à moins que la gloire de Dieu ne l'appelât ailleurs. Il mettait l'oraison avant toute autre chose. Assidu à la prière et à la contemplation des choses divines, il était souvent ravi en extase. Rassasié des divines délices, il passait des nuits entières sur le marche-pied du maître-autel, devant le tabernacle où se cachait le Dieu de l'Eucharistie; une petite lyre à la main, il en jouait, s'accompagnant lui-même dans le chant des psaumes, abreuvant son cœur de célestes délices. »

Sur la margelle du puits de Jacob, s'entretenant avec la Samaritaine, le bon Sauveur disait : « Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous demande à boire, vous lui demanderiez vous-même, et il vous donnerait une eau vive. » (*S. Jean*, IV, 10.) Cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, cette eau rafraîchissante, Dieu la donne à ceux qui ont soif et qui la demandent : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

Dans l'oraison François exprimait à son Maître la soif intense de son âme, il demandait avec instance de pouvoir se désaltérer à cette fontaine féconde. Comment Dieu pouvait-il le lui refuser? Aussi accorda-t-il à son fidèle serviteur cette présence continuelle des choses du ciel, il le favorisa d'extases et de ravissements.

François, ravi en Dieu, paraissait avoir fait sa demeure avec les bienheureux habitants de la Patrie.

Dégagée des liens de son corps, son âme planait dans les hauteurs. Sourd pour ceux qui l'appelaient, aveugle à tout ce qui se passait devant lui, muet à toute interrogation, insensible à tout ce qui l'entourait, il était uniquement occupé à savourer les douceurs de la contemplation, se liquéfiant dans l'abondance des tendresses dont Dieu inondait son cœur.

Voyez-le appuyé à cette colonne du cloître de Lima, les yeux fixés sur une image de notre Séraphique Père saint François, qui se dresse au-dessus d'un pieux autel. Immobile, sans vie, il n'est plus en lui-même mais bien en celui qu'il contemple. Un religieux grave et pieux vint à passer, il salue aimablement notre Saint, dont il a été autrefois le Gardien, mais à cette politesse, François ne répond pas. Le religieux s'approche, le prend par le bras, le secoue, le serre, il ne répond pas à sa voix, il reste insensible à l'étreinte.

Parfois ses réponses n'étaient pas à la question, tout occupé qu'il était aux considérations spirituelles; au lieu de répondre à son interlocuteur, il lui disait : « Que Dieu soit béni, qu'il soit glorifié, aimons-le! » Et répétant ces aspirations, il ne tardait pas à prendre son vol et à entrer en extase.

La vie des saints nous montre différents genres d'extases. Tantôt l'âme seule, captivée par l'objet de son amour, s'élève au-dessus des choses de la terre et contemple à loisir les beautés incomparables qui lui sont présentées; tantôt la violence de l'amour et du désir n'entraîne pas seulement l'âme, mais avec elle le corps qui lui est uni, dégagé des lois de la gravité, s'élève vers la suprême amabilité qui l'attire. Ce don de Dieu fut accordé à notre Saint; on le voyait souvent élevé dans les airs comme une pure flamme qui

cherche les hautes régions; léger comme la plume que le vent emporte, il parcourait de longues distances, sans toucher la terre de son pied, porté seulement sur les ailes de cet amour qui ne connaît plus de lois.

Dans l'église du couvent de Lima, le maître-autel est élevé de douze degrés. Un jour, c'était la veille de la Portioncule, après avoir entendu les confessions, saint François Solano alla s'agenouiller au bas des degrés du maître-autel. Il se tenait là, à genoux devant le Très Saint Sacrement, priant avec ferveur, lorsque le Père Claude de Ramirez de Sosa, religieux franciscain, Gardien du couvent de Caxamalca, le vit tout à coup transporté au-dessus de l'autel, ravi en extase. Lorsque Dieu jugea à propos de terminer son entretien intime avec son dévot serviteur, le Saint revint se placer au pied de l'autel, d'où il était parti.

Pendant qu'il était au couvent de retraite de Lima, on vit quelquefois, transporté par la force de la contemplation, partir du chœur des religieux qui se trouvait à la tribune, traverser dans les airs toute l'église qui mesurait une centaine de pieds, et venir devant le maître-autel, continuer plus près de son Dieu la prière commencée

La ville entière de Truxillo où il habita quelque temps pouvait témoigner qu'on l'avait vu souvent en extase élevé de terre d'une demi-aune.

Le Frère Ildefonse Munoz, religieux d'une vie exemplaire, *socius* du Père Commissaire général, et que nous avons déjà vu au chevet de François malade, alla un jour le visiter dans l'infirmerie du couvent de Lima, où nôtre Saint était retenu par la maladie. Entrant dans la chambre, il trouva Solano priant à genoux devant une image de la Vierge. Ne voulant pas troubler la prière du saint homme, il s'en retourna à la cellule du Père Commissaire, remettant à plus tard sa visite. A peine fut-il entré, qu'un grand fracas se fit entendre à l'infirmerie, on eût dit que toute une armée envahissait le couvent. Les deux religieux se regardèrent surpris. Le Père Commissaire envoya vite son compagnon voir ce qui se passait. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le Saint en extase, sortant de sa cellule, élevé au-dessus de terre et porté par l'esprit

de Dieu qui le conduit, traversant ainsi tous les corridors de la maison, les bras largement étendus, sans se heurter aux murs, tournant les coins avec facilité, ne causant aucun accident au milieu des divers objets qu'il rencontrait. Le Frère le suivait, courant après lui. Les yeux du Saint étaient levés vers le ciel et sa bouche répétait tout haut les pieuses sentences de nos saintes Ecritures. Rencontrant enfin un Frère oblat qui venait au-devant de lui, il le saisit, ses deux bras se ferment, il l'embrasse, il le serre avec force et revient à lui dans cette étreinte.

Rendu à lui-même, il éprouve de nouveau sa faiblesse de malade, il s'affaisse, et les deux Frères durent le rapporter dans leurs bras à l'infirmerie.

La fleur ouvre son calice pour recevoir et la rosée du ciel et les chauds rayons du soleil; le même calice s'ouvre pour répandre dans l'atmosphère les doux parfums qu'il contient et pour faire éclater au grand jour les nuances qui le colorent. Ainsi l'âme des saints s'expose-t-elle à la rosée féconde de la grâce et à la douce chaleur de cet Astre sans déclin qui réchauffe et qui éclaire, pour répandre ensuite autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ. Les affections pieuses que l'oraison a fait naître dans l'âme de François, il ne pouvait les tenir secrètes. D'ailleurs toujours en oraison, contemplant tour à tour les infinies perfections de Dieu et la bassesse de son néant, on l'entendait s'écrier comme son Séraphique Père : « Qui êtes-vous, ô mon Dieu ; et qui suis je ? — Vous êtes tout, et je ne suis rien ! Mon Jésus, miséricorde ! » Et parfois, les bras en croix devant la sainte Eucharistie, il disait tout haut : « Hélas ! Seigneur, qui donc peut vous offenser ? qui donc, mon Dieu, peut vous offenser ? » Terrifié par tant d'ingratitude envers un Dieu si plein de bonté et de miséricorde que l'on offense si souvent et si gravement, notre Saint se prosternait en esprit d'adoration et de réparation pour tant de pauvres âmes qui délaissent leur Dieu !

Ces cris d'amour, ces mots entrecoupés, ces brûlantes aspirations étaient presque toujours accompagnés d'un torrent de larmes. Cœur sensible, doué d'une grande délicatesse que la grâce avait encore perfectionnée, il avait de plus reçu de

Dieu le don des larmes, récompense de l'amour, marque sensible de son affectueuse contemplation et de sa douloureuse componction. Dieu se complaît dans ces larmes pures que seule sa grâce peut faire couler du cœur de ses amis, leur douleur le console, leur tendresse le touche. Ses dévots serviteurs sont heureux, à leur tour, de payer à leur Dieu ce tribut du cœur. Comment leur volonté resterait-elle froide et desséchée, alors que dans l'oraison l'intelligence est éclairée des lumières célestes? Pourquoi ne pleureraient-elles pas d'amour, ces âmes qui contemplent l'Amour même? Pleurez, ô saints, ces douces larmes qui n'ont rien de l'amertume de la terre, rien du désappointement, rien de la déception, rien de la rage aveugle, de la douleur ou de la mort! Tout y est suavité et paix. Douces larmes que nous ne connaissons pas, vous êtes le partage des élus de Dieu.

François pleurait, surtout lorsque son tendre cœur se représentait la douloureuse passion de Jésus, et ses larmes de compassion étaient si brûlantes que ses yeux rougis en gardaient une cuisante inflammation.

Nous sommes lents à comprendre la conduite de Dieu dans ceux qu'il se choisit; nous comprenons à peine la doctrine du divin Maître, béatifiant la pauvreté, les souffrances et les pleurs; nous sommes épouvantés en voyant l'austérité des saints ; ce qu'ils doivent endurer pour arriver à la perfection ne nous détourne pas peu de la voie des parfaits, tant notre nature paresseuse craint ce qui la contrarie et la fait souffrir. Pourtant, comme ces souffrances sont largement compensées par les consolations divines que Dieu accorde aux âmes généreuses qui ne redoutent rien quand il s'agit de le servir et de l'aimer! Que n'écoutons-nous l'invitation du Psalmiste qui nous dit : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux! »

Ces douceurs, François les goûta dans l'oraison; son âme y était parfois tellement transportée d'allégresse qu'il s'enfuyait, craignant qu'on ne s'aperçût sur son visage, de la joie intense qui remplissait son cœur. Mais l'homme n'est pas maître des opérations que Dieu produit en lui. Cette joie, cette consolation intime, cet avant-goût du ciel se traduisait au dehors

malgré ses résistances, une lumière surnaturelle illuminait ses traits, rayonnait autour de sa tête et plongeait son corps tout entier en une douce et ravissante splendeur.

Combien de fois ses frères furent les heureux témoins de ce prodige!

Priant dans la classe de Théologie, souvent ses rayons lumineux trahirent au dehors l'intensité des consolations qu'il devait goûter au dedans. Son teint naturellement basané prenait alors des blancheurs liliales.

Toutes ces faveurs divines, extases, ravissements et larmes, étaient à l'abri sous l'égide de l'humilité, gardienne de toutes les vertus. L'humilité est la pierre de touche de ces grâces extraordinaires. Satan peut bien se transformer en ange de lumière et produire dans une âme qui se laisserait séduire par lui des faits merveilleux qui, pour avoir quelque chose d'insolite, peuvent donner le change et plonger dans la plus déplorable illusion. Mais ce que Satan orgueilleux ne peut produire dans une âme, c'est la véritable et sincère humilité. Quand donc une âme est véritablement humble, on peut être sûr de sa voie, les effets produits en elle viennent de la grâce et de Dieu son auteur.

La sainteté de François ne pouvait laisser de doute, l'onction du Saint-Esprit était sur lui, car l'humilité était le fruit de toutes les faveurs divines qu'il recevait. Profondément convaincu de sa faiblesse et de son néant, il n'avait de lui-même que d'humbles pensées; se jugeant indigne de fouler la terre, il se demandait comme il pouvait se faire qu'on le supportât, lui pécheur qui avait si souvent et si gravement offensé son Dieu, comment la terre pouvait encore supporter le poids de ses péchés!

Que de biens ne retira-t-il pas du saint exercice de l'oraison! Ses miracles innombrables ne nous en sont qu'une preuve extérieure; la terre et la mer, les bois et les déserts qui ont vu ces merveilles, peuvent dire la force de ce qui se passait en lui lorsqu'il était dans ce face à face avec Dieu qui élève l'homme jusqu'à la familiarité divine et le fait participer aux attributs de l'Etre suprême.

Convaincu par son expérience personnelle des bienfaits de

l'oraison, il ne manquait pas, en toute occasion, de recommander, à ses frères surtout, ce saint exercice.

Rien ne lui faisait tant de peine que de voir perdre le temps, si précieux aux yeux de la foi, en des conversations inutiles, alors qu'on pouvait l'employer si utilement à converser avec Dieu. La responsabilité du temps que pouvaient perdre ses religieux n'était pas une des moindres raisons qui lui faisaient abhorrer la supériorité. Il se croyait responsable du temps perdu par les siens, et craignait d'en avoir lui-même un compte sévère à rendre à Dieu.

Etant Gardien du couvent de récollection de Lima, il pensa un jour à faire couper tous les arbres du jardin de peur que ses religieux ne perdissent trop de temps à leur culture, alors qu'ils auraient pu mieux employer leurs moments de loisir à la culture intérieure de leur âme par l'oraison.

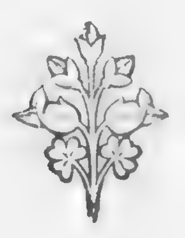
Il conçut un grand chagrin en apprenant qu'on allait planter d'arbres l'avenue qui conduisait au couvent; il pensait bien que les séculiers, venant chercher les frais ombrages, se rendraient en grand nombre en cet endroit délicieux et troubleraient par leur bavardage la solitude de son couvent, au grand détriment de l'oraison, qui ne peut convenablement se faire que dans le plus grand silence et dans le recueillement le plus parfait.

Dans l'oraison, comme à une source intarissable, le Saint puisait ces précieux et pratiques enseignements qui faisaient de lui un directeur d'âmes consommé. S'il faisait marcher rapidement dans les voies de la vertu ceux qui lui confiaient la direction de leur conscience, c'est qu'il en connaissait tous les sentiers; s'il voyait si clairement les maux et les remèdes, c'est que la lumière de l'oraison éclairait son esprit. De l'oraison encore il tirait l'ardeur de son apostolat, ses exhortations pressantes, ses sermons nourris, qu'il donnait au peuple, et qui furent si féconds en fruits de pénitence et de salut, il les préparait dans la prière, se pénétrant d'abord lui-même des vérités éternelles avant de les enseigner aux autres.

[illegible] oraison enfin il tirait les justes et prudents conseils qu'il donnait à ses religieux, lorsque l'obéissance malgré lui

le mettait à la tête de ses frères pour les diriger et les gouverner en qualité de supérieur.

L'oraison fut donc pour lui la source des biens personnels autant que des grâces qu'il répandait avec tant de profusion autour de sa personne. Il pouvait à bon droit s'appliquer ce qui est dit de la divine sagesse : *Omnia bona venerunt mihi pariter cum illa:* « Tous les biens me sont venus avec elle et par elle



Chapitre Vingt-quatrième.

L'INFIRMIER.

PRÉCEPTE DE LA CHARITÉ. — LA CHARITÉ NOUS PRESSE. — AMOUR DES PAUVRES. — LE PACIFICATEUR. — LE SOIN DES MALADES. — UN MORCEAU DE VIOLON. — — LES CANTIQUES DU SAINT. — LES AGONISANTS. — UNE CURIOSITÉ SATISFAITE. — A L'INFIRMERIE DE LIMA. — LES AMES DU PURGATOIRE. — DOUCEUR DE SAINT. — LES OISEAUX. — LES FOURMIS. — LES POISSONS.

L'AMOUR de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain. Lorsque, pour tenter le Sauveur, un pharisien lui demanda : « Maître, quel est le premier commandement? » Jésus lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit, » mais il ne s'arrêta point là, il ajouta immédiatement : « Et voici le second qui est semblable au premier : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » (*S. Luc*, x, 27.)

Les saints n'ont pas oublié cette leçon de l'adorable Maître, pas plus que cette apostrophe de S. Jean : « Si quelqu'un prétend aimer Dieu et hait son frère, il est un menteur! Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas? » (*1re Ep. de S. Jean*, IV, 20.

Jusqu'ici nous avons vu François continuellement attentif aux besoins du prochain, toujours prêt à lui rendre service, disposé à se sacrifier pour Lui, et se sacrifiant en effet toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

Le désir de travailler au bien des âmes lui fit dire un éternel adieu à sa patrie, la belle Andalousie; au milieu du plus horrible naufrage, il aima mieux s'exposer mille fois au danger de périr dans les flots que d'abandonner de pauvres nègres dans lesquels il considérait des créatures de Dieu et

des fièvres. Au fond des déserts du Tucuman, il ne fut rien qu'il n'entreprît pour le bien de ses enfants. Fallait-il affronter les fleuves, errer au désert d'innombrables chemins, courir aux contrées découvrir au fond des bois quelque malheureux à convertir à la foi ou à ramener à la pratique des devoirs religieux, il était toujours prêt. A le voir si actif, si on lui avait demandé ce qui le poussait au travail et à la peine, il eût pu répondre avec saint Paul : *Charitas Christi urget nos* : C'est la charité du Christ qui nous presse.

Cette charité qui avait fait la force au début de ses missions ne l'abandonna pas lorsque, sur le déclin de l'âge, usé de maladie et de vieillesse, il dut rester dans le couvent de Lima. Au contraire, toujours ingénieux, il sut croître de jour en jour en cette vertu tant recommandée par Notre-Seigneur, qui veut qu'on voie en elle la marque de ses vrais disciples.

Les maux du prochain lui étaient bien plus sensibles que les siens propres, et alors qu'avec un courage indomptable, il savait supporter toutes les misères, toutes les infirmités, il s'empressait de soulager celles des autres et d'y apporter remède.

Si les maladies du corps remplissaient son cœur d'une tendre compassion, combien plus les misères spirituelles, à ses yeux plus graves et plus lamentables ! Cette charité sans bornes lui donnait cette hardiesse que nous lui avons vu maintes fois déployer quand il s'agissait de prêcher, d'instruire, de reprendre et de corriger. Toute sa vie il conserva cette continuelle et infatigable sollicitude.

Pauvre lui-même, il aimait tendrement les pauvres. Il en agissait envers eux avec une humilité et une douceur incomparables, leur distribuant largement les aumônes qu'il pouvait recueillir pour eux, ayant soin d'y joindre toujours les conseils les plus salutaires, pour les détourner du mal et les diriger dans le chemin de la vertu et du devoir. Il s'efforçait de leur faire comprendre que la faim la plus vive, la mort la plus violente étaient encore préférables à l'offense du bon Dieu.

Enfin, nous l'avons vu déjà ange de paix s'entremettant

entre les querelleurs, les duellistes même; ce qu'il fit alors, il le continua dans la suite avec cette autorité que lui donna son caractère sacerdotal, son ministère, sa sainteté, éteignant les haines, réconciliant les ennemis, rappelant aux peuples l'amour qu'ils se doivent, rétablissant partout la concorde et la paix.

A ceux qui souffraient, aux opprimés, aux affligés il remettait devant les yeux les exemples fortifiants de Jésus souffrant, persécuté, mourant victime de la haine, de l'injustice, de la vengeance, il leur faisait entendre les consolantes paroles de l'Evangile, béatifiant ceux qui pleurent, ceux qui souffrent, les pauvres, les doux et les pacifiques.

François était admirable dans le soin des malades. Pour lui on eut dit que c'était plaisir que de visiter les infirmes, de faire leur lit, de laver leur vaisselle, de leur préparer et de leur servir leur repas, où il mettait tout son art, adoucissant leurs cuisantes douleurs par de douces et réconfortantes paroles. Il aimait à entendre leurs confessions pour les soulager spirituellement après avoir porté remède à leurs plaies corporelles. Il les embrassait tous dans une même et ardente charité.

Mais s'il donnait ses soins les plus assidus aux malades des hôpitaux, quelle sollicitude ne mettait-il pas au soin de ses Frères infirmes? Au précepte commun de la charité venait se joindre alors le précepte de la sainte Règle qui veut que l'on serve les malades comme on voudrait être servi soi-même. Se rappelant les termes de tendresse employés par saint François d'Assise, il s'efforçait d'être auprès d'eux une véritable mère. Son séraphique Père n'avait-il pas dit dans sa législation : « Si une mère chérit et nourrit son fils selon la chair, avec combien plus de sollicitude chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit? » (*Règle*, ch. VI.)

Nous avons vu s'il aimait l'oraison, et cependant, à cause de ce précepte de la Règle, il lui préférait encore le soin des malades! Aussi en dehors des soins matériels qu'il leur prodiguait, il s'efforçait de les fortifier, de les relever par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, mettant à les récréer sa belle voix et son talent pour la musique. Que de fois ne

réjouit-il pas leur cœur par de douces mélodies chantées à la Vierge?

Le Père Jean d'Arpeytia, qui fut ministre provincial de la province des Douze Apôtres, une nuit, fut assiégé, harcelé de tristes et importunes pensées. Il était au couvent de Trujillo qu'habitait alors notre Saint. Vers dix heures il voit entrer l'homme de Dieu dans sa cellule : « Qu'avez-vous donc ? lui demande le Saint. — Mais rien du tout, cher Père ! — Allons, allons ! je connais tout, je sais bien ce qui se passe en vous, mais n'ayez pas peur, je sais encore chanter ! » Il portait son violon sous le bras. Se mettant en position devant l'image de l'Immaculée qui fait le seul ornement de la cellule franciscaine, il en tire de suaves accords, sa douce voix chante les louanges de Marie.

Comme les harmonies de la harpe de David, les soupirs enchanteurs du violon de notre Saint chassèrent au loin l'esprit de tristesse qui de ses noires vapeurs obscurcissait l'âme de ce pauvre religieux ; la paix et la joie rentraient dans son âme avec les notes de l'artiste, avec les paroles de son cantique.

Quand il eut fini, le charitable musicien se retira en silence, laissant derrière lui un heureux, car il s'était opéré un merveilleux changement dans l'esprit du Père Jean, sa tristesse s'était changée en joie.

La musique lui devint ainsi souvent un efficace spécifique contre les maladies.

Anne Manrique établit le Tiers-Ordre régulier dans le Pérou et fut la première supérieure du couvent qu'elle y fonda.

Etant tombée gravement malade, le serviteur de Dieu vint la voir. La pauvre fille se disait au fond de son cœur : « Qu'est-ce qui pourrait mieux soulager ma peine que le chant si beau de notre Père François ? » Mais elle avait honte d'exprimer son désir et de faire une telle demande. L'esprit de Dieu qui parlait si familièrement à l'âme de notre Saint lui fit connaître la pensée de la pieuse religieuse. On était aux environs de la fête de Noël. Solano se mit à chanter des cantiques à l'Enfant de Bethléem. Le sujet se prêtait aux ten-

dresses de son âme. Ces chants si doux remplirent la malade de consolation et dès ce moment elle se sentit mieux.

Dieu avait donné à son serviteur le don particulier d'assister les agonisants et de les préparer au terrible passage de la mort que tout homme redoute. Il accourait, il volait auprès des malades, lorsque ses services étaient sollicités, et lui



SAINT FRANÇOIS SOLANO ET SAINT PASCAL BAYLON
(Tableau de la salle académique du collège Saint-Antoine, Rome).

qui d'ordinaire gardait un si rigoureux silence, laissait tomber ses paroles pleines d'onction comme une rosée du matin sur les fleurs avides de la recevoir.

Les malades ne sont pas toujours faciles à contenter, pourtant le Saint ne laissa jamais échapper une parole d'impatience; on ne put jamais surprendre sur ses traits la moindre

trace de tristesse ou de contrariété à cause des exigenc
de ses patients

Plusieurs jours de suite, une personne pieuse le vit sort
du couvent de Truxillo les manches remplies de provision
de bouche. Elle en était intriguée. Cédant à sa curiosité n
turelle, elle se hasarda à demander au Père où il allait ain
tous les jours. La réponse ne put que piquer plus viveme
encore le défaut féminin, car il lui répondit qu'il allait vo
une personne qu'il aimait beaucoup.

La dame n'y tint plus, et, la curiosité la poussant, elle suiv
de loin le Père

Sortant de la ville elle le vit entrer dans une maison d'ur
pauvre vieille femme retenue au lit et couverte d'une horrib
lèpre. Abandonnée de ses proches et de ses parents à caus
de l'abominable puanteur qui s'exhalait de tout son corp
elle était sans appui et sans secours. Notre curieuse vit
Saint a genoux, à terre, poussé par une admirable charit
baiser les plaies horribles de l'infirme, puis les nettoyer, le
laver, les essuyer, et après lui avoir recommandé la patienc
lui laisser les provisions qu'il avait apportées, passer de là
l'hôpital pour y soigner d'autres malades, faire leurs lits
leur apporter des consolations spirituelles avec ces soins ma
tériels.

Pendant les dernières années de sa vie, à cause de ses cont
nuelles infirmités, on lui avait donné une cellule à l'infir
merie du couvent de Jésus à Lima. Il continua à visiter tou
les jours ses confrères infirmes et même deux fois par jou
leur rendant les services les plus rebutants avec empresse
ment et humilité.

Sa charitable compassion s'étendait aux pauvres âmes d
purgatoire. Touché de leurs souffrances, il s'efforçait de le
délivrer en leur appliquant ses prières et ses pénitences;
désirait les voir sortir au plus tôt de leur douloureuse priso
pour s'envoler vers la céleste lumière. Il encourageait le
autres à en faire autant pour soulager ces pauvres âmes.

Dieu l'avait doué d'une telle douceur et d'une telle béni
gnité, que personne n'approchait de lui sans ressentir les effet
merveilleux de cette pacifique nature. L'affligé s'en retournai

consolé après lui avoir parlé, le pécheur qui avait versé dans son sein le récit de ses misères morales, s'en allait l'âme allègre et le cœur tranquille.

Les animaux qui obéissaient autrefois avec tant de mansuétude et de bonne grâce à notre Séraphique Père, trouvant en lui l'innocence et la candeur de l'Eden, voyaient revivre dans le digne fils de François cette même innocence qui les captive, domine leur férocité et adoucit leur humeur farouche. Nous avons vu les taureaux furieux devenir doux à son approche, les sauterelles s'enfuir à son commandement, les moucherons obéir à sa voix. Les oiseaux, ces petits amis du Pauvre d'Assise, qui souvent écoutèrent ses sermons et ne s'enfuyaient pas devant lui, recherchant au contraire sa compagnie, étaient aussi familiers et empressés auprès de cet autre François.

Au couvent de Truxillo, on le vit souvent dans le jardin causer avec les oiseaux comme avec des êtres intelligents; il leur parlait du bon Dieu, les exhortait à chanter ses louanges, et ces petites créatures se perchaient sur ses épaules, sur son capuce, sur sa tête, sur ses bras comme sur les branches d'un arbre protecteur. Ils chantaient ensemble les louanges de leur commun Créateur, les oiseaux, de leur sifflement et de leur chant, accompagnant les cantiques du Frère Mineur. Quand ils avaient bien chanté, il leur distribuait leur pâture que chacun venait prendre dans la main du Saint.

Quoi de plus ravissant que cette union des êtres de la nature à leur chef, à leur roi, dans un même cantique d'action de grâces, dans une même prière!

Deux de ses petits amis avaient été un jour tués par un accident. Touché de compassion, le Saint les rendit à la vie en présence de plusieurs personnes qui purent attester ce miracle de résurrection qui nous montre bien toute l'affection que le Saint portait à ces innocentes créatures du bon Dieu.

Parmi les animaux, s'il en est d'agréables, il en est aussi d'incommodes.

Une légion de fourmis envahissaient l'infirmerie de Lima dévorant tout et se montrant très importunes pour les mala-

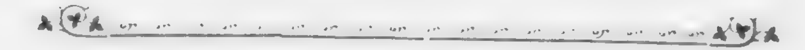
[illegible]

des. François leur ordonna de s'en aller, et dès ce jour on n'en revit plus une seule.

Nous n'avons pas oublié comment, après son triste naufrage, le Saint allait à la Pêche. Les poissons accouraient à sa voix, les crabes se laissaient prendre lorsqu'il leur disait tout naïvement : « Venez, créatures du bon Dieu, et veuillez bien servir de nourriture à vos grands frères, à vos frères aînés! »

Telle est la puissance de la charité et de la douceur, tout cède et lui obéit. L'innocence rétablit l'homme dans ses droits perdus, et la créature le voyant de nouveau la couronne de la grâce sur la tête, le sceptre de la puissance en main, se courbe, le reconnaît pour son roi, et se montre prête à lui obéir.





Chapitre Vingt-cinquième.

LE RELIGIEUX.

PRECEPTES ET CONSEILS. — LA RÈGLE DE SAINT FRANÇOIS. — OBEISSANCE — QUALITÉS DE CETTE VERTU. — LA PAUVRETE. — VERTU FRANCISCAINE. — DÉLICATESSE DE DAME PAUVRETE. — LA QUÊTE D'UN HABIT POUR ÊTRE ENSEVELI. — CHASTETÉ. — JEUNESSE PURE. — RAYONNEMENT DE PURETÉ. — CLÔTURE DU MISSIONNAIRE. — LES GARDIENS DE SA VIRGINITÉ. — MODESTIE MÊME APRES LA MORT.



Toutes les vertus doivent être sans doute l'apanage du religieux, toutes doivent trouver place dans son cœur; mais il en est trois particulièrement qui le caractérisaient, parce que, devant s'y appliquer plus particulièrement, il s'engage par un vœu spécial à les pratiquer. Ce sont les trois vertus d'obéissance, de pauvreté et de chasteté.

L'Evangile du Christ, fait pour tous les hommes, nous donne des préceptes et des conseils. Des préceptes pour tous, des conseils pour les plus parfaits, pour ceux qui, par une grâce spéciale, veulent monter plus haut et suivre de plus près leur Sauveur. Ils ont entendu son appel, ils ont obéi à sa grâce ils ont senti qu'ils sont de ce petit nombre d'âmes à qui il est donné de comprendre ce qui pour les autres restera toujours livre fermé : « Pour vous, il vous est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; à ceux qui sont dehors, tout leur sera parabole, afin que, voyant ils ne voient pas et qu'entendant ils entendent et ne comprennent pas. » (*S. Marc*, IV, 11 et 12.) Et en un autre endroit, le divin Maître ajoute : « Tout le monde ne comprend pas cette parole, mais seulement ceux qui en ont reçu la grâce ! » (*S. Matth.*, XIX, 11.

Les trois vœux sont l'essence de la vie religieuse propre-

[illegible] que les fondateurs d'Ordre, inspirés par Dieu, ont composées pour leurs disciples ne semblent être que des explications et des applications pratiques de ces trois vertus essentielles. Il n'est donc pas de vrais religieux sans la fidélité aux promesses sacrées faites devant Dieu et ses Anges au jour béni de la sainte Profession. Parjure celui qui viole ces augustes serments! mais aussi, sainte et agréable à Dieu, véritablement religieuse l'âme qui demeure fidèle à ces solennelles promesses.

Nous ne craignons pas de dire que, s'il en est ainsi, François Solano fut un véritable religieux.

La Règle de saint François est la plus parfaite [illegible] les Docteurs l'ont trouvée. S'il peut s'en trouver d'autres où les austérités [illegible] plus rigoureuses, où les détails d'organisation sont plus minutieusement décrits, il n'en est pas qui suive plus fidèlement le sentier de l'Évangile dont elle n'est que la moelle. Les titres les plus élogieux lui ont été donnés par les Souverains Pontifes, [illegible] le Pacte de l'Alliance, [illegible] et [illegible] de perfection, la voie du salut [illegible] de Vienne [illegible] saint Vincent Ferrier [illegible] que [illegible] Mineur qui avait [illegible] sa Règle [illegible] était digne d'être canonisé.

Cette Règle si [illegible] et si parfaite [illegible] de la vie évangélique qu'ait [illegible] dans l'Église de Dieu, François Solano [illegible] à la lettre, surtout dans la pratique des [illegible].

La [illegible] était sa vie. [illegible] de cette vertu, ses Frères [illegible] pour modèle [illegible] il n'avait [illegible] que de [illegible] les sentiers battus par l'obéissance. Personne ne [illegible] aussi avidement les distractions qu'il [illegible]. Personne ne [illegible] comme lui [illegible] de mépris, personne n'estima les grandeurs du siècle comme il estimait l'état bien humble de l'inférieur. Il refusa toujours les charges qu'on lui offrait, il renonça à celles qu'on lui imposait afin de pouvoir mieux et le rester fidèle à cette vertu qu'il aimait tant.

Se conduire par lui-même lui était une souffrance, et alors que d'autres ne recherchent que la liberté, l'estimant le plus grand de tous les biens, lui ne faisait ses délices que dans l'obéissance, n'ayant d'autre volonté que celle de ses supérieurs. Tous purent lui rendre le témoignage qu'il fut toujours l'observateur le plus zélé des observances régulières.

L'une des qualités de cette vertu, c'est d'être aveugle ; aussi, pour en atteindre la perfection, non seulement il abdiquait toute volonté propre, mais il défendait encore à sa raison de voir et d'examiner, obéissant ainsi les yeux fermés, avec promptitude et avec joie, aux ordres, aux désirs même de ses supérieurs. Souvent malade, il ne se rejetait cependant jamais sur ses infirmités pour refuser ou même retarder ce qu'on lui demandait.

L'un de ses supérieurs lui ordonna d'entreprendre un long et pénible voyage. Il était alors malade et dans une extrême faiblesse, il n'hésita pas cependant et se mit en route. Le supérieur imprudent, se repentant de sa faute et craignant de le voir tomber dans le chemin, lui envoya dire de s'arrêter, il avait déjà fait neuf lieues. Pour réparer sa faute, il permit au saint religieux de choisir à son gré le couvent où il voudrait demeurer. Pour ne point faire acte de volonté propre, François refusa cette offre et pria son supérieur de vouloir bien, dans sa prudence, choisir lui-même le lieu de sa résidence.

Sachant quel prix inestimable l'obéissance donne aux moindres actions du religieux, le serviteur de Dieu ne voulut jamais rien entreprendre, pour insignifiant que ce fût, sans en avoir préalablement obtenu la permission, attendant toujours, pour agir, ou le commandement, ou l'acquiescement de celui qui pour lui représentait l'autorité de Dieu.

Par ses paroles et surtout par ses exemples, plus efficaces encore, il exhortait ses Frères à pratiquer cette vertu dans les plus crucifiants renoncements, leur faisant bien comprendre que c'était une vertu essentielle à la vie religieuse : celle-ci venant à crouler, tout l'édifice spirituel ne sera qu'une vaste ruine !

La perle précieuse de l'Évangile c'est la pauvreté ; pour

la posséder, il faut tout vendre, tout abandonner. François d'Assise a fait de cette vertu, méconnue et redoutée par le monde, la base et le fondement de sa famille religieuse. Prenant à la lettre les conseils de l'Évangile, marchant résolument sur les traces de Jésus pauvre, il a fait de la pauvreté sa dame, son épouse. Le Frère Mineur ne se conçoit pas dans l'opulence et les richesses; son degré de fidélité avec le Séraphique Pauvre se mesure à la perfection de sa pauvreté.

François Solano fut un fils légitime de François d'Assise. Cette pauvreté tant recommandée par le Père, le fils la garda avec fidélité.

Sa tunique était très vile et grossière, son lit c'était souvent la terre nue ou des branches sèches; sa nourriture était frugale, ses jeûnes presque continuels, sa cellule étroite et petite, son mobilier se réduisait à bien peu de chose. Par amour de la pauvreté volontaire qu'il avait embrassée, il fuyait le repos, il aimait à souffrir; toutes les commodités et les délicatesses lui étaient en horreur. Qu'on sache en un mot que cette pauvreté recommandée par Jésus-Christ, tant aimée de saint François, avait pris place dans son cœur et y régnait comme une [illegible] sur un trône incontesté.

Pourtant parfois les supérieurs se font illusion sur cette vertu. Parfois eux-mêmes fidèles observateurs de la pauvreté monastique, quand il s'agit d'eux-mêmes, ils se laissent pourtant aller, quand il s'agit de leurs maisons et de leurs bienfaiteurs, à un peu trop de recherche dans les mets, à un peu trop de libéralité pour les autres. Sous prétexte de convenances, la pauvreté reçoit des atteintes qu'on devrait cependant lui épargner.

Étant supérieur du couvent de récollection de Sainte-Marie-des-Anges de Lima, Solano ne voulut jamais rien accepter de superflu et d'inutile. Il ne voulait souffrir qu'on posât des tapis sur le plancher, ni même qu'on peignît les portes et les fenêtres; il disait que tous ces ornements terniraient la beauté de la sainte Pauvreté.

Un pieux séculier avait un jour offert au couvent de récollection deux images de Notre-Seigneur et de la très Sainte

Vierge. Le Saint les avait d'abord acceptées; mais en ayant connu le prix assez élevé, il ne put se résigner à les garder, pensant qu'un tel don n'était pas conforme à la pauvreté et peu propre à paraître dans la demeure de mendiants. Il assura à son bienfaiteur qu'il serait bien plus agréable à Dieu en vendant ces belles images pour en employer le prix à secourir les veuves, les orphelins et tant d'autres malheureux qui attendent leur subsistance de la charité chrétienne.

Manquant de tout, il faisait pitié à ceux qui l'approchaient, mais lui avait bien soin de refuser tous les présents qu'on avait voulu lui faire, convaincu qu'un vrai Frère Mineur doit se passer de toutes les commodités.

Pour ses prédications, il se servait ordinairement de quelques vieux petits livres. Quelques mois avant sa mort, il alla les porter à son Gardien pour qu'il en fît ce qu'il voudrait, laissant à sa direction d'en transférer l'usage à d'autres; pour lui, sentant que sa carrière apostolique était finie, il ne voulut point garder ces livres qu'il aimait cependant parce qu'ils l'avaient aidé dans la dispensation de la parole de Dieu. A la pauvreté, volontiers il sacrifiait ses vieux amis.

Fidèle jusqu'à la mort à celle qu'il avait identifiée avec sa vie, il demanda à son Gardien, par charité et à titre d'aumône, un habit dans lequel il pût être enseveli. Sur le point de mourir, il montrait, par cet acte sublime, son amour pour la vertu franciscaine.

La fleur de la virginité, François sut la conserver intacte. La beauté de cette vertu est d'autant plus délicate, que sa blancheur est plus pure. Nous avons vu François, jeune homme, traverser sans se laisser atteindre les premières luttes de la jeunesse; au sein d'une mer orageuse, si féconde en dangereux récifs, son frêle esquif put connaître les tempêtes, il ne connut point le naufrage.

Plus tard, les religieux qui vécurent avec lui purent constater l'intégrité de son angélique pureté. Ses confesseurs eux-mêmes, après sa mort, purent rendre un témoignage digne de foi sur sa virginale chasteté. Son cœur était tellement imprégné de ce chaste parfum que partout et toujours, dans ses paroles,

dans ses actions, dans toutes ses manières de faire, on pouvait respirer les douces émanations de cette vertu qui se complaît près d'exercer autour d'elle son prestige et son empire. Le voir seulement, [illegible] dans sa bouche, dans son maintien, dans sa voix, ce quelque chose de pur qui rayonne même à travers ce misérable corps de péché.

Personne n'était plus modeste que lui, personne plus silencieux, personne plus réservé dans la garde de ses yeux et de tous ses sens. Il évitait avec soin toute conversation avec les femmes; il fallait que l'obéissance ou la charité l'obligeât à leur adresser la parole, et alors ses regards étaient si retenus, ses paroles si posées que l'innocence et la pureté de son cœur brillaient encore d'un plus pur éclat dans ces occasions.

Pendant qu'il évangélisait les peuplades du Tucuman, sa vigilance fut plus rigoureuse encore si possible. Ne connaissant pas la délicatesse de la morale chrétienne, ces sauvages se livraient à tous les excès d'un libertinage effréné. Il avait à les convertir, il était donc condamné à vivre au milieu d'eux, mais comme son cœur souffrait!

Autour de sa cabane, à cent pas de distance, il traça une limite qu'aucune femme indienne ne devait franchir, ne voulant les entendre qu'à l'église, au confessionnal, lorsqu'elles avaient besoin de son ministère. Si quelqu'une avait le malheur d'enfreindre ses ordres et de dépasser la limite indiquée, il recourait au chef de la tribu pour lui faire payer une amende.

Se prémunissant contre les ennemis extérieurs par la fuite, il sut réprimer les ennemis intérieurs, la pétulance et les révoltes de la chair, par les plus effrayantes austérités, les plus sévères pénitences, [illegible], les fouets, les rudes disciplines où son sang coulait à flots.

Tels étaient les gardiens de sa virginale pureté, que, par un don du Suprême Dispensateur, il sut garder toujours sans tache.

Les preuves de la délicatesse de sa conscience abondent dans sa vie, un miracle vint la confirmer après sa mort.

La flexibilité de son cadavre, sa blancheur, son incorruptibilité, la suave odeur qui s'en exhalait dirent bien haut la pureté de cette chair virginale. Le médecin ayant voulu tou-

cher la jambe du cadavre, le Saint, chaste jusque dans la mort, par un éclatant miracle, la retira vivement à lui.

Vrai Frère-Mineur, il fut héroïquement fidèle à sa Règle et aux vœux sacrés qu'elle impose comme le joug suave du Seigneur. Cette fidélité demande de continuels sacrifices, la persévérance et la victoire sont les fruits de la lutte et du combat; voyons-le à l'œuvre contre sa nature pour faire régner sur elle la grâce.



Chapitre Vingt-sixième.

L'ASCÈTE.

POURQUOI LA MORTIFICATION. — FORCE DE DIEU. — ABSTINENCE. — SAIGNÉE. — VOYAGES A PIED. — MORTIFICATIONS SOURCE DE GLOIRE. — HUMILITÉ. MODESTIE. — PATIENCE. — L'INSULTE D'UN FRÈRE.

Les saints pratiquent la mortification comme un moyen de préservation pour leur vertu; elle est comme une haie d'épines « protégeant la vigne contre les petits renards qui la dévastent » (*Cant.*, II, 15).

Ils la pratiquent encore pour elle-même. Dieu ne veut plus, comme dans l'ancienne loi, des animaux en sacrifice et en holocauste; Jésus le premier, changeant la nature des victimes s'est présenté devant son Père et a dit : « Me voici! » (*Ps.* XXXIX, 8). A sa suite, les saints, ses imitateurs, ont tenté de fléchir la colère du Père justement irrité contre les hommes prévaricateurs, ils se sont interposés, faisant peser sur eux tout le poids des iniquités de leurs frères, ils les ont expiées dans de rudes pénitences.

En entendant le récit des effravantes austérités des saints, les hommes charnels sont toujours prêts à se demander : « Pourquoi tant de souffrances volontaires? » Mais pourquoi ne pas se demander plutôt la raison de tant de sensualités coupables, de tant de plaisirs criminels, de tant d'abominables impuretés, de tant de péchés en un mot? Ah! si on comprenait la malice du péché, on ne s'étonnerait plus de la rigueur de la pénitence des saints. Les pécheurs épuisent leurs forces à commettre le mal; rien d'étonnant que les saints dépensent et épuisent leur vie dans les aspérités de la réparation.

Quiconque a une idée des limites posées aux forces humaines jugera incroyables les austérités de notre Saint, mais

[illegible]

À ce supplice intérieur de la faim [illegible] il ajoutait les austérités extérieures. [illegible]

Souvent brûlé par les fièvres, jamais le médecin ne crut opportun de pratiquer la saignée malgré la mode impérieuse de l'époque, tant le malade était faible, exténué et pauvre en sang. Le Saint se chargeait d'ailleurs lui-même de pratiquer ce remède, toutes les nuits il frappait violemment son corps, le sang en rejaillissait sur les murs et inondait le plancher.

Jusqu'à la fin, il fut l'irréconciliable ennemi de sa chair.

[illegible]

[illegible] qui conduit à la vie.

Devant aller de Lima dans le Tucuman sous l'ardent soleil de ces pays chauds, à travers des montagnes que [illegible] à travers des déserts arides, des fleuves [illegible] et profonds, souffrant de la soif et de la faim, souvent malade, en butte à tous les dangers, il n'en fit pas moins ces sept cents lieues à pied, et plus tard il revint par le même chemin. Peut-on dire qu'il fit ces voyages sans souffrir ?

Ce n'était pas encore assez pour lui que ces marches fatigantes ; il les aggravait parfois lui-même, ingénieux qu'il était dans l'art de la souffrance.

Parti de Lima pour aller à Callao qui n'en était éloigné que de deux lieues, il trouva le chemin trop court pour lui servir de pénitence ; il eût été tenté de considérer ce trajet comme une promenade agréable. Il enfonce quelques clous



PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS SOLANO



le miracle de la résurrection d'un petit enfant, il ne crut pas que c'était fuir trop loin que de passer en un autre hémisphère et de chercher dans ce nouveau monde les régions les plus lointaines et les plus ignorées.

Ce fut poussé par cette soif d'humiliations qu'on le vit, pendant qu'il était Gardien, entrer au réfectoire, la corde au cou, dépouillé de son habit qu'il portait également suspendu à son cou, un roseau à la bouche; s'humiliant et s'accusant de ses fautes devant tous ses Frères, il leur demandait pardon, et se prosternait à leurs pieds pour que chacun pût passer sur son corps. Il n'était rien dans sa propre estime qu'un pécheur et qu'un homme vil et méprisable, et désirait sincèrement qu'on ne pensât rien autre chose de lui. Soumettant son jugement au jugement d'autrui, il ne tenait point à son sentiment propre. Très sévère à se juger, il interprétait toujours en bien la conduite de ses Frères; ayant d'eux la meilleure opinion, il leur accordait son respect le plus entier. Ses explications charitables sont bonnes à retenir, il disait en effet : « Quand je vois mes Frères causant ensemble, je me figure toujours qu'ils parlent du bon Dieu; quand je les vois manger, j'estime qu'ils y sont poussés par une extrême nécessité; quand je les vois marcher le capuce en désordre, les bras pendants, avec précipitation et peu de tenue religieuse, je me dis qu'ils en agissent ainsi pour se faire passer pour insensés aux yeux des hommes, je suis persuadé qu'ils plaisent ainsi à Dieu par leur humilité, leur justice et leur bonté.

Les filles de l'humilité sont la modestie, la condescendance et la bénignité. Notre Saint, doué de ces vertus, se mêlait aux plus pauvres, ne méprisant personne, donnant à chacun sa part d'affection et rendant les honneurs à qui ils étaient dûs.

La patience est le fruit naturel de cette vertu. Quand on s'estime néant, il n'est rien qui puisse paraître insupportable, et cette tranquillité de l'humble ne peut être troublée. François Solano garda inviolablement sa patience au milieu des tribulations sans nombre qu'il eut à traverser. Se trouvant indigne de toute consolation, non seulement il supportait les

misères, les infirmités, les mépris avec patience, mais il les supportait avec joie, s'en réjouissant et remerciant Dieu par de pieux cantiques. « Je suis rempli de consolations et je surabonde de joie au sein de la tribulation. » (II *Cor.*, VII, 4.) Au milieu de toutes les difficultés qu'il eut à endurer durant ses longs voyages, jamais un mot d'impatience ne sortit de ses lèvres. Muni du bouclier de la patience, il sut endurer les maladies les plus graves sans laisser un nuage de tristesse assombrir son front toujours serein et rayonnant. Calme, joyeux il bénissait Dieu de ce qui lui arrivait, prenant tout de sa divine main, semblable à Job, disposé tout aussi bien à recevoir les maux, qu'il l'avait été à recevoir les bienfaits.

Mais les événements qu'on ne peut contrôler, qu'il faut supporter bon gré mal gré sont encore plus faciles à endurer que les mépris des hommes. François supporta les uns comme les autres. Dieu permit pour lui ces épreuves qui nous viennent de nos amis et de nos frères et qui deviennent la plus incontestable preuve de la solidité de la patience et de l'humilité

Un jour, vint frapper à sa cellule un religieux sérieux, qui, ne croyant rien pourtant de ce qu'il allait dire, commença à l'accabler des plus grossières injures : « Vous êtes un orgueilleux et un hypocrite, qui cherchez à nous en imposer par une vaine apparence de vertu ; mais toutes vos ruses seront un jour découvertes ; le peuple finira par s'apercevoir qu'il n'a à faire qu'à un farceur qui le trompe. » L'homme de Dieu garda sa patience et sa bonne humeur : « Quel bonheur pour moi d'avoir trouvé sans [illegible] l'homme qu'il me faut ! Notre Séraphique Père saint François n'a pu forcer le Frère Léon à lui dire de ces choses ; mais que je suis donc heureux ! » Et ce disant, il se jette aux pieds du religieux lui rendant grâces, avouant qu'il le connaît bien jusqu'au fond de l'âme. « Puisqu'il en est ainsi et que vous savez ce que je suis en réalité, ah ! priez pour le salut de mon âme, pardonnez-moi et suppliez la divine miséricorde de me pardonner, de me faire grâce ! »

Le correcteur s'en retourna édifié, pensif, confirmé plus que

jamais par cette expérience dans la bonne opinion qu'il avait conçue du saint homme.

Pendant qu'il visitait, comme de coutume, les malades de l'infirmerie, notre Saint s'approcha, un jour, d'un religieux estimable et savant, qui gardait le lit. Celui-ci le reçut étrangement : « Que venez-vous faire ici, hypocrite, croyez-vous pouvoir me tromper comme vous avez fait à tant d'autres? Arrière!!! et ne vous présentez jamais devant moi! » Loin de bondir d'indignation et de colère, comme l'eût fait une âme vulgaire, le Saint, d'un visage souriant et avec une expression de bonheur, lui dit : « Ah! vraiment, tout ce que vous venez de dire est vrai! » C'est que la patience et l'humilité avaient poussé en lui de profondes racines.

Le roc de sa vertu pouvait supporter les coups de vents furieux et imprévus sans en être ébranlé.

Pendant la traversée qu'il fit d'Espagne aux Indes il eut à supporter aussi une humiliante apostrophe d'un religieux qui pourtant était loin de l'égaler en vertu.

Le Saint était profondément perdu en Dieu dans une fervente oraison. Retiré dans un coin du navire, il s'entretenait avec le Bien-Aimé de son âme, quand cet importun l'aborde et lui dit d'un accent rude et peu étudié : « Vieil égoïste, vous ne recherchez que vos propres consolations, pendant que vous êtes là à ne penser qu'à vous-même, ne voyez-vous pas qu'il y a de pauvres esclaves nègres qu'il faudrait instruire dans la foi chrétienne?

L'un d'entre nous n'aurait peut être pas manqué de lui répondre : « Que ne le faites-vous donc vous-même! » Mais, nous devons le reconnaître, ce n'est pas là l'esprit des saints.

L'homme de Dieu, sans mot dire, supporta cette incartade, et sur-le-champ se mit en devoir d'instruire non seulement les esclaves, mais aussi les gens de l'équipage.

Il passa la nuit suivante à bénir Dieu, à le remercier, chantant des cantiques au Seigneur et à la Vierge Marie.

Touché de la mansuétude avec laquelle il avait reçu sa leçon par trop vive, le coupable vint le lendemain lui demander pardon en se jetant à ses pieds. Le Saint le releva avec affection, l'embrassa tendrement et lui déclara qu'il le

regardait comme l'un de ses plus grands bienfaiteurs. Ainsi sa patience ne se démentit jamais!

Pour soutenir ses vertus et surtout celles qui demandent plus d'héroïsme parce qu'elles crucifient davantage la nature, François se mettait devant les yeux les admirables exemples que nous a donnés notre divin modèle Jésus-Christ, sa sainte Mère et les Saints, il puisait dans cette dévotion la force de la pénitence.



Chapitre Vingt-septième.

SES DÉVOTIONS.

CONDESCENDANCE DE DIEU A NOTRE ÉGARD. — L'ENFANT JESUS. — NUITS DE NOEL. — DE LA CRÈCHE A LA CROIX. — LE CRUCIFIX. — LA SAINTE MESSE. — L'EUCHARISTIE. — LE VICE-ROI DU PÉROU SE FAIT LE SERVANT DE MESSE DU SAINT. — L'ACTION DE GRACES. — LES CHANTS. — DANSE DEVANT LE TRÈS-SAINT SACREMENT. — RÉPARATIONS. — LE PRÊTRE, LE PAPE. — DÉVOTION A MARIE, MARQUE DE PRÉDESTINATION. — LES PRIVILÈGES DE MARIE. — LE MUSICIEN DE LA VIERGE. — LA PLUS DOUCE DISTRACTION. — LES JOIES DE L'ASSOMPTION. — TROUBADOUR DE LA REINE DES CIEUX. — DÉVOTION A SAINT BONAVENTURE.

Notre petitesse ne peut pas contenir l'infinité de Dieu. Pour condescendre à notre faiblesse et nous rendre plus facile le culte que nous lui devons, Dieu s'est manifesté à nous, nous a révélé quelque chose de ses grandeurs, nous a dévoilé quelques-uns de ses ineffables mystères. Aussi il nous a fait connaître sa vie intime d'unité parfaite dans la Trinité de Personnes, sa Providence, ses attributs divins, puis, pour se mettre davantage à la portée de notre nature, il s'est abaissé jusqu'à nous, s'est fait homme dans le sein de la Vierge, pour nous racheter et nous ramener à lui, perdus et égarés que nous étions par le péché. Autant de mystères qui, tout en inclinant notre intelligence dans la foi, excitent notre volonté à l'amour et à la reconnaissance. L'Incarnation la Rédemption, l'Eucharistie, Marie! oh! chers objets de nos croyances et de notre amour!

Après la révérence et l'adoration qui sont dues à l'auguste et indivisible Trinité, et que François Solano manifestait par ses louanges, ses chants et ses adorations profondes, il avait une

particulière dévotion pour la divine enfance de Jésus. En cela n'imitait-il pas une fois de plus le Patriarche d'Assise, son Père? La crèche de Greccio et l'admirable scène qui s'y passa ne suffisent-elles pas pour donner à l'enfant de François une dévotion particulière à la fête de Noël? Comme tout vrai Frère Mineur, mais avec une ferveur de saint, Solano célébrait avec la plus grande allégresse cette bienheureuse nuit, où le Verbe fait chair a bien voulu habiter parmi nous, se revêtant de nos misères pour nous faire participer à ses richesses, s'abaissant jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui, se faisant homme pour nous rendre des dieux.

Repassant dans son esprit cette mystérieuse condescendance du Fils de Dieu, il ne pouvait pas s'empêcher d'entrer dans les transports d'une joie extraordinaire. Il ne savait alors comment la manifester assez; c'était des cantiques pleins de charmes, qu'il accompagnait du violon, son instrument favori [1].

Pendant qu'il était dans le Tucuman pour y prêcher l'Evangile, il passa toute cette nuit de Noël priant, pleurant et louant Dieu.

Une autre fois, mais en la même circonstance, ne sachant plus se maîtriser lui-même tant était grande l'ardeur de sa dévotion, ivre d'amour, saturé de charité divine, il allait par les cloîtres du couvent de récollection de Lima et une sonnette à la main, chantant et sonnant; il laissait ainsi une issue au feu qui dévorait son âme, communiquant quelque chose de sa dévotion aux Frères qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa tendre piété.

Il avait tant d'amour envers ce cher petit Jésus, son cœur était si sensible, qu'il ne pouvait entendre parler de lui, voir une de ses images, y penser même sans se sentir tout transporté. A ce Sauveur tout aimable il s'efforçait de présenter tout à la fois et l'adoration si simple et si naïve des

1. La tradition [illegible] représente S. François Solano [illegible] N[illegible] [illegible] cette manière de voir [illegible] peut être [illegible] Le [illegible] un point après la mort de notre Saint [illegible] le violon était bien l'instrument de François.

bergers, et la royale et majestueuse adoration des Mages. Ce n'était pas assez pour lui d'aimer et de se réjouir à la pensée de l'Enfant-Dieu, il voulait y entraîner les autres. Lorsque, loin des grandes communautés, il se trouvait au fond de ces missions, avec un seul frère, à deux ils se répétaient les divines louanges du Nouveau-Né de Bethléem.

L'enfant de Saint-François, du vol rapide de l'âme, sait franchir les distances et se porter de la crèche à la croix.

Autant, près de la crèche, son amour a su se dilater et jouir, autant, au pied de la croix, ce même amour saura pleurer et compatir. Le Séraphique Père, jubilant aux solennités de Noël, se léchant les lèvres après avoir dit « Bethléem », comme si elles eussent conservé encore une douceur de miel après avoir prononcé ce nom béni, le Séraphique Père avait cependant des larmes brûlantes, des cris déchirants lorsqu'il pensait à son amour crucifié. Marie, au pied de la croix, sut bien contenir dans son cœur tout à la fois une véhémente douleur de la Passion que son Fils souffrait et une foi inébranlable dans la résurrection qui l'attendait.

Avec la crèche, François Solano aimait la croix. De la passion de Notre-Seigneur il faisait le principal sujet de ses méditations, il la prêchait au peuple, qu'il excitait à la contrition et au repentir, au récit des souffrances de notre Dieu. Il portait toujours avec lui un crucifix, comme un inexpugnable bouclier dont il ne se séparait jamais. Au moment le plus pathétique de son sermon, il montrait au peuple le Christ en croix, sûr que cette vue l'aiderait à toucher les cœurs Par de rudes pénitences qu'il infligeait à son corps, il pouvait dire avec saint Paul : « Je porte dans ma chair les stigmates de Jésus, accomplissant en elle ce qui manque à la passion de mon Sauveur. » Il travaillait à les imprimer aussi dans l'esprit de ses auditeurs.

Un matin de la semaine sainte que le Bienheureux lisait à la messe la Passion de Notre-Seigneur, le servant vit couler de ses yeux des ruisseaux de larmes. Il ne pouvait se séparer de la croix; même pendant son sommeil, il pressait sur son cœur cet instrument de notre Rédemption. On conserve au couvent de Lima la croix de notre Saint. De sa divine Pas-

sion Jésus ne nous a pas laissé seulement le souvenir et l'histoire, il nous en a donné un renouvellement mystique et perpétuel dans la Sainte Messe. François aimait de toute son âme la Sainte Eucharistie.

Et qui ne l'aimerait, quand la foi nous assure que sous les fragiles apparences du pain, Notre-Seigneur se cache? Il est là, celui que les anges adorent en tremblant. Il est là, dans toute l'intégrité de ses natures, la divine et l'humaine, tout entier lui Jésus. Ah! qui ne l'aimerait mériterait l'anathème! (I *Cor.*, XVI, 22.) Mais savons-nous l'aimer comme il le mérite? Savons-nous l'aimer comme les Saints? Hélas! si ferme est notre foi, pourtant bien faible est notre amour!

Animé de cet esprit de foi qui provoque l'adoration, François avait fait de la Sainte Eucharistie l'arche de sa force, la consolation et la douceur de sa vie. Depuis le jour de son sacerdoce auquel nous l'avons vu se préparer avec tant de soin pour recevoir l'onction sainte qui fait les prêtres, il s'appliqua par des veilles, des jeûnes, des abstinences, des disciplines et des prières à célébrer cet auguste sacrifice avec toute la dignité et la faveur possibles.

Il disait la sainte messe avec beaucoup de piété, exact à observer les cérémonies saintes, pénétré de leur signification mystique; on voyait qu'il était animé d'une véritable dévotion, et son seul aspect, lorsqu'il était au saint autel, faisait naître dans l'âme des assistants de saintes et salutaires pensées, les animait eux-mêmes de cette dévotion qui éclatait en sa personne. On se disputait le bonheur de la lui servir. L'excellentissime vice-roi du Pérou, Louis de Velasco, marquis des Salines, venait souvent au couvent de récollection, se faisant un bonheur de servir la messe du Saint, ressentant une grande consolation et une sensible douceur à l'assister ainsi au saint autel.

En s'approchant de la pierre du sacrifice, se voyant revêtu des ornements sacrés sous lesquels l'homme mortel tient la place du Verbe de Dieu, il était anéanti par la considération de sa dignité surhumaine. Alors son âme se répandait en saintes louanges qu'il adressait au Christ béni et à sa sainte Mère qui nous a donné, à nous faibles mortels, ce Pain sacré

destiné aux Anges. Souvent l'extase le saisissait à l'autel pendant qu'il accomplissait les saints mystères, la force de l'amour le suspendait dans les airs ,allant à la rencontre de Celui qui veut bien par amour pour nous descendre sur la terre à la voix autorisée du prêtre.

Pendant qu'il se rendait un jour à l'autel de Saint-Antoine pour y célébrer, une lumière éclatante, belle comme celle de l'astre du jour, apparut devant lui et l'accompagna jusqu'au lieu du sacrifice. Avec le Psalmiste, il pouvait s'écrier : « Votre parole, ô mon Dieu, est une lumière pour mes pas; votre splendeur a éclairé mes sentiers. » (*Ps.* 118.

Après le saint sacrifice de la messe, dès qu'il se fut dépouillé des ornements sacerdotaux, François avait coutume de monter tout droit à sa cellule pour y faire l'action de grâces. La porte fermée derrière lui, il pouvait s'en donner à cœur joie, dans la solitude et le silence, loin de tout regard indiscret, jouir de la présence du céleste Roi, lui offrir les actes de révérence et de louanges dignes de sa grandeur, heureux de la visite d'un tel hôte. Dans ce cœur à cœur avec le Bien-Aimé de son âme, il commençait à goûter les délices du Paradis.

Un jour qu'ainsi enfermé dans sa cellule, il échangeait avec le Christ ces douces conversations qui faisaient ses délices, un Frère frappa à la porte. L'esprit et les sens tout absorbés en Dieu, le Saint n'entendit pas. Le Frère redouble ses coups, sans obtenir plus de réponse. Voulant pourtant accomplir l'ordre que l'obéissance lui a donné, il signifie au Saint que son Supérieur l'appelle. A ce mot de l'obéissance, François sort de son sommeil spirituel, ouvre la porte et se présente.

Son visage était tout en feu, ses joues étaient baignées de larmes, ses pleurs avaient même mouillé la mozette de son capuce. Apprenant que son supérieur le demandait, à l'exemple de Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, il laissa les douces consolations qu'il éprouvait et se rendit en toute hâte, sans murmure, le visage joyeux, à la cellule de son gardien.

Un autre jour qu'il s'était ainsi retiré dans sa cellule après le divin Sacrifice pour prier plus à son aise, un Frère, ayant plusieurs fois frappé à la porte, l'homme de Dieu entendit

enfin les coups, alla ouvrir et d'une voix pleine de douceur dit à l'importun : « Ah! mon Frère, que Dieu vous pardonne! » Quel sacrifice ne venait-on pas de lui imposer en l'arrachant ainsi aux embrassements amoureux du céleste Epoux des âmes! Son visage resplendissait d'une lumière si vive, des rayons si puissants jaillissaient de sa face que le Frère et un autre religieux qui se trouva là par hasard en furent éblouis, n'en pouvant supporter l'éclat. Cette clarté miraculeuse les remplit d'une crainte pleine de respect et d'admiration. Le pauvre Frère se considérait comme gravement coupable d'avoir ainsi, par son importunité, interrompu les ineffables colloques de cette sainte âme avec le Dieu qu'elle possédait.

Ce n'était là que des surprises accidentelles; qui connaîtra jamais toutes les grâces et les faveurs qui furent faites à notre Saint en ces moments si doux de l'action de grâces? son humilité les a toujours tenues cachées.

Il avait autant de respect et de révérence pour Jésus caché sous les apparences du pain et du vin, que s'il l'avait contemplé dans les gloires de l'empyrée, siégeant sur son trône, à la droite de Dieu son Père. Sa foi vive et sincère lui disait que c'était le même Dieu, digne, par conséquent, de la même vénération, du même amour, de la même adoration. Sur l'autel, délaissé et solitaire, comme au milieu des Anges, c'est Jésus notre Dieu. Aussi quand il était en cette divine présence, François était-il rempli d'une admiration et d'une incompréhensible joie. Tout entier à la contemplation d'un si haut et si sublime mystère, il chantait en s'accompagnant sur sa lyre.

Custode de la province du Tucuman, il assista le jour de la Fête-Dieu à la procession solennelle du Très Saint Sacrement. L'œil de sa foi contemplait son Roi, Roi de gloire et d'immortalité; tout d'un coup il élève la voix, il chante, ses modulations si douces sortent de son organe poussées par la violence de l'amour; bien plus, au milieu du peuple sauvage, qui l'admire, il se met à danser devant le Seigneur, comme autrefois David dansant et chantant devant l'arche de l'antique Alliance. A cette vue les spectateurs attendris

fondent en larmes, leur dévotion en éprouve un surcroît d'intensité.

Il parlait avec beaucoup de dévotion de tous les mystères de notre foi, sa science théologique lui en faisait approfondir les merveilles, qu'il développait avec une admirable clarté. Mais quand il parlait de la très sainte Eucharistie, c'était avec tant de sublimité, tant de profondeur, tant de suavité, qu'on voyait bien que la grâce divine lui avait ouvert ses trésors, que les secrets célestes lui avaient été livrés.

Quelle douleur n'avait-il pas en pensant qu'une si sainte et si adorable chose que le corps et le sang de Jésus-Christ pouvait être indignement administrée, indignement reçue! Quelle peine pour lui de voir le peu de révérence manifestée par les chrétiens lorsqu'ils assistent à la sainte Messe, leur tenue irrespectueuse, leurs conversations oiseuses et profanes dans les églises et devant l'autel même où repose le corps sacré du Roi de l'univers! Cette conduite des chrétiens n'est-elle pas plus insultante pour le Dieu qu'ils connaissent que les superstitions païennes de ces pauvres infidèles qui ne connaissent pas la vérité?

Qui vénère l'Eucharistie doit aussi, comme conséquence rigoureuse, vénérer le prêtre qui en est le ministre. François, du fond de son cœur, portait aux ministres sacrés, aux prêtres, l'amour le plus sincère, la plus humble dévotion.

Et d'abord son respect et son affection se dirigeait vers le Souverain Pontife, pasteur suprême, successeur de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ. Il n'oubliait pas ce précepte de la sainte Règle qui met le Frère Mineur aux pieds du Pape et lui fait promettre entre ses mains une obéissance sans limite.

De tout temps la dévotion à la très sainte Vierge a été considérée comme une marque certaine de prédestination. Aussi les saints de tous les temps se sont-ils sentis portés vers cette dévotion dont le cœur a besoin. Prédestiné, Solano l'était sûrement, puisque nous le voyons si tendrement dévot à la Mère de Dieu.

Il avait choisi Marie pour son avocate particulière, pour sa dame et sa mère, et travaillait avec ardeur à promouvoir

son culte, à faire éclater sa gloire, et à répandre sa dévotion; à ce travail qu'il commençait à opérer en lui-même combien il mit d'ardeur et de persévérante constance! Tous les privilèges immenses dont Dieu avait orné Marie, François prenait plaisir à les repasser dans son esprit, sa Conception immaculée, sa Maternité divine, son Assomption glorieuse, puis ces degrés presque infinis de grandeur et de perfection qui



LE CHANTRE DE MARIE.

la placent bien au-dessus de toutes les autres créatures. Devant toutes ces grandeurs accumulées, comme des trésors inappréciables, dans l'âme de Marie, le Saint, s'adressant à elle, lui disait : « Je vous félicite, ô très sainte Vierge et mère tout à la fois, et je me réjouis de vous savoir si belle, si sainte et si pure, faite ainsi tout entière des mains de Dieu

qui vous a comblée de ses faveurs! » Par d'autres louanges encore, ses paroles de feu bénissaient et célébraient la bien-aimée Patronne et, tout en chantant ainsi, sa dévotion s'enflammait davantage, montait toujours, arrivait parfois même jusqu'à l'extase et au ravissement.

Cette tendre dévotion qu'il professa envers Marie dès sa plus tendre enfance, et qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir, des traits nombreux de sa vie nous la dépeignent au vif. Qu'il nous soit permis d'en rapporter quelques-uns qui ne manqueront pas de nous édifier et de nous porter nous-mêmes à un redoublement d'amour envers cette bienheureuse Vierge.

Pendant son séjour au couvent de Truxillo, se rendant un jour à la chapelle pour y prier, il rencontra sur son chemin le Père Jérôme Ildefonse de la Tour, et lui dit : « Je vais jouer de la musique devant la très belle Vierge qui m'attend. » Ces paroles intriguèrent le Père Jérôme qui voulut savoir ce que François allait faire en réalité. Il le suivit donc discrètement, et put, sans être aperçu, se blottir dans un coin d'où il pouvait voir le Saint. Il le vit en effet se placer devant l'image de la Vierge Marie et tirer de son archet de suaves mélodies, qui finirent par le transporter, alors, tout à la fois, il chantait, il jouait ,il dansait!!! Enfin, tombant sur ses genoux et faisant taire toute autre voix, seul son cœur, épris de l'amour le plus tendre, liquéfié et tout en feu, disait à la Mère de Dieu tout son bonheur et toute sa joie.

Est-il spectacle plus beau que celui de notre Saint dans sa simplicité charmante, jouant de la musique devant l'image de Marie, et tombant en extase le violon à la main ! Allez, plaisirs mondains, folles joies, vous n'approcherez jamais des délices goûtées par les amis de Dieu.

Le Père Jean-Annas Solano, des Frères-Prêcheurs et procureur général de son ordre dans la province du Pérou, vint un jour faire visite à notre Saint dans le couvent de récollection de Lima. Il voulut l'entraîner à faire avec lui une petite promenade en ville, lui disant qu'au milieu de ses travaux incessants il avait besoin d'un peu de distraction, et qu'une marche lui ferait incontestablement du bien. Et le

saint de lui répondre : « Dans ce monastère, je trouve toutes mes récréations, mes distractions et mon repos, car il m'est donné d'entretenir de très agréables et de très douces conversations avec une dame qui me console, me réjouit, refait mon cœur et lui communique une joie toujours nouvelle. »

Le dominicain ne comprit pas immédiatement tout le sens de la réplique, mais le Saint, le prenant par la main, le conduisit à l'église. S'étant d'abord mis tous deux à genoux au pied du maître-autel, et après avoir fait leur adoration, François alla retirer le voile qui couvrait l'image de la Reine des Anges et en la lui montrant : « C'est elle, la ravisseuse de mon âme, avec elle, je parle, je lui chante, et je vis avec elle dans le plus doux commerce. » Déjà les larmes coulaient de ses yeux, il parlait à la Vierge, ses paroles étaient si suaves, si tendres, si affectueuses que le religieux qui l'avait suivi en était dans l'admiration.

Dans ce même couvent de récollection la faveur de François donna un spectacle plus extraordinaire encore.

C'était la veille de l'Assomption de la très sainte Vierge. Comme la communauté se rendait au chœur pour y terminer l'action de grâces après le dîner et y faire la visite du Très Saint Sacrement, selon la coutume de l'Ordre, notre Saint se sentit subitement saisi par l'impétuosité de l'amour, mû par une immense joie en pensant à la glorieuse entrée de la Reine des Anges dans son céleste royaume; au lieu de se rendre à sa place comme les autres religieux, il se met devant le maître-autel déjà paré pour les premières vêpres. Les yeux élevés au ciel, il commence à chanter et bientôt s'agenouillant, il redouble ses dévots cantiques à la louange de Marie portée aux cieux sur les ailes des Chérubins.

Les Frères, stupéfaits, le regardaient avec admiration. Les prières de l'action de grâces étaient interrompues, on écoutait cette douce voix si connue, toujours si agréable et toujours désirée. Quelle expression! quelle vie! on le sentait : c'était le cœur qui inspirait les sentiments, l'amour qui donnait le mouvement, l'affection qui s'exprimait en ces accents que les chantres du ciel n'auraient pas reniés. Sa joie se

communiquait, chacun commençait à sentir dans son âme quelque chose de la chaleur qui consumait celle du Saint.

Un seul restait froid, triste, presque scandalisé. C'était le Père Jean de Navarette, homme d'une illustre naissance et d'une grande vertu. Hubert, dans son ménologe, nous en fait un touchant éloge, le 7 de juillet. Dieu conduit ses saints par des voies diverses. Jean de Navarette était l'homme de la pénitence, de la componction du cœur, de la sainte tristesse. Durant de longues années on ne le vit jamais sourire, ni donner dans ses traits le moindre signe de joie. Toujours attentif au-dedans de lui-même aux douleurs du Christ et à sa cruelle Passion, la compassion que lui inspiraient les souffrances si variées et si horribles de la victime du Calvaire lui faisait verser de continuelles larmes. On l'avait surnommé le « nouveau Jérémie ! »

Continuellement rempli de ces pensées tristes, il ne pouvait concevoir que d'autres pussent éprouver une si débordante joie. « D'ailleurs, se disait-il, pour un couvent de récollection[1], ces bruyantes manifestations ne sont pas de saison, les pleurs y conviennent mieux que les chants ! » Il n'approuvait donc pas cette subite exaltation chez le Père François. N'y tenant plus, il l'aborde et lui reproche cet abandon et ce laisser-aller peu convenable pour un homme comme lui, dans le saint lieu, en présence de la communauté.

François se dresse ! Combat singulier entre la tristesse et la joie ! ! ! D'un côté on voit un visage rayonnant, de l'autre un visage baigné de larmes ; ici des yeux brillants de la plus vive allégresse, là des regards attachés à la terre : ici un cœur plein des joies anticipées de la patrie, là un cœur rempli des peines de l'exil : qui va remporter la victoire ? Toujours inspiré par cet amour qui l'excite et le presse, François fait une courte, mais pressante exhortation à son ami et à son frère, et lui fait comprendre que le chrétien, que l'enfant de Marie doit se réjouir en pensant au triomphe glorieux de sa Reine et de sa Mère. Comment ne pas chanter quand tout

1. Dans l'Ordre des Frères Mineurs on appelle couvents de récollection, les maisons où l'on ajoute des austérités et des pratiques particulières de dévotion aux austérités et aux pratiques de la Règle. On n'y envoie que les Religieux fervents qui le demandent et qui veulent pratiquer une vie encore plus austère et plus parfaite.

jubile au ciel, et que l'Eglise nous y invite? *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent Angeli, laudantes benedicunt Dominum* (Off.) : « Marie est montée au ciel, les anges s'en réjouissent, ils louent le Seigneur et le bénissent. »

Le Ciel change subitement les dispositions intimes du Père Jean, il envoie un rayon de sa lumière et de sa joie dans cette âme toujours plongée dans les sombres pensées de la pénitence, du sang de Jésus, de son ignominieuse croix, de sa mort. Marie, *Cause de notre joie,* opère en lui cette transformation, et le nouveau Jérémie ressent une joie spirituelle qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas goûtée depuis longtemps.

Sa tristesse est changée en jubilation, il chante à son tour; maintenant, il voudrait surpasser son saint ami vainqueur, ils alternent, ils chantent ensemble les gloires et les splendeurs du triomphe de Marie, dans sa bienheureuse Assomption.

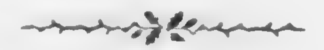
Heureuse et fervente communauté qu'édifiaient ainsi ces deux saints!

Les louanges de Marie étaient pour notre Saint un repos dans le travail, une consolation au moment de notre affliction, un ombrage rafraîchissant dans les lassitudes de la vie. Fatigué par la longueur des chemins, dévoré par la faim, altéré, exténué de chaleur, ou transi de froid, il chantait! Ces louanges de Marie, la pensée de son doux nom lui faisaient oublier ses peines et l'inondaient d'une ineffable douceur.

Cette piété si tendre qu'il avait pratiquée durant toute sa vie envers la très pieuse Vierge Mère de Dieu, il la conserva jusqu'à la fin. Arrivé au terme de son existence terrestre avant de quitter cet exil où tant de fois les cantiques à Marie avaient consolé son âme et ravi son esprit en Dieu, il voulut encore chanter les louanges de cette divine Mère. Il demanda aux Frères qui entouraient son lit d'agonie de vouloir bien lui chanter le *Magnificat* et d'autres hymnes de l'Eglise en l'honneur de Marie, c'est au milieu de ces chants que voulut mourir le troubadour de la Reine des cieux.

Entre tous les saints de la cour céleste, François avait une dévotion toute particulière au Séraphique Docteur saint Bonaventure. Il le considérait comme son puissant protecteur et son spécial avocat auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pendant qu'il habitait le grand couvent de Lima, il avait coutume de monter secrètement dans la classe de Théologie où se trouvait une grande et belle image du Séraphique Docteur. Devant cette image, il passait de longues heures dans la plus profonde méditation. On reconnaissait son passage et sa visite aux traces de sang qu'il laissait autour de lui, car il ne se retirait pas de devant la sainte image sans s'être infligé une sanglante discipline. Dans ce cœur à cœur avec son céleste ami, François conservait et réchauffait son zèle apostolique, de là il pouvait partir à la conquête des âmes, leur parler avec cette vibrante conviction qui les touchait et les ramenait. Dans ces pieux entretiens il animait sa séraphique flamme et demandait à son saint protecteur et modèle de lui accorder cette bénignité, cette douceur, cette amabilité pour tous, cette paternelle condescendance qui furent les notes caractéristiques de la sainteté de Bonaventure : *Sapientia ejus pudica fuit et pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis* (Office S. Bonav.) : « Sa sagesse fut chaste et pacifique, modeste, persuasive, condescendante pour les bons, pleine de miséricorde et féconde en bons fruits. » Nous savons s'il fut exaucé.

C'est encore devant cette pieuse image du saint Docteur, qu'on trouva souvent cet autre saint, tout environné de rayons lumineux. Combien fut agréable à saint Bonaventure cette dévotion de notre héros nous pouvons le conjecturer par cette circonstance : François mourut le jour de la fête du Séraphique Docteur.



Chapitre Vingt-huitième.

SA DERNIÈRE MALADIE. — SA MORT.

LE SAINT VIEILLARD EST CONTRAINT DE PRENDRE LE LIT. — LE CRUCIFIX DU MALADE — L'ORAISON. — LA LECTURE SPIRITUELLE. — L'ORAISON JACULATOIRE. — LECTURE DE LA PASSION. — EXTASES DU MALADE. — UNE FÊTE DIEU. — LE SAINT VIATIQUE. — PREDICTION DU JOUR DE LA MORT. — LES ADIEUX DES MUSICIENS ENTRE EUX. — DERNIÈRES LUTTES. — DERNIERS ÉLANS. — L'EXTRÊME ONCTION. — ADIEUX AUX FRÈRES. TRANSFORMATIONS ET RAJEUNISSEMENT. — DERNIERS INSTANTS. — LE CREDO. — LA LUMIÈRE DU CIEL. — LE 14 JUILLET 1610.

Toute la vie de François avait été un martyre continuel. Toujours joyeux, il n'en avait pas moins passé sur la croix sa longue existence. Qu'on se reporte au chapitre de ses austérités qu'ont pu faire oublier un instant les joyeuses cantilènes de notre amant de Marie. Les deux derniers mois de sa vie mirent le sceau à cette patience admirable, à cette existence toute de souffrances et de mortifications. Dieu voulait par là achever la couronne qu'il devait lui donner belle et resplendissante des joyaux de la patience.

En mai 1610, notre Saint commença à souffrir cruellement de plusieurs maladies qui le contraignirent enfin à prendre le lit.

Notre Saint n'avait que soixante et un ans, mais tant de privations et de travaux, tant d'austères pénitences avaient réduit le vieillard à l'extrémité, l'accablant de nombreuses infirmités.

Approchons-nous de ce pauvre grabat, et à cette école apprenons à mourir saintement, laissons-nous édifier par cette mort des saints si précieuse devant Dieu.

Ses forces décroissaient de jour en jour, mais la mâle vigueur de son âme ne faisait que redoubler; avec saint Paul il pouvait dire : « *Cum enim infirmor, tunc potens sum.* (Cor., XII, 10) : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort! »

Il avait fait placer devant lui l'image du Crucifix et lui adressait souvent la parole remerciant Notre-Seigneur tout particulièrement de ce qu'il venait à son secours pour mortifier son corps. Ne pouvant plus lui-même le faire, il trouvait bon que Dieu, par la maladie, lui aidât à réduire ce corps qu'il considérait comme son plus dangereux ennemi.

Du Sauveur passant à lui-même, il disait à son pauvre corps : « Ah ! c'est en vain que tu attends ici-bas du repos. »

Les plus cruelles douleurs ne purent cependant jamais le détourner de l'oraison, de telle sorte qu'en ces derniers temps il était tellement plongé dans ce saint exercice qu'il ne paraissait plus vivre qu'avec les Anges. Il en oubliait toutes les nécessités corporelles à tel point que les médecins qui le visitaient ne comprenaient pas qu'il pût encore vivre et attribuaient au miracle le soutien de cette fragile existence. Son oraison n'avait jamais été ni aussi longue ni aussi fervente. Aucune occupation ne venait en effet l'interrompre; il pouvait à loisir contempler et aimer.

Sachant que ses jours étaient comptés et qu'il n'avait que peu de temps à vivre, il profitait des derniers instants pour activer la ferveur de son âme. Il ne souffrait pas qu'on parlât devant lui d'autre chose que de Dieu; il ne permettait pas qu'on lui lût autre chose que des livres spirituels pouvant le porter au bien et profiter à son âme. Le malade pria son compagnon de lui lire les méditations du docte et pieux Louis de Grenade. Parfois il interrompait son lecteur. L'homme de Dieu, les yeux fixés sur le grand Christ qui se dressait devant lui, méditait et savourait les paroles qui venaient de le frapper, et quand il avait fini d'en exprimer tout l'arome, il faisait signe de continuer la lecture.

Baigné de larmes, il répétait à satiété son oraison jaculatoire favorite : « QUE DIEU SOIT GLORIFIÉ ! » Comme commentaire de cette parole de reconnaissance et d'action de grâces il aimait à réciter les deux psaumes : *Lauda ani-*

ma mea Dominum: « Mon âme, louez le Seigneur; » (*Ps.* CXLV) et *Benedic anima mea Domino :* « Mon âme, bénissez le Seigneur » (*Ps.* CII), remplis des admirables épanchements de la reconnaissance du Prophète-Roi. Le Saint désirait qu'on les récitât avec lui. Tous les sentiments du Psalmiste, il les faisait siens, et vraiment, au milieu même de ses douleurs, « sa jeunesse se renouvelait comme celle de l'aigle (*Ps.* CII, 5), son âme se fondait comme la cire au feu. » (*Ps.* XXI, 15)

Jusqu'à la fin imitateur parfait du Séraphin d'Assise, il se faisait lire la Passion de Notre-Seigneur selon l'Apôtre saint Jean qui en fut le témoin. Certains passages l'impressionnaient davantage, il se sentait surtout ému quand vint le crucifiement, alors il s'adressait à son Christ, lui rendait grâces, le remerciait de la bonté et de la miséricorde dont il avait fait preuve envers un si misérable pécheur; il lui disait : « O fidèle ami, ô véritable Père, soyez béni, soyez infiniment glorifié de ce que par votre seule charité vous avez voulu souffrir la mort sur la croix pour un misérable comme moi!

Nous avons vu le chantre de Marie trouver ses délices et sa joie au milieu de ses infirmités, à chanter et à louer la Reine des Anges, sa protectrice et sa Mère.

Un jour il dit à son confesseur : « Mon Père, aidez-moi donc à louer Dieu, » et le devançant il s'écria : « Mon Dieu! Vous êtes mon Créateur, mon Roi, mon Père! Vous êtes mes délices, vous m'êtes toutes choses!!!

Déjà les flammes de l'amour l'avaient ravi à lui-même, elles avaient concentré son âme dans le plus intime de l'être, l'occupant là tout entière aux douceurs des consolations spirituelles, laissant le corps privé de ses sens, inerte comme un bloc de marbre.

Ce même confesseur, pour le réconforter et lui faire oublier un instant ses affreuses souffrances, se mit à lui parler du ciel et des joies pures que goûteront les élus dans l'éternelle félicité : « O Père François, quelle sera grande la joie que nous éprouverons dans la sainte cité de Jérusalem toute construite de pierres précieuses, et dont l'Agneau est la seule lumière! »

Il n'en fallut pas tant pour jeter cette âme dans le délire de l'amour. Toutes ses entrailles s'émurent, il aurait voulu éclater en divines louanges, mais la voix expira sur ses lèvres : il était déjà plongé dans l'immense océan de la contemplation où l'âme se perd elle-même pour ne trouver que Dieu : il était ravi en extase. Il s'était redressé, ce que la maladie ne lui avait pas permis de faire depuis longtemps, la bouche était entr'ouverte, les yeux grands ouverts, les bras étendus, et dans cette attitude longtemps il subit les étreintes de cette force mystérieuse qui l'arrachait à lui-même pour le transporter en des régions plus sereines que nous ne connaissons pas. Il ne répondait à personne. Respectant les opérations de Dieu sur cette âme privilégiée, on se retira, le laissant seul avec Celui qui le captivait par sa présence.

Quand il sortait de ses extases, tantôt c'était la joie qui se peignait sur son visage, tantôt les larmes disaient sa peine, suivant ce que Dieu avait bien voulu lui montrer dans sa divine lumière.

Nous n'avons pas à revenir à l'extase qui le surprit le jour de la Très Sainte Trinité et qui, l'arrachant de son lit, lui donna pour ainsi dire des ailes et le transporta dans les cloîtres du couvent, répétant sans cesse : « Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! »

Quelques jours après c'était la Fête-Dieu. Il reçut ce jour là une visite toute particulière de l'Agneau Immaculé, qui s'immole tous les jours pour nous au saint sacrifice de la Messe. Ce fut son confesseur qui s'aperçut de cette faveur céleste que le Saint n'aurait peut-être pas révélée.

François de Mendoza, son confesseur, s'étant levé la nuit, ouvrit la porte de la cellule de son malade pour s'assurer qu'il reposait et n'avait besoin de rien. Le malade parlait à haute voix ; il était seul pourtant, et sa voix et son geste manifestaient une joie plus qu'ordinaire. Le confesseur l'entendit proférer ces paroles : *Venite adoremus et procidamus ante Deum :* « Venez adorons Dieu, et prosternons-nous devant lui ! » Et sa main désignait un coin de la cellule où il semblait que la Majesté de Dieu lui apparaissait. Il appelait ainsi toutes les créatures et les invitait à l'adoration et à l'hom-

mage qui sont dus à la grandeur de Dieu, malgré sa petitesse sous les voiles mystérieux de l'Eucharistie.

Ayant aperçu son confesseur, il fut surpris de sa présence; son humilité n'aimait pas les témoins des grâces que Dieu lui faisait, mais pour sa gloire et pour l'honneur de son serviteur, souvent le Seigneur permit que ces faveurs surnaturelles fussent connues. Il pria donc son confesseur de se retirer et de ne pas interrompre par sa présence ces Matines d'un nouveau genre!

A regret le confesseur se retira, et ferma la porte sur ces mystères qu'il n'est pas donné à tout le monde de contempler, mais il était convaincu par ce qu'il avait vu et entendu que son pénitent était favorisé de quelque céleste apparition

Le mal allait toujours croissant. Ses médecins, Pierre Rodriguez et Martin Sanchez, craignant sa mort, crurent le moment opportun pour lui faire administrer les derniers sacrements. Les Frères avertirent le malade de l'opinion des médecins. Avec son humeur habituelle il répondit plaisamment : « Ce n'est pas encore tout à fait le temps, c'est bien un peu trop tôt, mais le Christ est un hôte si aimable : pourquoi ne le recevrais-je pas? » C'était quinze jours avant sa mort.

Il reçut le Saint-Viatique avec une ferveur de saint et avec une admirable piété.

La réception du corps de Notre-Seigneur parut lui donner de nouvelles forces, tellement que, se faisant illusion sur son état et pensant qu'il avait encore assez longtemps à vivre, le Révérend Père Jean Venido, qui fut plus tard évêque d'Orense, lui dit qu'il pensait bien qu'il pourrait encore gagner les indulgences de la Portioncule. L'homme de Dieu lui répondit : « Je gagnerai l'indulgence qui nous est accordée à la fête de mon cher Père saint Bonaventure! » Les assistants ne s'y méprirent pas, ils comprirent fort bien qu'il prédisait sa mort pour la fête du Séraphique Docteur.

D'ailleurs plus d'un religieux pieux et digne de foi l'avait entendu prédire sa mort pour ce jour. Le Père François de Nunes affirme que dans la nuit du lundi, deux jours avant sa mort, voyant dans sa cellule plusieurs Frères





AUTEL DE L'INFIRMERIE OU EST MORT SAINT FRANÇOIS SOLANO ; CERCUEIL OU IL FUT CONSERVÉ JUSQU'A SA CANONISATION



qui le veillaient attendant sa mort d'une minute à l'autre, le Saint lui dit à lui-même : « Dites à nos Pères d'aller prendre leur repos bien tranquillement, car ils peuvent être assurés que je ne mourrai par cette nuit, mais bien le jour de la fête de mon Père saint Bonaventure.

Chantre passionné du Christ et de la Vierge, musicien émérite, violoniste consommé, combien de fois ne l'avons-nous pas surpris jouant et chantant devant les images de Marie, pour saluer et vénérer l'Immaculée, lui exprimer son amour, ou pour faire renaître la joie dans l'âme triste de quelqu'un de ses Frères? Les chantres des bois, musiciens du bon Dieu, eux aussi, vinrent faire leurs adieux à ce confrère. Pendant les derniers jours de sa maladie, on vit en effet une multitude de petits oiseaux se presser à la fenêtre de l'infirmerie et charmer par leurs harmonieux concerts, par leurs mélodies délicates, l'âme du malade autant que de ceux qui le servaient. Intrépides, rien ne pouvait les effrayer, ni les voix d'hommes, ni le bruit qu'on pouvait faire. Ils restaient à leur poste même la nuit. Or, il est bon de remarquer que dans l'hémisphère austral au mois de juillet on est en hiver.

Quand le Saint eut rendu le dernier soupir, ces chantres ailés accompagnèrent sa dépouille mortelle jusqu'à l'oratoire de l'infirmerie, gazouillant sur tout le parcours.

Par cet éclatant miracle Dieu nous montre combien sa bonté paternelle est attentive aux moindres témoignages de notre amour. Quelle condescendance de la part de ce Dieu qui gouverne l'Univers! Quel éclatant hommage rendu au pauvre Frère Mineur, poète, musicien, et chantre!!!

L'antique ennemi, Satan, eut pourtant l'audace d'essayer encore sa malice et sa rage sur cette âme prédestinée.

Malgré toute sa dévotion et sa ferveur, malgré la continuelle présence d'un prêtre, en face de cette grande Croix, espoir et force du mourant, Satan vint tenter le serviteur de Marie.

Ces luttes intérieures durèrent-elles longtemps? Nous ne le savons; nous ne connaissons que la définitive victoire. Cinq jours avant sa mort, le Saint dit au frère Jean Gomez qui était chargé de l'infirmerie : « Mon Frère, ne vous apercevez

vous pas que Dieu en usa avec moi d'une grande miséricorde? Il m'accorde les forces nécessaires pour vaincre et pour chasser mon ennemi! »

Satan n'eut plus à revenir, son dernier effort était fait, et par la grâce de Dieu et le secours de Marie il avait été vain.

Deux jours plus tard notre saint malade, les larmes aux yeux, la voix pleine de soupirs, se tournant vers son infirmier qui voulait refaire un peu son lit poussa cette admirable plainte : « O mon Seigneur Jésus, d'où vient que vous êtes crucifié, et que moi je suis aidé par le ministère de vos serviteurs? Vous, vous êtes nu sur la croix, moi je suis mollement couvert; vous êtes souffleté, couronné d'épines, moi je suis comblé de toutes les douceurs, accablé de tous les soins! »

Le jour suivant, toujours dans la même pensée, en présence d'un grand nombre de Frères qui venaient lui faire une visite de charité et s'édifier encore une dernière fois auprès de lui, il s'écria: « O Dieu de mon âme, soyez béni et glorifié! Quelle bonté n'avez-vous pas eue pour moi! J'aurais mérité d'être jeté bien loin, dans une solitude dont on n'approche pas comme un fumier infect dont on veut se débarrasser, j'aurais mérité d'être abandonné de tout le monde, et voici que vos Anges, ces religieux mes frères, m'entourent et me servent avec tant d'empressement et de charité! Je me réjouis, et je suis heureux, ô mon Seigneur, que vous soyez Dieu! Oh! que vous êtes donc suave et bon! » Et se tournant vers les assistants, il les exhorta à aimer le bon Dieu, à se laisser enflammer par son divin amour.

Le temps qui lui restait à vivre, il le passa désormais en oraison, en actes de charité et de toutes les autres vertus.

Le 12 juillet, il reçut l'Extrême-Onction. Comme un bon soldat du Christ, il se préparait ainsi à son passage du temps à l'éternité. Il profita du moment où un grand nombre de ses Frères étaient réunis autour de son lit de douleur, pour accomplir un acte d'héroïque pauvreté. L'amant de cette vertu séraphique voulut, avant que de mourir, lui donner un dernier gage de sa fidélité. Avec une humilité admirable, il deman-

da à son Gardien de vouloir bien le laisser mourir nu sur la terre nue et de lui donner après sa mort, pour l'amour de Dieu et par charité, un pauvre vieil habit, le plus vieux de la communauté, pour y être enseveli, et lui, qui avait été durant toute sa vie un miroir de perfection pour ses Frères, leur modèle et leur exemple, leur demanda pardon des scandales qu'il leur avait donnés, de sa vie si peu religieuse et de ses mauvais exemples; il les supplia en gémissant de lui pardonner toutes ces fautes.

Il leur fit une chaleureuse exhortation sur la fidélité aux divins commandements et aux préceptes de notre sainte Règle. Puis il les embrassa l'un après l'autre, leur faisant de touchants adieux, où se manifestait tout l'amour qu'il leur portait.

La nuit suivante, il la passa tout entière dans l'extase. En le voyant ainsi sans mouvement, ceux qui le gardaient crurent qu'il était mort. Revenu à lui il s'écria : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus:* « Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit, nous irons dans la maison du Seigneur. » A partir de ce moment, une joie surnaturelle illumina son visage. Son sourire disait assez que son âme contente jouissait d'avance des biens qu'elle avait entrevus si souvent. Il ne pouvait ni cacher ni contenir sa joie.

Un Frère se recommanda à ses prières : « Mon Père, lors que Dieu vous aura pris dans son ciel, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans son éternel royaume. » Il répondit d'un ton joyeux : « Oui, c'est vrai, je vais au ciel, mais c'est par les mérites de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car je suis le plus grand pécheur. Quand je serai dans la Patrie, soyez sûr que je vous serai toujours un ami. »

L'aurore du grand jour se lève. Nous sommes à la fête de saint Bonaventure; notre Saint doit payer aujourd'hui le tribut à la mort. Jour terrible entre tous que celui qui doit être notre dernier ici-bas; de lui dépend notre éternité heureuse ou malheureuse, et cela sans retour et sans appel!

Pour François ce sera un jour de délivrance et de joie. La crainte est bannie de son cœur; le bon Dieu, bien sûr, lui a donné la certitude de son salut! La fièvre est tombée tout à fait. Son haleine, fétide jusqu'à présent, exhale une suave

odeur; ses mains décharnées et toutes contractées par les douleurs, s'étendent, se redressent, deviennent blanches et reprennent leur proportion naturelle; son corps, décharné lui aussi et miné depuis longtemps par la fièvre, sec comme une vieille racine, semble se laisser pénétrer par une nouvelle vie qui circule dans tous ses membres; de basané qu'il était, il devient blanc comme le corps d'un enfant. Le médecin en est étonné, et quand il apprendra la mort du Saint, il ne craindra pas de dire que ce n'est point la maladie qui l'a ravi à la terre, mais la violence de l'amour de Dieu.

Les religieux entouraient le lit du mourant. François voulut qu'ils récitassent des psaumes et des cantiques; il fit chanter le *Magnificat* et s'unit de cœur à ses Frères; chaque fois qu'à la fin des psaumes revenait le *Gloria Patri*, élevant ses yeux et ses mains, il disait son oraison jaculatoire de prédilection : « Que Dieu soit glorifié!

Enfin, voulant mourir en missionnaire, porteur intrépide de la bonne nouvelle du Christ à ces peuples barbares du Pérou, il demanda qu'une dernière fois on lui chantât le *Credo*, le « Symbole des Apôtres », résumé de cette foi qu'il était venu prêcher. Les miraculeux oiseaux qui étaient toujours là firent les frais de la musique. A chacun des articles de cette foi divine le mourant donnait son assentiment. Martyr d'un nouveau genre, il donnait à chacune des affirmations de sa sainte croyance une partie de sa vie défaillante. On arriva à cet article solennel qui fait fléchir tout genou sur la terre, qui incline les fronts et fait palpiter les cœurs : ET INCARNATUS EST DE SPIRITU SANCTO EX MARIA VIRGINE ET HOMO FACTUS EST.

La cloche du couvent sonnait l'élévation de la messe solennelle de saint Bonaventure. C'était le moment suprême choisi par Dieu!

A cet instant, par un merveilleux agencement de sa bonté suprême, sa Providence avait réuni les grands amours de François : La Foi, l'Incarnation, le Calvaire, l'Eucharistie, Marie et saint Bonaventure!

Le Saint jeta un dernier regard sur son crucifix, avant de les ouvrir à la gloire, croisa ses mains sur sa poitrine, encore

une fois il répéta : « Que Dieu soit glorifié ! » Ce fut tout... Son âme avait paru devant la face de Dieu.

Il s'était endormi dans le Seigneur le 14 juillet 1610, un mercredi, vers les onze heures du matin, à l'âge de soixante et un ans.

Les Frères rendirent les derniers devoirs à sa dépouille mortelle, et vers midi on le transporta à l'oratoire de l'infirmerie.

Apprenons à mourir de la mort des justes! (*Num.*, XXIII, 10.)



Chapitre Vingt-neuvième

SA TOMBE.

ETAIT-CE BIEN LA MORT ? — LA FOULE ACCOURT PRÈS DE LA DÉPOUILLE MORTELLE. — MORCELLEMENT DE LA TUNIQUE. — MARQUES DE DÉVOTION. — LA COLONNE DE FEU. — LES COMMUNAUTÉS. — LES RELIGIEUX AUGUSTINS. — VISITE DE L'ARCHEVÊQUE ET DU VICE-ROI. — TRANSLATION A L'ÉGLISE CONVENTUELLE. — LE COUSSIN. — LE SERVICE SOLENNEL. — L'ORAISON FUNÈBRE. —GUÉRISON DES MALADES DE L'INFIRMERIE DE LIMA. — CHRISTOPHE VIVAS. — ANNE DE PRADO. — UNE FOULE DE MALADES. — MIRACLES PAR LES RELIQUES DU SAINT. — DEUX MIRACLES AU LIEU D'UN. — MIRACLES SPIRITUELS. — PUNITION DE MICHEL GOMEZ. — L'ENTERREMENT. — LE VICE-ROI FAIT DÉTERRER LE SAINT POUR FAIRE PRENDRE SON PORTRAIT.

ÉTAIT-CE bien la mort qui avait frappé de son aile cette fragile existence ? On aurait pu en douter en voyant cette dépouille mortelle. Ce corps amaigri par les fatigues, les austérités, une longue et cruelle maladie, une fièvre dévorante, ce corps avait subitement repris une chair qu'on ne lui connaissait pas ; son teint d'Andalous un peu bronzé, qui était rembruni encore sous les ardeurs du soleil péruvien se colora d'une blancheur de lait ; ses yeux que la modestie avait toujours tenus baissés, l'amour ne lui permettant de les lever qu'au ciel, sur la Croix et sur la Vierge, la mort n'avait pu les éteindre ni les fermer, ils étaient grand ouverts et brillaient comme des escarboucles. Ce cadavre voué à la corruption par la loi commune exhalait un suave parfum. Cette dépouille privée maintenant de l'âme qui la vivifiait, dégage une douce chaleur, alors que, vivante, il était

impossible de la réchauffer tant à cause du froid de l'hiver qu'à cause de la pauvreté du sang; maintenant ce corps, pénétré d'une chaleur miraculeuse, réchauffe ceux qui s'en approchent et le touchent!

Etait-ce bien la mort qu'on avait sous les yeux?

Le sang paraissait circuler encore, puisqu'en lui coupant les cheveux et les ongles, par maladresse, le Frère qui lui rendait ce service, ayant pincé la peau avec la pointe des ciseaux, un sang rouge et vermeil en coula longtemps. Les médecins et les hommes les plus doctes ne purent attribuer qu'au miracle ces faits merveilleux.

Pendant que le saint corps était exposé à la vénération publique, Jean Mondragon, chirurgien, voulant baiser le pied du Saint, prit la jambe, quoique avec révérence et douceur, mais, comme s'il eût encore vécu, François, modeste et chaste, retira subitement sa jambe, laissant le chirurgien dans l'effroi non moins que dans l'admiration. Il y avait déjà vingt-trois heures que la vie s'était retirée avec l'âme

Quand le vice-roi, l'excellentissime marquis de Montes Claros, eut appris la mort du Saint, il envoya au monastère l'ordre de surseoir à l'enterrement, voulant donner à celui qu'il avait vénéré et aimé durant sa vie, des marques éclatantes de sa considération, maintenant que la mort avait posé une nouvelle auréole sur son front. Il voulait assister à l'enterrement, et pour cela demanda qu'on remit les funérailles à un moment où il pût s'y rendre.

Entre-temps une foule immense accourut au couvent demandant à voir le Saint. Les religieux furent impuissants à défendre la porte de la chapelle de leur infirmerie, tout un peuple se pressait dans cette petite chapelle; hommes, femmes, enfants, tous accouraient. Selon l'usage espagnol, c'était de baisers à ses pieds et mille autres marques de dévotion.

Chacun voulait avoir un morceau de sa tunique et y coupait à son gré. Quatre fois durant cette journée on dut renouveler le vêtement du Saint, qui se trouvait continuellement en morceaux. On faisait toucher des chapelets et autres objets de piété à cette sainte dépouille. Chacun surtout admi

rait dans cette chair glorifiée les prémices manifestes de la gloire future qui l'attendait.

Après le coucher du soleil, la foule s'étant un peu écoulée, les Religieux purent enfin en approcher. Durant toute la nuit, ils furent heureux de garder le saint corps et de réciter près de lui de ferventes prières.

Cette nuit-là, vers les onze heures, une colonne de feu s'éleva au-dessus du couvent, juste à l'endroit de l'oratoire de l'infirmerie où le Saint était exposé. Plusieurs Clarisses d'un monastère voisin virent cette merveilleuse colonne s'élever, puis venir tomber sur leur monastère. Douze fois elle fit ce trajet; beaucoup d'entre les Religieuses purent la voir. Sa merveilleuse clarté changeait en un jour éclatant cette sombre nuit d'hiver. Trois nuits consécutives cette merveille se renouvela.

On avait réussi vers le soir à fermer les portes du couvent, mais le peuple s'amassait devant cette barrière comme les grandes eaux derrière une digue prête à se rompre sous leurs efforts. Deux heures avant l'aurore, on commençait à crier. Un Frère était occupé activement à faire toucher au saint corps les objets de piété, mais la foule n'était point satisfaite, elle voulait voir! On mit des gardes aux portes pour empêcher les fâcheux accidents qui pouvaient arriver sous la poussée d'une telle multitude et, obligés de céder, les Frères ouvrirent de nouveau les portes du petit oratoire.

Toute la ville connaissait maintenant la triste nouvelle. Tous les supérieurs des maisons religieuses arrivèrent avec leurs sujets, pour vénérer, eux aussi, la dépouille du Saint et emporter un morceau de sa tunique. La communauté des Religieux de Saint-Augustin, qui, depuis deux ans, s'était brouillée, on ne sait pour quelle cause, avec les Franciscains et avait interrompu avec eux toute communication, comme invitée par un ange de paix, arriva, elle aussi, spontanément, pour honorer le saint corps. Ainsi, d'ailleurs, s'accomplissait une prophétie du Saint. Un Religieux de Saint-Augustin, ami de Solano, avait beaucoup désiré le voir durant sa dernière maladie.

On lui avait refusé cette consolation. François en fut tout

aussi peiné que son ami, mais pour le consoler il lui envoya dire : « Mon frère, ne vous troublez pas et ne soyez pas triste de ce qui vient de nous arriver, dans quatre jours vous me verrez, et alors la paix la plus parfaite sera rétablie entre nos deux communautés.

Dans la matinée, l'illustrissime archevêque de Lima avec tout son Chapitre, le vice-roi avec ses gardes, les sénateurs et un grand nombre d'officiers de la cour entrèrent dans l'oratoire de l'infirmerie. Frappés, eux aussi, des signes de prédestination qui éclataient sur ce cadavre, admirant sa beauté, sa blancheur, la suave odeur qui s'en exhalait, ils se prosternèrent jusqu'à terre, et malgré leur grandeur, ne dédaignèrent point de baiser dévotement les pieds de l'humble Mineur, montrant ainsi quelle révérence et quel respect ils portaient à ces restes vénérables.

Le vice-roi s'était proposé, en lui-même, de ne baiser que la main, mais devant une si grande merveille, touché, attendri et confus, il n'osa porter si haut ses lèvres, et, comme les autres, il s'estima fort heureux de pouvoir baiser les pieds du Saint. Afin de pouvoir garder un souvenir de son ami et d'avoir un préservatif assuré au moment du péril, il se fit donner le matelas sur lequel le Saint avait été déposé et le conserva comme une précieuse relique.

Le vice-roi et l'archevêque voulurent tous deux donner une marque encore plus éclatante de leur vénération. Pour donner un plus libre accès au peuple qui se pressait toujours de plus en plus et se ruait dans cet oratoire trop étroit pour en contenir la millième partie, on avait préparé un catafalque dans la grande église. Les deux princes réclamèrent l'honneur de porter le saint fardeau. Aidés des supérieurs des communautés qui les entouraient, ils chargèrent sur leurs épaules le brancard sur lequel reposait le corps et le transportèrent de l'oratoire de l'infirmerie à l'église conventuelle, donnant ainsi le plus bel exemple d'humilité et le plus éclatant témoignage de vénération à la sainteté du Père François.

L'église du couvent était grande, spacieuse, elle avait trois nefs, mais pour la circonstance elle était bien trop étroite

Un peuple immense la remplissait, à peine si les soldats purent frayer un chemin au cortège qui accompagnait le bienheureux corps. Un moment il y eut une terrible poussée, chacun voulait voir, toucher et vénérer le corps ; on se poussait, on se bousculait, on s'écrasait ! on parvint enfin à placer le corps sur le catafalque qu'on lui avait dressé au milieu de l'église pour que tout le monde pût le contempler à loisir.

Comme le gouverneur devait assister au saint Sacrifice, on avait préparé une place spéciale à ce grand dignitaire et disposé pour son usage un riche coussin brodé d'or. Mais lui, par déférence pour le Saint, ne voulut point en user et ordonna qu'on le fît servir à appuyer la tête de l'homme de Dieu.

La messe fut chantée par le Très Révérend Père Venido, commissaire de toutes les provinces franciscaines de l'Amérique du Sud. Le chœur de la cathédrale, auquel se joignirent un grand nombre de religieux, chantèrent le service solennel. Le Révérend Père Jean-Sébastien, provincial de la Compagnie de Jésus, fit l'oraison funèbre du Saint, ou plutôt son panégyrique. « Comme il était un homme vraiment apostolique, nous dit l'historien de saint François Solano, et remarquable par l'innocence de sa vie, il parla des grandes vertus du serviteur de Dieu, de ses actes héroïques, des ses nombreux miracles et de sa bienheureuse mort, avec un esprit vraiment séraphique »

Nombreux, en effet, avaient été déjà depuis sa mort les miracles opérés par notre Saint.

Pendant que l'homme vit, il montre à Dieu sa fidélité par ses vertus ; après sa mort, Dieu montre que la vie de son serviteur lui a été agréable par les miracles. C'est ce qui arriva pour François Solano.

Et d'abord il fit sentir autour de lui à ses Frères la puissance de son intercession.

Tous les malades qui se trouvaient à l'infirmerie de Lima furent guéris. Délivré lui-même, par la mort, des souffrances dont il était accablé, il ne voulut point laisser souffrir davantage ses compagnons de douleurs ; en sortant de l'infirmerie, il les en fit tous sortir.

Sans être à l'infirmerie, les Pères Jean Sedano et Louis Pacheco, tous deux Franciscains, souffraient de violents maux de tête, ils en furent délivrés le jour de la mort du Saint, le premier après qu'il eut mis sur la tête une des mains de notre Bienheureux, l'autre en touchant dévotement une de ses reliques.

Christophe Vivas, qui souffrait de l'asthme et qui avait épuisé pour se guérir toutes les ressources de l'art, recourut à la médiation du nouveau Saint. Humblement prosterné devant son corps, il pria; son humble prière fut exaucée Dieu le délivra par l'intercession de son serviteur.

De même, Anne de Prado, qui était tout à la fois asthmatique, atteinte de la fièvre et d'un mal au côté, n'ayant pu être soulagée par aucun remède, entendit parler de la mort du Saint: elle alla se recommander à lui. Elle eut le bonheur de se procurer un morceau de l'habit du saint Religieux qu'elle s'appliqua avec beaucoup de dévotion sur la poitrine. Elle fut guérie à l'instant, ne ressentit plus jamais aucune trace de ses maux, malgré la rude vie qu'elle eut à mener dans la suite.

Jean d'Azana, qui avait une cruelle maladie d'intestins, se jeta à genoux près du Saint, pria, baisa ses pieds et ses mains et se releva guéri.

François d'Avalos Trinoco, atteint depuis plusieurs mois d'une fièvre qui allait le conduire au tombeau, vint visiter le corps du Saint, le couvrit de ses baisers et se passa sa corde autour du cou. Jamais plus il ne ressentit la moindre atteinte de cette maligne fièvre.

Les malades accouraient en foule, le bruit des miracles opérés se répandait de plus en plus, et de plus en plus les malades affluaient, le Saint les guérissait.

C'est une petite fille dont le bras était perclus, la violence du mal lui arrachait des cris déchirants; ses parents la conduisent au couvent, et au contact d'une relique du Saint elle est guérie. C'est un jeune enfant de sept ans, malade, qui, au moment de la mort du Saint, dit à ses parents : « Portez-moi au Père Solano, c'est lui qui me guérira. » On le porte en effet à l'oratoire d'où il s'en retourne joyeux et bien portant.

C'est Louis-Laurent d'Esquibel, un enfant de sept ans, atteint d'une tumeur à l'estomac. Les médecins l'ont condamné. Le jour de la mort du Saint, il a reçu d'un Religieux une parcelle de la tunique de François qu'il s'applique sur le creux de l'estomac et s'endort : le matin, il est guéri

Le Frère Didace d'Estrada, prêtre de l'Ordre de la Bienheureuse Marie de la Rédemption des Captifs, n'avait pu trouver aucun remède humain à la fièvre qui le prenait régulièrement tous les deux jours ; le jour des funérailles de notre Saint, il souffrait d'un violent mal de tête et de sa fièvre plus violente encore qu'à l'ordinaire. Fendant la foule, il put arriver jusqu'au saint corps dont il baisa les mains et les pieds ; se mettant à genoux avec confiance, il inclina la tête et la mit sous les pieds du Bienheureux. Le Saint l'avait exaucé ! En reconnaissance de ce bienfait, durant toute sa vie, il ne manqua jamais de dire tous les soirs un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de son céleste bienfaiteur.

Si les nombreux miraculés de ce jour avaient encore une voix, ils demanderaient à être cités ici, chacun voudrait avoir son tour ; il faudrait raconter la guérison d'Anne de Coca, veuve de Jean Perez de Mendefar, celle de Marie Saucia, celle d'Eléonore d'Albreu qui souffrait depuis six mois d'une perte de sang qui la conduisait au tombeau, celle d'un enfant d'Isabelle Carillo, infirme de naissance et qui souffrait un vrai martyre. Eléonore de Sotomayor, les jambes malades, ne put arriver qu'après l'enterrement du Saint, elle ouvrit la série sans fin des miracles qui s'opérèrent sur son tombeau glorieux

Mais on n'avait pas même besoin de venir en personne près du cercueil, les morceaux de tunique, apportés au chevet des malades, leur rendaient la santé.

Marie Euphémie de Parajia, souffrant depuis deux ans d'une maladie de cœur et de tremblements nerveux, plaça sur son cœur un de ces morceaux de tunique et pria avec ferveur ; déjà le Saint avait exaucé sa prière et couronné sa confiance. Comment relater tous ces miracles ? Il en est un pourtant qui nous offre une particularité intéressante, nous ne le passerons pas sous silence avec tant d'autres

Marie Gutierrez de Medina, femme de Thomas de Herrera Escalona, avait sous le bras gauche une tumeur. Pendant deux ans elle avait en vain dépensé son argent en médecins et médecines. Son bras était dans un tel état qu'elle ne pouvait plus le remuer. Au milieu des plus grandes difficultés, elle put aborder la dépouille du Saint. Elle baisa ses pieds, et voyant les prodiges que Dieu manifestait dans ce cadavre qui semblait encore plein de vie, elle eut confiance que François Solano serait son libérateur. Animée de la plus grande foi, elle arracha l'emplâtre que le médecin avait appliqué sur son mal et le fit passer à Jeanne Franco, sa compagne. Elle appliqua sur sa tumeur une parcelle de l'habit qui revêtait le Saint, priant et conjecturant le Bienheureux de la guérir, lui promettant de jeûner tous les mercredis durant un an en son honneur et de réciter le rosaire. François [illegible] la tumeur se résolut, le mal disparut complètement, elle était miraculeusement guérie.

Mais, ingratitude humaine! lorsque, dix huit ans après, les juges apostoliques vinrent informer sur les miracles de François en vue de sa canonisation, ils publièrent dans la cathédrale un avis pour demander aux miraculés de venir eux mêmes faire leur déclaration et donner leur témoignage. Cette femme refusa de rendre justice à son céleste bienfaiteur. Elle ne tarda pas à s'en repentir, car son mal la reprit aussitôt, son bras enfla et la tumeur reparut. Elle reconnut la main vengeresse de Dieu qui punissait son ingratitude. Prosternée devant le tombeau du Saint, elle promit de réparer son silence coupable. Le Seigneur eut encore pitié d'elle et la délivra une seconde fois. Tenant cette fois-ci sa promesse, elle se présenta devant les juges apostoliques avec Jeanne sa compagne, et témoigna deux miracles au lieu d'un.

Les miracles de la grâce ne sont-ils pas plus merveilleux encore que ceux qui ne transforment et ne guérissent que les corps? La nature inanimée et corporelle ne sait point résister à Dieu, elle obéit à ses ordres avec promptitude et docilité; la volonté humaine, abusant de sa liberté, lui résiste en face, s'opiniâtre et se révolte. Le miracle qui change et guérit une âme est donc plus puissant que celui qui chasse

la fièvre ou fait disparaître une tumeur. Le saint confesseur du Christ ne fut pas privé de la gloire de cette sorte de prodiges.

Un Limanais était l'esclave d'une honteuse habitude. Comme les autres, cet impudique invétéré était allé à l'église des Frères Mineurs rendre ses hommages à ce corps virginal et pur. Il se disait en lui-même : « Si cet homme est véritablement un saint, il devrait bien me faire passer cette mauvaise habitude. » Il se recommanda donc à ses prières.

Lorsque ses lèvres s'appliquèrent sur cette blanche chair qui n'avait point connu le péché, il sentit son cœur s'émouvoir, le repentir le pénétrait, la contrition lui faisait sentir une vive douleur ; effrayé à la vue de ses crimes et redoutant la justice divine, il se sentit en même temps fortifié et encouragé par l'espoir de la clémence et de la miséricorde de Dieu. Il alla se confesser et, avec le secours du virginal François, rompit à jamais les durs liens qui le retenaient depuis si longtemps esclave de sa passion.

Depuis douze ans une femme gardait dans son cœur une haine implacable contre un de ses concitoyens qu'elle accusait de l'avoir plongée dans une pauvreté dont elle ne pouvait se relever. Ses confesseurs avaient perdu leurs paroles et leur temps en essayant de faire rentrer dans cette âme la pensée du pardon. Bien plus, cet homme étant venu à mourir, elle ne voulut pas même alors lui pardonner, le poursuivant de ses malédictions jusque dans la tombe, et comme elle ne pouvait plus se venger de lui, elle poussait la rage jusqu'à conjurer le Ciel de servir d'instrument à sa haine.

Avec les autres elle s'approcha pour baiser les pieds du Saint, mais à ce moment une lumière de la grâce éclaira ce cœur aveuglé depuis si longtemps par la haine ; elle se dit : « Comment, pécheresse comme je suis, le cœur plein de vengeance, j'ose encore baiser les pieds de ce saint homme ! » Une prière monta de ce cœur qui jusqu'ici n'avait su pardonner, elle demanda au Saint d'intercéder pour elle auprès du Juge suprême, à qui seul est réservée la vengeance. Encouragée, elle prit la main du Saint, la baisa tendrement et

la posa sur son cœur. A cet heureux contact, ce cœur de pierre s'amollit, la haine s'enfuit pour laisser place à la charité, le pardon succéda aux désirs de vengeance

Même après sa mort, François continuait à être l'ange de la paix!

La ville de Lima et les populations voisines continuaient à passer dans l'église conventuelle des Frères Mineurs et à défiler devant ce sépulcre gardé et protégé par la royale garde du Vice-Roi. Dieu faisait autour de ce cercueil tant de miracles, la réputation de sainteté de François était si universellement connue, que le concours fut immense. Le Père Didace Alvarez de la Paz, dans un de ses ouvrages, parlant de l'immense multitude qui se pressa autour de ce saint corps, dit que pour lui il n'avait jamais tant vu de monde dans tout le royaume. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cet entraînement général!

Michel Gomez, un sellier, non seulement ne voulut pas se rendre à l'église pour y voir la merveille dont toutes les bouches parlaient, mais il se moqua même de la crédule simplicité de ses concitoyens, il se moqua du Saint lui-même. Dieu ne laissa pas son insolence impunie. La nuit suivante, il se sentit tourmenté d'un mal violent qui n'était qu'un charitable avertissement, il le comprit un peu, car le lendemain, honteux, il se rendit au couvent de Saint-François. Près de faire comme les autres et de baiser les pieds, il sentit une extrême répugnance et un soulèvement d'estomac. Alors que les autres goûtaient une céleste consolation à rendre cet hommage à cet amant de l'humilité et sentaient un suave parfum émaner de ce cadavre saint, Michel, lui, n'étant pas encore converti parfaitement, n'avait éprouvé que répugnance et dégoût.

Retourné à la maison, il dut reprendre le lit, mais sans y pouvoir trouver un instant de repos. Il lui semblait toujours que le Saint se dressait devant lui comme un fantôme importun, et sa voix sévère lui disait : « Cendre et poussière que tu es, comment! tu as eu du dédain à baiser mes pieds? Prends garde à toi! Il t'arrivera malheur. »

Le lendemain il n'était plus qu'un amas de misères, la

figure toute déformée, ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, le corps entièrement paralysé. Il comprit enfin la terrible leçon; frappé une seconde fois, le châtiment lui fut salutaire, il se recommanda au Saint dans une prière rendue fervente par le malheur.

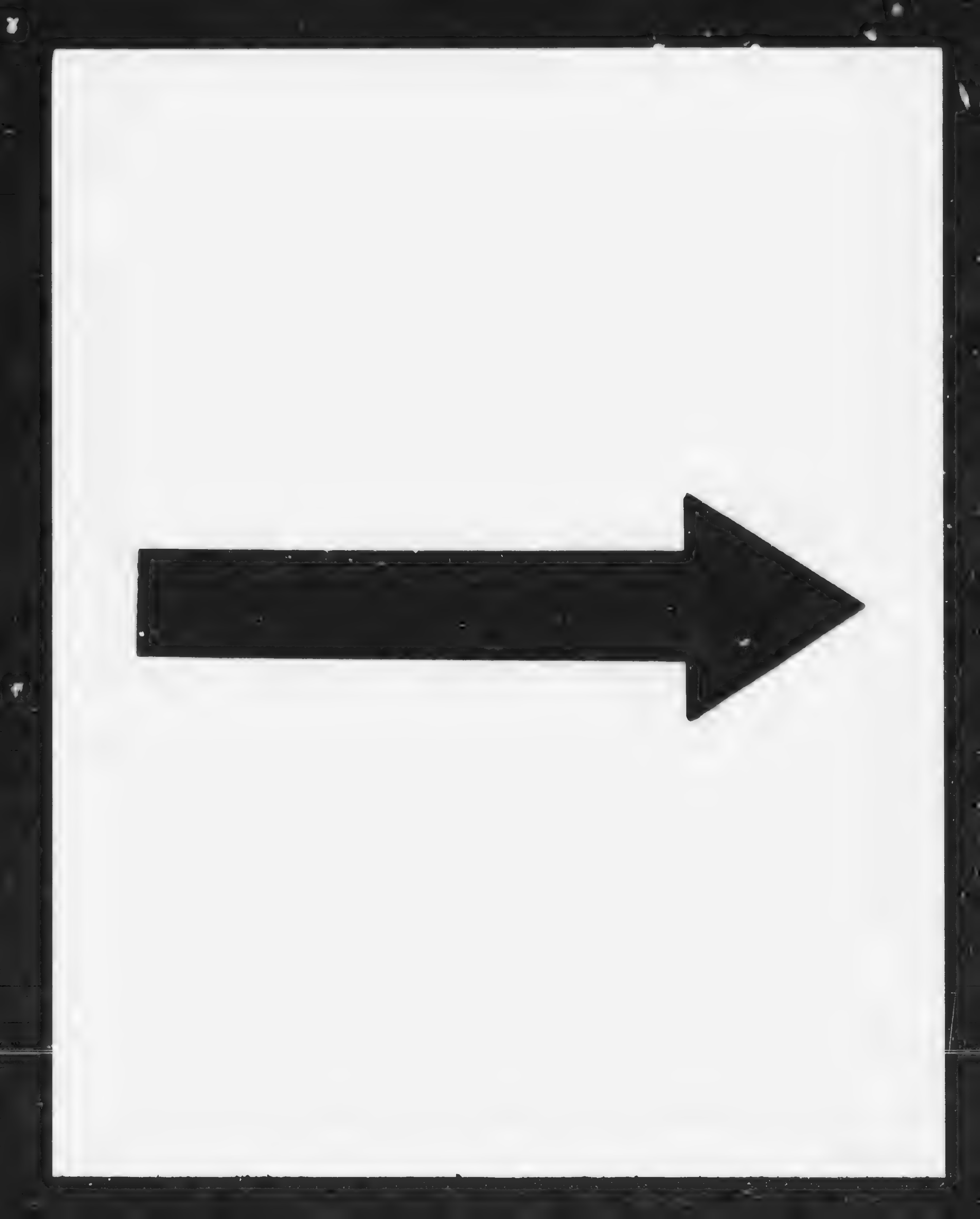
Sa femme put se procurer quelques reliques du Saint, elle les lui apporta et les lui fit baiser. A leur contact la bouche du pauvre malheureux reprit sa position normale et les douleurs le quittèrent, mais, pour l'exemple des autres, le Saint ne le guérit pas complètement; il demeura per-



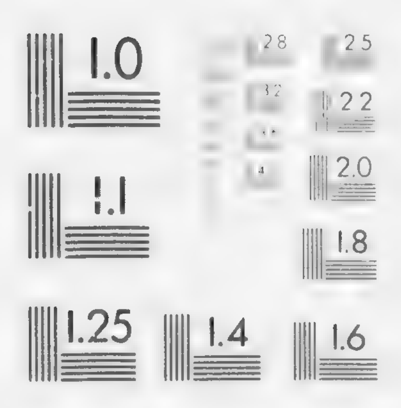
PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS SOLANO PRIS APRÈS SA MORT.

clus et dut quelque temps encore se servir de béquilles pour marcher.

Cependant il fallut se séparer de ce saint corps, instrument de tant de miracles; longtemps encore la dévotion et la foi auraient voulu garder cette glorieuse dépouille; mais la sentence est portée, elle doit s'exécuter pour tous : « Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière; » il fallut perdre ce trésor, ou, du moins ne plus le voir. On l'avait mis dans un simple cercueil de bois dans le cimetière commun.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





On choisit toutefois la place la plus honorable; on l'enterra sous l'autel de la chapelle mortuaire.

A peine était-il enterré qu'un remords s'empara de l'âme du Vice-Roi; l'esprit tout préoccupé de la grande perte que venaient de faire l'Eglise de Lima, le territoire qui lui était confié et même le monde entier : « Et dire que nous n'avons pas [illegible] nous en [illegible] privés et la postérité ne pourra jamais le revoir! »

L'ami du Saint souffrait de cet oubli involontaire, de cette perte irréparable. Sous l'influence de sa dévotion et de son regret, il prit la détermination de faire déterrer le Saint.

[illegible] même, huit heures après l'enterrement, il fit relever le corps et peindre le portrait du serviteur de Dieu. Le cadavre était toujours flexible et on ne remarquait en lui aucune marque de corruption; le Père Vasquez de l'Ordre de Saint Dominique raconte même qu'une odeur suave s'exhalait [illegible] du Saint.

Quand le peintre eut fini son travail, on replaça le corps dans son tombeau. Sans en connaître la cause, les Religieux tant du couvent que de la Province entière éprouvèrent ce jour-là d'indicibles consolations spirituelles, un grand désir de perfection et un vif amour des choses du ciel.

Après une telle mort et de telles merveilles on peut s'écrier en toute vérité : *Beati mortui qui in Domino moriuntur!* « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. » (*Apoc.*, XIV, 13.)



Chapitre Trentième.

LES TÉMOIGNAGES.

L'ESPAGNE — LE TUCUMAN. — LIMA. — L'ARCHEVÊQUE DE LIMA. — LES EVÊQUES DE GUAMAGNA ET DU PARAGUAY. — LES VICE-ROIS ET LES SEIGNEURS. — PRELATS ET RELIGIEUX. — LES COMMISSAIRES GENERAUX. — LES PEUPLES — SIX CENT VINGT-HUIT TEMOINS. — CONCOURS A SON TOMBEAU. — LE CONSEIL DE LIMA DEMANDE LA CANONISATION DU SAINT ET LA PERMISSION DE NOMMER FRANCOIS PATRON DE LA CITÉ. — D'AUTRES VILLES L'IMITENT. — L'IMAGE DU SAINT ET LA FLOTTE ROYALE. — CONSÉCRATION DE PANAMA A SAINT FRANCOIS

La renommée de la sainteté de François n'avait pas attendu sa mort pour se répandre partout, sa mort ne l'arrêta pas. La bonne odeur de ses vertus embaumait l'Eglise, les rayons de sa sainteté l'illuminaient de leur clarté.

Avant son départ pour les Indes, l'Espagne, qui l'avait vu naître, avait été témoin de ses vertus précoces. Les honneurs qu'on y rendait de tous côtés à sa sainteté reconnue, avaient alarmé son humilité et l'avaient fait fuir bien loin pour se soustraire à leur importunité.

Le Tucuman avait vu l'apôtre se dévouer, corps et âme, pour la conversion et le salut de ses nombreux sauvages, acquérant par son zèle infatigable cette sainte autorité qui s'imposait, cette révérence filiale que tous lui portaient.

Lima, elle aussi, l'avait vu et l'avait entendu prêchant dans ses églises et sur ses places publiques, vivant de la véritable vie apostolique, répandant autour de lui les miracles, prononçant avec assurance les oracles de l'avenir. Elle allait conserver son tombeau.

Les miracles innombrables qui suivirent sa mort n'étaient certes pas de nature à détourner de ce grand serviteur de Dieu l'attention des peuples. Nous avons vu les foules accourir auprès de sa dépouille mortelle déjà glorifiée par le Ciel. Nous avons vu les malades s'en retourner guéris de leurs infirmités, autant de nouveaux témoins pour proclamer la sainteté de François. Il avait laissé après lui des admirateurs de ses vertus et de son zèle apostolique qui allaient travailler à sa glorification dans l'Eglise de Dieu, Eglise qu'il avait si vaillamment servie dans ces lointaines contrées.

L'archevêque de Lima, Mgr Barthélemi Lobo Guerrero, professait envers notre Saint la plus sincère et la plus profonde estime et avait une grande opinion de sa sainteté. Il n'avait pas craint de charger sur ses augustes épaules le fardeau du corps de François illustré par tant d'éclatants miracles ; il avait, avec respect et confiance, appliqué sa tête et ses yeux sur les pieds de sa sainte dépouille, convaincu d'honorer son caractère sacré par sa piété envers l'illustre thaumaturge.

Son successeur, l'illustre seigneur et docteur Ferdinand Arias de Ugarte, fut aussi l'héritier de sa dévotion envers François Solano. On vit cet illustre prélat verser d'abondantes larmes lorsque, chargé par le Saint-Siège de reconnaître les reliques du Saint, il s'agenouilla devant ces ossements sacrés dont le suave parfum remplit son âme d'ineffables délices.

Pour faire l'éloge du serviteur de Dieu il n'y avait qu'une voix.

L'Illustrissime Seigneur et Maître, Frère Gabriel de Zarate, second provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste des Frères-Prêcheurs, évêque de la province de Guamagna, aussi bien que le Frère François de la Serna, provincial de l'Ordre de Saint-Augustin, et évêque du Paraguay, firent de grands éloges de l'homme de Dieu. Au dire de ce dernier, François n'était pas seulement l'honneur et la gloire de l'Ordre Séraphique, mais encore de tous les Ordres religieux, parce qu'il avait illuminé le Nouveau Monde de ses exemples et de ses vertus. La divine Majesté l'avait fait sur-

gir comme une brillante étoile au milieu du sombre nuage de l'ignorance et de l'aveuglement de ces pauvres Indiens. Cet évêque avait connu intimement le Saint de son vivant et la mort n'avait fait qu'augmenter le spécial amour qu'il lui avait voué; aussi, devant les juges du procès, put-il affirmer que François avait excellé dans chacune des vertus, comme si chacune avait été la seule en lui; il le proclamait donc un homme céleste, un héraut apostolique, un ange envoyé de Dieu pour le salut des innombrables infidèles de ces malheureuses contrées. Le Provincial des Dominicains, Fr. Auguste de Vega, le comblait aussi des plus grands éloges.

Avec ces illustres prélats, les grands d'Espagne, vice-roi et gouverneurs, avaient pour notre Saint la plus profonde révérence. Le Vice-Roi, Louis de Velasco, aimait la pieuse conversation du Saint, et souvent il allait à Sainte Marie des Anges pour avoir le bonheur de lui servir la messe. Gaspar de Zunigo Azebédo, qui l'estimait déjà, ne l'apprécia que davantage après le mémorable sermon qui avait bouleversé et converti toute la ville, il disait de lui : « Le Père Solano est vraiment l'instrument et l'organe du Saint-Esprit. »

Sans parler de Jean de Mendoza dont nous avons vu la dévotion, Louis Ferdinand de Corduba, marquis de Guadalcazar, et le comte de Chinchon honorèrent de leur mieux le tombeau du Saint, gloire et trésor de Lima; leur dévotion visitait ses reliques précieuses ; leur charité se montrait généreuse pour subvenir aux frais de sa canonisation. Pour s'assurer un héritier de son nom, le comte consacra à François son fils premier-né, le portant à son tombeau et le recommandant à sa protection. Il se mit lui-même sous cette puissante protection et n'entreprenait rien sans invoquer le serviteur de Dieu.

Maître Dominique d'Almeido, doyen et docteur de Lima, et Jean de la Roca, archidiacre de cette même église, ayant travaillé comme juges apostoliques dans l'examen des miracles du Saint, durent avouer que la réputation merveilleuse de l'homme de Dieu était encore au-dessous de la réalité.

Le Père Jean Sébastien, provincial de la Société de Jésus

à Lima, disait du saint Frère Mineur : « Dieu a donné la sagesse à ce saint homme pour la consolation et la protection de tout le Pérou, pour l'édification et l'exemple de cette ville, pour être l'honneur et la couronne de sa famille religieuse. »

François de Alfaro, conseiller de Sa Majesté Catholique, après avoir constaté la grande renommée que l'homme de



RELIQUES DE SAINT FRANÇOIS : UNE MANCHE DE SON HABIT, SON CHAPELET, SA CROIX.

Dieu avait laissée dans les vastes régions du Tucuman, ajoute qu'il a entendu tout le monde, sans exception, reconnaître sa sainteté comme publique et toute prouvée.

Le village d'Estero avait conservé le parfum de son éminente sainteté, les habitants y pleuraient encore de ce que le Saint les avait quittés et les avait ainsi privés de son tombeau.

Les Commissaires Généraux des Frères Mineurs de la province péruvienne qui avaient, plus que tous les autres, connu et éprouvé la vertu du Saint, donnèrent aussi leurs déclarations sous le sceau du serment. Ils l'appellent : un homme vierge d'une très grande pureté, un extatique, un prédicateur vraiment apostolique, l'instrument du Saint Esprit, un homme innocent et juste, une véritable image des apôtres. Un autre qui durant six ans avait gouverné ces provinces, le dit un homme arrivé à une très haute perfection, un véritable fils du Séraphique Patriarche, un centre des vertus et le véritable triomphateur des vices. Tous ses Frères, à l'envi, provinciaux gardiens, simples religieux, le comblaient d'éloges mérités : un miroir très sûr de toutes les vertus, le fidèle ami du Seigneur, le défenseur intègre de la religion catholique, le modèle de la pénitence, l'image fidèle de notre séraphique Père saint François.

Les nations et les peuples, les cités et les royaumes témoignaient de leur dévotion, de leur révérence et de leur amour pour le serviteur de Dieu, ils en donnèrent des preuves, quand, pour instruire le procès préliminaire, six cent vingt-huit témoins vinrent tour à tour proclamer quelque grâce ou quelque faveur obtenue par son intercession. On vit, parmi les témoins, les hommes les plus remarquables : des vice-rois, des archevêques, des évêques, des prélats religieux, des prêtres et des laïques. Cette dévotion n'était pas seulement dans les cœurs, elle se manifestait aussi par des démonstrations extérieures. Déjà on disait la Messe en son honneur, on avait composé des oraisons, on faisait des vœux sur son tombeau on y faisait brûler des lampes, on donnait des aumônes et on célébrait des fêtes pour l'honorer. Le peuple se plaisait déjà à le reconnaître comme un saint, sa dévotion et sa foi faisaient explosion en des mouvements spontanés qui disaient assez par eux-mêmes l'indubitable assurance que l'on avait de la gloire de Solano dans la céleste éternité.

La divine Majesté avait exalté son serviteur François par d'éclatants miracles; son renom de sainteté avait pris de fortes racines dans l'âme des peuples ; il augmentait et se fortifiait tous les jours par la multitude des nouveaux bienfaits

qui venaient se joindre aux anciens. Les habitants du Pérou voulurent l'avoir pour patron.

Lima qui, plus que toute autre ville, avait reçu les bienfaisantes influences de son apostolat et avait été témoin des miracles de sa puissance, donna la première l'exemple.

Le 26 juin 1626, le Conseil de ville s'assembla en une séance solennelle. Il y fut décidé qu'on demanderait au Saint-Siège la béatification et la canonisation de l'homme de Dieu. Considérant ensuite combien pendant la vie de François, aussi bien qu'après sa mort, le Seigneur avait opéré de miracles à son invocation dans cette ville de Lima, illustrée d'ailleurs par le long séjour du Saint, tout employé à la prédication, à l'édification et à la charité; considérant ensuite que le corps sacré du thaumaturge était conservé pieusement par les Frères Mineurs de cette ville et honoré par tous ses habitants, le Conseil demandait de pouvoir lui consacrer la cité et le choisir pour son patron, afin de l'obliger ainsi à garder et à protéger la ville dans les temps de calamité. Il fut décidé que, en outre des instances faites auprès du Souverain Pontife, il en serait fait d'autres auprès de sa Majesté Catholique pour qu'elle appuyât de son crédit cette demande auprès du Saint-Siège. On faisait remarquer au roi d'Espagne que, parmi les trésors qu'il pouvait espérer du Nouveau Monde, Lima ne pouvait lui en offrir de plus précieux. On vota une somme assez considérable pour subvenir aux dépenses de la canonisation.

Le Vice-Roi, le comte Chinchon, lui-même très dévot à notre Saint, confirma et approuva ce subside accordé à cette œuvre nationale, mais dans sa sagesse il réserva au Souverain Pontife la décision finale sur le choix de François comme patron de la ville, d'autant plus qu'il n'était pas encore canonisé.

Ce qui n'empêcha pas les Limanais d'honorer publiquement le Saint, ornant ses images, les exposant aux frontons des maisons les jours de fêtes publiques, mettant à ses pieds le blason de la ville pour lui exprimer leur entière soumission et consécration. On attendait, on était sûr de la béatification et la dévotion était impatiente de se manifester enfin sans entraves.

A l'exemple de Lima, d'autres villes du royaume choisirent François Solano pour leur patron. La ville de Plata, par ses échevins, fit à son tour cette consécration le 25 février 1631, et offrit un subside pour les frais de la canonisation

Cette même année, le 1er octobre, Carthagène imita ses devancières.

Elle fut suivie, deux ans après, par Saint Jacques du Chili qui releva par des fêtes splendides ce choix de notre Saint pour son patron. On fixa pour cela le 26 août 1633. Pendant plusieurs jours ce furent des réjouissances publiques sans égales feux d'artifice, musiques, son des cloches, courses aux taureaux et toute cette pompe que la vieille Espagne aime encore à déployer. François Lasso de la Vega, gouverneur de la ville, présidait et encourageait ces chaleureuses démonstrations, car il était redevable au Saint des éclatantes victoires qu'il venait de remporter sur les tribus indiennes.

Cusco, Salines, Saint-Philippe de Oruro, Valverde, Ica Orapesa, Potosi et d'autres villes, qu'il serait trop long d'énumérer, choisirent aussi François pour leur Protecteur auprès de Dieu.

La flotte royale elle-même le choisit pour son patron à la suite d'une protection manifeste du serviteur de Dieu.

Vers la fin de mai 1631, deux vaisseaux espagnols, chargés des richesses du Pérou, avaient quitté le port de Callao pour se rendre à Panama et de là faire passer à la mère-patrie les trésors dont ils étaient chargés. Ils avaient à peine quitté le port qu'un calme plat les tint immobiles, leur faisant perdre un temps précieux. Inquiet de ce retard inattendu, Bernardin Sturtado de Mendoza, amiral de la flotte, eut la pensée de recourir à François Solano.

Son vaisseau avait à bord le Père Ildefonse Queto, franciscain, qui portait à Rome les informations faites par les commissaires apostoliques, sur la vie, les vertus et les miracles du serviteur de Dieu, il y portait aussi le portrait de François. L'amiral lui demanda avec instance de retirer le portrait de ses bagages et de l'exposer à la vénération de tous. On le suspendit au mât de misaine, et tous à genoux, avec une dévotion pleine de confiance, demandèrent protection

en cette conjoncture. Un vent favorable s'éleva aussitôt remplissant les voiles et les poussant vers le port. Au dire des témoins [illegible] Le Saint qui le représentait [illegible] charné et amaigri, comme il était durant sa vie, se transforma pendant qu'on le priait. Les joues se gonflèrent comme celles d'un homme qui s'efforce de souffler, sa bouche semblait produire elle-même le souffle heureux qui mit la nef en marche.

Le Père Ildefonse avait de nouveau remis son trésor en sûreté, mais au bout de quelques jours le vent tomba de nouveau et ne reprit que lorsqu'on eut une seconde fois exposé le portrait du Saint.

On était à peu près à trente lieues de Panama, lorsque, dans une nuit d'épaisses ténèbres, un des vaisseaux échoua, celui qui le suivait allait se jeter inévitablement sur le même banc, mais l'image du Saint les préserva de ce naufrage imminent.

On reçut même dans le vaisseau protégé tous les passagers de celui qui avait fait naufrage. Les périls n'étaient cependant pas tous conjurés; un vent impétueux s'était élevé ramenant, malgré tous les efforts et toutes les manœuvres, le vaisseau sur ce banc fatal. Une quatrième fois on exposa l'image de François, et on redoubla de ferveur dans la prière. Un souffle propice s'éleva enfin et fit entrer au port ce frêle esquif chargé de près de mille passagers.

On ne pouvait se résigner à perdre tous les trésors et les munitions de guerre que contenait le vaisseau échoué, mais aussi c'était là une opération difficile, on recourut à l'intercession de François et on en vint à bout.

Dans sa reconnaissance, et du consentement de tous les officiers, Bernardin consacra la flotte royale à Solano et l'en constitua le patron. Pour que son acte fût confirmé, il adressa à ce sujet une supplique à Sa Majesté Catholique.

Afin d'accomplir les vœux émis au moment solennel du péril, les passagers célébrèrent une grande fête dans l'église des Frères Mineurs de Panama. Rien ne fut épargné pour donner de l'éclat à leur reconnaissance. On chanta une messe avec sermon et salut du Très Saint Sacrement. Le portrait de notre Saint, tout entouré de lumières et de fleurs, fut exposé à la vénération publique. Le soir il y eut feux d'artifices.

[illegible] fut [illegible] grande et la plus [illegible]. [illegible] fut si grande que [illegible] de l'église [illegible] que l'on voyait [illegible] et dont un grand nombre ont obtenu la guérison.

Cette ville fut tellement remplie du renom de sainteté de François qu'elle voulut à son tour se mettre sous son patronage. Le 4 juillet de cette même année 1631, dans une assemblée solennelle de l'[illegible] de la [illegible] on fit cette consécration. Une somme considérable fut votée pour les frais de la canonisation, et, à l'exemple des villes du Pérou, Panama adressa une supplique au Souverain Pontife pour qu'il daignât hâter le moment tant désiré où les honneurs des saints pourraient être rendus à François Solano avec l'approbation de l'autorité qui seule peut se prononcer en pareille matière. Ils appuyaient leur demande sur les nombreux miracles dont ils avaient été les témoins ainsi que sur la protection toute providentielle accordée à la flotte royale. Ils joignirent à ces pièces une copie de leur consécration au Serviteur de Dieu.



Chapitre Trente-unième

ESPÉRANCES ET DÉCEPTIONS.

LES SAINTS NE MEURENT PAS. — PREMIERS TRAVAUX DU PROCÈS DE BÉATIFICATION. — CONCOURS DES MAGISTRATS. — TROIS CENT QUATRE TÉMOINS. — LE DOSSIER EST PRÉSENTÉ A LA CONGRÉGATION. — PROCÈS APOSTOLIQUE. — LECTURE DES BULLES. — LE CORPS DU SAINT EST RELEVÉ. — EX-VOTO. — LA CHAPELLE. — DÉCRET D'URBAIN VIII. — DIFFICULTÉ DE LE FAIRE ACCEPTER. — GUÉRISON DE MARIE MONROI. — SOUMISSION.



Les saints ne meurent pas. Ce qui vit en eux reste dans le monde pour travailler encore à leur œuvre si chère : « la gloire de Dieu! » L'Eglise reconnaît cette vie persistant à travers les apparences de la mort, cette action qui se constitue par les exemples qui ne peuvent s'oublier, par les vertus qui entraînent toujours vers le bien les âmes généreuses, par les miracles qui produisent un affermissement de la foi en même temps qu'ils répandent des bienfaits. L'acte solennel par excellence qui reconnaît cette vie et cette action, c'est, sans contredit, celui qui reconnaît et affirme la possession de la bienheureuse éternité : c'est la canonisation. Par là, en effet, l'Eglise notre Mère, assistée par le Saint-Esprit, qui la gouverne et la guide, prononce de sa science certaine qui s'impose à notre foi, que tel de ses enfants est sûrement participant de la gloire de Dieu. Est-ce être mort que de vivre avec Dieu? Est-ce avoir quitté la terre que d'intercéder continuellement auprès du trône de l'Eternel pour ceux qui sont encore exilés? Les saints ne meurent pas

Si éclatante était la sainteté de François Solano qu'on ne tarda pas à prendre les mesures nécessaires pour sa glorification devant l'Eglise de Dieu

Les supérieurs de la Province de Lima chargèrent un de

leurs Religieux de recueillir avec soin toutes les merveilles de sa vie et de sa mort, d'interroger les témoins pendant qu'ils étaient encore nombreux et que la date récente des événements ne pouvait laisser aucun doute sur la félicité de leur mémoire.

Lorsque les magistrats de Lima connurent le travail qui se faisait à la gloire de cet homme qui avait à jamais illustré leur cité, ils tinrent à honneur de partager ces travaux préparatoires et nommèrent un Procureur pour travailler de concert avec les Religieux aux informations juridiques.

Cette commission ainsi formée s'adressa à l'Illustrissime Seigneur Gonzalez de Campo, archevêque de Lima. Le prélat réunit ses suffragants et ouvrit devant eux le procès. Trois cent quatre témoins furent entendus. Parmi eux on remarquait les hommes les plus distingués, comme nous l'avons vu au chapitre précédent : le marquis de Montes Claros, vice-roi du Pérou, les évêques d'Arem, de Guamagna et du Puraguay, cinq provinciaux des Ordres de Saint-Dominique, de Saint-Augustin, et de la Compagnie de Jésus, des commissaires généraux des Indes et bien d'autres personnes de qualité tant ecclésiastiques que séculières.

De semblables informations s'ouvraient en même temps devant les tribunaux ecclésiastiques des archevêques de Séville et de Grenade et des évêques de Cordoue et de Malgues, dans les diocèses desquels Solano avait séjourné avant son départ pour les Indes.

On employa dix ans à faire ces informations générales et à réunir les témoignages. Lorsque ce travail préliminaire fut achevé, le Révérendissime Père Bénigne de Gênes, alors Général des Frères Mineurs, présenta ce dossier à la Congrégation des Rites qui en fit un examen minutieux.

Une copie en fut offerte à Philippe III avec la requête d'user de son influence auprès de Paul V pour obtenir une prompte solution et pour qu'enfin Solano fût inscrit au catalogue des saints. Le roi promit de le faire et donna des ordres en conséquence à l'ambassadeur d'Espagne résidant à Rome. Cependant la cause n'avança pas sensiblement sous les règnes de Paul V et de Grégoire XV (1621-1623).

Urbain VIII reprit cette affaire importante, et par un décret du 1er février 1625 permit de son autorité apostolique de procéder aux informations spéciales. Pendant cet espace de dix années, les Limanais n'étaient point restés froids autour de la mémoire et du tombeau du Saint. Nous



CHEF DE SAINT FRANÇOIS SOLANO,
CONSERVÉ AU COUVENT DES FRÈRES MINEURS DE LIMA

avons vu comment à l'envi toutes les grandes villes du royaume se réclamèrent de la protection de l'homme de Dieu et se consacrèrent à lui, accompagnant leur acte de dévotion des plus solennelles démonstrations. D'ailleurs, les miracles continuels qui semblaient sortir du tombeau du Saint

tenaient sans cesse leur confiance et leur vénération en éveil.

L'archevêque de Lima était mort lorsque arrivèrent les lettres du Souverain Pontife permettant d'informer plus spécialement encore sur les vertus du Saint. Cette mort devait apporter du retard dans l'expédition de cette affaire, dont tout le monde désirait si instamment l'heureuse issue. On attendit trois ans avant de publier ces bulles, le siège de Lima étant resté vacant un si long espace de temps. Mais ce retard ne fit qu'augmenter le désir, activer l'impatience de l'attente: on voulut se dédommager par la solennité que l'on donnerait à la réception du décret d'Urbain VIII. La lecture publique fut fixée au 27 février 1628. Dès la veille, la municipalité fit publier par toute la ville à son de trompe, un statut qui obligeait tous les habitants à illuminer leurs maisons en signe de joie et les invitait à se trouver le lendemain à la cathédrale pour entendre la lecture du Bref de Sa Sainteté.

Les cloches de toutes les églises annonçaient la bonne nouvelle à tous les échos. Cette nuit fut changée en jour, partout les joyeuses fanfares faisaient éclater la joie universelle.

Le lendemain, vers neuf heures, une foule nombreuse stationnait aux abords du couvent. Une majestueuse procession partie de la cathédrale se dirigea vers le monastère des Frères Mineurs. Dans la salle du Chapitre on avait exposé un magnifique portrait de Solano. Le rescrit papal enchâssé dans une urne d'argent était placé sur un petit autel. Le doyen du Chapitre de la cathédrale de Lima, Dominique de Almeida, le siège étant vacant, reçut pieusement le décret de Sa Sainteté, des mains du Père Verdugo, religieux franciscain et commissaire des Indes. Il baisa avec respect la lettre pontificale et la plaça sur sa tête en signe de particulière vénération et la remit au curé de la cathédrale. La procession se reforma vers le Dôme pour y porter la douce espérance d'un prochain triomphe, plus solennel encore. Tous les corps religieux et civils étaient représentés dans ce cortège d'honneur. Sur son passage les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les accents grandioses du *Te Deum* s'éle-

vaient vers le ciel et que les notes éclatantes des fanfares proclamaient la joie de tout un peuple.

Dès qu'on fut arrivé à la cathédrale, le bref fut déposé sur un autel richement orné. On célébra la messe du Saint-Esprit avec toute la pompe possible; le chant était exécuté par trois chœurs puissants. A l'offertoire le secrétaire du Chapitre, Didace Moralès, donna lecture du décret et de l'ordonnance des commissaires apostoliques qui commandaient à chacun de venir devant eux déposer et affirmer ce qu'il savait sur les vertus et les miracles du grand Serviteur de Dieu. Après la messe, cette foule enthousiaste chanta de tout cœur un nouveau *Te Deum* d'action de grâces.

Toute la journée se passa en réjouissances. Les rues étaient pavoisées, des arcs de triomphe se dressaient de toute part. L'effervescence espagnole avait, en ce jour, déployé toutes les ressources de l'imagination et de la prodigalité.

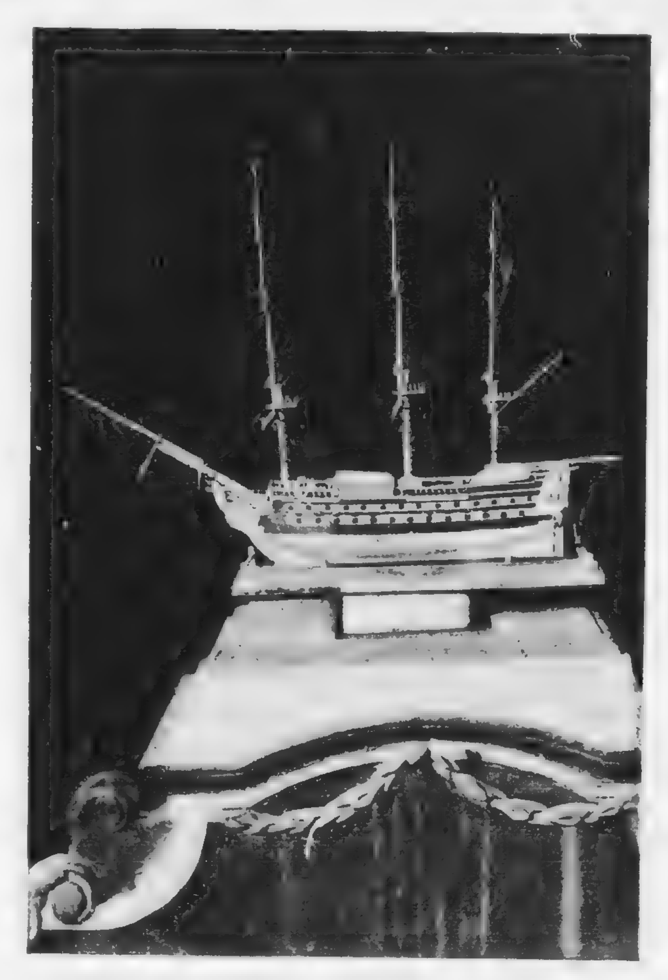
Cette brillante réception faite aux lettres du Souverain Pontife nous dit assez que la dévotion des habitants de Lima était toujours fervente. Elle entourait de toutes les marques de vénération les reliques du Serviteur de Dieu; des lampes nombreuses brûlaient constamment devant son tombeau, des *ex-voto* y étaient suspendus, on y faisait dire des messes.

Pour satisfaire la piété des fidèles autant que celle des Religieux, le Père Jean Moreno Verdugo avait fait relever le saint corps pour le mettre dans un cercueil de bois de cèdre que l'on plaça de manière à ce qu'il pût être facilement vu de tout le monde.

Madame Mencia de Sylva et Corduba, veuve de George Maurique de Lara, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, profondément reconnaissante de tous les bienfaits qu'elle avait reçus du pauvre Frère Mineur durant sa vie mortelle, fit construire à ses frais une très belle chapelle dans l'église des Franciscains pour les reliques du Saint. Elle était ornée de sculptures dorées et de très belles peintures; au-dessus de l'autel étaient pratiquées trois niches; celle du milieu était destinée à notre Saint lorsque le décret de béatification aurait autorisé à lui dresser une statue; en attendant elle était occupée par saint Bonaventure que Solano avait tant

aimé. Sous la niche principale on voyait déjà la riche châsse destinée à recevoir les vénérables reliques.

En 1630 Ferdinand Arias de Ugrate fut nommé Archevêque de Lima. Ce prélat fit poursuivre le procès. Les exa-



BATEAU D'IVOIRE (EX-VOTO AU TOMBEAU DU SAINT)

mens se terminèrent l'année suivante. Ils comprenaient, d'après Georges de Werudle, ancien biographe de 1676, les dépositions de huit cents témoins qui furent remises, signées et cachetées avec soin, au Père Ildefonse, de l'Ordre de

Saint-François, pour les faire parvenir à la Congrégation des Rites. Il quitta Lima, en mai 1631, pour se rendre en Espagne, et nous connaissons déjà la merveilleuse protection qu'il obtint du Saint pour lui et pour ses compagnons dans ce périlleux voyage. Il fut bien reçu dans la mère-patrie. Le roi Philippe IV et la reine Isabelle, ainsi qu'un grand nombre de nobles du royaume lui donnèrent des lettres par lesquelles ils suppliaient le Pape de canoniser Solano sans plus de retard.

Le Père Ildefonse arriva à Rome le 7 novembre 1632 et présenta son mémoire de 2114 pages sur la vie du serviteur de Dieu. Il s'efforça d'obtenir une dispense des cinquante années requises depuis la mort du serviteur de Dieu pour l'introduction de sa cause. Le Père Jérôme Senano, qui succéda au Père Ildefonse comme postulateur de la cause, ne put cependant la faire avancer davantage. Le Père Bonaventure Salinas crut un instant toucher au terme de ses désirs, soutenu qu'il était par le crédit du roi d'Espagne auprès du Saint-Siège. Le Pape lui promit en effet de réjouir bientôt le Nouveau-Monde par la canonisation de François Solano. Malgré cela on ne crut pas qu'il fallût si tôt dispenser des règles, sages et prudentes, que venait d'émettre Urbain VIII, au sujet des canonisations.

En effet, pendant qu'on glorifiait sur la terre d'Amérique celui que très certainement Dieu avait glorifié dans le ciel, un décret d'Urbain VIII venait mettre un frein à cette explosion de manifestations. Ce Pape, par son bref du 5 juillet 1634, confirmant deux décrets de l'Inquisition de l'année 1625, défendit qu'à l'avenir on poursuivît en cour de Rome les causes des vénérables serviteurs de Dieu avant qu'on eût retiré de leur tombeau les lampes, les tableaux et toutes autres marques d'une dévotion prématurée.

Les Péruviens ne pouvaient se persuader que ce bref concernât leur Père; il paraissait à leur amour qu'on dût faire exception pour celui que Dieu honorait de si grands miracles et dont le procès était déjà commencé en cour de Rome, par son bref précédent, reçu dans la ville avec de si grandes démonstrations de joie. D'ailleurs lui-même ne semblait-il pas leur

donner raison et permettre, malgré tout, le culte de son serviteur ? S'il ne l'eût eu pour agréable, aurait-il permis un aussi grand miracle que celui que nous allons rapporter et qui est dû précisément à l'huile qui brûlait près de ses saintes reliques ?

Le 8 novembre 1639, Marie Monroi, une petite fille de cinq ans, était tombée du cinquième étage d'une maison. Un treillis de fer qu'elle avait entraîné dans sa chute lui avait labouré la figure et un œil était sorti de son orbite. La tête était fracassée. Quand on avait relevé l'enfant, elle était déjà morte. La mère, devant ce malheur, devint folle de douleur; ses cris désespérés attirèrent chez elle tous ses voisins. C'est en vain qu'on cherchait à la consoler sur la perte qu'elle venait de faire. Devant le corps de son enfant ainsi meurtri, la douleur ne pouvait céder à ces faibles consolations. Levant ses yeux, elle voit à la tête de son lit une image du bienheureux Père; elle prie Dieu et recommande son enfant aux prières de Solano. Son cœur de mère sent un mouvement d'espérance, elle s'y attache éperdument et prie avec plus d'instances. Elle oint le visage de sa fille, avec l'huile des lampes qui brûlent devant le tombeau du Vénérable, et aussitôt, par un prodige étonnant, l'œil arraché reprend sa place normale, les parties brisées de la tête se rejoignent, la morte ressuscite en prononçant ces paroles : « Jésus, soyez avec moi ! » Quelle ne fut pas la joie de cette mère, et comment ne pas redoubler de confiance envers celui qui opère d'aussi grandes merveilles ! Quelques jours après, l'enfant ingénument demande le nom de celui qui l'avait ressuscitée et guérie. La mère lui dit que c'est François Solano; la petite fille témoigne une joie extraordinaire de connaître le nom béni de son bienfaiteur et récite en son honneur tout un rosaire.

Ce miracle et tant d'autres dont le nombre fut presque infini paraissaient autoriser les habitants de Lima à continuer de vénérer leur saint patron; cependant à Rome on exigeait, avant de poursuivre les causes déjà introduites, une attestation assermentée qu'on avait en tout obéi aux prescriptions du Bref d'Urbain VIII. Il fallait donc obéir et se résigner si l'on ne voulait mettre un obstacle insurmontable à la béati-

fication et à la canonisation que l'on désirait si ardemment. L'ardeur et l'empressement devenaient maintenant une cause de fâcheux retard.

Il n'était cependant pas facile de faire comprendre cette obéissance à ces hommes comblés tous les jours de mille faveurs par notre Saint. A mesure que les Religieux enlevaient les objets du culte, les fidèles en remettaient de nouveaux. Le ciel semblait les approuver. Cette huile, qu'on leur interdisait de faire brûler, se multipliait d'elle-même, comme l'huile de la veuve de Sarepta. Transporté au loin pour opérer toujours de nouveaux prodiges, elle ne s'épuisait jamais, se renouvelant sans cesse à mesure qu'on l'employait pour toutes sortes de maux. Il fallut vingt ans pour faire entendre raison aux fidèles et habituer leurs esprits à voir disparaître l'objet de leur vénération.

Ces démonstrations durèrent jusqu'en 1656, époque où, pour obéir enfin au décret d'Urbain VIII, on dut supprimer tout culte et toute vénération publique qui semblait devancer le jugement de l'Eglise sur une matière si délicate. On dépouilla donc l'autel de tout ce que la piété des peuples y avait accumulé, et on dut refouler au dedans du cœur ce culte commencé déjà avant la mort de Solano et qui n'avait fait que s'accroître depuis sa mort. Mais on conservait l'espérance de voir bientôt ce culte rétabli, lorsque de son autorité suprême le Souverain Pasteur des Ames, Vicaire de Jésus-Christ, aurait donné sa sanction infaillible au culte si ardemment désiré par tous les fidèles de l'Eglise du Pérou.

Rien pourtant ne diminuera leur vénération intérieure ni leur amour pour le serviteur de Dieu; l'opinion de sa sainteté demeurera toujours universelle et constante. Il ne restait plus qu'à prier et faire des vœux pour la canonisation du grand Saint

Les retards apportés par cette persistance du culte, les exhortations des Frères Mineurs pour inspirer l'obéissance aux habitants de Lima avaient préparé les voies à un acte qui devait, il est vrai, blesser les cœurs, mais qui était nécessaire. Les religieux du couvent de Lima enlevèrent le saint corps de l'église en 1656 et le portèrent dans la chapelle de

l'infirmerie, où on le remit en terre comme les autres, sans aucune marque distinctive de sa sainteté. Il fut alors plus facile de faire disparaître toutes les lampes et les tableaux, en attendant que le culte public fût approuvé par le Saint-Siège.

On emmagasina le tout dans une sacristie dans l'espoir de sortir bientôt ces témoignages innombrables de la piété des fidèles envers le Saint et de la magnificence du Saint envers son peuple.





Chapitre Trente-deuxième.

BÉATIFICATION ET CANONISATION.

PRUDENCE DE L'ÉGLISE. — INFORMATIONS DE NON CULTE. — MARCHE DU PROCÈS. GUÉRISON DE DIDACE DE SAVEDRA ET DE JEAN VIAFARA — DÉCRET DE BÉATIFICATION. — JOIE DE LIMA. — MIRACLES SANS NOMBRE. — MAISON QUI S'ÉCROULE. — MARIA RUIZ. — GUÉRISON DU FRÈRE LAURENT D'AGUILAR, O. S. M. — LA CANONISATION. — BULLE.

L'ÉGLISE ne saurait être assez prudente dans l'examen de la cause des Saints. D'ailleurs, elle exerce en cette matière ce privilège de l'infaillibilité qui, tout en s'appuyant sur la promesse de l'assistance divine qui ne lui fera jamais défaut, demande aussi à s'entourer de toutes les certitudes humaines; la raison, servante de la foi, lui fournissant ainsi tous les motifs de crédibilité.

La cause de béatification du Père François Solano resta en suspens jusqu'en 1664.

La Sacrée Congrégation des Rites chargea alors l'évêque de Madrid, suffragant de Tolède, de prendre dans cette cause des informations sur le *non culte* et sur l'obéissance rendue au décret d'Urbain VIII. En vertu des pouvoirs commis par Alexandre VII, le 30 novembre, l'évêque put constater que tout culte avait cessé et que le décret avait été fidèlement observé. Ces pièces furent apportées à Rome, et le Frère Jean de Saint Didace Vellalon, profès convers de la province d'Andalousie, poussa activement la cause en qualité de procureur. La Sacrée Congrégation, après mûr examen, et délibération, approuva le rapport de l'évêque de Tymnia sur l'exécution du décret d'Urbain VIII et permit de suivre la cause.

Clément IX était monté sur le siège de saint Pierre (1667-1669). Aux humbles prières du frère Jean de Saint-Didace, le

Pape accorda par un rescrit du 27 août 1667 que l'on proposât et [illegible]tât, dans une congrégation ordinaire, la validité des procès déjà faits au nom du Souverain Pontife, et qu'on examinât la vie, la sainteté, les vertus et les miracles du serviteur de Dieu, François Solano. En conséquence de cette faveur pontificale, la Sacrée Congrégation des Rites, réunie de nouveau le 10 décembre de cette même année, prononça sur la validité de ces procès : décision que le Pape confirma le 16 du mois de janvier de l'année suivante.

Clément X, le 30 août 1672, accorda la permission d'examiner l'héroïcité des vertus théologales du serviteur de Dieu. Le décret de la Congrégation sur cette matière fut approuvé par le Souverain Pontife, le 30 octobre suivant.

Le 25 septembre 1674, le même Souverain Pontife donna un nouveau bref portant que tous les procès-verbaux sur les vertus et les miracles ayant été de nouveau rigoureusement examinés par la Sacrée Congrégation, François Solano avait été reconnu comme possédant les vertus théologales et morales à un degré héroïque. Sa réputation de sainteté était constante, et Dieu l'avait honoré par un grand nombre de miracles bien prouvés.

Le bref en rapporte deux : la guérison de Didace de Savedra, chirurgien qui avait été guéri instantanément et sans qu'il restât même de cicatrice, d'un ulcère invétéré et incurable ; on pouvait dire que le mal s'était évanoui. L'autre miracle avait été opéré en faveur d'un pauvre esclave Jean Viafara qui avait déjà craché ses poumons et était prêt à rendre le dernier soupir. Il fut guéri, lui aussi, instantanément par l'apparition de François Solano, à la prière de Jeanne de Lugo, sa maîtresse, en présence d'un prêtre, du médecin et de cinq autres personnes qui toutes déposèrent sur la vérité du fait. Le peuple changea le nom du pauvre esclave, on ne l'appela plus que Jean Solano. Ce miracle était arrivé le 16 octobre 1639. Ces deux faits merveilleux et bien prouvés déterminèrent la béatification de François.

Clément X ordonna des prières publiques pendant cinq mois pour connaître la volonté de Dieu et implorer les lumières célestes.

Nous avons tenu à donner la marche de ces procédures, quoique en abrégé, pur montrer combien grande est la prudence de l'Eglise dans la béatification des saints. Il semblerait qu'il n'en fallait pas tant pour déclarer bienheureux celui qui, depuis si longtemps, prouvait par d'innombrables et d'indiscutables miracles, son crédit tout-puissant auprès du trône de l'Eternel

Le 25 janvier 1675 parut enfin le bref de Béatification *Quemadmodum Cœlestis Imperator...* « De même que le Céleste Empereur et Maitre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est assis au plus haut des cieux à la droite de la Majesté, donne la couronne de gloire à ceux de ses soldats qui, revêtus de la force d'en Haut, ont noblement combattu sur la terre, mortifiant par l'esprit les œuvres de la chair, non seulement en crucifiant leur volonté avec toutes ses concupiscences, offrant ainsi à Dieu un holocauste de suave odeur, mais encore en remportant d'éclatantes victoires sur l'impiété et en ramenant les nations qui ne connaissaient point Dieu, à la connaissance de la vérité et dans la voie du salut; ainsi, nous, qui, quoique indignes, tenons sa place sur la terre, marchant sur les traces de notre Maitre, dans la mesure où notre faiblesse nous le permet, nous désirons promouvoir sur la terre leur culte et leur vénération autant que cela peut être utile à la gloire de Dieu, à la protection de l'Eglise, à l'édification des fidèles et au salut des âmes. »

Après ce magistral préambule, le Pape rappelle les vertus de l'apôtre du Pérou, les instances qui lui ont été faites pour sa glorification et le déclare enfin du nombre des Bienheureux, permettant d'honorer ses reliques et ses images, autorisant de réciter l'office et de dire la sainte Messe en son honneur, enfin fixant sa fête au premier jour libre après celui de sa mort. Cette fête était accordée à l'heureuse cité de Montilla qui l'avait vu naître, à Lima qui l'avait vu mourir et qui gardait son tombeau, à la province du Tucuman qu'il avait évangélisée, enfin à tout l'Ordre des Frères Mineurs qu'il avait illustré par sa sainteté.

Est-il besoin de dire avec quelle joie les Limanais reçurent la nouvelle de cette Béatification? C'est avec le plus grand

empressement qu'on retira du lieu obscur où on les avait dû cacher les reliques précieuses de François pour les placer dans la châsse et la chapelle depuis si longtemps préparées pour lui. Cependant, on ne devait pas s'arrêter aux honneurs de la Béatification.

Sur les instances du Père François Rassellon, postulateur de la cause, le procès de canonisation fut repris en 1668 sous le pontificat d'Alexandre VIII.

Sur le rapport du cardinal Chisi, ponent de la cause, le Souverain Pontife permit d'examiner les miracles opérés par le Bienheureux depuis sa béatification. Dieu avait prêté sa puissance à son dévot serviteur, et celui-ci en avait largement usé en faveur de ceux qui avaient imploré son assistance.

Nous avons raconté déjà une multitude de ces faits miraculeux, mais nous devons avouer que nous en avons omis beaucoup plus que nous n'en avons fait connaître, et, si nous devions publier tous les miracles qui ont été sous nos yeux, nous devrions en composer un livre plus volumineux encore que celui que nous achevons. L'énumération à elle seule en serait fort longue : résurrection de morts, maladies de toute sorte, infirmités sans nombre, aveugles qui voient, sourds qui entendent, femmes délivrées d'enfantement périlleux, incendies éteints, tempêtes apaisées. A quelques-uns des malheureux qui l'invoquaient le Saint apparaissait personnellement. Ses reliques et ses images opéraient partout des prodiges. Nous l'avons vu, l'huile qui brûlait devant son tombeau, se multipliait et portait partout le baume de la consolation et de la guérison. Prodiges plus intéressants les uns que les autres, mais qui n'entrent pas dans le cadre que nous nous sommes tracé. Qu'il nous soit cependant permis d'en citer quelques-uns des trente et un qui furent proposés pour la canonisation de notre Bienheureux. Comme on le voit, ce n'était certes pas les miracles qui manquaient à cette cause.

Une maison s'écroula au milieu de la nuit. Marie de Aguilar était couchée avec sa fille et sa nièce. Quand elles se sentirent précipitées par l'écroulement de la maison avec un horrible fracas, elles invoquèrent le Saint qui les protégea;

car au milieu de ces pièces elles furent préservées de tout malheur. Et ce qui prouva encore plus clairement que leur salut était dû à la protection de François, c'est que la lampe qui brûlait devant son image fut elle aussi préservée de tout accident et quoiqu'elle fût tombée jusqu'à l'étage inférieur, il n'y eut pas même une goutte d'huile de renversée.

L'an 1679 Marie R[illegible] [illegible] tomba gravement malade; ses nerfs se retirèrent à tel point qu'elle ne pouvait plus se servir de ses mains ni de ses pieds; elle ne pouvait pas se retourner dans son lit sans l'aide d'une main charitable, et ne pouvait même pas étendre ses jambes. Les médecins et chirurgiens avaient épuisé tous les remèdes imaginables sans pouvoir lui apporter aucun soulagement. Le mal devenait de jour en jour plus intolérable, la fièvre venant encore accroître ses douleurs, et le médecin dut avouer que le mal était incurable, le chirurgien confirma cette opinion. La pauvre malade privée de tout espoir et de tout secours humain, s'adressa au bienheureux François Solano, se recommandant à Dieu du fond de son cœur et promettant si la santé lui était rendue de visiter la chapelle qu'on venait récemment d'ériger dans sa ville natale. S'appuyant sur deux béquilles et accompagnée de sa fille elle se dirigea péniblement vers la chapelle. A peine y est-elle entrée qu'elle sent son mal considérablement diminuer. Elle prend courage et ranime sa confiance envers le Bienheureux, son compatriote, et le lendemain, elle retourne à la chapelle. Ce jour là, elle sent ses pieds et ses mains reprendre vie et mouvement. Le troisième jour, appuyée seulement sur ses béquilles, elle n'eut besoin de l'aide de personne. Alors la malade fit violence au ciel de toute la force de sa foi, demandant au Bienheureux, avec d'instantes prières, de lui rendre enfin sa vigueur première et lui protestant de sa pleine confiance; elle lui déclara qu'elle ne retournerait pas à sa maison qu'auparavant il ne l'eût guérie. Ses prières furent immédiatement exaucées. Elle sentit une nouvelle chaleur circuler dans tout son corps, elle fit neuf fois le tour de la chapelle, priant et remerciant son Bienfaiteur, s'arrêtant devant son autel. La

guérison fut complète, ses pieds et ses mains lui étaient rendus; elle s'en retourna chez elle portant les béquilles qui l'avaient portée.

Nous terminerons enfin par un bienfait que le Bienheureux accorda à l'un de ses Frères en Religion.

Le Frère Laurent d'Aguilar, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs, arriva au couvent de Montilla en 1682; il était miné d'une fièvre qui depuis longtemps le faisait horriblement souffrir. Il avait habité successivement la ville d'Ubéda et Porcuna, où divers médecins lui avaient donné les soins les plus assidus pour le guérir. Ils avaient perdu leur temps. Inutilement aussi on avait fait changer d'air au malade, lui recommandant tantôt l'air natal, et tantôt, au contraire, lui prescrivant un air étranger et nouveau; mais il allait toujours plus mal. Pendant un an entier, cette fièvre ne le quitta pas. Les médecins finirent par le déclarer incurable, tout en lui recommandant cependant certains remèdes pour que le mal n'empirât pas. Mais le pauvre malade, comprenant bien que tout était inutile, se tourna vers le bienheureux Solano, son Frère en saint François, sûr que sa confiance ne serait pas confondue. Il commença donc par faire des pèlerinages au sanctuaire de son bienheureux Frère, et, prenant de l'huile qui brûlait devant son image, il fit sur lui-même des onctions avec grand esprit de foi; il en fit autant durant quatre jours. Dès la première journée, il s'était senti soulagé; le quatrième jour il se sentit complètement guéri. Lui qui était effrayant de maigreur, pâle et livide comme un mort, reprit ses couleurs et ses chairs; on ne put attribuer qu'au miracle un tel changement.

Ce nouveau procès, si riche en miracles, fut présenté à Clément XI le 12 avril 1712, mais ce pape mourut bientôt apportant ainsi de nouveaux retards à la cause de notre Bienheureux.

Reprise sous Innocent XIII, en 1723, il devait être donné enfin à Benoît XIII de la terminer et de mettre François Solano au nombre des saints. La résolution en fut prise le 14 juillet, fête de saint Bonaventure, jour où notre Saint était mort. Après un nouvel examen des miracles, on en choisit

trois pour être cités comme preuve manifeste de sainteté; la guérison immédiate de Jeanne Blancas, d'une tumeur cancéreuse, la délivrance de Montilla où sévissait la peste, enfin la guérison instantanée de Françoise Victoire, qui souffrait à la fois de la fièvre et de la peste. Il ne restait plus qu'à donner le décret solennel canonisation. Il parut le 27 décembre (VIe de calendes de janvier) 1726; notre Saint fut canonisé en même temps que saint Pérégrin Latiosa de Forli, de l'Ordre des Servites, et de saint Jean de la Croix, des Carmes déchaussés.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en donnant un extrait de la bulle de Canonisation qui nous présentera un résumé autorisé de la belle vie que nous venons de parcourir :

Benoît, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu
Pour perpétuelle mémoire.

Notre esprit s'applique volontiers et avec vigilance à manifester la gloire des fidèles serviteurs de Dieu sur la terre pour augmenter le culte divin et pour enflammer de l'amour de Dieu les cœurs des hommes tièdes, les élever et les porter aux exercices de la vraie piété par des exemples édifiants parce que nous avons reçu le commandement de louer Dieu dans ses saints; c'est pourquoi, informés des vertus chrétiennes et des miracles insignes qui ont rendu illustre le bienheureux serviteur de Dieu, François Solano, religieux de l'Observance de Saint-François, nous avons cru que nous fournirions un grand secours spirituel à tous les peuples qui nous sont confiés, si nous l'inscrivions au Canon des Saints Confesseurs avec les solennités ordinaires de la Sainte Eglise Romaine, particulièrement en ce jour consacré à l'honneur de saint Jean, apôtre et évangéliste.

Le bienheureux Francois Solano vint au monde le 10 mars, l'an de notre salut 1549, à Montilla, ville d'Espagne, dans l'Andalousie, diocèse de Cordoue, illustre par un grand nombre de martyrs; aussi fut-il toujours un martyr de volonté. Né de parents libres et pieux, il fut élevé dans la crainte Dieu et dans la pratique des vertus dignes de l'homme chr

tien. Il en fut si fort enflammé, que dès sa tendre jeunesse, il entra dans le saint Ordre de la Régulière Observance où il brilla par la plus profonde humilité et par les austérités de la plus sévère discipline; occupé nuit et jour aux exercices de piété et de pénitence, il porta la mortification jusqu'à imiter les grands Patriarches de la vie monastique, Benoît et François, dans l'excès de leur zèle, se roulant comme eux sur les épines pour dompter son corps et éteindre l'ardeur de la concupiscence. Employé au saint ministère de la prédication, il ornait ses discours de tout ce que les dons du Saint-Esprit, les actions admirables d'une sainte vie, la bonne odeur des vertus et surtout les ardeurs de la plus parfaite charité ont de plus efficace pour gagner les âmes. Cette divine vertu opérait aussi sur les corps, et il la fit éclater en léchant les ulcères d'un enfant qui en était tout couvert, ce qui rendit aussitôt au malade une santé parfaite.

La peste qui survint dans sa patrie fournit une belle carrière à sa charité; on vit ce grand serviteur de Dieu se livrer à tous les malades abandonnés et dénués de tous secours temporels et spirituels dans une calamité générale, les consoler, les soulager, les servir, et exposer sa vie pour les préserver de la mort. Il fut lui-même attaqué de la contagion, mais, la main de Dieu l'ayant guéri, il reprit aussitôt son premier ministère et l'exerça encore avec plus de zèle jusqu'à la fin de l'épidémie.

La bonne odeur de la sainteté du Père François Solano s'étant répandue partout, cet homme modeste, qui cherchait la gloire de Dieu et non pas la sienne, pensa sérieusement aux moyens de se soustraire à cette grande réputation: et souhaitant avec ardeur de souffrir le martyre, il demanda par grâce à ses supérieurs la permission d'aller prêcher en Afrique; sur le refus qu'on lui en fit, il demanda et obtint une place parmi les missionnaires de son Ordre, qui s'embarquaient pour aller établir la Foi dans les Indes Occidentales, comptant pour rien tous les périls de la mer et de la terre en comparaison du salut des âmes. Il arriva non sans prodiges, avec ses compagnons, au lieu où le Seigneur lui pré

parait une grande vigne à cultiver. Il n'épargna ni travaux ni veilles pour arracher les brebis errantes à la gueule du loup ravissant et les conserver au Souverain Pasteur. Faisant siennes les misères des autres, enflammé de l'amour de Dieu et du prochain, il mérita d'apprendre par infusion divine la langue de ces peuples, et leur prêchant la foi d'une parole persuasive, il s'insinua si fort dans leurs esprits par l'opération d'une grâce divine, que ces sauvages, quittant leur férocité naturelle, accouraient à l'envi aux instructions de ce saint homme, en sorte qu'il en instruisit et en baptisa une multitude innombrable. Il gagna tellement leur estime et leur confiance qu'il leur faisait faire de bon gré tout ce qu'on n'avait pu obtenir d'eux par les moyens de rigueur. La force de ses pieux discours parut particulièrement un jour de jeudi saint, lorsque les chrétiens, s'étant assemblés selon leur coutume, pour célébrer saintement les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, plusieurs milliers d'infidèles s'attroupèrent pour fondre sur eux et les exterminer. François Solano, ayant paru et s'étant fait entendre à ces barbares, de nations et de langues différentes, les désarma, fit la paix avec eux et en convertit à la foi de Jésus-Christ plus de neuf mille. Ce miracle, divulgué par toute cette contrée, augmenta si fort la réputation du Père Solano que son humilité en fut alarmée : il voulut la mettre en sûreté par la fuite et se cacha, autant qu'il put, pour éviter les applaudissements, ne remplissant plus les devoirs de sa mission que par la force de l'obéissance qu'il rendit à ses supérieurs jusqu'à ce qu'il eût obtenu d'eux la permission de se retirer à Lima, ville capitale de l'Amérique. Ce fut là qu'il prêcha la pénitence à cette grande ville et que, comme un autre Jonas, il la menaça d'une entière destruction, si ses habitants ne se livraient pas de tout leur cœur au repentir. Cette exhortation fut si efficace qu'ils embrassèrent toutes les voies pénibles d'une pénitence étonnante.

Enfin, épuisé par les grands travaux qu'il avait supportés pour la gloire de Dieu, il connut que le jour de son dernier appel approchait. Ayant reçu les sacrements de l'Église, mettant ses bras en croix, fixant son cœur et son esprit en Dieu et récitant de ferventes prières, il expira le 14 juillet 1610.

jour de la fête de saint Bonaventure, Docteur de l'Eglise qu'il avait pris depuis longtemps pour son protecteur. Le couvent du Saint Nom de Jésus, à Lima, reçut son dernier soupir. Son âme s'envola au ciel, son corps, auparavant fort brun, devint blanc et beau et exhala une odeur si suave, qu'elle attira tout le monde. On ne pouvait se lasser de le voir, chacun s'empressait de couper quelques parties de son habit pour les conserver comme reliques. Les peuples se faisaient un devoir de publier ses vertus et ses miracles.

Béatifié le 24 janvier 1675 par Clément X, notre Saint fut aussi canonisé par Benoît XIII le 17 décembre 1736, plus de cent ans après sa mort.

Glorifié dans le ciel par la gloire céleste, François l'était désormais sur la terre par la gloire des miracles et les honneurs de la Canonisation. Espagnols et Péruviens peuvent dire avec reconnaissance et amour : Saint François Solano, priez pour nous! Laissons, nous aussi, pénétrer dans nos cœurs la confiance la plus entière envers le serviteur de Dieu, l'admirable Frère Mineur, et, maintenant que nous le connaissons, efforçons-nous de l'honorer et d'imiter ses vertus.



Liturgie de saint François Solano

LE 24 JUILLET
FÊTE DE SAINT FRANÇOIS SOLANO

Conf. du 1er Ordre.

*

AUX I Vêpres.

A MAGNIFICAT.

Ramène mes fils des pays lointains et mes filles de l'extrémité de la terre, tous ceux qui portent mon nom, que j'ai créés pour ma gloire. (Is., XLIII, 6.)

(*Traduction de M. [illegible]*)

ANTIENNE DE B[illegible]CTUS.

La loi de vérité était dans sa bouche et il ne se trouvait pas d'iniquité sur ses lèvres ; il marchait avec moi dans la paix et la droiture et il détourna du mal un grand nombre d'hommes. (MAL. II, 6 ; *id.*)

A la Messe.

Introït. La bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera selon la justice ; la loi de Dieu est dans son cœur. Ps. Gardez vous d'imiter les méchants, et ne soyez pas jaloux de ceux qui commettent l'iniquité. ℣. Gloire au Père.

DIE XXIV JULII
IN FESTO S. FRANCISCI SOLANI

Conf. I Ord.

*

In I Vesperis.

AD MAGNIFICIAT.

Antiph. Fer filios meos de longinquo, et filias meas ab extremis terræ, et omnem qui invocat nomen meum, in gloriam meam creavi eum.

AD BENEDICTUS.

Antiph. Lex veritatis fuit in ore ejus, et iniquitas non est inventa in labiis ejus ; in pace et æquitate ambulavit mecum, et multos avertit ab iniquitate.

Ad Missam.

Introitus. (PSAL. XXXVI, 30.) Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium : lex Dei ejus in corde ipsius (PSALM. XXXVI, 7.) Noli æmulari in malignantibus; neque zelaveris facientes iniquitatem. ℣. Gloria Patri.

Officia novissima [illegible] sanctorum Ordinis M[illegible] ex concessione SS. D. N. Pii papæ sexti ab univer[illegible] Breviario ejusdem Ordinis [illegible]tuntur, [illegible] quorum recitanda a Sacrâ R[illegible] [illegible] MDCCXCIV. Apud Aloysium Pergo S[illegible] Vaticanum [illegible] Igna[illegible] Superiorum permissu. Page [illegible]

OREMUS.

Deus, qui plurimas Americæ gentes per Beatum Franciscum ad sinum Ecclesiæ perduxisti : ejus meritis et precibus indignationem tuam a peccatis nostris averte, et in gentes, quæ te non cognoverunt, timorem nominis tui benignus immitte. Per Dominum.

ORAISON.

O Dieu, qui par le bienheureux François avez conduit de nombreuses nations d'Amérique dans le sein de votre Église ; par son intercession et ses prières détournez votre indignation de nos péchés, et mettez avec bonté la crainte de votre nom dans les nations qui ne vous connaissent pas. Par N. S. J. C. votre Fils, qui avec vous vit et règne dans l'unité du Saint Esprit dans tous les siècles des siècles.

LECTIO EPISTOLÆ BEATI PAULI APOSTOLI AD ROMANOS (X, 10).

Fratres : Corde enim creditur ad justitiam : ore autem confessio fit ad salutem. Dicit enim Scriptura : Omnis qui credit in illum, non confundetur. Non enim est distinctio Judæi et Græci : nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. Omnis enim, quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodò ergo invocabunt, in quem non crediderunt ? Aut quomodo credent ei, quem non audierunt? Quomodò autem audient sinè prædicante ? Quomodo verò prædicabunt, nisi mittantùr ? Sicut scriptum est : Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona! Sed non omnes obediunt

EPITRE AUX ROMAINS (X, 10).

Mes frères, c'est en croyant de cœur que l'on est justifié et c'est en confessant de bouche que l'on obtient le salut. C'est pourquoi l'Écriture dit : Tous ceux qui croient en lui, ne seront point confondus. Car il n'y a point en cela de distinction entre les Juifs et les Gentils, parce qu'ils n'ont tous qu'un même Seigneur, répandant ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. Car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. Mais comment l'invoqueront ils, s'ils ne croient pas en lui ? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? Et comment prêchera-t-on, si l'on n'est pas envoyé ? selon qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds

de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui annoncent les biens ! Mais tous n'obéissent pas à l'Evangile : c'est ce qui a fait dire à Isaïe : Seigneur, qui a cru à ce qu'il a entendu de nous ? La foi donc vient de l'audition, et l'audition par la parole du Christ. Mais je le demande : N'ont-ils pas entendu de nous ? Oui, certes, leur voix a retenti par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.

Evangelio. Isaias enim dicit : quis credidit auditui nostro ? Ergò fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi. Sed dico : Numquid non audierunt? Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.

Graduel. Le juste fleurira comme le palmier, il se multipliera comme le cèdre du Liban, dans la maison du Seigneur. ℣. Pour annoncer le matin votre miséricorde et votre vérité durant la nuit.

Graduale (PSAL. XCI, 13.) Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur in domo Domini. ℣. Ad annuntiandum mane misericordiam tuam, et veritatem tuam per noctem.

Alleluia, alleluia. ℣. Heureux l'homme qui supporte bien l'épreuve ; parce que, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie. Alleluia.

Alleluia, alleluia. ℣. (JAC., I, 12.) Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. Alleluia.

ÉVANGILE SELON S. MARC.

✠ SEQUENTIA SANCTI EVANGELII SECUNDUM MARCUM (XVI, 15.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; ils prendront les ser-

In illo tempore : Dixit Jesus discipulis suis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit : qui verò non crediderit, condemnabitur. Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient ; linguis loquentur novis : serpen-

tes tollent : et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent et bene habebunt.

pents avec la main : et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira point ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris.

CREDO.

Offertorium. (PSAL. LXXXVIII, 25.) Veritas mea et misericordia mea cum ipso : et in nomine meo exaltabitur cornu ejus.

CREDO.

Offertoire. Ma vérité et ma miséricorde seront avec lui, et sa puissance s'élèvera en mon nom.

SECRETA.

Munus, quod tibi offerimus det nobis, quæsumus omnipotens Deus, fidei, spei et charitatis augmentum : et ut mereamur assequi quod promittis, interveniente beato Francisco confessore tuo, fac nos amare quod præcipis. Per Dominum.

SECRÈTE.

Nous vous prions, ô Dieu tout puissant, que le don que nous vous offrons nous procure une augmentation de foi, d'espérance et de charité : et afin que nous méritions d'obtenir ce que vous nous promettez, par l'intercession de votre confesseur le Bienheureux François, faites nous aimer ce que vous nous commandez. Par N.-S. J.-C. etc.

Communio. (MATTH., XXIV, 24.) Beatus servus quem, cùm venerit dominus ejus, invenerit vigilantem : Amen dico vobis, super omnia bona sua constituet eum.

Communion. Heureux le serviteur que son Maitre, à son arrivée, trouvera veillant. En vérité, je vous le dis : il l'établira sur tous ses biens.

POSTCOMMUNIO.

Ut sumptis, Domine, reddamur digni muneribus : intercedente beato Francisco confessore tuo, fac nos tuis semper obedire mandatis. Per Dominum.

POSTCOMMUNION.

O Seigneur, afin de nous rendre dignes du sacrement que nous venons de recevoir, par l'intercession du Bienheureux François votre confesseur, faites que nous obéissions toujours à vos commandements. Par N.-S. J. C., etc.

Aux II Vêpres.

A Magnificat.

Ant. Les preuves de mon apostolat ont paru au milieu de vous par une patience à toute épreuve, par des signes, des prodiges et des miracles. (II Cor. XII, 12.)

[illegible]

In II Vesperis.

Ad Magnificat.

Ant. Signa apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia, in signis et prodigiis et virtutibus.

Au Salut.

[illegible]

Hymnus.

[illegible]

Répons.

[illegible]

℟. [illegible]
[illegible]
Et [illegible]

O [illegible]
[illegible]
[illegible]
En [illegible]

℟. Il chassera, etc.

[illegible]

℟. [illegible]

[illegible]

℟. [illegible], etc.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

℟. [illegible], etc.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

O Dieu, qui, par le bienheureux François, [illegible] Christ Notre Seigneur. A[illegible]

[illegible]

[illegible]



Table des Matières

Pag.

[illegible] IX
Préface XI

Chapitre I. — [illegible]

[illegible] 1

Chapitre II. — AU COLLÈGE

[illegible]

Chapitre III. — LE NOVICIAT

L'avenir. — Le divin appel. — [illegible]

Chapitre IV. — LES ÉTUDES ET [illegible]

[illegible] Préparation au sacerdoce. — [illegible]

Chapitre V. — LE MAÎTRE DES NOVICES.

[illegible] terrible [illegible]

Chapitre VI. — LE GARDIEN.

[illegible]

Chapitre VII. — [illegible]

[illegible]

Chapitre VIII. — LE NAUFRAGE

[illegible]

Chapitre IX. — NOUVELLES ANGOISSES

[illegible]

Chapitre X. — LE PÉ[illegible]

[illegible]

Chapitre XI. — LE TUCUMAN.

[illegible]

Chapitre XII. — A TRAVERS LES TRIBUS.

[illegible]

Chapitre XIII. — MERVEILLES DE L'APOSTOLAT.

[illegible]

Chapitre XIV. — DÉPART DU TUCUMAN.

[illegible]

Chapitre XV. — LIMA.

[illegible]

archevêque. — L'ordre franciscain au Pérou. — Couvent de Lima. — François, Gardien de Notre-Dame des Anges. — Sa démission. — Truxillo. — Retour à Notre-Dame des Anges. — Délivrance définitive. — Ministère. — État moral de Lima. 124

Chapitre XVI. — SAINTS CONTEMPORAINS.

Desseins de Dieu. — Saint Louis Bertrand. — Désordres du temps. — Saint Thuribe. — Sainte Rose de Lima. — Bienheureuse Marie-Anne de Jésus. — Bienheureux Martin de Perrès. — Bienheureux Jean Massias. — Tableau. 134

Chapitre XVII. — LA PAROLE DE DIEU.

Liberté de la parole de Dieu. — Au théâtre. — Aux églises. — Source de doctrine. — Sur les places publiques. — Dans les monastères. — Diverses conversions. — Le docteur Albert de Acuna. — Aimer Dieu. — Les stratagèmes de la charité. — Panique dans l'église. — Sermon inachevé. — *Exultavit Spiritus meus.* — Prédication de la Passion. — École d'éloquence. 144

Chapitre XVIII. — NOUVEAU JONAS.

Ninive. — Péchés de Lima. — La prédiction. — Menaces divines. — Interprétation. — Propagation de la nouvelle. — La terreur. — Les prières publiques. — Les confessions. — La pénitence. — Au couvent des Dominicains. — Assemblée du Conseil au milieu de la nuit. — Citation de François devant le Conseil royal. — Répétition du sermon. — Terreur des grands. — Déclaration. — Conversion. 154

Chapitre XIX. — LE PROPHÈTE.

Lumière de Dieu. — Prédiction de la destruction de Truxillo. — La chaire sera préservée. — Prédiction à Marie Ortega. — Fille ou garçon ? — La vocation de Louis Ayala. — Maladie du Vicaire-Général de l'Ordre de la Merci. — « Il ne sera pas Augustin. » — « Meurs donc avant que tu puisses pécher ! » — Annonces de Mort. 162

Chapitre XX. — DON DE DOUBLE VUE

Secrets du cœur. — La tentation de Jeanne de Sylva. — Sa vision. — A son servant de messe. — Un ami. — La confession générale. — La haine de Lopez. — Celle de Marie de Valera. — Malgré tout. — Vocation de Clarisse. — Vie de Pierre d'Andasalazar. — Duels. — Accusation spontanée. — Pensée du Frère Ildefonse. 169

Chapitre XXI. — LE THAUMATURGE.

Le miracle. — François depuis longtemps est doué du don des miracles. — Les vrais maîtres du monde. — Passage des fleuves. — Le manteau. — Le torrent. — Le souper. — Les moustiques. — Les sauterelles. — Les malades. — La corde du Saint. — Michel de Belilla. — Hémorragie. — Miracles sans nombre. 178

Chapitre XXII. — LE SAINT.

Sources de la sainteté. — Un saint est une œuvre divine. — La foi. — Œuvres de la foi. — L'espérance. — L'amour. — Un mot d'amour. — Violon improvisé. — L'extase de l'amour. — Bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Gardons la foi et la Règle. — Concours d'amour. — La création. — Le feu de la cuisine. — Amour séraphique. 186

Chapitre XXIII. — L'HOMME D'ORAISON.

Conditions de l'oraison. — Vie cachée en Dieu. — La solitude. — De la créature au Créateur. — Nuits d'oraison. — Temoignage du Père Alvarez de Paz, S. J. — La soif de Dieu. — Absorbé en Dieu. — Extases. — Élevé au-dessus de l'autel. — Emporté par l'extase. — Fleurs célestes. — Don des larmes. — Douceurs et consolations. — L'humilité gardienne et garant des faveurs divines. — Pratique de l'oraison. — Prix du temps. — Fruits de l'oraison. 193

Chapitre XXIV. — L'INFIRMIER.

Précepte de la charité. — La charité nous presse. — Amour des pauvres. — Le pacificateur. — Le soin des malades. — Un morceau de violon. — Les cantiques du Saint. — Les agonisants. — Une curiosité satisfaite. — A l'infirmerie de Lima. — Les âmes du purgatoire. — Douceur du Saint. — Les oiseaux. — Les fourmis. — Les poissons. 203

Chapitre XXV. — LE RELIGIEUX.

Préceptes et conseils. — La règle de saint François. — Obéissance. — Qualités de cette vertu. — La pauvreté. — Vertu franciscaine. — Délicatesse de dame Pauvreté. — La quête d'un habit pour être enseveli. — Chasteté. Jeunesse pure. — Rayonnement de pureté. — Clôture du missionnaire. — Les gardiens de sa virginité. — Modestie même après la mort. 211

Chapitre XXVI. — L'ASCÈTE.

Pourquoi la mortification? — Force de Dieu. — Abstinence. — Saignée. — Voyages à pied. — Mortification, source de gloire. — Humilité. — Modestie. — Patience. — L'insulte d'un Frère. 218

Chapitre XXVII. — SES DÉVOTIONS.

Condescendance de Dieu à notre égard. — L'enfant Jésus. — Nuits de Noël. — De la crèche à la croix. — Le crucifix. — La sainte Messe. — L'Eucharistie. — Le vice-roi du Pérou se fait servant de messe du Saint. — L'action de grâces. — Les chants. — Danse devant le Très-Saint-Sacrement. — Préparations. — Le prêtre. — Le pape. — Dévotion à Marie, marque de prédestination. — Les privilèges de Marie. — Le musicien de la Vierge. — La plus douce distraction. — Les joies de l'Assomption. — Troubadour de la Reine des Cieux. — Dévotion à saint Bonaventure. 227

Chapitre XXVIII. — SA DERNIÈRE MALADIE, SA MORT.

Le saint vieillard est contraint de prendre le lit. — Le crucifix du malade. — L'oraison. — La lecture spirituelle. — L'oraison jaculatoire. — Lecture de la Passion. — Extases du malade. — Une Fête-Dieu. — Le saint Viatique. — Prédiction du jour de la mort. — Les adieux des musiciens entre eux. — Dernières luttes. — Derniers élans. — L'Extrême-Onction. — Adieux aux Frères. — Transformation et rajeunissement. — Derniers instants. — Le *Credo*. — La lumière du ciel. — 14 juillet 1610 240

Chapitre XXIX. — LA TOMBE.

Était-ce bien la mort? — La foule accourt près de la dépouille mortelle. — Morcellement de la tunique. — Marques de dévotion. — La colonne de feu. — Les communautés. — Les religieux Augustins. — Visite de l'archevêque et du vice-roi. — Translation à l'église conventuelle. — Le coussin. — Le service solennel. — L'oraison funèbre. — Guérison des malades de l'infirmerie de Lima. — Christophe Vivas. — Anne de Prado. — Une foule de malades. — Miracles par les reliques du Saint. — Deux miracles au lieu d'un. — Miracles spirituels. — Punition de Michel Gomez. — L'enterrement. — Le vice-roi fait déterrer le Saint pour faire prendre son portrait. 251

Chapitre XXX. — LES TÉMOIGNAGES.

L'Espagne. — Le Tucuman. — Lima. — L'archevêque de Lima. — Les évêques de Guamagna et du Paraguay. — Les vice-rois et les seigneurs. — Prélats et religieux. — Les Commissaires généraux. — Les peuples. — Six cent vingt-huit témoins. — Concours à son tombeau. — Le conseil de Lima demande la canonisation du Saint et la permission de nommer François patron de la cité. — D'autres villes l'imitent. — L'image du Saint et la flotte royale. — Consécration de Panama à saint François. 263

Chapitre XXXI. — ESPÉRANCES ET DÉCEPTIONS.

Les saints ne meurent pas. — Premiers travaux du procès de béatification. — Concours des magistrats. — Trois cent quatre témoins. — Le dossier est présenté à la congrégation. — Procès apostolique. — Lecture des bulles. — Le corps du saint est relevé. — *Ex-voto*. — La chapelle. — Décret d'Urbain VIII. — Difficulté de le faire accepter. — Guérison de Marie Monroi. — Soumission. 272

Chapitre XXXII. BÉATIFICATION ET CANONISATION

Prudence de l'Église. — Informations de non culte. — Marche du procès. — Guérison de Didace de Savedra et de Jean Viaiara. — Décret de béatification. — Joie de Lima. — Miracles sans nombre. — Maison qui s'écroule. — Marie Ruiz. — Guérison du Frère Laurent d'Aguilar, O. F. M. — La canonisation. — Bulle. 282

Liturgie de saint François Solano. 292

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, [redacted] — Bruges.
(Belgique.)

